

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.



BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.





Colonnes de sable dans le Désert



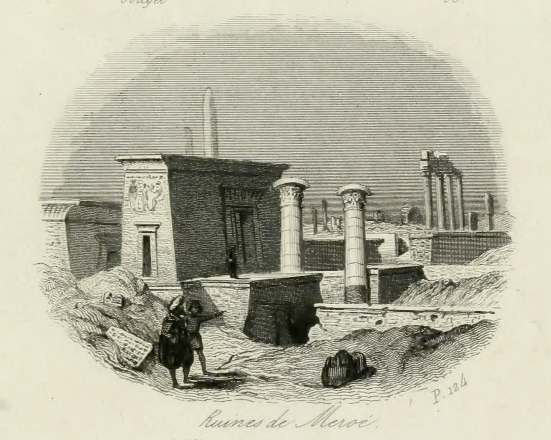
ABYSSINIE ET EN NUBIE

recueillis et mis en ordre

Par Henri Lebrun

Auteur des Voyages au Pôle Nord, dans l'Afrique Centrale, etc.

Gouget Sc.



Ruines de Meroé.

Tours

Ad. Mame & Cie

ÉDITEURS.

VOYAGES

EN

ABYSSINIE ET EN NUBIE,

RECUEILLIS ET MIS EN ORDRE

PAR HENRI LEBRUN,

Auteur des Voyages au Pôle Nord, dans l'Afrique Centrale, etc.

ORNÉS DE 4 GRAVURES SUR ACIER.

Deuxième Édition.

TOURS,

CHEZ AD MAME ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1840.

VOYAGES

EN

ABYSSINIE ET EN NUBIE.

CHAPITRE PREMIER.

Géographie et Histoire naturelle de l'Abyssinie.

L'Abyssinie, partie la plus méridionale de l'Éthiopie (Æthiopia supra Ægyptum des anciens), s'étend depuis le 7° jusqu'au 15° de latitude boréale, et du 32° au 41° de longitude; elle a environ deux cent vingt lieues du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest. Bornée au nord de Sennaar et par les immenses forêts du Changalla, au sud et à l'ouest par le territoire des différentes tribus Galla, elle est encore bordée dans une partie de ses frontières de l'est par les mêmes tribus, tandis que dans l'autre elle s'étend jusqu'à la mer Rouge. Sous le rapport de la géographie physi-

que, l'Abyssinie est divisée en deux parties parfaitement distinctes, séparées l'une de l'autre par une chaîne de montagnes qui court parallèlement à la mer Rouge, laissant entre elle et cette mer un espace de quinze à vingt lieues de large sur cent de long, d'Arkeko à la baie d'Azab; c'est ce qu'on devrait nommer la Basse-Abyssinie, tandis que tout le reste porterait le nom de Haute-Abyssinie. Mais cette division, parfaitement tranchée par un phénomène dont nous parlerons bientôt, n'est pas celle adoptée dans le pays. La partie qui borde la mer Rouge s'appelle le *Denkali*, et les tribus de pasteurs qui l'habitent, *Donakil*. La portion septentrionale du Denkali prend le nom de *Samhar*, et ses habitants, celui de *Choho*. On appelle encore tout ce pays, *Pays des pasteurs*.

Le territoire de l'Abyssinie est ensuite partagé en deux grandes divisions, dont chacune a sa langue particulière; l'une de ces divisions, qui s'étend de la chaîne des montagnes au Tacazé, est le Tigré, tandis que l'Amhara va de cette rivière jusqu'au pays des Galla. Chacune de ses provinces principales se subdivise en plusieurs petites provinces que nous allons successivement examiner.

Lorsqu'après être sorti de Massaouah on a traversé le Samhar, on entre dans ce qui constituait jadis le gouvernement du Bahar-Negous

(roi de la mer). Les voyageurs modernes nomment encore le gouverneur Baharnagash, mais il a beaucoup perdu de son influence; c'était autrefois la troisième personne du royaume.

La province qui vient ensuite, et qui peut être regardée comme la seconde de l'Abyssinie pour l'étendue, la puissance et les richesses, c'est le Tigré, proprement dit. Elle est limitrophe au pays du Bahar-Negous, bornée au levant par le fleuve Mareb et par le Tacazé au couchant; elle a environ cent vingt milles de l'est à l'ouest, et deux cents du nord au sud. Les gouvernements d'Enderta et d'Antalen, du Siré et une grande partie de celui du Bahar-Negous, réunis à la province du Tigré, constituent la grande division de ce nom, sur laquelle régnait, en quelque sorte, le ras Michaël pendant le séjour de Bruce en Abyssinie.

Après avoir traversé le Tacazé, on entre dans l'Amhara, où l'on trouve d'abord la province du Sémen, presque entièrement composée d'une vaste chaîne de montagnes escarpées, qui s'étend du midi du Tigré jusqu'à l'Oualdubba, pays enfoncé et brûlant, dernière frontière de l'Abyssinie de ce côté.

Au nord-est du Tigré est la province du Beghemder, séparée de l'Amhara, proprement dit, par le fleuve Bachilo, et bordée à l'occident par le Nil. Gondar, capitale du royaume, est dans cette province.

L'Amhara, proprement dit, est limité de trois côtés par des rivières : le Bachilo au nord, le Nil à l'occident, le Geshen au sud.

Entre le Geshen et le Samba est la province de Oualaka, basse, malsaine, et pourtant fertile; au nord elle s'appuie sur le royaume de Choa.

Le Gojam, qui s'étend du nord-est au sud-est, est un pays presque plat, couvert de pâturages, et l'un des plus riches de l'Abyssinie; il est enclavé par le Nil et par le grand lac Dembéa, qui donne en particulier son nom à la portion du territoire qui le borde. Au nord du Gojam est le Damot, et plus loin, le pays des Agous qui ne dépend pas de l'Abyssinie.

Au midi est la province de Kouara, qui ferme la frontière des Changalla. Enfin le Naréa, le Ras-el-fil et le Tchelga, forment une autre province frontière, couverte d'immenses forêts et entièrement peuplée de mahométans presque aussi barbares que les Changalla dont ils sont destinés à empêcher les invasions.

Tel était l'état de l'Abyssinie en 1770; depuis de grands changements s'y sont opérés; nous aurons occasion de les faire connaître plus tard.

Les montagnes dont nous avons parlé et qui traversent le pays des pasteurs divisent les saisons d'une manière bien remarquable. Tandis que le côté de l'est faisant face à la mer, est

inondé de pluies pendant les six mois qui font notre hiver en Europe, le côté de l'ouest jouit d'un soleil toujours pur et d'une végétation active; puis, pendant les six mois de notre été, le côté de l'ouest des montagnes est surtout exposé à des pluies continuelles, et le côté de l'est profite des avantages dus à l'action bienfaisante du soleil; alors le pasteur de l'est fait paître ses nombreux troupeaux dans des prairies couvertes de la plus riche verdure, et quand la saison change il quitte la place, et, traversant les montagnes, il se hâte d'aller profiter des mêmes ressources.

Un autre phénomène, conséquence inévitable de ces pluies, force surtout les pasteurs à abandonner des lieux où elles tombent en si grande abondance. Aussitôt que la saison pluvieuse a commencé, partout où il y a de la terre grasse, il naît des essaims innombrables de mouches, d'une espèce particulière, qu'aucun naturaliste n'avait décrite avant Bruce. Cet insecte, nommé *zimb,* est un peu plus gros qu'une abeille, et d'une forme moins allongée. Ses ailes, plus larges que celles de l'abeille, et séparées comme les ailes d'une mouche ordinaire, sont formées d'une membrane qui ressemble à de la gaze, sans aucune teinte ni variété de couleur. Le zimb a la tête grosse; la partie supérieure de sa bouche est tranchante, et se termine par un poil très-fort et pointu, d'environ un quart de pouce de longueur;

la partie inférieure est également armée de deux poils semblables, et ces trois poils, joints ensemble, résistent presque autant au doigt qu'une soie de cochon. Les jambes de cet insecte sont inclinées en dedans, extrêmement velues et d'une couleur brune.

Aussitôt que la mouche paraît et qu'on entend son bourdonnement, tous les bestiaux cessent de paître et courent égarés dans la plaine jusqu'à ce qu'ils tombent morts de terreur, de fatigue et de faim. On ne peut remédier à ce fléau qu'en se hâtant d'abandonner la terre noire, et de conduire les troupeaux dans les sables, où on les laisse pendant toute la saison des pluies, leur cruel ennemi n'osant jamais les poursuivre jusque-là.

Ce qui rend le pasteur capable de faire ces longs et pénibles voyages aux travers de l'Afrique, c'est le chameau, que les Arabes nomment pompeusement le *navire du désert*. Mais bien qu'il soit d'une grande taille et d'une force étonnante, que sa peau soit très-épaisse et défendue par un poil dur et serré, il lui est impossible d'endurer les piqûres du zimb; et dès qu'il paraît, il ne faut pas perdre de temps pour mener les chameaux dans les sables; car, s'il est attaqué par la mouche, son corps, sa tête et ses jambes se couvrent de grosses tumeurs qui s'excorient, se putréfient, et font bientôt périr le malheureux animal. L'éléphant et le rhinocéros qui, en raison de

leur masse énorme, ont besoin chaque jour d'une grande quantité de pâture et d'eau, ne peuvent pas fuir dans le désert; mais ils se roulent dans la vase, qui, en se desséchant, forme une espèce de cuirasse, et les rend capables de résister à leur ennemi ailé.

La Basse-Abyssinie est nue et brûlée par le soleil; mais au delà des montagnes, l'élévation du sol et l'abondance des eaux assurent à la Haute-Abyssinie un climat bien plus doux que sa situation dans la zône torride ne semblerait le comporter. La neige et la grêle n'y sont même point rares. Ce pays est placé tout entier dans les limites des pluies tropicales, et sujet aux violents orages dont elles sont toujours accompagnées.

La végétation est magnifique presque partout; plusieurs cantons sont couverts de forêts; dans certaines vallées, on rencontre des bois naturels de limoniers et de citronniers; les câpriers, les figuiers, les tamariniers et diverses espèces d'acacia croissent dans les contrées moyennes; on y trouve le caféier à l'état sauvage. L'aspect de la verdure rappelle fréquemment l'Europe, et la vue se repose souvent, comme chez nous, sur des vignes, des chèvrefeuilles, des rosiers. Dans les champs les habitants cultivent le froment, l'orge, le millet, le tef, et une espèce de bananier. Ils ont aussi de beaux jardins plantés d'arbres à fruits, de légumes, des fleurs les plus belles et les plus suaves.

Les animaux y sont très-variés. Dans les vallées basses et boisées, on trouve des éléphants et des rhinocéros à deux cornes, comme ceux du Cap; il paraît que la girafe n'est pas étrangère à l'Abyssinie, mais on ne sait pas au juste dans quelle partie elle habite. Dans les provinces du midi il y a des zèbres; mais ils sont farouches et rares. Les lions, diverses sortes de léopards, les panthères et les hyènes y sont fort nombreux. l'Abyssinie nourrit aussi des singes, des gazelles, des buffles, des sangliers, et bien d'autres espèces encore. Ses rivières, et principalement le Tacazé, renferment des crocodiles et des hippopotames. Les chameaux sont fort en usage dans le désert qui borde la côte; mais à mesure qu'on avance dans les montagnes, on remarque que, pour les transports, on les remplace par des bœufs et des mulets. Le Choa fournit des chevaux fort estimés. Les bœufs de l'Abyssinie sont célèbres par l'énorme ampleur de leurs cornes, qui atteignent jusqu'à quatre pieds de longueur. Il y a aussi des troupeaux de chèvres et de moutons, des oiseaux de basse-cour et des pigeons domestiques. Les oiseaux de proie du genre des vautours y sont très-nombreux, tandis que les chanteurs y sont en petit nombre. L'Abyssinie est infestée de serpents qui arrivent à des proportions prodigieuses. Ils n'épargnent pas plus l'homme que les animaux. Coffin en a tué un tout jeune qui avait quarante pieds de long.

Parmi les insectes, les abeilles fournissent du miel en abondance; et les sauterelles, fléau des récoltes dans l'Afrique centrale, sont recherchées par les Abyssiniens qui trouvent cette nourriture saine et agréable.

CHAPITRE II.

Coup d'œil sur l'histoire de l'Abyssinie. — Voyageurs qui ont précédé Bruce : Covillan, Bermudez, Paëz, Almeyda, Mendez, Poncet.

Les Abyssiniens conservent une tradition qui est également reçue par les chrétiens et par les juifs, c'est que, peu de temps après le déluge, Cush, petit-fils de Noé, passa par la Basse-Égypte alors inhabitée, traversa l'Atbara, et vint jusqu'aux terres élevées qui séparent le pays enfoncé des hautes montagnes de l'Abyssinie ; les Abyssiniens disent encore que les enfants de Cush bâtirent la ville d'Axoum, quelque temps avant la naissance d'Abraham. Bientôt après ils retournèrent sur leurs pas et envoyèrent des colonies dans l'Atbara.

Pendant que les Cushites s'étendaient vers le nord, il est probable que les montagnes parallèles à la mer Rouge, pays qui dans tous les temps a porté le nom de Saba ou d'Azaba (mots signifiant également le Sud), étaient peuplées des Agauri ou pasteurs qui occupèrent les premiers le Tigré.

Plusieurs autres tribus demeuraient dans les autres provinces, et quelques-unes conservent encore un idiome particulier.

La réunion de toutes ces tribus est connue depuis les plus anciens temps sous le nom d'Habesh, en latin *Covenæ,* ce qui signifie un grand nombre de personnes qui se rencontrent accidentellement dans un endroit; de là est venu le nom d'Abesh, que plusieurs écrivains ont donné à l'Abyssinie.

Le pays de Saba formait un royaume particulier, qui était gouverné par une reine et jamais par un roi. Une de ces reines, nommée Belkis par les Arabes, et Makeda par les Abyssiniens, ayant entendu parler de la sagesse du roi Salomon, fit le voyage de Jérusalem pour s'instruire à ses leçons, ainsi qu'on lit dans le troisième livre des Rois, chapitre X.

De retour dans son royaume, la reine de Saba mit au monde un fils nommé Menilek, que, suivant les chroniques abyssiniennes, elle envoya à Salomon afin de le faire instruire. Le grand roi ne négligea rien pour l'éducation de cet enfant; Menileck, parvenu à l'âge d'homme, fut oint et couronné roi d'Éthiopie dans le temple de Jérusalem, et prit le nom de David. Il revint ensuite à Saba, où il introduisit une colonie de Juifs, parmi lesquels étaient plusieurs docteurs de la loi de Moïse, un de chaque tribu d'Israël; il avait aussi avec

lui, le fils du grand-prêtre Zadok, lequel apporta une copie de la loi qui resta confiée à sa garde. Toute l'Abyssinie fut bientôt convertie au judaïsme, et le gouvernement de l'Église, comme celui de l'État, fut entièrement modelé sur ce qui était alors en usage à Jérusalem.

La reine de Saba mourut 985 ans avant l'ère chrétienne, après un règne de quarante ans; son fils lui succéda, et ses descendants occupent encore le trône.

On conserve la liste des rois qui ont succédé à Menilek; mais elle est incomplète, contient de grandes lacunes, et n'offre qu'une stérile nomenclature. Il faut donc passer par-dessus 1300 ans pour arriver à un événement de la plus haute importance, à la conversion des Abyssiniens au christianisme, conversion qui s'opéra avec des circonstances extraordinaires.

Au commencement du quatrième siècle de notre ère, un philosophe, nommé Métrodore, avait entrepris divers voyages en Perse et dans l'Inde; à son retour il avait offert à Constantin le Grand, des pierres précieuses et plusieurs objets de curiosité qu'il avait rapportés de ses courses. Enhardi par le succès de Métrodore, Meropius de Tyr, qui s'occupait aussi de philosophie, résolut de marcher sur ses traces, et partit accompagné de ses deux neveux Frumentius et Edesius; mais, arrivés dans un port de la mer Rouge, les

naturels du pays se précipitèrent sur leur navire, et massacrèrent tous ceux qui tombèrent entre leurs mains. Cependant les barbares, touchés de la jeunesse de Frumentius et d'Edesius, les épargnèrent, et les conduisirent au roi d'Abyssinie, qui résidait alors à Axoum.

Ce prince conçut pour eux le plus vif attachement; tout le temps de sa vie il les couvrit de sa protection, et à sa mort leur donna la liberté. Son fils Abréha étant mineur, le régent chargea les deux blancs de l'éducation du jeune prince. Frumentius, qui jouissait d'une grande considération, voulut profiter de son influence pour convertir l'Abyssinie au christianisme; il instruisit son élève dans sa croyance et conçut l'espoir de devenir l'apôtre de ces contrées; mais un obstacle s'opposait à l'exécution de son dessein : il n'avait pas reçu les ordres sacrés.

Frumentius ne voulut pas pour cela renoncer à son entreprise; il quitta l'Abyssinie et se rendit auprès de saint Athanase, qui occupait le siége épiscopal d'Alexandrie; il fit part à ce prélat du but de son voyage, et celui-ci le sacra évêque d'Axoum. Frumentius, surnommé Abba Salama (le père du salut), revint en Abyssinie; il baptisa Abreha et les principaux personnages de la cour; une grande partie du peuple ne tarda pas à suivre l'exemple de son chef, et les catholiques grecs formèrent la majorité de la population du pays.

Cependant les Juifs étaient encore fort nombreux, car il existait en Abyssinie un peuple particulier nommé *Falasha*, qui se prétendait issu d'ancêtres venus avec la reine de Saba; il se choisit un roi indépendant, qui plaça le siége de sa royauté sur les hautes montagnes du Sémen. Le roi a toujours porté le nom de Gédéon et la reine celui de Judith : une Judith, qui régnait vers l'an 900, tenta de s'emparer du trône d'Abyssinie; elle fit massacrer tous les membres de la famille royale relégués à Devra Damò; car, par suite d'une coutume introduite par la reine de Saba, dès qu'un roi monte sur le trône, tous ses frères son confinés sur cette haute montagne d'où ils ne peuvent jamais sortir. Judith ayant donc exterminé toute la race royale, mit sur sa tête la couronne, malgré les lois fondamentales du royaume; elle fut assez forte pour se maintenir pendant quarante ans et pour transmettre son pouvoir à sa postérité; mais, après une suite de cinq rois, il passa de nouveau à une famille chrétienne.

« Pendant que j'étais en Abyssinie, dit Bruce, le roi et la reine de Falasha s'appelaient encore Gédéon et Judith; leur population s'élevait encore à cent mille hommes effectifs. Ils paient les taxes qu'on leur a imposées, et on les laisse paisiblement se gouverner à leur manière au milieu des hautes montagnes du Sémen; ils ont choisi pour leur capitale un de ces rochers que la na-

ture semble avoir disposés exprès pour servir de forteresse, et cet endroit porte le nom de Roc-Juif. »

Mais la race royale n'avait pas été complétement détruite ; un des princes était parvenu à s'échapper et à se réfugier dans le Choa qu'il gouverna ainsi que sa postérité : vers 1258 le moine Técla Haimanout, qui avait le titre d'Abouna, c'est-à-dire chef de l'Église, fonda le célèbre monastère de Devra Libanos dans la province de Choa; en sa qualité d'évêque, il dirigeait spirituellement toutes les Églises chrétiennes. C'était un homme remarquable à la fois par la sainteté de ses mœurs, par l'étendue de son esprit et par son amour pour son pays; ayant acquis une grande influence sur le roi, il résolut de profiter de son ascendant pour rétablir la famille des anciens rois, et il y réussit; depuis, cette race n'a jamais cessé d'occuper le trône.

L'Abyssinie chrétienne avait des relations avec Jérusalem, et dans la cité sainte il y avait même un couvent abyssinien, car nous voyons que Nicodème, supérieur de ce couvent, envoya des députés au concile de Florence en 1439.

Les rapports flatteurs que les prêtres abyssiniens firent à Jérusalem sur les États de l'Orient et sur le commerce de leur pays avec eux, excitèrent d'abord la curiosité des savants et ensuite engagèrent les princes portugais à envoyer des

agents dans les régions orientales. C'est à l'un de ceux-ci, nommé Pierre Covillan, que sont dues les premières relations de l'Europe avec l'Abyssinie. Covillan parvint en 1490 à la cour, qui résidait alors dans le Choa, et il ne revit plus l'Europe, car, d'après une loi de l'Abyssinie, dès qu'un étranger a mis le pied sur le territoire, il n'en peut plus sortir. Covillan, résigné à cet exil, se maria, parvint aux premiers emplois, conserva une grande faveur sous plusieurs princes, et engagea l'eleghé Helena (c'est le titre de la reine-mère) à envoyer un ambassadeur en Portugal.

La cour de Lisbonne fit accompagner Matthieu par une ambassade composée de personnes de différents états. François Alvarez, secrétaire et chapelain de la légation, demeura six ans dans le pays; et, laissant deux de ses compagnons en otage, il partit avec un nouvel envoyé du roi, dont l'arrivée en Europe fit concevoir à la cour de Rome l'espérance de réunir l'Abyssinie à la communion catholique, et les différents ordres religieux saisirent avec empressement cette occasion d'étendre les lumières de la vraie foi.

Dans le même temps, l'Abyssinie fut sur le point d'être subjuguée par un féroce musulman nommé Mohammet Gerago. Dans cette crise, le roi David III expédia Bermudez, un des deux Portugais restés à sa cour, solliciter les secours du roi de Portugal, promettant en retour de re-

connaître la supériorité du pape. Bermudez ayant été, en 1540, élevé à la dignité de patriarche d'Éthiopie par Paul III, retourna en Abyssinie avec quatre cents hommes, commandés par Christophe de Gama. Ce secours changea la face des affaires; les efforts des braves guerriers, qui souffrirent cruellement dans cette lutte où ils périrent presque tous, délivrèrent l'Abyssinie des attaques des musulmans.

Vers la même époque, Ignace de Loyola, fondateur de la compagnie de Jésus, voulut se rendre en Abyssinie; mais le pape, jugeant sa présence en Europe plus utile pour la sainte cause de la foi catholique, envoya deux membres de la société en qualité de missionnaires. Nunez Baretto mourut dans l'Inde, mais Oviedo arriva en Abyssinie au commencement de 1557; il y demeura le reste de sa vie, faisant faire à la religion catholique de grands progrès, par sa prudence, sa magnanimité et sa patience, qualités qui lui valurent un respect universel. Ce vénérable patriarche mourut en 1577; pendant son séjour, les Galla se rendirent très-formidables par leurs excursions dans les provinces méridionales, et les Turcs s'étant emparés de Massaouah, l'accès du pays devint très-difficile. Cependant, en 1599, un religieux animé d'un saint zèle, Belchior de Sylva, s'y introduisit déguisé en fakir, et y demeura jusqu'en 1603, époque à laquelle Pierre Paëz arriva en

Abyssinie. Paëz, qui montra beaucoup plus d'habileté qu'aucun de ses prédécesseurs, acquit en peu de temps un grand ascendant sur le roi Za-Denguel, le convertit au catholicisme, et le détermina à écrire au Saint-Père, pour reconnaître son autorité. Sous le règne suivant, Paëz accomplit le grand dessein qui avait été si longtemps l'objet des pieux efforts des Jésuites : le roi Socinios proclama solennellement son adhésion à la religion catholique romaine. Mais Paëz ne jouit pas longtemps de son succès ; le 16 mai 1623, il mourut avec de grandes marques de piété et de résignation.

Paëz avait été sept ans captif chez les Maures d'Arabie, et dix-neuf ans missionnaire en Abyssinie dans les temps les plus difficiles ; mais il s'était toujours tiré des situations les plus périlleuses à son honneur et à l'avantage de la religion. Il était de haute taille, d'une forte constitution, mais extrêmement maigre, à cause de son abstinence et de ses travaux continuels. Il avait le teint fort animé, ce qui provenait, dit un historien, du zèle pieux qui enflammait son cœur.

Indépendamment de ce qu'il connaissait parfaitement, la théologie et tous les livres qui avaient rapport à sa profession, Paëz entendait très-bien le latin, le grec, l'arabe ; il était bon géomètre, excellent mécanicien ; il travaillait toujours de ses mains, et, en bâtissant, se montrait aussi

bon ouvrier qu'architecte plein de jugement et de goût. Il s'était rendu lui-même peintre, sculpteur, maçon, charpentier, menuisier, maréchal, carrier, et était en état d'élever des couvents et des palais, de les orner et de les meubler sans avoir besoin d'appeler un seul homme à son secours.

A tant de talents divers, Paëz joignait une affabilité, une douceur, une sensibilité qui ne lui permirent jamais de converser, même avec des infidèles, sans se faire des amis. Mais le trait le plus distinctif de son caractère c'étaient le zèle et la patience qu'il montrait pour l'instruction de la jeunesse. Aussi la plupart de ses disciples périrent dans la persécution qui suivit sa mort, ardents à maintenir la vérité de cette religion que leur précepteur leur avait enseignée; il fut universellement regretté, et sa mort fut une perte pour le catholicisme.

Au mois de décembre 1623; le père Almeyda et quelques autres missionnaires pénétrèrent dans une province de l'Abyssinie. Almeyda y demeura dix ans, et ne se mêla en rien des affaires religieuses et politiques du pays.

Don Alphonse Mendez est le dernier patriarche envoyé par le pape, en 1625. C'était un homme doué d'un grand courage et d'une rare constance, mais dont, à ce qu'il paraît, le caractère n'était pas propre à lui faire prendre les mesures de

conciliation nécessaires pour faire persister les Abyssiniens dans la foi qu'ils venaient d'embrasser. L'influence de la religion catholique romaine était parvenue à son plus haut degré en 1628, et il n'y avait pas moins de dix-neuf jésuites en Abyssinie.

La conduite de leur patriarche et le zèle inconsidéré de leurs protecteurs occasionnèrent un soulèvement, qui bientôt renversa tous leurs projets. Socinios, lui-même, fut forcé de renoncer à la religion romaine, et son fils, en lui succédant en 1632, bannit le patriarche et ses coopérateurs. Deux des missionnaires ayant eu le courage de rester pour exercer leur saint ministère, furent exécutés publiquement en 1640.

Les mesures sévères contre les Européens continuèrent à s'exécuter rigoureusement : en 1648, un vaisseau anglais aborda à Souakin, où trois frères mineurs de l'ordre de Saint-François, envoyés par la propagande, furent mis à mort pour avoir tenté de pénétrer dans l'intérieur. Trois autres, qui, en 1674, furent découverts en Abyssinie, périrent également victimes de leur zèle.

Une circonstance ouvrit à un médecin français l'entrée de ce pays, fermé depuis soixante-dix ans aux Européens. En 1698 Iassous Ier, attaqué d'une maladie cutanée qui avait résisté à tous les remèdes, chargea un de ses facteurs au Caire,

de trouver un médecin qui pût le guérir. Maillet, consul de France, lui indiqua Poncet, établi dans cette ville depuis plusieurs années. Ce dernier partit le 10 juin accompagné du P. Brevedent qui passait pour son domestique, et ils entrèrent en Abyssinie par la voie du Sennaar. Le P. Brevedent mourut à Barko; Poncet lui-même fut retenu douze jours par une maladie dans cette petite ville, éloignée d'une demi-journée de Gondar, qu'il atteignit enfin le 21 juillet 1699. Il réussit à guérir le roi en fort peu de temps. Poncet se conforma aux instructions du consul, en emmenant avec lui un Arménien nommé Mourat, neveu d'un chrétien de même nom, qui depuis longtemps jouissait de la confiance du roi. Le prince reconnut publiquement Mourat pour son délégué auprès du roi de France, et lui fit remettre les présents destinés à Louis XIV. Poncet sortit de Gondar le 2 mai 1700, et descendit à Massaouah, où il s'embarqua.

Quand il fut au Caire avec Mourat, Maillet se brouilla avec celui-ci, et par suite avec le médecin, qu'il desservit et calomnia, de sorte que, quoiqu'il eût été présenté à Louis XIV, après son retour en France, la réalité de son voyage fut suspectée; mais Bruce lui a rendu pleinement justice. Poncet, découragé, quitta Paris, retourna dans le Levant et mourut en Perse, en 1708.

Malgré ses non-succès, la congrégation de la propagande ne renonça pas à ses vues sur l'Abyssinie, car en 1701 elle y envoya trois nouveaux missionnaires; d'abord bien reçus par le roi, ils furent obligés de partir après un séjour de neuf mois, pour éviter une mort certaine.

Telles étaient les diverses tentatives exécutées par les Européens pour visiter l'Abyssinie, quand Bruce arriva dans ce pays; c'est en réalité le premier voyageur qui y ait pénétré dans le seul but de connaître ces peuples, bien dignes de fixer l'attention des Européens.

CHAPITRE III.

ROBERT-BRUCE. — (1769 - 1773).

§ 1. Portrait de Bruce. — Arrivée à Massaouah, le Tarenta, Dixan, Axoum, Gondar.

James Bruce, Écossais d'origine, après avoir voyagé dans presque tous les pays de l'Europe méridionale, pour ses affaires commerciales, forma le projet de découvrir les sources du Nil, dès que sa fortune le mettrait en état de tenter une semblable entreprise. Le hasard le mit en relation avec un ministre éclairé, qui lui proposa d'aller explorer les côtes de la Barbarie, promettant, s'il réussissait, de l'aider dans sa grande entreprise. Bruce accepta avec plaisir cette mission, et fut nommé consul à Alger afin d'avoir plus de facilités. Après avoir demeuré plusieurs années en Algérie, il acquit une connaissance approfondie de la langue arabe, et fit assez de progrès dans l'étude de la médecine et de la chirurgie pour pratiquer ces sciences utilement. Il se rendit en Égypte; sa science l'ayant mis à

même de rendre des services à Ali-bey, gouverneur du Caire, il acquit cette haute protection qui lui fut d'un grand secours par la suite. Bruce remonta le Nil jusqu'à Syène, et voyant qu'il lui serait impossible de pénétrer en Abyssinie par le Sennaar, il revint sur ses pas, traversa le désert, s'embarqua à Kosseyr, navigua sur la mer Rouge jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, et enfin arriva à Massaouah le 17 septembre 1769. C'est à dater de ce moment que commence le récit de ses aventures, que nous allons analyser; mais auparavant nous allons faire connaître la personne de ce célèbre voyageur.

Bruce était alors âgé de trente-neuf ans : de haute taille, d'une figure agréable et d'une apparence imposante, il était doué d'une grande force physique soutenue par une puissante énergie. Astronome habile, il était familier avec les observations les plus délicates de cette science. Sans être un dessinateur exercé, il maniait assez bien le crayon, pour retracer fidèlement les objets qui frappaient ses yeux. Son teint bruni par le soleil, l'aisance avec laquelle il portait le costume arabe, et sa facilité à parler la langue, tout en lui semblait indiquer un Africain. Bien muni d'argent et de lettres de crédit, il avait obtenu en outre un firman du grand-seigneur, de nombreuses lettres de recommandation d'Ali-Bey, du patriarche grec d'Alexandrie, et de Métical-aga, pre-

mier ministre du chef de la Mecque. « La seule chose que ces lettres demandassent pour moi, dit Bruce, c'était la sûreté de ma personne; elles disaient que j'étais médecin (Yagoubé), mais bien au-dessus de pratiquer mon art pour de l'argent: tout ce que j'en faisais n'était que par la crainte de Dieu, par charité et par amour du genre humain. Elles ajoutaient que j'étais un médecin dans la ville, un soldat sur le champ de bataille, distingué en tout lieu et me conduisant en homme qui savait lui-même qu'il n'était pas indigne de marcher l'égal des premiers de la cour d'Abyssinie et qui devait être l'étranger et l'hôte du roi, qualité qui fait jouir à Gondar de beaucoup de considération. »

Ce fut en septembre 1769 que Bruce aborda à Massaouah, accompagné d'un Italien, nommé Belaguni, qui lui servait de dessinateur, et dont il ne parle qu'une seule fois pour noter sa mort. Massaouah est une petite île située vis-à-vis d'Arkeko, première ville de l'Abyssinie; cette île est gouvernée par un naïb, qui s'est en quelque sorte rendu indépendant du grand seigneur et du roi d'Abyssinie; sa position le met à même de rançonner tous ceux qui arrivent en Abyssinie, car Massaouah est le seul endroit par où on puisse y pénétrer du côté de la mer Rouge; on le laisse exercer ses exactions moyennant promesse d'un tribut qu'il paie également à la Mecque et à Gondar. L'offi-

cier, envoyé par le chérif pour toucher ce tribut, était arrivé quelque temps avant Bruce; en quittant Djidda, port de la mer Rouge, où la compagnie des Indes expédie chaque année de nombreux vaisseaux, cet officier avait été témoin des honneurs rendus par les capitaines anglais à leur compatriote, et, suivant la coutume des hommes de sa nation, il en fit un récit plein d'exagération, et annonça au naïb l'arrivée d'un prince, proche parent du roi d'Angleterre, ne faisant pas le commerce, mais voyageant seulement pour le plaisir de visiter les nations étrangères. On délibéra souvent dans le conseil du naïb sur la réception à faire à un semblable personnage : plusieurs furent d'avis de le tuer et de partager ses dépouilles; Achmet, neveu du naïb, déclara qu'il voulait qu'on l'accueillît et qu'on le traitât avec distinction, jusqu'à ce qu'on eût pu juger par l'examen de ses lettres ce qu'il était, et le véritable objet de son voyage; s'il venait pour faire le commerce, il ne consentirait pas qu'on lui fît la moindre insulte; mais, s'il était un de ces Francs destinés à troubler la tranquillité du pays, on en ferait ce qu'on voudrait, il ne s'en mêlerait nullement.

Telle était la situation des choses, quand le vaisseau se présenta devant l'île; Mahomet Giberti, autre agent du chérif de la Mecque et dévoué aux intérêts de Bruce qu'il accompagnait

par ordre de son maître, descendit immédiatement à Siris ; comme il était Abyssinien et qu'il avait des amis à Massaouah, il expédia dans la nuit les lettres importantes dont Bruce était porteur pour le Ras Michaël et le roi d'Abyssinie ; ces lettres furent envoyées à Janni, grec de naissance et confident du Ras, résidant à Adoua, capitale du Tigré. C'était à lui que le patriarche avait écrit pour recommander Bruce, et pour qu'il veillât à ce que le naïb ne lui fît aucun mal avant que son arrivée ne fût connue à Gondar.

Bruce débarqua le 20 septembre : le naïb était à Arkeko, mais son neveu était chargé de le représenter et de veiller au paiement des droits dus pour la cargaison. Pendant cette formalité, qui eut lieu sur la place publique, Achmet fit apporter le café, ce qui était très-rassurant pour le voyageur, car, dès qu'un musulman vous offre à boire et à manger, vous pouvez considérer votre sécurité comme assurée.

Dans la soirée, Achmet vint vers Bruce et le questionna beaucoup, mais le voyageur, au lieu de répondre, lui fit cadeau d'une belle paire de pistolets, présent qui produisit plus d'effet que les discours les plus éloquents.

Lorsque le naïb revint d'Arkeko, il était accompagné de trois ou quatre cavaliers et de quarante sauvages presque nus, à pied, et armés de lances et de coutelas : le redoutable naïb était vêtu d'une

vieille robe turque, trop courte pour sa taille, et, sur la tête, il portait un ridicule turban.

Bruce, admis en sa présence, trouva un homme dont le physique répondait parfaitement au caractère qu'on lui accordait, et jugea qu'il aurait bien des difficultés à obtenir la permission d'entrer en Abyssinie ; ses craintes redoublèrent quand il vit avec quel dédain ce chétif gouverneur recevait les lettres de ses supérieurs. L'audience fut courte et peu favorable.

Pendant plus d'un mois Bruce attendit, non sans impatience, la détermination du naïb, qui finit par lui demander une forte somme pour le laisser partir ; l'Anglais s'y refusa obstinément, convaincu qu'en cédant il ne ferait qu'augmenter les prétentions du naïb. Une circonstance faillit devenir fatale à notre voyageur : depuis son arrivée, une comète se montrait chaque nuit, déjà il l'avait observée à Loheia, et il continuait à suivre sa marche ; le naïb envoya chercher le savant, et dès l'abord il lui demanda ce que signifiait cette comète, et pourquoi elle paraissait : « La première fois qu'on l'a vue, dit-il, elle a fait mourir plus de mille personnes de la petite vérole ; on sait que vous avez eu des entretiens avec elle, chaque nuit, pendant tout le temps que vous avez été à Loheia ; elle vous a suivi ici pour détruire sans doute le reste de mes sujets, et vous la conduisez en Abyssinie ! Qu'a-

vez-vous à faire de cette comète? » Sans attendre une réponse, un des assistants dit que l'étranger était un ingénieur, qu'il allait joindre Michaël, pour lui enseigner à fabriquer des canons et à faire de la poudre, et que le premier usage qu'il en ferait serait d'attaquer Massaouah. A ces mots, cinq ou six sauvages entourèrent le voyageur et se disposaient à l'immoler, mais un autre s'écria : « Je ne souffrirai pas qu'on lui fasse aucun mal ; Achmet est l'ami de cet homme, il m'a recommandé de veiller sur lui, et il serait ici lui-même s'il n'était pas malade. »

Bruce se retira immédiatement, et trouva un émissaire d'Achmet, qui le priait de venir à Arkeko, pour essayer de le guérir. Le naïb n'osa pas se refuser à cette visite. Achmet souffrait réellement d'une fièvre intermittente d'un mauvais caractère ; les premiers soins de Bruce furent suivis de succès, et Achmet chercha à lui prouver sa reconnaissance.

L'occasion se présenta bientôt ; les lettres envoyées à Janni avaient produit l'effet qu'il en attendait, et trois émissaires du roi, porteurs d'une lettre sévère de Michaël, arrivèrent à Massaouah ; Michaël se plaignait vivement de ce qu'on avait retardé le départ du médecin que Métical Aga envoyait au roi, et il ordonnait de le faire partir sans le moindre délai. Le vieux naïb n'osa plus mettre d'obstacles à la sortie de Bruce; mais rusé

jusqu'à la fin, il lui donna pour guide son propre beau-frère, qui aurait, sans aucun doute, causé la perte de Bruce, si Achmet ne lui eût pas lui-même donné un autre guide dont il était sûr, avec la recommandation de suivre uniquement ses conseils. Bruce embrassa son ami, et partit le 12 novembre.

Dès le lendemain, Bruce s'engagea dans la chaîne de montagnes que, suivant l'avis d'Achmet, il devait traverser, quoique cette route fût bien plus difficile que celle que l'autre guide voulait lui faire prendre. La petite troupe marchait dans un défilé si étroit, qu'il n'offre d'autre passage que celui que s'est ouvert un torrent pendant la saison des pluies. En suivant le cours du ravin, au milieu de montagnes peu élevées, mais stériles et remplies de précipices affreux, ils rencontrèrent une troupe de Choho avec leurs femmes et leurs enfants, qui conduisaient leurs troupeaux dans les pâturages du bord de la mer.

Ces pasteurs n'ont ni tentes, ni maisons, mais ils habitent tantôt des cavernes dans les montagnes, tantôt sous des arbres, ou dans de petites huttes bâties en forme de cônes avec une herbe assez semblable au roseau. Les hommes n'ont pour tout vêtement qu'une peau de chèvre qui flotte sur leurs épaules et un simple caleçon descendant à peine au milieu des cuisses; les femmes portent de longues chemises de coton retenues par une

ceinture en cuir. Bruce salua celui qui paraissait être le chef; mais il ne reçut aucune réponse ; la présence des étrangers semblait causer beaucoup d'inquiétude à ces pasteurs habitués à être dépouillés; aussi passèrent-ils rapidement.

Le soir on campa près du lit d'un torrent, et on fut assailli par un orage; voici les expressions de la narration : « La rivière dont nous avions suivi les bords n'avait aucune espèce de courant, mais, tout à coup, nous entendîmes dans les montagnes, au-dessus de nous, un bruit bien plus terrible que celui de la foudre. Soudain nos guides coururent vers le bagage qu'ils transportèrent sur une hauteur voisine, et à peine eurent-ils achevé que nous vîmes les eaux, ayant plus de cinq pieds de haut, se précipiter avec une extrême rapidité, et remplir tout le lit de la rivière. Elles étaient chargées d'une espèce de terre qui leur donnait une couleur rouge; elles débordèrent bientôt, mais sans atteindre pourtant jusqu'à notre tente. »

En quittant ce lieu, Bruce traversa une plaine couverte de mimosa, et entra dans la vallée de Dobora, coupée par un ruisseau; cette vue lui causa un plaisir inexprimable, c'était la première eau claire qu'il voyait depuis qu'il avait quitté la Syrie. Pendant que sa troupe prenait un peu de repos, Bruce s'écarta un peu pour aller se baigner dans un petit étang, quoique plusieurs huttes annonçassent la présence des Hazortas, sur

le territoire desquels on était; mais les sauvages ne parurent pas faire plus d'attention à lui que s'il eût demeuré toute sa vie avec eux; ce manque de curiosité semble indiquer un peuple sauvage, et semblable à celui de la Nouvelle-Hollande. Les Hazortas sont d'une taille plus petite que les Choho; mais ils sont très-actifs, leur peau est couleur de cuivre neuf; ils habitent des cavernes et des cabanes couvertes d'une peau de bœuf, et semblables à des cages où deux personnes tout au plus peuvent se tenir.

Le 19, Bruce campa à Tobo. « Là, dit-il, les montagnes étaient très-élevées à pic, et remplies de précipices; malgré cela, Tobo nous parut la plus agréable situation que nous eussions encore vue, parce que les arbres étaient bien garnis de feuilles et nous donnaient une ombre épaisse et délicieuse; ils étaient plantés de telle sorte qu'ils semblaient avoir été disposés par la nature pour servir de retraite aux voyageurs. Chaque branche était couverte d'oiseaux aux mille couleurs, mais muets. D'autres oiseaux d'un plumage moins brillant fixaient encore plus notre attention par l'harmonie de leur chant; ce ramage particulier à l'Afrique est aussi différent de celui de nos linots et de nos chardonnerets, que la langue anglaise l'est de la langue abyssinienne. »

Le lendemain, la caravane commença à gravir les hauteurs qui servent de base au Taranta, puis

enfin le mont lui-même, point culminant de cette chaîne; on suivait un sentier si étroit, qu'un homme avait de la peine à y passer en ne portant que son havresac et ses armes. Il paraît que Bruce a singulièrement exagéré les difficultés que présente cette route, car les voyageurs qui l'ont parcourue depuis lui la présentent comme un de ces passages qu'on trouve ordinairement dans les montagnes. Nous ne parlerons donc pas des dangers imaginaires qu'il dit y avoir courus.

La première ville qui se rencontre de l'autre côté du Taranta est Dixan, sous la domination du naïb de Massaouah; mais, à peu de distance, un petit ruisseau sert de limite entre son territoire et celui du Tigré; là, les officiers du roi renvoyèrent les guides du naïb, et Bruce, enfin délivré de ses craintes, jouit de la tranquillité qui l'avait abandonné depuis son entrée à Massaouah.

Dans la journée, notre voyageur rencontra le Bahar Negous, qui venait au-devant de lui pour lui faire honneur, et qui consentit à céder à Bruce un magnifique cheval noir; nous mentionnons cette circonstance bien minime, parce qu'au moyen de ce cheval, il attira l'attention du roi par ses talents en équitation.

Sur la route, on trouva un bois très-clair où il y avait de l'avoine sauvage qui dépassait la tête d'un homme; la plaine était très-étendue, le sol excellent, cependant peu cultivé, parce qu'il règne

une animosité si invétérée entre les habitants des divers villages qui la bordent, qu'ils vont toujours labourer et semer les armes à la main ; quand vient le moment de la récolte, il faut souvent livrer bataille, et ce ne sont pas toujours ceux qui ont cultivé la terre qui en recueillent les produits.

Le 5 décembre, Bruce traversa le fleuve Mareb, et le lendemain il arriva à Adoua, résidence habituelle du Ras Michaël. Cette ville est située sur le penchant d'une colline, à l'occident d'une petite plaine environnée de tous côtés par de hautes montagnes. Le nom d'Adoua, qui signifie passage, lui a été donné à cause de sa situation, car c'est le seul endroit par où on puisse passer pour aller du bord de la mer Rouge à Gondar.

La ville contient huit cents maisons ; chacune d'elles est entourée de haies et d'arbres ; elle n'était point anciennement la capitale du Tigré, mais elle la devint, lorsque le Ras Michaël fut nommé au gouvernement de cette province. La maison habitée par Michaël n'est nullement distinguée des autres, si ce n'est par son étendue ; elle ressemble plus à une prison qu'à un palais. Bruce y vit plus de trois cents malheureux chargés de chaînes, et à qui on ne voulait qu'extorquer de l'argent ; plusieurs y étaient depuis vingt ans. La plupart, renfermés dans des cages de de fer, étaient traités comme des bêtes féroces.

Aussitôt son arrivée, Bruce fut reçu par le grec Janni auquel il était recommandé par le patriarche d'Alexandrie. « Janni, dit-il, nous fit traverser une cour remplie de jasmins, et nous conduisit dans un grand salon où il y avait un sopha d'étoffe de soie, et dont le parquet était couvert de tapis de Perse et de piles de carreaux. La cour qui entourait l'appartement était jonchée de fleurs et de feuillages; les fenêtres et le pourtour de la chambre même en étaient ornés, en l'honneur de la fête de Noël qui s'approchait. Je m'arrêtai à la porte du salon, parce que j'avais les pieds couverts de sang et de boue, et qu'il est très-malhonnête en Abyssinie, de parler de ses pieds et de les montrer, surtout lorsqu'on y a mal. On fit soudain apporter de l'eau pour me les laver, et mon respectable hôte voulut me rendre lui-même ce service. Quand, à force de sollicitations, j'eus obtenu qu'il s'en dispensât, les domestiques se disputèrent entre eux à qui aurait cet honneur, parce que la coutume est de laver les pieds de ceux qui viennent du Caire, et qu'on croit avoir été en pèlerinage à Jérusalem. »

Les soins affectueux de Janni se renouvelèrent chaque jour, pendant tout le temps que Bruce fut retenu à Adoua, par suite des événements politiques. Le Ras Michaël, mécontent du vieux roi Hannès, qui ne voulait pas suivre aveuglément ses volontés, l'avait fait empoisonner et avait

placé le jeune Técla Haimanout sur le trône de son père; une guerre civile avait été la suite de ce changement et durait encore; le voyageur fut obligé d'attendre que le calme fût un peu rétabli, et ne put quitter Adoua que le 17 janvier.

Pendant son séjour, il visita les restes du fameux couvent des Jésuites à Fremona, situé sur une montagne très-élevée, et au milieu d'une plaine opposée à celle où l'on voit Adoua; ce couvent a environ un mille de circonférence, et des murs en pierre cimentés par du mortier; dans les angles et sur les côtés sont des tours qui lui donnent plutôt l'apparence d'un château fort que d'une maison religieuse.

Le sol des environs d'Adoua est d'argile blanche, mêlée avec du sable; il est très-fertile puisqu'on y fait trois récoltes par an. Le bétail erre à son gré dans les montagnes; les pasteurs mettent le feu, avant les pluies, aux herbes, aux joncs, aux bruyères, et soudain la plus charmante verdure tapisse la terre.

Enfin, Bruce partit le 17 janvier 1770, et le lendemain il était à Axoum, autrefois capitale de l'Abyssinie. Les ruines y sont très-étendues et très-belles, si l'on en croit la description qu'il donne; mais malheureusement elle a été contredite par Salt et tout récemment par nos compatriotes MM. Combes et Tamisier, ce qui nous autorise à la passer sous silence.

En sortant d'Axoum, Bruce traversa un pays rempli de tous côtés de jasmins et d'autres arbustes fleuris qui embaumaient l'air. Toute la campagne offrait un aspect magnifique que la beauté du temps relevait encore. Pendant ce trajet, il fut témoin d'une scène que nous allons rapporter, quelque invraisemblable qu'elle paraisse.

« Nous rencontrâmes, dit-il, trois voyageurs qui conduisaient devant eux une vache; ils avaient une peau de chèvre noire sur leurs épaules, et la lance et le bouclier à la main. Bientôt après nous arrivâmes sur le bord d'une rivière; les soldats saisirent leur vache et la jetèrent rudement à terre. L'un s'assit sur son cou, la tenant par les cornes; l'autre lui lia les pieds de devant, et le troisième, qui portait un couteau à la main, au lieu de le lui enfoncer dans la gorge, se mit à califourchon sur son dos, et, à mon grand étonnement, lui donna un grand coup au bas de la croupe.

« Dès l'instant que j'avais vu renverser cette vache, j'avais espéré que les trois hommes étaient disposés à nous en vendre une partie; mais nos Abyssiniens me dirent qu'ils avaient appris en causant avec les trois soldats qu'ils ne la tueraient point, et qu'ils ne pouvaient pas la vendre parce qu'elle ne leur appartenait pas en entier. Cela excita ma curiosité; je laissai mes gens aller devant, et je vis que les soldats avaient à la main

deux morceaux de la cuisse de l'animal ; j'ignore comment ils les avaient coupés, parce que, dès le moment que j'avais vu donner les coups de couteau à la pauvre vache, j'avais détourné les yeux ; mais, quoi qu'il en soit, ces gens-là s'y prirent fort adroitement, et après avoir coupé les deux morceaux de la viande, ils les étendirent sur un de leurs boucliers.

« L'un de ces soldats continuait à tenir les cornes de la vache, tandis que les autres arrangeaient la blessure ; ils ne firent pas non plus cette opération d'une manière ordinaire : ils laissèrent entière la peau qui recouvrait l'endroit où ils avaient coupé de la chair, et la rattachèrent avec de petits morceaux de bois qui leur servirent d'épingles. Je ne sais pas s'ils mirent quelque chose entre la peau et la chair, mais ils recouvrirent bien toute la blessure avec de la boue, après quoi ils forcèrent l'animal à se lever, et ils le firent marcher devant eux pour qu'il pût leur fournir, sans doute, un nouveau repas quand ils auraient joint leurs camarades. »

Lorsque Bruce raconta cette anecdote à ses amis, tous l'engagèrent à la supprimer, mais il ne voulut jamais y consentir, regardant comme une injure les soupçons qu'on élevait sur ce qu'il disait avoir vu de ses propres yeux ; cependant, la suite a prouvé la justesse de leur observation, car les critiques se sont emparés de ce fait, invrai-

semblable selon eux, pour contester la véracité de sa narration. Nous allons citer un passage du Voyage de Pearce, rapporté par Salt, et qui répond d'une manière victorieuse aux ennemis de Bruce.

« Pearce partit avec des soldats du Lasta, qui allaient en maraude; dans le cours de la journée, ils s'emparèrent de plusieurs pièces de bétail, avec lesquelles ils retournèrent au camp. Ils avaient grand faim, et il leur restait encore beaucoup de chemin à faire; un d'entre eux proposa aux autres de couper le *shoulada* d'une des vaches. Pearce ne comprit pas d'abord le sens de ce mot, mais il ne l'ignora pas longtemps; la proposition ayant été acceptée, on saisit l'animal par les cornes, on le jeta à terre, et on lui coupa à la croupe, près de la queue, deux morceaux de la chair qui, ensemble, pouvaient peser une livre. Les soldats replacèrent la peau sur chaque blessure, à laquelle ils appliquèrent de la bouse de vache; ensuite ils chassèrent l'animal devant eux, et en même temps ils se partagèrent ces tranches de viande toutes saignantes; ils en offrirent à Pearce, mais il n'accepta pas leur offre; il avait cependant une telle faim, que si la vache avait été tuée, il en eût mangé la chair crue, ce qu'il n'avait jamais pu faire, quoique ce soit une coutume générale dans le pays. Après cette opération, la vache fut un peu boiteuse, mais elle n'en regagna pas

moins le camp. Je dois déclarer, ajoute Salt, que chaque fois que j'ai prononcé le mot shoulada à un Abyssinien, il m'a facilement compris. »

Le 26, après être passé par Siré, la plus grande ville du district de ce nom, Bruce arriva au principal gué du Tacazé, le fameux Sirès des anciens, et le second fleuve de l'Abyssinie. Dans cet endroit il n'avait que trois pieds de profondeur et deux cents pas de large; il est vrai qu'on était dans la saison où la plupart des rivières de l'Abyssinie sont à sec et cessent de couler.

Les bords du Tacazé sont couverts de tamariniers et de beaucoup d'autres arbres; le poisson, qui abonde dans ce fleuve, y attire une grande quantité de crocodiles, et ces animaux sont si voraces et si audacieux que, quand le fleuve hausse, on ne peut le traverser que sur des radeaux ou avec des peaux de bouc remplies de vent; les personnes qui se hasardent à le passer à gué sont le plus souvent dévorées. Les eaux du Tacazé servent également de retraite à une foule d'hippopotames, qu'on appelle dans le pays *goumarï*. Des lions et des hyènes remplissent les bois du voisinage, et les caravanes sont souvent inquiétées par ces carnassiers, qui rôdent sans cesse autour des tentes, attirés par l'odeur des chevaux et des mulets.

Près d'Adderkai, Bruce eut à soutenir contre les hyènes un combat qu'il décrit ainsi : « Les

hyènes dévorèrent pendant la nuit une de nos meilleures mules; ces féroces animaux sont là en très-grand nombre, ainsi que les lions, dont les rugissements terribles et continuels épouvantaient tellement nos pauvres bêtes, qu'elles n'osaient même pas manger leur fourrage; je portai plus loin les piquets de ma tente, et je fis placer nos animaux en dedans. J'ôtai les clochettes du cou des mules, et les suspendis aux cordes de la tente; le bruit qu'elles faisaient et la blancheur des cordes écartèrent de nous les lions, qui sont sans doute audacieux, téméraires, mais pourtant soupçonneux; ils se contentèrent donc de rugir au loin dans les bois.

» Les hyènes étaient plus difficiles à éloigner que les lions; j'en tirai une de si près, que je crus l'avoir tuée; je la manquai, elle grinça des dents et s'avança fièrement vers moi; comme mon fusil était à deux coups, je lâchai le second, et cette fois j'étendis l'hyène. Yasine* et ses gens en tuèrent une autre à coups de pieux. Ces animaux s'approchaient de nous avec autant de tranquillité que des chiens.

» Cependant ce n'était pas encore là ce qui nous incommodait le plus; de grosses fourmis noires,

* Yasine était un Maure qui avait demandé à Bruce la permission de voyager avec lui, et comme celui-ci lui avait rendu service, en faisant exempter ses marchandises des droits de passe, il était devenu son ami le plus dévoué.

d'un pouce de longueur au moins, sortaient du fond de la terre, et mettaient en charpie nos couvertures de laine, notre tente, nos ceintures et tout ce qu'elles pouvaient attraper. Leur piqûre causait une inflammation soudaine et une douleur bien plus vive que la piqûre d'un scorpion.

» Nous partîmes d'Adderkai le 4 février; pendant que nous nous occupions à charger le bagage, une hyène, que nous n'avions pas aperçue, s'attacha à un des ânes de Yasine, et lui arracha presque toute la queue. Un jeune domestique se saisit de mon fusil et tira sur l'animal, au moment qu'Yasine tenant un des pieux de la tente courait au secours de son âne; il reçut le coup sur la main gauche entre le pouce et l'index. Heureusement le fusil n'était chargé que d'une seule balle qui glissa sur sa main. L'hyène lâcha l'âne, mais fit face à Yasine, qui, sans s'amuser à choisir des armes, lui donna un si rude coup sûr la tête, qu'il l'abattit, après quoi nos compagnons l'achevèrent bientôt.

» Ce qui prouve l'excessive voracité des hyènes, c'est que les cadavres de celles que nous tuions dans la nuit étaient dévorés le lendemain matin par les autres. »

Depuis le passage du Tacazé, Bruce n'avait rencontré que des campagnes désertes. Celles qu'il voyait alors lui offraient un tout autre aspect. Les plaines était couvertes d'arbustes fleuris, tels que

des jasmins et des rosiers de plusieurs espèces, mais dont une seule porte des roses odorantes. Un grand nombre d'habitants qui allaient et venaient animaient cette scène. Le 8, la caravane montait le Lamalmon : « Parvenus au sommet, dit le narrateur, nous vîmes avec étonnement une vaste plaine, dont la plus grande partie était en culture et le reste en pâturages ; on y trouve plusieurs sources, et il semble que c'est là le grand réservoir d'où sortent la plupart des rivières qui arrosent cette portion de l'Abyssinie. Là, on laboure, on sème, on moissonne dans toutes les saisons, et quand le cultivateur ne fait pas trois récoltes par an, il doit s'en prendre à sa paresse, mais non au sol ni au climat. Nous vîmes dans un endroit des gens qui coupaient des blés; dans un champ voisin d'autres labouraient ; à côté de celui-ci, il y avait des blés dont les épis commençaient à se former, et plus loin d'autres blés qui n'avaient qu'un pouce de hauteur.

» Tout ce pays était excessivement peuplé. Des troupeaux immenses de buffles paissaient de tous côtés. Ces animaux avaient de grandes cornes, avec des bosses sur le dos comme des chameaux, et leur poil était généralement d'un beau noir. »

Enfin le 15 février, quatre-vingt-quinze jours après son départ de Massaouah, Bruce, qui avait résisté aux fatigues et aux dangers de ce long et pénible voyage avec une patience admirable, eut

la satisfaction d'entrer à Gondar, capitale de l'Abyssinie.

§ 2. Séjour de Bruce en Abyssinie. — Excursion aux sources du Nil. — Aventures qui lui arrivèrent jusqu'au moment où il quitta définitivement Gondar.

Gondar est située dans une plaine, au sommet d'une montagne assez élevée; Bruce évalua sa population à dix mille familles. Les maisons sont en roseaux et ont le toit conique. A l'extrémité ouest de la ville est le palais du roi, édifice carré, flanqué de tours, du haut desquelles on a une vue magnifique. Une grande partie du palais avait été récemment détruite par le feu, mais beaucoup d'appartements étaient intacts, et celui où le roi donnait ses audiences avait plus de cent vingt pieds de long.

Le palais et les édifices contigus étaient environnés d'un mur de pierre de vingt pieds de haut, et surmonté d'un parapet; chaque côté du carré était long d'un mille et demi. De l'autre côté de la rivière Angerebest, se trouve la ville des Musulmans, qui contient environ un millier de maisons; au nord est le palais de Koscam, habitation de l'eteghé ou reine-mère.

MM. Combes et Tamisier donnent de Gondar la description suivante : « Gondar est bâtie sur un petit môle de montagnes désolées; c'est une ville fracassée, mais elle offre encore des restes

de son ancienne grandeur. Les constructions portugaises se présentent dans une imposante majesté parmi les chaumières qui les environnent. La ville, proprement dite, est sur le sommet d'une colline; sur le penchant et au pied se trouvent les faubourgs ; celui des Musulmans est au sud-ouest du palais occupé par le roi. A dix minutes vers le nord-ouest, au milieu de magnifiques bosquets, on aperçoit encore des édifices délabrés et une belle église couverte de peintures et dédiée à la sainte Vierge; les châteaux ont conservé leurs ponts-levis et leurs fossés. Lorsqu'on jette un coup d'œil sur les débris de l'habitation royale que les Abyssiniens laissent dépérir, en contemplant les fontaines taries et les jardins abandonnés, on éprouve un sentiment de tristesse comme à l'aspect d'un mausolée. Dans l'intérieur de la ville, au dehors, de tous côtés, on admire des massifs d'arbres qui embellissent encore cette capitale. Gondar était autrefois renommée par ses richesses et par son étendue; mais depuis les guerres civiles, le pillage, l'incendie, ont constamment resserré ses limites, et sa population, jadis si nombreuse, s'élève à peine à six mille habitants ; dans la ville et aux environs on compte quarante-deux églises. »

Bruce arrivé sur le bord de la rivière, et ne voyant venir à sa rencontre aucun de ceux auxquels il était adressé, ne savait quel parti prendre;

heureusement Janni l'avait recommandé au Nagaldé-ras Mahomet, chef des Maures de Gondar, et il alla loger chez lui en attendant l'arrivée de ses protecteurs; le lendemain, Ayto-Aylo*, chambellan de la reine-mère, vint lui rendre visite; il lui dit que sa réputation comme médecin était connue, et que l'eteghé le priait de se rendre à Koscam, pour soigner plusieurs enfants du Ras Michaël, malades de la petite vérole; il ajouta que la reine l'engageait à venir habiter le palais où tous ses enfants et ses petits-enfants vivaient auprès d'elle.

Bruce n'accepta qu'une partie de cette offre, et il se logea dans une maison particulière que la reine lui concéda.

Dès ce moment, il quitta le costume mahométan et revêtit celui des Abyssiniens; il se fit couper les cheveux qu'on frisa et parfuma, et eut tout à fait l'aspect d'un véritable habitant du pays.

Les soins éclairés qu'il donna à Ayto-Confu, fils de Ozoro-Esther et d'un premier époux, le guérirent bientôt de la petite vérole, ainsi que le fils de Michaël, l'enfant de sa vieillesse. La réputation de l'Yagoubé fut bientôt solidement établie, et il s'acquit ainsi de grandes protections avant d'avoir vu le roi et son ministre; car Ozoro-Esther

* Ayto ou Ato est le titre que prennent les grands, comme celui d'Ozoro ou d'Ozorio, est celui de leurs femmes et de leurs filles.

était l'épouse chérie de Michaël, et elle était toute puissante sur l'esprit du jeune roi. Ce fut la cause de la considération dont Bruce jouit constamment à la cour.

Le 9 mars, l'armée royale entra en triomphe dans la ville. Le roi était à cheval à la tête des troupes du Tigré. Il avait la tête découverte, et un manteau de velours noir, garni d'une frange d'argent, flottait sur ses épaules. Un enfant marchait à sa suite et portait une baguette d'environ cinq pieds de long; immédiatement après le ras, venaient tous les guerriers qui avaient tué quelque ennemi ou enlevé des dépouilles; ils portaient à leurs lances et à leurs fusils autant de morceaux d'écarlate qu'ils avaient tué d'hommes.

« Une chose singulière, que je remarquai dans cette pompe triomphale, dit Bruce, c'était la coiffure des gouverneurs de province : ils avaient sur le front un large bandeau qui allait se nouer derrière la tête, et au milieu duquel s'élevait un cône d'argent doré d'environ quatre pouces de long, et qui avait précisément la forme de nos éteignoirs de flambeaux. Cet ornement s'appelle dans leur langue *kirn*, c'est-à-dire la corne, et on ne le porte que dans les grandes cérémonies qui suivent les victoires. J'imagine que cette coutume, ainsi que presque toutes celles des Abyssiniens, leur vient des Hébreux; dans le livre des psaumes, il est souvent fait allusion à cette corne. »

Après les officiers paraissait le roi, le front ceint d'un bandeau d'environ trois pouces de large, qui était noué par derrière avec un double nœud, et dont les bouts tombaient d'environ deux pieds sur les épaules. Autour de ce prince, on voyait les grands officiers de l'État, et toute la jeune noblesse qui n'avait pas encore de commandement ; à la suite venaient les troupes de la maison royale ; enfin marchait le Kanitz-Kitzera, c'est-à-dire le bourreau de l'armée, accompagné de tous ses aides.

Le 14 mars, Bruce eut une audience officielle du ras ; voici comment il la raconte : « J'entrai et trouvai Michaël assis sur un sopha ; ses cheveux blancs étaient frisés et formaient plusieurs boucles ; il avait le visage décharné et les yeux très-vifs quoique un peu malades, je jugeai que sa taille pouvait être de cinq pieds et demi, mais il était estropié de manière à ne pouvoir guère se tenir debout. Ses manières étaient libres et dégagées ; enfin, je lui trouvai une parfaite ressemblance, tant pour les traits du visage que pour le reste de sa personne, avec mon digne et savant ami M. de Buffon. Il aurait fallu être bien mauvais physionomiste pour ne pas lire dans ses yeux tout ce qu'il était ; chacun de ses regards exprimait un sentiment ; il semblait n'avoir pas d'autre langage, et, dans le fait, il parlait fort peu. Je voulus, suivant l'usage, me prosterner devant lui et baiser la

terre, mais il me tendit la main, prit la mienne, et me releva.

« Le ras prit lui-même la parole et me dit : — Yagoubé, écoutez ce que j'ai à vous apprendre, et souvenez-vous bien de ce que je vous recommande. On m'a annoncé que vous étiez un homme dont la principale occupation était d'errer dans la campagne et dans les endroits les plus solitaires, pour y chercher des arbres et des plantes, et de passer la nuit seul à observer les astres des cieux. Les autres pays ne ressemblent point à celui-ci ; les malheureux habitants de ces contrées sont tous ennemis naturels des étrangers ; s'ils vous voient seul, leur première pensée se portera sur les moyens de se défaire de vous, et, quoique votre mort ne leur soit d'aucun avantage, ils chercheront à vous assassiner pour le seul plaisir de faire le mal. J'ai songé à vous mettre dans une situation où vous pourrez mieux suivre vos penchants, sans être inquiété et sans craindre qu'on cherche à vous tuer pour vous enlever votre argent. Le roi vous a nommé Baalomaal (c'est-à-dire chambellan); allez donc le trouver pour le remercier. »

L'audience terminée, Bruce, avant de rien accepter, voulut consulter Ozoro-Esther, et lui demanda une entrevue qui lui fut aussitôt accordée. C'est ici le lieu de faire connaître cette femme qui fut la constante protectrice de notre voyageur.

Elle était fille aînée de la reine-mère qui, après la mort du roi Bacouffa, avait épousé un grand de la cour : Esther était née de ce second mariage ; cette princesse, d'une beauté remarquable, se maria fort jeune et devint, bientôt après, veuve avec un fils, ce même Ayto-Confu, que Bruce guérit de la petite vérole; puis elle épousa Mariam-Barea, le premier général de son temps après Michaël; Mariam, lâchement égorgé au milieu des discordes civiles, laissa la jeune Esther veuve encore une fois. Cette femme, sous les traits les plus délicats, possédait le courage d'une Romaine; accompagnée de son fils et de plusieurs de ses amis, elle vint se présenter, tout le corps couvert, mais la tête entièrement nue, à la porte de la tente de Michaël, réclamant sa protection et lui offrant sa main. Le ras s'empressa d'accepter et l'épousa aux acclamations de toute l'armée : dur, cruel, nourri dans le sang et toujours content de le verser, Michaël se laissa gouverner par Ozoro-Esther, mais elle se conduisit avec tant de prudence, qu'elle n'excita jamais l'envie de personne.

Bruce sortit d'auprès de la princesse décidé à accepter, et il se rendit immédiatement chez le roi pour le remercier ; le monarque était dans une espèce d'alcôve, et ne parla d'abord à l'étranger que par l'organe d'un officier nommé Kab-Hatzé, c'est-à-dire la voix du roi; mais, quand il ne resta dans la chambre que ses familiers, il découvrit

sa bouche et son visage, et parla lui-même. Cette audience se prolongea fort avant dans la nuit, au grand déplaisir de Bruce qui n'avait rien pris depuis le matin, et à la grande joie du roi qui, par une espièglerie que son âge permettait, se plut à faire questions sur questions, s'amusant de la contenance embarrassée de son chambellan; enfin, il mit un terme à cette plaisanterie, et Bruce put aller souper.

Pendant ce repas auquel assistait Guebra Mascal, neveu du ras, ce jeune homme se vantait de son adresse au fusil; un des convives ayant mis bien au-dessus celle de Yagoubé, une dispute s'en suivit, et Bruce répliqua qu'avec son fusil chargé d'une chandelle, il ferait plus d'effet que lui avec le sien chargé d'une balle. Ce propos fut rapporté au roi : « Un jour, dit Bruce, que j'étais de service au palais, il me demanda si j'étais bien de sang-froid lorsque j'avais avancé ce fait. — Certainement oui, sire, j'étais de sang-froid.

— Vous ne me ferez pas croire qu'avec un bout de chandelle, vous puissiez tuer un homme ou un cheval!

— Pardonnez-moi, sire; je ne veux tenter de vous faire croire que les choses dont vous souhaiterez être convaincu. Quand voulez-vous que j'essaie?

— Tout de suite, puisque nous sommes seuls!

— Le plus tôt sera le mieux, je ne veux pas être

cru plus longtemps capable d'un mensonge, ce qui, dans ma patrie, est regardé comme une chose infâme: je vais envoyer chercher mon fusil.

« Pendant ce temps, j'avais dit que, sûr de mon fait, je ne voulais essayer ni sur un homme ni sur un cheval, mais que je percerais une table de trois pouces d'épaisseur. On se récria, et quand le fusil fut apporté, au lieu de la table, Ayto-Engedan, un des chambellans, me présenta son bouclier qui était en peau de buffle fort épaisse.

« — Engedan, ce bouclier est trop faible, donnez-m'en un plus fort?

« — Ah! Yagoubé, vous le trouverez assez fort; le bouclier d'Engedan est connu pour n'être pas une simple parure.

« Deux autres assistants offrirent chacun un bouclier semblable au premier. Je chargeai mon fusil devant eux avec de la poudre et la moitié d'une chandelle ordinaire; après quoi je joignis les boucliers tous trois ensemble et les attachai à un poteau. — Engedan, dis-je alors, faites-moi signe de tirer quand vous voudrez, mais songez que vous avez dit adieu pour jamais à votre excellent bouclier.

« Le signal fut donné, le coup partit; la chandelle traversa les trois boucliers avec tant de force, qu'elle alla se briser contre la muraille qui était par derrière. Je me tournai vers Engedan: — Ne vous avais-je pas prévenu que votre bouclier ne valait rien?

« Les spectateurs firent entendre un cri d'admiration, et le roi, ayant examiné les boucliers, dit : — Avant d'avoir vu la chose je ne croyais pas qu'elle fût possible, et à présent que je l'ai vue j'ai encore peine à le croire.

« Je mis dans mon fusil l'autre moitié de la chandelle, et, ayant ajusté la table placée à distance, je la traversai aussi facilement que les boucliers.

« Cet essai fit sur l'esprit du roi l'impression la plus favorable, et je n'aperçus plus en lui la moindre défiance. Au contraire, il me donnait sans cesse des marques d'attention, de confiance et d'une véritable amitié, et il suffisait que j'affirmasse une chose pour qu'il cessât d'en douter. »

Il n'en a pas été de même en Angleterre, car, sans se donner la peine de vérifier le fait, on en a nié la possibilité ; cette expérience, répétée souvent depuis, ne fait plus l'objet du moindre doute; la véracité de l'anecdote a été confirmée par Salt, qui l'a entendue raconter par un témoin oculaire : « A Adoua, dit-il, je reçus la visite d'un Grec infirme et presque aveugle; il me demanda plusieurs fois si j'étais parent d'Yagoubé. Il me parla quelque temps de ce voyageur, et ajouta que le roi Técla-Haimanout n'avait pas fait attention à Yagoubé jusqu'à ce que celui-ci eût percé une table avec une chandelle (fait dont je n'avais jamais entendu parler dans le pays), et qu'alors il devint le favori du prince, qui le nomma Baalomaal. »

Ayto-Confu donna à son médecin une preuve d'amitié qui lui fut fort agréable. Au midi de l'Abyssinie, près des frontières du Sennaar, est un pays enfoncé, chaud, malsain, entièrement habité par les mahométans et divisé en plusieurs districts, tous connus sous le nom général de Tchelga. Ayto-Confu y possédait de vastes domaines, et il était gouverneur d'un de ces districts, nommé Ras-el-Fil; mais comme il était trop jeune pour remplir cette place, il avait un sous-gouverneur. Sur sa demande, le roi nomma Bruce à cet emploi, avec la faculté d'envoyer son ami Yasine en qualité de représentant. Ce poste lui fit d'autant plus de plaisir qu'il était certain de la fidélité et de l'attachement de ce Maure, et qu'il avait besoin de lui pour l'exécution de ses projets, puisque son intention était de partir par la route du Sennaar.

La joie que Bruce ressentit fut de courte durée, car il eut de nouveaux accès d'une fièvre intermittente, et il fut plusieurs semaines sans sortir du lit. Dans cet intervalle la guerre civile recommença, et le roi se remit en campagne, car cette guerre était dirigée contre lui. Bruce, qui n'était pas rétabli, obtint la permission de se retirer à Emfras pour se livrer à ses travaux scientifiques, se guérir et visiter les sources du Nil.

Emfras est une petite ville située à l'extrémité du lac Dembea ou Tana, le plus grand réservoir

de tout le pays, car il a cinquante milles de long, vingt-cinq de large, et renferme onze îles habitées. Pendant un mois que Bruce resta à Emfras, sa santé se rétablit au point qu'il put se joindre à l'armée royale; mais auparavant il voulut essayer de parvenir aux sources du Nil. Rencontré par un parti de rebelles, il eut la douleur d'assister au pillage de son bagage, et ce qui était bien plus malheureux, ce fut de voir ces sauvages s'emparer de ses instruments; il ne put les recouvrer que longtemps après, par l'entremise de l'eteghé. Contrarié dans son plan, il voulut profiter du voisinage de la grande cataracte pour l'aller visiter, malgré les dangers qu'il courait; il fut récompensé de sa peine.

« La cataracte offrit à mes regards, dit-il, un des plus beaux spectacles que j'eusse jamais vus; le Nil, considérablement grossi par les pluies, formait une nappe d'un pied d'épaisseur au moins, sur plus d'un demi-mille de large, et il faisait tant de bruit, que j'en fus presque aussi étourdi que si j'avais eu des vertiges. Un épais brouillard couvrait la cataracte, et s'élevait au loin en suivant le cours du fleuve à travers les arbres. Les eaux conservaient toute leur limpidité, et en tombant dans un vaste bassin du rocher, elles se divisaient en divers flots opposés, dont une partie revenait en arrière avec fureur, et, après avoir frappé les bords du roc, contournait le bassin et

allait se mêler en bouillonnant au courant écumeux du fleuve.

« La vue de cette cascade me parut si magnifique, si imposante, que quand je vivrais plusieurs siècles, elle ne s'effacerait jamais de mon souvenir. Elle me plongea d'abord dans une sorte de stupeur, dans l'oubli total de ce qui m'environnait, de moi-même. Sorti de ma rêverie, j'essayai de mesurer la hauteur de la cascade, qui est, je crois, de quarante pieds. Mais j'avoue que je n'ai jamais moins été en état de faire quelque chose avec précision; mon imagination était domptée par la vue de la cataracte, et tant que je la contemplai je fus presque hors de moi-même. Il me semblait que l'équilibre des éléments était rompu, et que la masse énorme d'eau qui se précipitait à grand bruit allait engloutir le globe terrestre. »

Sa curiosité satisfaite, Bruce se remit en marche pour rejoindre le roi. « Un matin, dit-il, nous entendîmes tirer un coup de fusil, ce qui nous fit grand plaisir, parce que nous crûmes que l'armée ne pouvait être loin. Au bout d'un quart d'heure, on fit une décharge générale de droite à gauche, et bientôt le feu commença avec plus de vivacité; il continua quelque temps et semblait se rapprocher de nous, signe presque certain que l'armée royale était battue et faisait retraite. Nous fîmes nos dispositions pour combattre, et nous avan-

çâmes dans la plaine. A notre grand étonnement nous découvrîmes nos ennemis : c'était une multitude de daims, de buffles, de sangliers et d'autres animaux, qui, effrayés par l'armée, marchaient en troupes. Ils tombèrent en grand nombre sous les coups des soldats, qui, enchantés de pouvoir si aisément se procurer des vivres, tuèrent tout ce qui se trouva à leur portée; cette chasse dura environ une heure. Un grand troupeau de cerfs vint droit à nous; ils avaient l'air si effarouché, qu'ils semblaient vouloir nous renverser; quelques-uns traversèrent même notre troupe, et le reste prit sa course vers la plaine.

« Le roi et le ras Michaël furent dans la plus grande inquiétude; le bruit se répandit que l'armée était attaquée; la terreur et le désordre s'emparèrent de tous les soldats voisins de l'endroit où ils croyaient que l'engagement avait lieu. Cependant le feu continuait, les balles sifflaient de tous côtés; il y eut beaucoup d'hommes blessés, et quelques-uns de tués. Le ras, à la porte de sa tente, criant, jurant, menaçant et arrachant de colère ses cheveux gris, fut pendant quelques minutes sans se faire obéir. Le roi donna soudain ordre de dresser sa tente, d'y planter son étendard, et de battre ses timbales pour donner le signal de camper; aussitôt le feu cessa. »

Bruce campa comme les autres; il se présenta devant le roi, qui le reçut avec amitié, et lui

apprit qu'on allait repasser le Nil et retourner à Gondar, jusqu'après la saison des pluies.

En effet, l'armée commença le 28 mai son mouvement rétrograde, et le lendemain elle arriva sur les bords du fleuve. « Ce jour-là, dit Bruce, il ne cessa pas un seul instant de pleuvoir en abondance, et les coups de tonnerre et les éclairs presque continuels semblaient quelquefois couvrir la terre de flammes. Tous les chemins étaient remplis d'eau et formaient autant de torrents, qui allaient se précipiter dans le Nil.

« Quoique les armées abyssiniennes passent le Nil dans toutes les saisons, parce que ce fleuve n'entraîne ni pierres, ni arbres, ni aucun embarras, l'immense volume d'eau qui remplissait son lit m'épouvanta, et je crus qu'on devait renoncer au passage; mais il s'éleva tout à coup un vent de nord-ouest, le soleil brilla, et quand le gros de l'armée arriva sur le rivage, les torrents passagers avaient disparu, et la terre était déjà sèche. »

Le passage fut extrêmement désastreux; tout le bagage fut emporté, plusieurs cavaliers se noyèrent. Cependant, le lendemain matin, l'armée était réunie sur l'autre rive et continuait sa route. Deux jours après, le ras défit les troupes de Ouaragna-Fasil, un des principaux chefs des rebelles, et le détermina à faire sa soumission.

Le 3 juin, Bruce arriva à Gondar. « Je n'avais

nullement raison d'être satisfait, dit-il; après une suite continuelle de fatigues, de dangers, de dépenses, je revenais sans avoir pu exécuter mon projet de visiter les sources du Nil, dont je n'avais été qu'à seize lieues, et ne rapportant pour fruit de mon expédition qu'une fièvre très-violente et un esprit presque découragé. Cependant, comme je n'avais jamais complétement désespéré, je ne négligeais rien de ce qui pouvait me faciliter les moyens d'accomplir mon projet. Je fis donc tout ce qui dépendait de moi pour rendre service aux envoyés de Fasil; je les chargeai d'un petit présent pour lui. Ils m'avaient souvent prié de leur donner des remèdes pour guérir un cancer que Oualed-Yassous, son principal lieutenant, avait à la lèvre; je confectionnai des pilules d'extrait de ciguë, et je les leur remis, avec une note indiquant le régime à suivre.

« Ces envoyés déclarèrent en présence du roi, que leur chef serait plus sensible au plaisir de recevoir ce remède, qu'à tous les honneurs dont il venait d'être comblé. — s'il en est ainsi, dis-je, je veux demander deux faveurs. — Voilà qui n'est pas ordinaire, repartit le roi, mais n'importe, parlez. — Eh bien! sire, voici les deux choses que je vous demande : la première, c'est que vous me donniez, et que Fasil ratifie ce don, le village de Geesh dans le territoire duquel le Nil prend sa source; la seconde, c'est que, quand Fasil pourra

me faire conduire à Geesh et me montrer les sources, il le fasse sans exiger aucune récompense et sans chercher à s'en défendre.

« On rit beaucoup de mes modestes demandes; le roi dit gaiemen taux envoyés : Prévenez Fasil que je donne à Yagoubé et à sa postérité le village de Geesh et les sources auxquelles il semble attacher tant de prix; je ne veux pas que ces lieux paraissent jamais sous un autre nom que sous le sien dans le Dofter (le livre du trésor), ni qu'on les lui ôte, soit en paix, soit en guerre, et jurez-le, au nom de votre maître. Aussitôt ils mirent l'un après l'autre les deux premiers doigts de leur main droite en croix sur les deux premiers doigts de la mienne, et ils la baisèrent; telle est la manière de jurer en usage parmi les chrétiens d'Abyssinie. »

Ainsi Bruce se vit possesseur de ces sources qu'il venait visiter de si loin; mais les événements politiques vinrent retarder sa prise de possession. Michaël fut obligé de se retirer avec le roi et son armée dans le Tigré, et le 10 juin, Gucho et Poussan, deux généraux des rebelles, entrèrent dans Gondar. Bruce, malade, n'ayant pu suivre le roi, demeura à Koscam auprès de l'eteghé, et, quoique reçu avec bienveillance par les chefs galla, il lui fut impossible de tenter une nouvelle excursion vers ses sources.

Enfin les circonstances devenant plus favora-

bles, il partit le 28 octobre 1770, accompagné de ses gens qui portaient les instruments astronomiques. Après avoir traversé un grand nombre de torrents qui vont grossir les eaux du lac Dembéa, il arriva à Gorgora, où les jésuites portugais avaient élevé leur premier et leur magnifique couvent. Socinios leur avait donné l'argent nécessaire et le terrain, et ils avaient bâti le couvent et l'église de leurs propres mains.

Le 30, Bruce se trouvant proche de l'endroit où était campé Fasil, s'empressa d'aller le visiter, parce qu'il savait que ce chef pouvait seul l'aider dans son entreprise.

L'entrevue fut d'abord assez amicale, mais chaque fois que Bruce revenait à l'objet principal de sa visite, le chef galla repoussait sa demande; il finit par lui avouer qu'il agissait ainsi d'après les instigations d'un des principaux personnages de la cour, qui, blessé de l'importance acquise par l'étranger, avait fait signifier à Fasil que les lois s'opposaient à ce qu'un Franc visitât ces sources. Ce n'était en réalité qu'une défaite, car le refus cessa lorsque Bruce eut offert au chef un riche présent. Fasil lui donna la permission de partir immédiatement, et voulut lui-même lui choisir un guide; puis il ajouta, dit Bruce : « Vous êtes mon vassal; le roi vous accorde le village de Geesh, c'est à moi de vous en donner l'investiture. Je quittai la tente,

et je fus bientôt dépouillé de mes vêtements; on mit sur mon corps une pièce de belle mousseline qui traînait jusqu'à terre, et je fus conduit devant Fasil, qui, ôtant la pièce d'étoffe dont il était couvert, me l'arrangea lui-même sur les épaules. En même temps, il dit en se retournant vers les personnes qui étaient auprès de nous : Soyez témoins! Je vous donne, Yagoubé, le Geesh aussi pleinement et aussi franchement que le roi me l'a donné. Je m'inclinai et je baisai la main de Fasil, suivant l'usage des feudataires, et alors le général me fit signe de m'asseoir.

« — Ne craignez rien des sauvages qui vous suivent, dit-il, car ils sont sous les ordres de Ouellata Yassous; vous voyez ces sept hommes (je puis assurer que je n'ai jamais de ma vie contemplé des gens qui eussent l'air de plus grands scélérats); ce sont tous des chefs galla, des sauvages si vous voulez, mais tous vos frères; vous pouvez voyager dans leur pays comme si vous étiez dans le vôtre, sans que personne cherche à vous faire le moindre mal. Fasil dit alors à ces chefs quelques mots en galla que je ne compris pas; ils répondirent tous à la fois par un cri, et en se frappant la poitrine, comme pour montrer qu'ils consentaient à ce qu'il leur demandait. Ils firent semblant de venir me baiser la main. Fasil se tourna alors vers eux; ils se levèrent et nous formâmes tous un cercle; alors le général et les

Galla prononcèrent une prière qui dura environ une minute. — A présent, me dit Fasil, allez en paix, vous êtes un Galla; ils viennent de prononcer une malédiction contre eux, contre leurs enfants, leur bétail, leurs champs, leurs pâturages, si jamais ils lèvent la main sur vous, ou s'ils ne vous défendent pas de tout leur pouvoir en cas d'attaque, ou si enfin ils ne cherchent pas à prévenir tous les mauvais desseins dont ils peuvent vous voir menacé.

« En sortant de la tente, je trouvai un beau cheval : — Recevez-le, me dit Fasil, comme un présent de ma main; ne le montez pas vous-même, faites-le conduire par un de mes gens; mais il n'est point d'habitant de la contrée qui, en voyant ce cheval, ose vous faire la moindre insulte. Je baisai la main du chef pour prendre congé de lui, et lui demandant, selon la coutume du pays, quand on se trouve devant son supérieur, la permission de monter à cheval en sa présence, je partis au grand galop. »

Ce fut le 31 octobre que Bruce quitta la tente de Fasil; le lendemain il rencontra une troupe de Galla vagabonds, commandés par le sauteur (the jumper), le scélérat le plus déterminé et le voleur le plus intrépide du pays. Ce chef était presque nu, car il n'avait qu'une espèce de torchon autour des reins; il venait de se baigner et se frottait les bras et le corps avec du suif fondu;

il avait déjà mis beaucoup de suif dans ses cheveux ; et un homme était occupé à les lui tresser avec de petits boyaux de bœuf qui n'avaient jamais été nettoyés. Le sauteur avait, en outre, au cou deux tours de ces boyaux, dont un bout pendait sur sa poitrine. La conférence ne fut pas longue, car notre voyageur était suffoqué par l'odeur du sang et de la chair corrompus.

La petite troupe passa la nuit dans un village dont les maisons étaient construites d'une manière fort singulière. « Le premier propriétaire d'un champ le divise en quatre parties, en y plantant deux haies de branches de mimosa épineux qui se croisent; dans un des angles il bâtit sa hutte et occupe autant d'espace qu'il veut. Trois autres personnes se placent dans les trois autres angles. Les enfants de chaque famille bâtissent leur demeure derrière celle de leur père, et les font plus petites parce qu'elles sont plus larges, l'angle s'ouvrant toujours. Après avoir ainsi construit autant de huttes qu'il est nécessaire, ils les entourent d'une haie impénétrable, et chaque famille vit sous le même toit, toujours prête à se défendre en cas d'alarme; cependant ils sont aisément vaincus, s'il se présente un ennemi un peu fort, car il n'a qu'à mettre le feu aux haies sèches et aux roseaux qui entourent les huttes, et comme elles sont en paille, elles deviennent promptement la proie des flammes.

« Les habitants de ce pays craignent tant la petite vérole que, dès qu'elle se déclare dans une maison, tous les voisins l'entourent pendant la nuit, y mettent le feu, et repoussent dans les flammes les infortunés qui cherchent à se sauver, sans qu'il y ait jamais eu d'exemple qu'on en ait laissé vivre un seul. »

On entra ensuite dans la province de Goutto dont la campagne est une des plus belles qu'on puisse voir, même en Orient. Les mimosa qui produisent la gomme arabique y sont très-communs. Ces arbres n'ont guère que quinze pieds de haut, mais leurs branches s'étendent horizontalement, se joignent même, quoique les troncs soient assez éloignés les uns des autres. On y trouve aussi de l'avoine sauvage qui vient à une hauteur si prodigieuse, que les hommes et les chevaux peuvent s'y cacher aisément. Les tuyaux de cette avoine ont quelquefois un pouce de circonférence.

Bruce traversa plusieurs cours d'eau, dont le plus considérable est l'Assar, qui présente sur ce point une magnifique cascade haute de vingt pieds et large de quatre-vingts ; l'eau se précipite avec une violence et un fracas horrible sans que rien la brise au milieu de sa chute.

On ne peut contempler sans surprise la puissance de végétation due à l'humidité de la rivière et à la féconde influence du soleil ; on est saisi d'admi-

ration au spectacle magnifique de ces arbres, de ces arbustes chargés de fleurs de toutes les couleurs et d'une forme aussi nouvelle que singulière, et sur lesquels voltigent une infinité d'oiseaux rares, revêtus d'un plumage brillant et varié. Mais parmi ces oiseaux si richement parés, on n'en trouve pas un seul qui chante comme les nôtres, et au milieu de toutes ces fleurs si belles, la rose et le jasmin sont les seules qui répandent quelque parfum.

Le 2 novembre, Bruce atteignit le Nil; le fleuve avait dans le milieu environ quatre pieds de profondeur; la rive occidentale est ombragée de beaux arbres de l'espèce du saule; ces arbres viennent droits, sans nœuds, et portent des cosses longues et pointues qui renferment une sorte de coton. Les Abyssiniens donnent à cet arbre le nom de *Ha*, ils s'en servent pour faire le charbon qu'ils emploient dans la préparation de la poudre. La rive orientale est hérissée de rochers pointus, couverts jusqu'à une certaine distance de bois noirs et épais; du milieu de ces bois s'élèvent de grands arbres, dont la tête majestueuse est déjà dévastée par la main du temps.

Les habitants accoururent en foule, dès qu'ils virent que la troupe s'apprêtait à traverser le fleuve; ils s'opposèrent vivement à ce qu'aucun homme monté sur un cheval ou sur un mulet entrat dans l'eau, par suite de la vénération qu'ils



[illegible] du Nil.

ont conservée pour le Nil, et qui remonte à l'antiquité la plus reculée. Ils exigèrent même une somme pour transporter le bagage; mais le guide se mit dans une violente colère et les força à prêter gratuitement leurs secours; cette conduite fit prendre la fuite à tous les habitants du village et on eut beaucoup de peine à obtenir des provisions dont on manquait. Bruce, entendant le bruit d'une chute d'eau, laissa ses gens et partit au galop.

« Cette cataracte, dit-il, à laquelle on a donné le nom de première cataracte, ne remplit pas, à beaucoup près, l'idée que je m'en étais formée. A peine a-t-elle seize pieds de haut, et la nappe d'eau qu'elle forme en tombant, et qui a environ soixante brasses de large, se partage en quelques endroits, et laisse dans sa chute des intervalles de rochers à découvert; elle n'est en aucune manière, ni aussi belle, ni aussi digne d'attention que la cataracte d'Alata. »

Le lendemain on quitta le village et on marcha toute la journée, dans une plaine couverte de mimosa, qui tous avaient été étêtés de bonne heure; les habitants se servent des jeunes branches pour faire des paniers qu'on suspend comme des cages aux arbres et aux maisons, afin que les abeilles, qui sont très-nombreuses dans le pays, viennent y déposer leur miel pendant le temps de la sècheresse. La piqûre de ces abeilles in-

commoda beaucoup les voyageurs qui se hâtèrent de traverser la plaine. Déjà ils apercevaient au loin une triple chaîne de montagnes qui forment trois cercles placés les uns derrière les autres, et leur arrangement est si régulier, qu'il rappelle d'abord l'idée des montagnes de la lune au pied desquelles l'antiquité disait que le Nil prenait sa source. Ce sont, en effet, suivant Bruce, ces fameuses montagnes qui traversent tout le continent de l'Afrique, et en cela il se trompe, leur chaîne commence trois degrés plus au sud.

Le pied des montagnes est tapissé de prairies naturelles, et une immense quantité de bétail y paît continuellement. Parvenu au sommet, Bruce vit immédiatement au-dessous de lui le Nil, semblable à un ruisseau; il avait derrière lui l'église de Saint-Michel, bâtie entre deux sommets, qui sont à une égale distance; mais il ne savait de quel côté chercher les sources. Le guide se cachait; ce rusé personnage voulait exciter la curiosité de son patron, pour en obtenir quelque récompense nouvelle; quand il parut et qu'il eut obtenu ce qu'il désirait: «Vous voyez, dit-il, cette éminence couverte de gazon dans le milieu de ce terrain humide; c'est là que sont les sources; Geesh est situé sur le haut du rocher; si vous allez jusqu'auprès des sources, ôtez vos souliers, car les habitants ont la plus grande vénération pour le Nil, et l'invoquent tous les jours comme un dieu.

« J'ôtai mes souliers, continue Bruce, je descendis précipitamment la colline, et je courus vers la petite île verdoyante, qui était environ à deux cents pas de distance. Je la trouvai semblable à un autel, forme qu'elle doit sans doute à l'art, et je restai plongé dans une sorte de ravissement en contemplant la principale source qui jaillit du centre de l'autel.

« Certes, il est plus aisé d'imaginer que de décrire ce que j'éprouvai alors : je restai debout en face de ces sources, que depuis trois mille ans le génie et le courage des hommes les plus célèbres avaient en vain tenté d'atteindre. Des rois ont voulu y parvenir à la tête de leurs armées, mais leurs expéditions ne sont distinguées les unes des autres, que par le plus ou moins d'hommes qui y ont péri, et toutes sans exception se ressemblent par l'inutilité de ces pertes. La gloire et les richesses ont été promises, pendant une longue suite de siècles, à l'homme qui aurait le bonheur d'arriver où les armées n'avaient pu pénétrer ; mais pas un seul n'avait réussi, pas un seul n'avait pu satisfaire la curiosité des souverains qui les employaient, accomplir les vœux des géographes, et triompher d'une ignorance honteuse pour le genre humain. »

Bruce et son domestique Strates remplirent une tasse d'eau de la source, et burent à la santé du roi d'Angleterre, de l'impératrice Catherine ; ils

se livrèrent aux transports d'une joie immodérée. Les Agous, qui étaient en grand nombre sur la colline, entendant ces cris, demandèrent au guide ce que tout cela signifiait; il leur répondit que cet homme était fou, et qu'il avait été mordu par un chien enragé. Les Agous répliquèrent qu'il serait infailliblement guéri par le Nil, mais que l'usage en pareil cas est de boire l'eau à jeun, et, loin de paraître blessés de l'audace des étrangers, ils applaudirent à leur confiance en la divinité du pays.

Bruce s'établit dans le village de Geesh, et, pendant plusieurs jours, il se livra à un examen attentif des sources, fit les observations astronomiques nécessaires pour en calculer exactement la position, enfin, agit en voyageur éclairé. Voici les passages les plus remarquables de la description qu'il nous donne des sources :

« Le précipice de Geesh semble avoir été façonné exprès à divers étages, sur chacun desquels il y a un groupe de huit ou dix maisons inégalement posées, de manière qu'elles occupent toutes ensemble la moitié ou les deux tiers du rocher. Dans le milieu de ce rocher et en allant droit au nord, vers les sources, on trouve une immense caverne assez grande pour contenir les habitants du village et leur bétail.

« Le côté du rocher qui fait face au sud offre la perspective la plus pittoresque; quand on la contemple de la plaine d'Assoa qui est au pied, on

n'aperçoit, à différents étages, qu'une partie des maisons à travers les arbres et les arbustes dont le rocher est couvert; des plantes épineuses dérobent l'entrée de la caverne et forment une barrière impénétrable pour ceux qui n'en connaissent pas le passage. Les maisons n'ont d'autre communication les unes avec les autres, que par des sentiers étroits et tortueux, à travers les plantes épineuses qu'on laisse croître dans toute leur force, et qui, en présentant l'aspect le plus sauvage, servent de défense aux habitants. Des arbres grands et majestueux couronnent le haut du rocher, et semblent être ainsi plantés sur le bord, pour empêcher les personnes qui en approchent de se précipiter dans la plaine.

« Du haut du rocher de Geesh, une pente douce conduit au bord d'un large marais, vers le milieu duquel est une éminence de forme circulaire qui a trois pieds au-dessus de la surface du marécage, et qui paraît en avoir davantage en dessous. Cette éminence a au moins douze pieds de diamètre; elle est environnée par une tranchée qui rassemble l'eau et la force de s'écouler du côté du levant. C'est une espèce d'autel où les Agous font leurs cérémonies religieuses. Dans le milieu de l'autel même, il y a un trou fait ou au moins élargi par la main des hommes; on a une grande attention à empêcher qu'il ne pousse aucune espèce d'herbe autour de ce trou; aussi l'eau y est-

elle très-pure, très-limpide et parfaitement tranquille. Cette ouverture a trente pouces de diamètre; l'eau s'élevait seulement à deux pouces au-dessous du bord, et pendant tout le temps de mon séjour, je ne m'aperçus pas qu'elle haussât ou qu'elle baissât.

« En enfonçant le bois de ma lance à six pieds de profondeur, je trouvai une légère résistance comme s'il y avait eu une couche d'herbe, et, six pouces plus bas, je sentis une terre molle dans laquelle ma lance entra aisément. Quelques jours après, je fis une autre expérience; je me servis d'une sonde avec un plomb couvert de savon qui ne rapporta du fonds qu'une terre noire semblable à celle de tout le marais.

« A dix pieds de cette première source, un peu à l'ouest, on voit la seconde qui a onze pouces de diamètre et sept pieds et demi de profondeur, et, à environ vingt pieds de la première, il y en a une troisième qui a un peu moins de deux pieds d'ouverture et cinq pieds trois pouces de profondeur; elle est, ainsi que la seconde, au milieu d'un petit autel construit dans le même genre que celui précédemment décrit, quoiqu'un peu plus petit. L'autel de la troisième source semblait presque détruit par l'eau qui s'élevait jusqu'au bord comme celle de la seconde, et les deux autels laissaient échapper un filet d'eau par le pied. Ces eaux vont se réunir dans la tranchée de la première source,

et de là prennent leurs cours en formant un filet de deux pouces de diamètre.

« L'eau de ces sources est très-légère, très-bonne et n'a point de goût; je la trouvai extrêmement fraîche quoiqu'elle demeurât à toutes les ardeurs du soleil; à midi, le thermomètre de Farenheit était à 96° (35 56 centigrades). »

Bruce détermina rigoureusement la position géographique de ces sources, et fit une expérience pour connaître leur hauteur au-dessus du niveau de la mer; il en conclut qu'elles étaient élevées de plus de 1,610 toises; mais on peut révoquer en doute ce résultat, l'expérience n'ayant point été exécutée au moyen d'un baromètre.

Maintenant, il convient d'examiner si les prétentions de Bruce sont fondées, et s'il mérite réellement l'honneur d'avoir découvert les sources du Nil. Les faits vont lui donner un démenti sur ces deux points, car les sources de Geesh ne sont pas réellement les sources du vrai Nil, et d'autres Européens les ont d'ailleurs visitées avant lui.

Le Nil bleu, Bahar el Azrah des Arabes, Abay des Abyssiniens, n'est qu'un embranchement du vrai Nil, Bahar el Abiad, le fleuve blanc, dans lequel il se jette justement sous la latitude où cessent les pluies des tropiques. Le Nil blanc n'a été reconnu que peu au-dessus de cette jonction, mais il est beaucoup plus large que le Nil bleu, et, si l'on en croit les rapports des caravanes, son cours

est très-étendu, et il paraît prendre sa source dans les montagnes de la Lune.

Les véritables sources du Nil sont tout aussi inconnues qu'avant Bruce ; il n'a pas plus résolu ce grand problème que Cambyse, Alexandre, Ptolémée Philadelphe, César et Néron, qui ont fait d'inutiles efforts pour y parvenir. Bruce n'est même pas le premier Européen qui ait visité les sources de Geesh, c'est le père Paëz qui a eu cet honneur. Voici ce qu'on lit dans *la relation historique de l'Abyssinie,* par le P. Jérôme Lobo ; c'est Paëz qui parle :

« Le 21 avril 1618, je me trouvai avec l'empereur d'Éthiopie, qui était à la tête de son armée dans le royaume de Gojam ; il était campé sur le territoire de Sacala, pays des Agaus (Agous), assez près d'une petite montagne qui ne paraît pas fort haute, à cause que celles qui l'environnent le sont beaucoup plus ; j'allai et je parcourus des yeux tout ce qui était autour de moi ; je découvris deux fontaines rondes dont l'une pouvait avoir quatre palmes de diamètre ; je ne pus exprimer ma joie en considérant ce que Cyrus, ce que Cambyse, ce qu'Alexandre, ce que Jules-César, avaient désiré si ardemment de voir ; je n'aperçus aucune autre fontaine vers le haut de la montagne ; la seconde est à l'ouest de la première, et n'en est éloignée que d'un jet de pierre. Ces fontaines ne regorgent jamais, parce que l'eau ayant une grande pente,

sort avec impétuosité au pied de la montagne.

« A une lieue de la montagne sort un autre ruisseau qui va se perdre aussitôt dans le Nil; on croit qu'il naît de la même source, et que son canal demeure caché sous terre, tandis que celui du Nil paraît. Le Nil reçoit encore d'autres ruisseaux; il devient bientôt une rivière considérable, et, après avoir coulé l'espace d'un jour, il reçoit une autre rivière forte, et il prend son cours vers l'ouest; puis retournant à l'est, il entre dans le lac Dambéa, il le traverse avec rapidité sans mêler ses eaux à celles du lac; en sortant il fait plusieurs tours et détours, et, allant au midi, il arrose le pays d'Alata; à environ cinq lieues du lac, il tombe de quinze brasses de haut avec tant de violence, que, de loin, on dirait que toute l'eau s'en va en écume et en fumée. »

Jérôme Lobo, aumônier de Christophe de Gama, qui a visité les sources après Paëz, en a laissé la description suivante :

« Le Nil, que ceux du pays nomment Abbavi, c'est-à-dire le père des eaux, prend sa source dans la province de Sacahala. A l'est du royaume de Gojam, et sur le penchant d'une montagne, est cette source du Nil. Cette source ou plutôt ces deux sources sont deux trous de quatre palmes de diamètre, à un jet de pierre l'un de l'autre. Un de ces trous n'a que onze palmes de profondeur, du moins nous ne pûmes faire des-

cendre notre sonde plus bas; peut-être aussi fut-elle arrêtée par le grand nombre de racines que nous rencontrâmes, y ayant beaucoup d'arbres tout autour. Cette source est un peu plus petite que l'autre qui est plus bas; nous sondâmes aussi celle-ci, et, quoique notre sonde fût de vingt palmes, nous ne pûmes trouver le fond. On croit que les deux sources ne sont que l'ouverture d'un grand lac caché sous terre, parce que le fond est toujours humide et si peu ferme, qu'il en sort des bouillons d'eau dès qu'on y marche. »

Il est difficile d'expliquer la raison pour laquelle Bruce s'est vanté d'avoir fait cette découverte; il connaissait l'ouvrage des Pères jésuites, puisqu'il relève les erreurs qu'ils ont commises en parlant de la cataracte d'Alata. Comment a-t-il pu croire que les savants le laisseraient jouir paisiblement d'une gloire qu'il ne méritait pas? Il faut que l'orgueil de l'homme soit bien puissant pour l'entraîner dans de semblables aberrations.

Mais revenons à notre voyageur et au récit de son séjour à Geesh, où nul Européen n'a depuis pénétré. Pendant qu'il se livrait à l'exploration des sources, le guide réunissait les habitants, et leur apprenait que le roi avait nommé Yagoubé gouverneur du district, et que, loin d'exiger un tribut, il paierait tout ce dont il aurait besoin. Cette déclaration produisit un bon effet; le Choum ou chef offrit sa maison à Bruce, et comme il était

en même temps grand-prêtre du Nil, il communiqua sur les coutumes des Agous quelques détails que nous allons faire connaître.

C'est à la principale source du fleuve, et sur l'autel de gazon, que tous les ans, à la première apparition de la canicule, le prêtre assemble les chefs des tribus; après avoir sacrifié une génisse noire, il lui coupe la tête, la plonge dans la source, et pour que personne ne puisse la voir, il s'empresse de l'envelopper dans la peau de l'animal, qu'on a eu soin d'arroser en dedans et en dehors avec de l'eau du Nil. On ouvre alors le corps de la génisse, on le nettoie, puis on le place sur l'autel, où on l'inonde d'eau, tandis que les aînés des familles et ceux qui sont les plus distingués vont puiser de l'eau aux deux autres sources, et la portent dans le creux de leurs mains jointes.

Tout le monde se rassemble sur une petite colline, et là on partage le corps de la génisse en autant de portions qu'il y a de tribus; mais ces portions sont inégales, et on les distribue suivant les anciens priviléges des tribus et non suivant leur importance actuelle. Après avoir mangé cette génisse toute crue et bu de l'eau pure du Nil, les Agous rassemblent les os et les brûlent dans l'endroit même où ils ont fait leur festin. Puis ils prennent la tête, la portent au fond de la caverne, et là ils accomplissent plusieurs cé-

rémonies que personne ne voulut révéler à Bruce.

Le Choum se nommait Kefla-Abay, ou serviteur du fleuve; sa charge était, disait-il, dans sa famille depuis le commencement du monde. Agé de 70 ans, il portait une barbe longue, quoique peu touffue, ornement très-rare en Abyssinie, où la plupart des hommes n'ont pas de poil au menton; il avait pour vêtement une peau attachée au milieu du corps par une large ceinture; par-dessus était un manteau auquel tenait un capuchon, dont il se couvrait la tête; ses jambes étaient nues, mais il avait des sandales pareilles à celles que l'on voit aux statues antiques, et il les quittait toujours lorsqu'il approchait de la source. Les habitants boivent l'eau du Nil, mais ne l'emploient à aucun autre usage; ils se servent de celle d'un ruisseau voisin.

Quoique les invasions fréquentes des Galla aient diminué les forces des Agous, cette nation est l'une des plus nombreuses de l'Abyssinie, et ses richesses surpassent de beaucoup sa puissance. Ce sont eux qui fournissent à Gondar le bétail, le miel, le beurre, le froment, les cuirs, la cire, etc. Ils vendent également aux Changalla l'excédant de leurs provisions, et les articles qu'ils rapportent de la capitale; ils en reçoivent en échange des dents d'éléphant, des cornes de rhinocéros, du tibbar *, et une grande quantité de

* Or très-pur en petits grains ronds.

coton extrêmement fin; ils en tirent aussi, soit par le commerce, soit par force, des esclaves, qu'ils vendent aux marchands de Gondar. Les vêtements des Agous sont tous de peaux qu'ils préparent par des procédés particuliers; ils se couvrent de ces vêtements pour se préserver du froid et des pluies; les plus jeunes vont presque nus. Les mères portent les enfants sur leur dos; elles n'ont pour vêtement qu'une espèce de chemise qui leur tombe jusqu'aux pieds, et qu'elles attachent par une ceinture au milieu du corps. Le bas de cette chemise est fait comme un double jupon; elles en retroussent un sur leurs épaules, et elles l'attachent sur la poitrine avec une brochette de bois; c'est dans ce jupon qu'elles portent leurs enfants.

Le 10 novembre, Bruce quitta Geesh : « Je pris congé, dit-il, de Kefla-Abay, le vénérable prêtre du plus célèbre fleuve du monde; il me recommanda avec la plus grande ferveur aux soins de son Dieu; tous les jeunes gens, armés de lances et de boucliers, m'accompagnèrent jusqu'aux limites de leur territoire et aux frontières de ma petite souveraineté. » Son retour s'opéra sans aucune circonstance remarquable, et huit jours après il était à Gondar.

Les chefs rebelles occupaient toujours la capitale; ils avaient même élu un nouveau roi, dont le règne fut de courte durée, car un parti puis-

sant se manifesta en faveur du souverain déchu, et les rebelles furent chassés de Gondar. Bruce partit immédiatement pour aller joindre ses amis, et fut très-bien reçu par le roi et par le ras.

La restauration de Técla-Haimanout fut marquée de scènes horribles; quoique notre intention ne soit pas d'écrire l'histoire de cette guerre civile, nous ne pouvons pas nous dispenser de parler de certains faits, qui serviront à faire connaître les mœurs de ce peuple.

« Le 23 décembre, dit Bruce, tandis que nous étions en marche, le roi me pria de passer devant lui, et de lui faire voir le cheval que j'avais reçu de Fasil. Nous traversions un ravin profond sur lequel un arbre étendait ses branches; j'avais sur les épaules une peau de chèvre blanche, que l'arbre ne m'enleva pas; mais le roi, qui était vêtu d'un habit de prix, avec ses longs cheveux épars autour de son visage, et enveloppé dans son manteau de mousseline, de manière qu'on ne pût lui voir que les yeux, faisant plus d'attention au cheval qu'à l'arbre, ses cheveux touchèrent d'abord une branche, le pli du manteau qui couvrait sa tête fut rejeté sur ses épaules, et bientôt le manteau tomba tout entier. Le prince parut avec sa simple robe, et la tête et le visage nus devant tous les spectateurs.

« Un pareil accident est regardé comme un malheur véritable pour un prince qui ne paraît

jamais que couvert en public. Cependant il n'en fut pas ému, et demanda quel était le Choum de ce canton; on le lui amena aussitôt, ainsi que son fils.

« Quand le roi est en marche, il a toujours auprès de lui le kanit-kitzera, qui porte à l'arçon de sa selle une quantité de courroies de cuir qu'on nomme le *taradé*; le roi ne fit qu'un signe des yeux et de la main, et au même instant deux courroies du taradé furent déployées et passées autour du cou du Choum et de son fils; les deux malheureux furent hissés à l'arbre fatal et pendus. »

Lorsque l'armée fut entrée à Gondar, on fit le procès à l'Abba-Salama, le premier ecclésiastique de la cour; le malheureux, malgré le caractère sacré dont il était revêtu, fut sacrifié à la vengeance du ras; il fut pendu, ainsi que le frère de Socinios.

Michaël ne fut pas satisfait par la punition de ces rebelles d'un haut rang, le sang continua à couler comme de l'eau, jusqu'au jour de l'Épiphanie. Des prêtres, des laïques, des jeunes gens, des vieillards, des nobles, des gens du peuple, virent leurs jours terminés par le sabre ou par la corde. Dans l'espace d'une semaine, cinquante-sept personnes moururent publiquement par la main du bourreau.

Ceux qui périrent par le sabre furent taillés en

pièces et jetés dans les rues, sans qu'on permît de les enterrer. La quantité de cadavres et l'odeur qu'ils exhalaient attiraient par centaines les hyènes des montagnes voisines; et comme les gens de Gondar ne sortent guère dès qu'il fait nuit, ces animaux s'emparaient des rues, et semblaient prêts à disputer aux habitants la possession de la ville.

Bruce fut quelques jours sans sortir de chez lui, tournant toutes ses pensées vers les moyens de fuir ces contrées inondées de sang. Enfin, le 31 janvier 1771, après une longue conférence avec le roi, ce prince consentit à lui permettre d'écrire dans le Sennaar, et à lui laisser faire ses préparatifs de départ; mais une nouvelle campagne, qui s'ouvrit bientôt après, recula encore ses espérances.

A cette époque Técla-Haimanout reçut deux visites fort remarquables, et qui fournirent à Bruce l'occasion de faire des observations sur des peuplades qu'il ne connaissait pas encore. La première visite fut celle de Amha-Iassous, fils du prince de Choa; quand il parut devant le roi, il s'avança jusqu'aux marches du trône, en s'inclinant toujours de plus en plus à mesure qu'il s'avançait; lorsqu'il voulut se prosterner, il en fut empêché par deux officiers. Le roi tenait sa main découverte, mais il ne la tendit pas, parce qu'il ne voulait pas que le prince la baisât. Amha-Iassous

la saisit et la porta à sa bouche; puis, restant debout, il allait adresser son compliment, que le roi ne voulut pas entendre avant qu'il fût assis; alors les deux officiers répandirent sur lui tant d'essence de roses, qu'il en fut inondé complétement. Amha-Iassous paraissait avoir de vingt-six à vingt-huit ans; il était grand, parfaitement bien fait, et sa figure était très-belle. Bruce fut depuis admis dans son intimité, et obtint de lui communication d'un manuscrit qui lui a été fort utile pour rédiger son histoire d'Abyssinie.

Le second personnage présenté au roi parut bien plus extraordinaire; c'était Guangoul, chef des Galla d'Angot. Parmi les présents qu'il apportait, il y avait une grande quantité de cornes pour contenir le vin, sur lesquelles nous allons bientôt revenir. Guangoul était petit, maigre, tout de travers; il avait la tête grosse, les jambes et les cuisses fort maigres. Il n'était ni noir ni même brun; mais il avait une couleur jaune et livide; ses cheveux, fort longs, étaient entrelacés avec des boyaux de bœuf, et ces singulières tresses tombaient, la moitié sur ses épaules, la moitié sur sa poitrine; il avait en outre un boyau autour du cou, et plusieurs autres qui lui servaient de ceinture; par-dessus était un morceau de toile de coton imprégné de beurre; le visage et tout le corps de Guangoul étaient également oints de beurre, qui dégouttait de toutes parts.

Chez les Galla, dans les jours de cérémonie, un chef monte sur une vache; Guangoul en montait une qui, bien qu'elle ne fût pas très-grosse, avait les cornes d'une prodigieuse longueur; il n'avait point de selle; il portait des espèces de caleçons qui lui venaient à peine à moitié de la cuisse; il avait les genoux, les jambes et tout le reste du corps nu. Son bouclier était d'un simple cuir de bœuf racorni par la chaleur, et formait plusieurs plis; la lance qu'il portait était fort courte, garnie d'un bout de fer mal façonné, et le manche n'avait aucune espèce d'ornement; il la tenait extrêmement penchée en arrière, avançant son ventre, et tenant les bras, dont le gauche portait le bouclier et le droit la lance, de manière qu'il semblait avoir deux ailes.

Le roi était assis dans le milieu de sa tente sur son trône d'ivoire; quand il reçut le chef galla, il faisait excessivement chaud, et, avant qu'on vît paraître le prince, une odeur infecte annonça son approche. Le roi fut si frappé de sa bizarre figure, qu'il sentit une envie immodérée de rire, et ne pouvant se contraindre, il s'échappa et courut dans un appartement voisin.

Le sauvage descendit de sa vache à l'entrée de sa tente, il vit le trône du roi vide, et, croyant que c'était le siége qu'on lui destinait, il s'assit sur le coussin de damas cramoisi qu'il couvrit de beurre. Aussitôt tous ceux qui étaient dans la tente pous-

sèrent un grand cri de surprise. Le Galla se leva sans savoir pourquoi on criait, et avant qu'il eût le temps de se reconnaître, on tomba dessus, et on le repoussa vers la porte, où il demeura dans une espèce d'étonnement farouche.

En Abyssinie, s'asseoir sur le siége du roi, est un crime de haute trahison qu'on punit soudain de mort; mais le pauvre Guangoul dut la vie à son ignorance. Le roi, pendant toute cette scène, s'était tenu derrière le rideau. S'il rit au commencement, il rit bien davantage quand il fut témoin de la catastrophe; il revint en riant et incapable de prononcer aucune parole.

Nous avons dit que Guangoul avait apporté des cornes d'une prodigieuse grandeur. Les voyageurs qui ont vu de ces cornes dans l'Inde se sont imaginé qu'elles provenaient de taureaux d'une taille gigantesque. Bruce a fait connaître le premier leur origine en décrivant le bœuf galla ou sanga; mais il s'est trompé en attribuant la grandeur de ses cornes à une maladie de l'animal qui les porte. Aujourd'hui il est prouvé que ce bœuf est absolument semblable à celui de nos climats, et ne s'en distingue que par ses cornes.

Pendant plusieurs années, l'armée des rebelles ravagea les pays voisins de la capitale, brûlant les villages et pillant les maisons. Les habitants de Gondar commencèrent à murmurer de l'inaction de Michaël, qui se décida alors à tenter les chan-

ces de la guerre. Il sortit de la ville avec le roi, l'abouna, Ozoro-Esther et les principaux personnages de la cour.

L'armée royale se composait de trente mille hommes, dont cinq cents cavaliers abyssiniens, et mille qui obéissaient au prince de Choa. Le ras Michaël commandait en chef; il comptait alors soixante-quatorze ans, dont plus de cinquante n'avaient été qu'une succession de victoires. Cette armée était des plus indisciplinées; Bruce a tracé de ce désordre une peinture animée que nous allons reproduire : « Les officiers quittaient leurs postes pour venir en foule autour du roi et du ras; on voyait des femmes portant sur le dos des vivres, des cornes remplies de boissons, et des moulins à bras pour battre le blé, tandis que d'autres femmes montées sur des mules et à demi-mortes de peur, faisaient retentir l'air de leurs gémissements. Des hommes qui conduisaient des mulets de charge se mêlaient dans les rangs, et allaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; tout cela présentait un tumulte, une confusion incroyable; il y avait plus de dix mille femmes à la suite de l'armée. »

Bruce raconte longuement l'histoire de cette campagne, et donne en détail les trois batailles de Sabraxos qui la terminèrent. Dans la seconde il fit des prodiges de valeur, et le roi, pour le récompenser, lui donna une magnifique chaîne

d'or. Il n'entre pas dans notre plan de le suivre pendant cette narration, et de retracer ces événements dont le résultat lui fut favorable, car le ras Michaël fut renversé du pouvoir, et contraint de se réfugier dans le Tigré. Privé de ce protecteur, et ne pouvant plus être utile au roi qui était à la merci des vainqueurs, quoiqu'on lui laissât un pouvoir nominal, notre voyageur obtint la permission de retourner dans sa patrie, et dès lors il prit les mesures nécessaires pour traverser le Sennaar et parvenir à Siène par le désert de Nubie.

Avant son départ il eut une audience de congé de la reine-mère, et trouva à Koscam Tensa-Christos un des principaux ecclésiastiques de Gondar qui lui adressa plusieurs questions sur la religion. Après une conversation assez longue, Bruce se leva et lui dit : « Révérend père, il me reste une grâce à vous demander; c'est que si je vous ai offensé, vous me pardonniez; et si je ne vous ai point offensé, vous m'accordiez votre bénédiction et le secours de vos prières, à présent que je suis au moment de mon départ pour le long et périlleux voyage que je vais entreprendre parmi des infidèles et des païens. »

Tensa-Christos, surpris d'un acte d'humilité auquel il ne s'attendait point, s'écria les larmes aux yeux : « Est-il possible, Yagoubé, que vous puissiez croire que mes prières vous soient de quelque utilité? — Je ne serais point chrétien comme

je m'honore de l'être, mon père, si je doutais de l'efficacité des prières d'un homme revêtu de votre caractère. — Je me courbai pour baiser sa main; mais, à mon grand étonnement, au lieu de me donner simplement la bénédiction, il posa sur ma tête une petite croix de fer, et dit l'oraison dominicale, puis il termina par ces mots en amharic : « Que Dieu vous donne sa bénédiction! » Aussitôt je me prosternai devant l'étéghé, et je me retirai chez moi, car on ne salue personne en présence des souverains. »

§ 3. Voyage de Gondar à Sennaar.

Bruce partit le 26 décembre 1771, emmenant avec lui trois Grecs, un Cophte, un vieux janissaire qui avait conduit le dernier abouna et quelques muletiers; il était joyeux de quitter un pays où il ne pouvait plus demeurer sans crainte pour sa sûreté. Le 1er janvier, il arriva au village de Tcherkin, appartenant à son ami Ayto-Confu, et il eut une surprise bien agréable en y trouvant ce jeune prince, Ozoro-Esther, sa mère, et plusieurs de ses amis intimes. Quelque hâte qu'il eût de continuer sa route, il ne put se dispenser de demeurer plusieurs jours au milieu des seules personnes qu'il regrettât de laisser en Abyssinie.

« Les environs de Tcherkin sont remplis, dit-il, de gibier de toute espèce; il y a aussi beaucoup d'éléphants, de rhinocéros et de buffles, qui,

pour la forme, ne diffèrent en rien des buffles d'Europe, mais qui sont infiniment plus féroces et plus dangereux. Il y a même une chose très-remarquable, c'est que, contre l'ordinaire des animaux qui ne sont point carnivores, ils attaquent les voyageurs et les chasseurs, et il faut beaucoup d'adresse pour leur échapper. Il semble en même temps qu'ils ne cherchent que leur aise et leur plaisir. Couchés à l'ombre des arbres les plus épais, au bord des eaux dont ils font souvent usage, ils dorment profondément pendant le jour. La chair de ces animaux est excellente quand elle est grasse; mais celle du mâle est dure, maigre et d'un goût désagréable.

« Ayto-Confu, ardent amateur de la chasse, me proposa d'assister à une grande partie, ce que j'acceptai volontiers. Nous étions une trentaine de sa suite, mais nous fûmes joints par un autre groupe de cavaliers et de gens de pied, dont la principale occupation est la chasse de l'éléphant. Ces gens vivent continuellement dans les bois, et ne se nourrissent que de la chair des animaux qu'ils tuent, principalement de l'éléphant et du rhinocéros. Ils sont extrêmement adroits, légers et agiles. Leur peau est très-brune, mais très-peu d'entre eux l'ont tout à fait noire; leurs cheveux ne sont point laineux, et leurs traits ressemblent assez à ceux des Européens; on les nomme les *Agagéers*. Ce mot, qui vient d'*Agar*, signifie cou-

per le jarret avec une arme tranchante, ou plutôt couper le tendon du talon, et il caractérise véritablement la manière dont on tue les éléphants, ce qu'ils exécutent ainsi qu'on va le voir.

« Deux hommes absolument nus montent un cheval; ils sont absolument nus, parce qu'il ne faut pas que le moindre haillon puisse les faire accrocher par les branches des arbres et des buissons, quand ils veulent fuir devant leur vigilant ennemi. Un des cavaliers, placé sur le devant du cheval, tient un bâton court de la main droite, et de l'autre la bride qu'il manie attentivement. Son camarade, en croupe derrière lui, est armé d'un large sabre, dont il tient la poignée dans sa main gauche. Quatorze pouces de lame sont bien recouverts avec de la ficelle; ainsi il peut prendre cette partie de la lame, avec la main droite, sans courir risque de se blesser, et, quoique cette lame soit tranchante comme un rasoir, il la porte sans fourreau.

« Dès qu'on a découvert l'éléphant occupé à brouter, l'homme qui conduit le cheval s'élance droit à lui, le plus près possible, ou, s'il fuit, il traverse devant lui dans toutes les directions en criant: « Je suis un tel, voilà mon cheval qui porte tel nom, j'ai tué votre père dans tel endroit et votre grand-père dans tel autre; à présent, je viens vous tuer, vous n'êtes qu'un âne en comparaison de vos pères. » Le cavalier croit

réellement que l'éléphant comprend ces paroles, parce que l'animal, irrité du bruit, cherche à frapper avec sa trompe l'objet qui l'importune, et, au lieu de se sauver comme il pouvait en fuyant, il poursuit le cheval qui tourne et retourne sans cesse autour de lui. Après avoir ainsi fait tourner deux ou trois fois l'éléphant, le cavalier galoppe tout auprès de lui, et en passant laisse glisser son compagnon, qui, tandis que l'éléphant est occupé du cheval qui passe devant lui, donne adroitement un coup de son sabre sur le haut du talon, et lui coupe le tendon qui, chez l'homme, est appelé le *tendon d'Achille*.

« C'est là le moment difficile, car il faut qu'aussitôt le cavalier revienne en arrière pour reprendre son compagnon qui s'élance sur la croupe du cheval; ils poursuivent alors avec une extrême vitesse les autres éléphants, s'ils en ont fait écarter plus d'un du troupeau, et quelquefois un habile agagéer en tue jusqu'à trois de la même bande. Si le sabre est bien affilé et que l'homme n'ait pas peur en donnant son coup, le tendon est entièrement séparé, ou, s'il ne l'est pas, le poids de l'animal a bientôt achevé de le casser. L'éléphant, ne pouvant plus avancer d'un pas, tombe bientôt sous les coups de javeline des cavaliers, et expire en perdant tout son sang.

« Quelque adroits que soient ces chasseurs, l'éléphant les saisit quelquefois avec sa trompe,

et d'un seul coup, terrassant le cavalier et le cheval, il lui met le pied sur le corps et lui arrache tous les membres les uns après les autres. Beaucoup de chasseurs périssent de cette manière. En outre, dans le temps où l'on fait la chasse, la terre est tellement desséchée par le soleil, qu'il y a beaucoup de crevasses, et qu'il est très-dangereux de courir à cheval.

« Quand l'éléphant est mort, on coupe toute sa chair en aiguillettes aussi minces que les rênes d'une bride, et on suspend ces aiguillettes aux branches des arbres, où elles sont bientôt desséchées par le soleil. Après quoi les agagéers les serrent sans les saler et s'en nourrissent pendant la saison des pluies. »

Dans cette chasse, on tua trois éléphants et un rhinocéros; Bruce abattit un buffle d'un coup de fusil; Ayto-Confu fit couper la tête de l'animal, il en fit bien ôter toute la chair, après quoi il la suspendit dans sa galerie parmi des trompes d'éléphants et des cornes de rhinocéros, et mit au-dessous cette inscription: « Yagoubé tua ce buffle aux bords du Bédoui. »

Le 15 janvier, Bruce dit à ses amis un éternel adieu, et se mit en route pour le Ras-el-fil. Le 17, il arriva au premier village de ce territoire; aussitôt qu'il fut campé, il envoya un émissaire à Gimbaro, Erbab ou chef de ce district, qui lui répondit insolemment. Notre voyageur, dont la pa-

tience n'était pas la vertu dominante, mit une paire de pistolets à sa ceinture, prit un fusil armé d'une baïonnette, et, se faisant suivre de deux hommes armés chacun de deux pistolets et d'une grosse carabine, il se rendit auprès de l'insolent Erbab; il le trouva dans une grande chambre garnie tout autour de têtes et de trompes d'éléphants, ainsi que de têtes de rhinocéros, d'hippopotames et même de giraffes; on voyait en différents endroits de grandes peaux de lion étendues à terre en guise de tapis. Quand il entra, il aperçut l'Erbab n'ayant pour tout vêtement qu'un petit morceau de toile autour des reins. Sa taille était d'une hauteur extraordinaire, et il était gros en proportion; il avait la peau très-noire, le nez aplati, les lèvres épaisses, les cheveux laineux, et ressemblait parfaitement aux ogres de nos contes de fées. Bruce se fâcha et exigea impérieusement de ce géant des vivres et des chameaux; ce qui lui fut accordé, lorsqu'il l'eut menacé d'envoyer un exprès à Ayto-Confu, pour l'instruire de la rébellion de son vassal.

Dans la journée du 19, la petite troupe fut constamment précédée par un lion; il marchait sans cesse à une portée de fusil, et lorsqu'il arrivait dans un endroit découvert, il s'arrêtait regardant les voyageurs en grondant, comme s'il avait eu l'intention de leur disputer le passage. Les chevaux et les chameaux tremblaient; ils étaient couverts de

sueur et pouvaient à peine marcher. A la fin, ennuyé de ce manége, Bruce prit un long fusil, et ajusta si bien le lion, qu'il le tua sur le coup.

Le 22, Bruce arriva à Hor Cacamoot, village habité par son fidèle Yasine; il fut forcé d'y demeurer près d'un mois, car, avant de se rendre dans le Sennaar, par la route de Teaoua et de Beyla, il avait voulu s'assurer des bonnes dispositions du scheik de ce dernier endroit. La réponse ayant été favorable, et tous ses préparatifs étant terminés, il partit le 17 mars, et le lendemain il atteignit un torrent qui sert de limite au Ras-el-fil; comme l'eau en était excellente, et qu'on n'en trouve pas entre cet endroit et Teaoua, la caravane remplit ses girbas ou outres de voyage. Une girba est une peau coupée carrément, et dont on fait une outre bien cousue par une double couture, de manière qu'elle ne laisse pas échapper l'eau; il y a en haut de la girba une ouverture, tout autour de laquelle le cuir est plissé et prolongé d'environ quatre travers de doigt ; quand la girba est pleine, on noue bien fort le cuir avec de la ficelle. Les girbas contiennent environ deux cent quarante pintes chacune, et deux font la charge d'un chameau. On les graisse bien au dehors, afin d'empêcher l'eau de couler ou de s'évaporer par l'action du soleil.

Ce fut sur le bord de ce torrent que Bruce rompit les derniers liens qui l'attachaient à l'Abyssinie,

en adressant un tendre adieu à son ami Yasine; désormais seul, il allait poursuivre sa course aventureuse à travers des pays bien plus sauvages que ceux qu'il avait déjà parcourus.

La petite troupe ne fit halte qu'à minuit; la route était si difficile, qu'après onze heures de marche, on n'avait avancé que de dix milles. Là, les voyageurs jouirent d'un spectacle extraordinaire; toutes les montagnes étaient en feu, en voici le motif: « Les troupeaux qu'élèvent les Arabes ne broutent que les bourgeons et les feuilles des arbres, il n'y a point dans ces contrées d'animal qui mange de l'herbe. Aussi quand l'eau est tout à fait évaporée dans un canton, et que conséquemment les pasteurs ne peuvent plus y rester, ils mettent le feu aux bois et aux herbes sèches. La flamme, courant rapidement, brûle les feuilles et les jeunes branches, sans faire périr l'arbre; dès que les pluies recommencent, la végétation reparaît. Les sources croissent, les rivières coulent, les étangs sont remplis d'eau, et la verdure étant dans sa plus grande vigueur, les Arabes viennent revoir leur premier séjour. Cet incendie a lieu deux fois l'année. D'abord ce sont les Changalla et les chasseurs des parties méridionales de ces immenses forêts, qui y mettent le feu au mois d'octobre. Ensuite les Arabes allument au mois de mars un feu qui dure jusqu'à la fin d'avril; ils veulent, par ce moyen, préparer

de la nourriture pour leurs troupeaux, et prévenir ou au moins diminuer les ravages de la mouche, ce fléau terrible et singulier. »

Nous ne raconterons pas tous les incidents des sept journées que Bruce employa à gagner Teaoua, parce qu'ils n'offrent rien d'intéressant; toujours même difficulté à avancer au milieu des bois, toujours même difficulté à se procurer de l'eau potable, et toujours même crainte des lions et des hyènes; mais Bruce pensait qu'à Teaoua, résidence du scheik de l'Atbara, il trouverait sûreté et protection.

A son arrivée, il se rendit au logement du scheik; c'était un groupe de maisons construites en roseaux et à un seul étage. Fidèle (c'était le nom du scheik) était assis par terre lisant le Koran; il parut fort surpris de voir l'étranger, et tout de suite il commença à parler mal de Yasine, et à l'accuser d'avoir tendu des embuscades à plusieurs de ses amis qui avaient été assez heureux pour y échapper. Bruce vit alors combien il devait peu compter sur les promesses antérieures de Fidèle; et, dès qu'il fut sorti, il expédia un émissaire à Yasine, pour qu'il vînt l'aider à sortir du piége où il était tombé, et se remit à Dieu des suites de l'événement.

Quelques jours après, Fidèle le fit appeler; il était malade et demandait des secours au médecin. « Je me rendis chez lui, dit Bruce, je lui fis

prendre un vomitif qui eut tout le succès que j'en espérais. Je remarquai que, pendant que Fidèle tenait la coupe où était cette médecine, ses mains tremblaient, et quand il fut au moment de l'avaler, ses lèvres tremblèrent également. Sa conscience lui inspirait sans doute des craintes sur ce qu'il était en mon pouvoir de lui faire éprouver. Les habitants de cette contrée se servent d'une espèce d'émétique qui leur occasionne des convulsions terribles. L'eau chaude que je fis prendre à Fidèle, et dont il ne connaissait pas l'usage en pareille occasion, lui fit tant de bien, qu'il m'accabla de remerciements, et me promit de faire tout ce que je voudrais. »

Le lendemain, Fidèle, qui se sentait soulagé, conduisit Bruce dans son harem, afin qu'il soignât deux de ses femmes. Admis en leur présence, le médecin demanda à rester seul avec ses malades et pria le scheik de se retirer. — Qu'a-t-il besoin d'être entre nous et notre médecin? dit la plus âgée des deux femmes; toute son affaire se borne à vous payer quand vous nous aurez guéries. — Que deviendrait-il si nous étions plus malades? reprit la plus jeune; il mourrait de faim, car il n'aurait personne pour lui apprêter à manger. — Et sa boisson, qui la lui préparerait? ajouta la première; sa boisson qu'il aime encore mieux que son manger. — Allons, allons, dit alors Fidèle, d'un ton fort gai, nous vous connaissons, Hahim;

vous n'êtes pas comme nous, faites ce qu'il vous plaira, je ne veux pas être présent. J'entends mes femmes me contrarier toute la journée. Aussi je prie Dieu que vous les guérissiez, ou que vous les rendiez muettes, afin qu'elles cessent de me fatiguer de leurs plaintes. Une femme malade est un fléau suffisant pour punir un diable, et à ces mots il sortit. Bruce eut le bonheur de réussir dans sa cure, et il gagna la confiance de ces femmes.

Enfin le scheik leva le masque, et signifia à notre voyageur qu'il ne le laisserait pas passer, s'il ne lui donnait pas cinquante onces d'or, parce qu'il savait fort bien qu'il en avait deux mille dans ses caisses. Bruce repoussa cette demande, offrit de laisser visiter son bagage et d'abandonner tout l'or qu'on y trouverait; le scheik persista, et pendant huit jours, soit par lui-même, soit par les gens de sa maison, il chercha à rançonner le voyageur, lui refusa même les vivres qu'il lui avait envoyés jusqu'alors, et engagea un de ceux qui l'accompagnaient à l'assassiner pour partager ses dépouilles; mais l'honnête Abyssinien confia ce secret à Bruce qui se tint sur ses gardes. Un jour Fidèle, se sentant de nouveau malade, l'envoya chercher; Bruce se rendit à cette invitation, bien armé et disposé à vendre chèrement sa vie.

« Dès que je fus entré, — Eh bien ! me dit le scheik, avez-vous apporté le nécessaire? — Mes

gens sont devant la porte et ont le vomitif dont vous avez besoin. — La peste soit de vous et de votre vomitif! j'ai besoin d'argent et non de poison. — Scheik Fidèle, je ne suis en état de vous fournir ni l'un ni l'autre; je n'ai ni argent ni poison; mais je vous conseille de boire de l'eau chaude, dont vous avez besoin. — Infidèle diable, ou qui que vous soyez, écoutez-moi, et considérez où vous êtes. C'est ici la chambre où mon père égorgea le roi de Sennaar; regardez son sang! on n'en a jamais pu effacer la trace de dessus le plancher; je sais que vous avez vingt mille piastres en or; donnez-m'en deux mille avant de sortir d'ici ou vous êtes mort; je vous tuerai de ma propre main. — Aussitôt il prit son sabre qui était appendu au bout de son sopha, et le tirant d'un air menaçant, il jeta le fourreau au milieu de la chambre, puis retroussant sa chemise jusqu'au coude, comme un boucher, il me cria : — J'attends votre réponse! Alors, armant un petit mousqueton que je tenais caché, je lui dis d'un air calme : Voici ma réponse; ne bougez pas ou vous êtes mort! Il se renversa sur son sopha, en disant : — Au nom de Dieu, croyez que je ne faisais que badiner, et il appela ses gens; moi, de mon côté, je fis entrer les miens, qui, par leurs armes, intimidèrent ceux du scheik, et nous nous retirâmes sans accident. »

Une circonstance contribua à faire sortir Bruce

de cette pénible situation : il savait qu'une éclipse de lune allait avoir lieu ; il voulut en profiter pour effrayer Fidèle. A la suite d'une autre entrevue, il lui dit : — Vendredi est le jour que vous fêtez, eh bien! si l'après-midi se passe comme un jour ordinaire, regardez-moi comme un imposteur; mais si vendredi, avant quatre heures, il paraît dans les cieux un signe extraordinaire, alors vous ne pourrez plus douter que je ne sois innocent, et que vos desseins ne soient connus à Sennaar, à la Mecque, au Kaire, à Gondar, et qu'ils ne soient également odieux aux yeux de Dieu et des hommes.

Le scheik parut déconcerté de cette prédiction, et ne répondit rien; mais avant qu'elle s'accomplît, les affaires changèrent de face. Le messager que Bruce avait envoyé de Ras-el-Fil à Sennaar, revint escorté de deux hommes, l'un appartenant au roi et l'autre à Adelan, son ministre ; ils apportaient l'ordre de faire partir immédiatement l'étranger. D'un autre côté, Yasine avait écrit à Fidèle qu'il lui déclarerait une guerre à mort si son ami était retenu plus longtemps. Ces causes réunies déterminèrent le scheik à fournir les chameaux et les vivres nécessaires pour le voyage. Lorsque la paix fut scellée, Fidèle lui dit : — « Maintenant que nous sommes amis, j'imagine que nous ne verrons pas le signe dont vous m'avez menacé pour aujourd'hui. — S'il

ne paraissait point, je serais un menteur, lui répondis-je. Souhaitez-vous de le voir? — Je le souhaite, répliqua-t-il, pourvu qu'il ne fasse point de mal. — Eh bien ! lui dis-je, vous le verrez, et il ne fera point de mal à présent. J'espère, au contraire, qu'il apportera la santé, le bonheur et une abondante moisson dans tout le pays ; dans deux heures le signe sera visible.

« D'après mes observations astronomiques, continue Bruce, j'avais bien réglé ma montre, et je savais que je ne pouvais pas me tromper de beaucoup. En effet, lorsque l'éclipse qui devait être totale devint très apparente, je menai le scheik dehors : — Regardez maintenant, lui dis-je, et dans quelques moments cet astre sera entièrement plongé dans les ténèbres. Il fut encore plus effrayé de ce que je lui annonçais que de ce qu'il voyait, et quand l'éclipse fut à son plus haut point, la terreur s'empara de tous les esprits, et les femmes au fond de leur appartement poussaient des cris plaintifs. Nous étions dans la cour intérieure de la maison. — A présent que j'ai tenu ma parole, annonçai-je à ceux qui étaient autour de moi, cet astre va reprendre sa clarté première, et il ne fera de mal ni aux hommes ni aux animaux. Cependant ils ne voulurent me laisser partir que quand la lune eut reparu tout entière ; alors leur courage revint peu à peu, mais l'étonnement dura encore longtemps. »

L'anxiété de Bruce cessa tout à fait le 19 avril, car ce jour-là il était auprès du scheik de Beyla, qui le reçut d'une manière amicale et hospitalière, et le félicita d'être échappé aux piéges de Fidèle. Au sortir de Beyla, notre voyageur marcha dans les bois jusqu'à la rivière de Dender; mais après l'avoir traversée, il se trouva dans une plaine absolument rase au milieu de laquelle étaient plusieurs villages, placés à égale distance et formant un grand demi cercle; les toits des maisons étaient en forme de cône, ainsi qu'on le voit dans tous les pays situés dans les limites des pluies des tropiques; il fit halte dans un des villages appartenant aux Noubas.

Les Noubas, nation païenne, sont tous soldats du mek * de Sennaar; ils habitent les villages qui environnent la capitale à quatre ou cinq milles de distance; on les achète et on les enlève par force du Fazoul et des autres contrées du sud; mais une fois établis dans le Sennaar, ils ne cherchent jamais à déserter.

Les Noubas (Nuba de certains auteurs) ont de petits traits, les cheveux laineux, le nez aplati, leur langage est doux et sonore. Ils adorent la lune, et toutes les fois que cet astre éclaire les nuits, on voit avec quelle satisfaction ils lui ren-

* Ce nom, ou plutôt celui de Melek, est le titre indigène des chefs de la Haute-Nubie, que les Européens ont traduit par le mot de roi.

dent hommage. Quand la lune est nouvelle ils sortent de leurs grottes obscures; ils prononcent des prières et témoignent la plus vive joie par le mouvement de leurs pieds et de leurs mains. Les prêtres ont beaucoup d'influence sur le peuple; ils sont distingués par de gros anneaux de cuivre qu'ils portent autour du poignet; ils en mettent quelquefois aussi un ou deux au bas de leurs jambes.

L'immense plaine qu'habitent les Noubas n'a d'autre eau que celle des puits. Dans un climat aussi chaud que celui-là, on n'a guère besoin d'allumer du feu, et on n'a pas même de quoi en faire; il n'y a ni tourbe, ni rien de semblable, et depuis les bords du Dender, on ne voit d'arbres d'aucune espèce. Cependant, les habitants n'ont point, comme en Abyssinie, la coutume de manger de la viande crue; mais avec la tige du dourra ou du millet, et avec la fiente des chameaux, ils chauffent des fours sous terre, et ils y font cuire des cochons tout entiers.

Les Noubas ne se servent ni de pierre, ni de briquet pour allumer du feu; ils ont un moyen plus prompt : ils prennent un petit morceau de bois pointu, qu'ils appuient perpendiculairement sur un autre horizontalement placé, dans lequel ils ont fait un petit trou; ensuite ils tournent entre leurs mains celui qui est debout, comme lorsqu'on veut faire mousser du chocolat, et dans

l'instant la flamme pétille, tant est combustible tout ce qui couvre cette partie de la terre, où la pluie tombe pourtant, tous les ans, six mois de suite.

Ce fut à peu de distance de ces villages que Bruce éprouva les effets d'un de ces tourbillons, que les marins appellent un syphon; voici ce qu'il dit de ce phénomène. « La plaine était d'un sol rougi qui avait été détrempé par la pluie tombée pendant la nuit. Un malheureux chameau se trouva dans le centre du tourbillon, enlevé et jeté à une distance considérable; il eut plusieurs côtes cassées; pour moi, j'étais assez éloigné du centre, mais je n'en fus pas moins renversé, et je tombai si rudement le visage contre terre, que le sang me jaillit du nez. Deux de nos gens eurent le même sort; le vent nous couvrit le corps d'un enduit de boue tout aussi bien appliqué que si on nous l'avait mis avec une truelle. Je perdis un instant connaissance, je cessai de respirer, et quand je repris mes sens, je me trouvai le nez et la bouche remplis de fange; je jugeai que la sphère du tourbillon avait environ deux cents pieds d'étendue; il abattit la moitié d'une petite hutte comme si on l'avait tranchée avec un couteau, et dispersa ses débris dans la plaine, laissant l'autre moitié debout. »

Bruce et les siens demandèrent l'hospitalité à des Noubas dont le village était proche; les sau-

vages leur dirent que ce tourbillon était un signe certain que leur voyage serait heureux; c'est une de leurs superstitions.

Le 29 avril, Bruce était sur le bord du Nil qu'il devait traverser pour entrer à Sennaar. « Notre rassemblement sur le rivage et le passage de nos chameaux semblaient avoir excité la curiosité et la voracité des crocodiles; un entre autres parut plusieurs fois, nageant autour du bateau, sans pourtant nous attaquer; cependant, ennuyé d'un pareil voisinage, je pris un long fusil de chasse et lui tirai une balle qui l'atteignit un peu au-dessous de l'épaule; un pareil coup était sans doute mortel, et peu d'animaux auraient pu vivre un seul instant après l'avoir reçu; mais celui-ci nagea encore jusqu'au fond de l'eau, laissant le fleuve teint de son sang.

« Les gens du passage le trouvèrent mort le lendemain, et me l'apportèrent; je le leur abandonnai, car les habitants du Sennaar, et surtout les Noubas, mangent la chair du crocodile, et je n'étais pas désireux d'un semblable régal. »

§ 4. Séjour de Bruce à Sennaar. — Histoire, mœurs et coutumes de ce royaume.

Le 30 avril, Bruce fut mandé par le roi, et se hâta de se rendre auprès de lui. Le vaste palais du roi est bâti d'argile à un seul étage, et les chambres sont pavées en terre bien battue. Le

roi était dans une pièce carrelée avec de grands carreaux de briques, recouverts de tapis de Perse. Il était assis sur un matelas garni d'un tapis, et chargé de coussins de drap d'or de Venise. Mais les vêtements de ce prince ne répondaient pas à la magnificence qui l'environnait; il n'avait sur le corps qu'une grande chemise de toile de coton bleu, qui ne différait des chemises de ses esclaves que parce que l'ourlet du bas et le collet étaient garnis d'un double point de soie blanche. Le prince avait la tête nue, les cheveux courts et très-noirs, et le teint aussi clair qu'aucun Arabe. Ses pieds étaient nus, mais presque recouverts par sa chemise; il paraissait âgé de trente-cinq ans; sa contenance annonçait un homme doux, timide et irrésolu; il y avait du côté de la chambre opposé à celui où le roi était assis, quatre hommes vêtus de longues chemises de toile blanche, et ayant chacun un schall blanc, qui leur couvrait la tête et une partie du visage, ce qui indiquait qu'ils étaient prêtres, gens de loi ou savants.

Bruce présenta les lettres du roi d'Abyssinie et du chérif de la Mecque; lorsque le roi en eut pris lecture il lui demanda par quel motif il était sorti de son pays, et venu dans le Sennaar. Bruce eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que c'était par pure curiosité. Cependant le prince parut satisfait et le renvoya avec bonté.

Le même soir on prévint Bruce que le roi était disposé à recevoir les présents qui lui étaient destinés. Cette entrevue montrant ce prince sous un autre aspect, nous en prenons le récit dans la relation. « Le roi était entièrement nu ; il avait divers vêtements sur ses genoux, ou dispersés autour de lui, et un esclave lui frottait le corps avec une espèce de graisse puante, tandis que ses cheveux en étaient déjà si imprégnés, qu'ils dégouttaient de tous côtés, comme s'il eût trempé sa tête dans l'eau. Le roi me demanda si je me frottais le corps comme lui, et me dit qu'il employait de la graisse d'éléphant afin de donner de la force et de la souplesse à la peau. — Je la crois très-utile, répliquai-je, mais l'odeur m'en paraît tellement insupportable, que j'aimerais mieux avoir la peau aussi rude que celle d'un éléphant, que d'être obligé de me servir de cette graisse. — Si vous vous en serviez, répondit-il, vos cheveux ne seraient pas si rouges qu'ils le sont, et ne deviendraient pas tout blancs. Voyez les Arabes qui ont été chassés de nos contrées : depuis qu'ils n'ont plus de graisse pour frotter leurs cheveux, le soleil les leur fait rougir et ensuite ils blanchissent. Quant à l'odeur, vous ne la sentirez plus dans un instant.

« Après qu'on l'eut bien frotté, ses esclaves lui apportèrent une belle corne dans laquelle il y avait quelque chose d'odorant aussi liquide que

du miel, dont on l'oignit après qu'il eut été préalablement bien lavé d'eau fraîche, puis il s'habilla. J'offris mes présents; le roi me fit servir du sorbet, et je bus en sa présence, ce qui devint un garant de la sécurité de ma personne, puis je me retirai. »

A quelques jours de là, Bruce eut une audience d'Adelan, premier ministre; il campait toujours à Aira, à trois milles de Sennaar; deux ou trois grandes maisons à un étage occupaient le milieu d'une enceinte carrée, qui, au lieu de murailles, était entourée de très-hauts roseaux bien arrangés en fascines et liés ensemble avec des cordes.

Dans l'enceinte carrée, on voyait plusieurs rangs de chevaux attachés à des pieux, la tête tournée du côté des barraques où logeaient les soldats. Vis-à-vis de chaque cheval, était suspendue une cotte de maille en acier, couverte d'une peau d'antilope, pour empêcher la rosée de la tacher; au-dessus de cette cotte de maille était un casque de cuivre, sans crête et sans plume, et un énorme sabre au fourreau de cuir rouge, au pommeau duquel pendaient deux gros gants dont la main n'était pas divisée en doigts, mais formait une seule poche.

Le scheik Adelan, âgé d'environ soixante ans, était un homme de près de six pieds de haut; il avait les traits de la couleur d'un Arabe et non

d'un nègre, et sa barbe était bien plus épaisse qu'on ne le voit ordinairement dans le pays. Il reçut Bruce avec bienveillance, et lui promit sa protection, beaucoup plus efficace que celle du roi.

Les lettres de recommandation de notre voyageur mentionnaient sa qualité de médecin, il ne fut donc pas étonné, lorsqu'il reçut une invitation du roi, de donner des soins à une de ses femmes. « On me conduisit, dit-il, dans une grande chambre obscure où étaient une cinquantaine de femmes, n'ayant pour tout vêtement qu'un morceau de toile de coton autour des reins; dans une autre pièce, je vis sur un grand sopha trois femmes vêtues avec des chemises bleues qui les couvraient depuis le cou jusqu'à la plante des pieds. L'une de ces femmes, la favorite du roi, avait environ cinq pieds et demi de haut; elle était excessivement grosse, et me parut, après les éléphants et les rhinocéros, la plus grosse des créatures vivantes que j'eusse jamais vues; ses traits étaient exactement ceux d'une négresse; un anneau d'or, passé dans sa lèvre inférieure, la faisait retomber jusqu'au menton, et laissait à découvert ses dents qui étaient extrêmement belles. Elle avait noirci le dedans de ses lèvres avec de l'antimoine. Ses oreilles pendaient jusqu'à ses épaules, et avaient l'air de deux ailes. Elle portait à chacune de ses oreilles un anneau d'or

presque aussi gros que le petit doigt, et qui avait au moins cinq pouces de diamètre. Aussi le poids de ces anneaux avait tellement élargi les trous de l'oreille, qu'on aurait pu y passer aisément trois doigts à la fois. Cette femme avait le cou paré d'un collier d'or à plusieurs rangs, auquel étaient suspendus beaucoup de séquins percés. Elle portait au-dessus de la cheville de chaque pied, une chaîne d'or très-grosse, mais dont les anneaux étaient creux. »

Pendant plusieurs jours, Bruce soigna cette singulière malade, et lui rendit la santé. Malgré ce service, il était en butte à de nombreuses vexations, au point qu'il ne pouvait sortir de chez lui ; il employa les moments de cette réclusion forcée à recueillir et à rédiger de curieuses observations sur cette étrange monarchie du Sennaar, dont les mœurs et les coutumes étaient alors entièrement inconnues à l'Europe.

Le Sennaar, d'abord habité par un peuple de pasteurs indigènes, fut envahi par les Arabes, et occupé par eux jusqu'à la fin du quinzième siècle, époque à laquelle la nation nègre des Shillouk, s'embarquant sur le Nil blanc, fit la conquête de tout le pays. Amra, leur chef, fut le fondateur d'une nouvelle monarchie et bâtit la ville de Sennaar l'an 890 de l'Hégire, 1484 de l'ère chrétienne. Primitivement idolâtres, les Shillouk devinrent bientôt mahométans et prirent le nom de Fungi,

qui signifie conquérants ou citoyens libres, et qui s'applique à tous ceux qui sont nés à l'orient du Bahar-el-Abdia.

Mais les Fungi ne peuvent pas se vanter d'être citoyens libres, puisque le premier titre de noblesse dans ces contrées est celui d'esclave, il n'y en a même pas d'autres. Là, tous les emplois, toutes les dignités sont mésestimés et précaires, à moins que celui qui en jouit ne soit un esclave.

La source où Bruce a puisé la chronologie des souverains Fungi, est un ouvrage aussi extraordinaire que tout ce qui concerne leur histoire : c'est le registre du bourreau. Une des singularités de ce peuple, c'est que le roi ne peut monter sur le trône qu'à la condition d'être légalement mis à mort, si dans un conseil tenu par les grands officiers de l'État, on reconnaît que l'intérêt de la nation exige qu'il cesse de régner. Un homme choisi dans la famille du monarque est chargé de l'emploi qui lui donne le droit de tuer son parent et son souverain. Cet officier porte le titre de Sid-el-Coum, c'est-à-dire maître de la maison du roi ; il n'a point de voix dans le conseil qui juge le prince, et jamais on ne lui fait un crime de remplir sa charge, quel que soit le nombre de rois qu'il ait fait mourir.

Cet étrange personnage fut du petit nombre de ceux avec qui Bruce se lia, et c'est à son inti-

mité qu'il dut ses connaissances de l'histoire du Sennaar.

A la mort du roi, son fils aîné lui succède de droit; aussitôt tous les frères du prince qui monte sur le trône sont égorgés de la main du Sid-el-Coum. Les femmes ne succèdent jamais à la couronne, et les filles du roi ne jouissent d'aucun privilége particulier.

La famille royale est de race nègre, mais souvent le roi s'allie à des femmes arabes; alors ses enfants ont la couleur de leurs mères, ce qui n'est pas une exclusion. Ismaïn, qui régnait du temps de Bruce, était presque blanc.

Le roi est obligé, une fois dans sa vie, de labourer et de semer un champ de sa propre main. C'est ce qui lui vaut le nom de *bady,* qui signifie l'homme des champs. Ce nom est commun à tous les rois, ainsi on disait bady Ismaïn.

Il meurt une immense quantité d'enfants dans la capitale et aux environs, et le pays serait bientôt dépeuplé sans la multitude d'esclaves qu'on y transporte sans cesse des différents cantons de l'Afrique centrale. Les habitants du Sennaar sont grands et robustes, mais ils ne vivent pas vieux, ce qu'on doit attribuer aux excès auxquels ils se livrent dès l'enfance.

Aucune espèce de bête de somme ne peut vivre à Sennaar; on ne saurait y garder une année entière un chien, un mouton, un taureau. Il faut les

envoyer six mois dans les sables, autrement ils meurent durant la saison des pluies. C'est pourquoi Adelan tenait sa cavalerie à Aira dans les sables. Bruce, instruit de cette particularité, avait donné ses chevaux à Yasine, et ses mulets périrent en quelques semaines.

Il ne croît à Sennaar ni jasmins, ni rosiers; il n'y a d'arbres que quelques citronniers. La ville est bâtie sur la rive orientale du Nil, et très-près de ses bords. Cependant l'élévation du sol la met à l'abri des débordements. Elle est très-peuplée; on y voit plusieurs belles maisons construites suivant la mode du pays. Celles des principaux officiers sont à deux étages et ont des toits en terrasses, construction qui paraît singulière, parce que dans les autres villes ou villages, situés dans les limites des pluies du tropique, les toits sont en forme de cônes. Les maisons sont d'argile, mêlée d'un peu de paille, ce qui prouve que les pluies doivent y être moins abondantes que dans le sud.

Le climat du Sennaar est très-défavorable à l'homme; cependant le sol fournit des vivres en abondance. Tous les environs sont couverts de dourra ou de millet, qui est la principale nourriture des habitants. On y recueille aussi du froment, mais en petite quantité. Le sel se tire du sein de la terre, dans les environs de la capitale.

De petits villages sont répandus, çà et là, dans l'immense plaine au milieu de laquelle Sennaar est

située, et les soldats qui les occupent veillent sur le dourra qu'on y sème. Il y a de distance en distance de grandes mares qui se remplissent pendant la saison des pluies, et qui servent aux Arabes quand ils passent des champs cultivés dans les déserts où le zimb ne les poursuit jamais. C'est peut-être pour cette raison que le fondateur de Sennaar a choisi la position que cette ville occupe.

Il n'y a point de campagne plus agréable à l'œil que celle de ce pays, à la fin d'avril et au commencement de septembre. Cette immense plaine est alors tapissée de verdure, entrecoupée par de grandes pièces d'eau et par des villages dont les toits formant des cônes, offrent l'apparence de petits campements. A travers la plaine, on voit serpenter majestueusement le Nil, le long duquel errent de nombreux troupeaux. Sitôt que les pluies cessent et que le soleil exerce sa brûlante influence, le dourra mûrit, les feuilles jaunissent et meurent, les lacs se putréfient, et toute la beauté de la campagne disparaît. La Nubie offre de nouveau l'image de la stérilité; on ne voit, on ne sent plus que les chaleurs accablantes, les vents empoisonnés, les sables mouvants, et tous les maux auxquels expose ce terrible climat.

La manière dont on s'habille à Sennaar est fort simple : l'on porte une longue chemise bleue de toile de coton qui prend du bas du cou jusqu'aux pieds. Toute la différence qu'il y a entre les vête-

ments des hommes et ceux des femmes, c'est que les hommes ont le cou nu, et que le collet de la chemise des femmes monte jusqu'au haut du cou et est boutonné. Les hommes ont quelquefois une ceinture; les deux sexes marchent pieds nus dans les maisons, même les gens de la première distinction. Les appartements, surtout ceux des femmes, sont couverts de tapis de Perse. Quand ils sortent dans le beau temps, ils portent des sandales et des espèces de patins de cuir, ornés de coquillages, d'une façon très-élégante.

Les Sennaarrins, au lieu de se baigner durant les grandes chaleurs, se font jeter plusieurs seaux d'eau sur le corps. Les hommes aussi bien que les femmes s'oignent au moins une fois par jour avec de la graisse de chameau, mêlée à de la civette. Ils prennent chaque matin une chemise propre, mais, afin de conserver leur peau, ils couchent toujours avec une chemise trempée dans la graisse et sans aucune couverture; ils dorment sur un cuir de bœuf bien tanné, bien adouci par le frottement continuel de cette graisse, et en même temps très-frais, mais qui leur communique une odeur que le soin avec lequel ils se lavent ne leur ôte pas.

La principale nourriture des gens pauvres est du pain de maïs. Les riches font d'abord rôtir la farine de maïs, dont ils font une espèce de gâteau avec du beurre et du miel. En outre, ceux-ci se

nourrissent de bœuf en partie rôti et en partie cru. Cependant la viande de chameau est celle qu'on trouve communément au marché. Leurs bœufs sont, sans contredit, les plus gros, les plus gras et les plus beaux du monde entier. Le foie et les côtes se mangent crus. « L'usage de manger de la viande crue, remarque Bruce, n'est donc pas particulier à l'Abyssinie. Toutes les nations nègres, qui habitent à l'ouest, mangent ainsi la viande de chameau. »

La maladie qui fait le plus de ravage dans le pays, c'est la dyssenterie; la petite vérole ne s'y montre qu'à des époques éloignées. Les négresses esclaves pratiquent de temps immémorial une sorte d'inoculation qu'on appelle *achat de la petite vérole*. Ces femmes font elles-mêmes cette opération, et elles choisissent toujours pour cela le temps le plus sec et le plus beau de l'année. Dès qu'elles apprennent que la petite vérole s'est déclarée quelque part, elles s'y rendent, et, mettant une bande de toile ou de coton autour du bras de la personne malade, elles demandent à la mère combien elle veut leur vendre de grains de petite vérole. Il est nécessaire, suivant elles, que le marché se fasse d'une manière rigoureuse, qu'il n'y entre point de complaisance, et qu'on paie au moins une ou deux pièces d'argent. Les choses étant ainsi réglées, elles reprennent leur bande de toile déjà imprégnée du virus variolique, et

elles reviennent chez elles l'attacher au bras de leur enfant, qui, à ce qu'elles prétendent, est inoculé sans danger, et n'a jamais plus de grains de petite vérole qu'elles n'en ont spécifié dans leur marché.

Le commerce de Sennaar n'est pas considérable, il n'y a point de manufactures, et le principal objet de consommation est la toile de coton bleu de Surate. Jadis on importait une immense quantité de marchandises des Indes, qui étaient ensuite dispersées parmi les nations nègres. Les retours se faisaient en poudre d'or qu'on appelle *tibbar,* en civette, en cornes de rhinocéros, en dents d'éléphants, en plumes d'autruche, et surtout en esclaves. Le commerce de la poudre d'or et de l'ivoire est presque entièrement perdu. Cependant l'or de Sennaar conserve encore la réputation d'être le plus pur et le plus beau de l'Afrique.

Pendant que Bruce recueillait ces observations, les jours s'écoulaient, et sa position ne changeait pas ; il n'avait pu obtenir de secours ni du roi, ni d'Adelan, et, pour nourrir ses sept compagnons, il s'était vu forcé d'emprunter quelque argent ; il ne pouvait donc pas rester plus longtemps à Sennaar. D'un autre côté, il n'avait ni chameaux pour porter ses vivres et ses bagages, ni même de provisions ; il se vit forcé, quoique à regret, de vendre la chaîne, présent du roi d'Abyssinie, ce qui lui

donna la facilité d'acheter les objets nécessaires à son voyage.

Nous passerons sous silence les contrariétés sans nombre que Bruce eut encore à éprouver, les ruses dont il se servit pour tromper Ismaïn et partir sans sa permission, et nous dirons en citant ses propres expressions : « Le 5 septembre, je fus enfin prêt à quitter la capitale de la Nubie, où je fus mal vu dès mon arrivée, et où chaque jour accrut mes inquiétudes et mes dangers. Je me flattais qu'une fois hors de cette ville, je serais affranchi de la plus grande partie de mes maux, car je n'appréhendais que les maux que les hommes pouvaient nous faire, et je venais de voir sans contredit les plus méchants et les plus barbares de tous les hommes. »

§ 5. Voyage de Bruce dans le désert de Nubie. — Fin de ses aventures.

Bruce mit un mois à faire le trajet de Sennaar à Chendy, où il comptait se reposer avant de s'engager dans le désert. Chendy est un grand village et le chef-lieu du district du même nom, dont le gouvernement appartient à une femme qu'on appelle Sittina, c'est-à-dire la maîtresse ou la dame *.

* Caillaud assure que tout ceci est une invention de Bruce, que jamais Chendi n'a été gouverné par une femme ; aucun des vieillards qu'il a questionnés à ce sujet n'a varié dans ses réponses, et cela seulement cinquante ans après le passage de Bruce.

Notre voyageur alla présenter ses hommages à la Sittina ; il la trouva magnifiquement habillée, portant sur sa tête un bonnet d'or massif, mais pourtant assez mince, autour duquel pendaient plusieurs séquins. Elle avait le cou paré de colliers et de chaînes de même métal ; ses cheveux formaient dix ou douze tresses différentes, qui lui tombaient jusqu'au-dessous de la ceinture ; une mousseline ordinaire l'enveloppait négligemment, mais derrière ses épaules était attachée une large écharpe de satin pourpre, qui, sans couvrir ses épaules, venait se renouer à la ceinture avec une grâce singulière ; elle portait des bracelets d'or d'un demi-pouce d'épaisseur au moins, et au bas de la jambe elle avait aussi des anneaux d'or plus gros du double. Cette princesse, âgée d'environ quarante ans, était d'une taille au-dessus de la moyenne ; elle avait le visage joufflu, la bouche grande, les lèvres très-grosses, des dents et des yeux magnifiques. Mais elle s'était fait avec de l'antimoine, au bout du nez et entre les yeux et les sourcils, une marque carrée de la grandeur des mouches que portaient autrefois les dames, et une autre marque plus longue au milieu du nez, et enfin une autre sous le menton.

La Sittina offrit à Bruce sa protection, et lui promit de lui fournir tout ce dont il aurait besoin, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un hybeer auquel il pût se fier.

Comme c'est la première fois que nous avons eu occasion de parler des hybeers, il est bon de faire connaître ce qu'ils sont et l'emploi qu'ils exercent.

Un hybeer est un guide; ce nom vient du mot arabe *hubbar,* qui veut dire informer, diriger. Aussi conduisent-ils les caravanes qui traversent le désert dans toutes ses directions. Les hybeers sont très-considérés; ils connaissent parfaitement la situation et la qualité de toutes les eaux qu'on peut trouver en chemin; ils savent la distance des puits, ils savent s'ils sont occupés par quelque campement ennemi, et dans ce cas ils indiquent le moyen de les éviter avec le moins d'inconvénient possible. Il est également nécessaire que les hybeers connaissent bien les endroits où règne le *simoun,* et les saisons où le vent pestiféré souffle dans les différentes parties du désert. Jadis chaque hybeer appartenait à quelque puissante tribu d'Arabes, qu'il intéressait en faveur de la caravane confiée à ses soins; mais à mesure que l'importance des communications diminua, celle des hybeers déchut en proportion.

Bruce traita avec un de ces guides, nommé Idris, et le 20 octobre la caravane se mit en route. Le lendemain on passa au pied d'une montagne où on trouva des ruines d'architecture antique, « les premières, dit Bruce, que j'eusse vues depuis Axoum; il est presque impossible de ne pas s'imaginer que ce sont celles de Meroë. »

« Les auteurs anciens font mention de quatre fleuves, qui formaient l'île de Meroë : le premier est l'Astusaspes, ou le fleuve Mareb ; le second est le Tacazé, nommé Siris par les Grecs, et Astaboras par les habitants de ces contrées ; il forme, comme l'a dit Pline, le canal à gauche de l'Atbara de nos cartes, ou, comme l'appelèrent les Grecs, de l'île de Meroë.

« A l'Occident et à main droite, est un autre fleuve considérable, connu à présent sous le nom de fleuve Blanc, et nommé par les anciens Astapus ; ce fleuve se jette dans le Nil, et forme avec lui le canal qui contourne à droite l'île de Meroë. Le Nil porte ici le nom de fleuve Bleu, et puisqu'il est bien reconnu que ces quatre fleuves sont ceux qui entouraient Meroë, l'Atbara actuel est le Meroë des anciens. »

M. Caillaud est d'accord avec Bruce sur la position de l'île de Meroë, dont il a exploré les ruines, ainsi que nous le raconterons plus loin. Quant à ce que Bruce avance sur le fleuve Blanc, il se trompe évidemment ; mais nous devons faire observer qu'il ne pouvait parler autrement. Pour lui, le Nil Bleu est le vrai Nil, c'est celui dont il a vu les sources. Que serait devenue sans cela la découverte dont il s'est si souvent glorifié?

Après avoir traversé le Tacazé, un demi-mille au-dessus de son confluent avec le Nil, et après un séjour à Gooz, petit village autrefois fort im-

portant comme point central des caravanes, et capitale du Berber, Bruce entra enfin dans le désert le 11 novembre 1772. « Notre caravane, dit-il, était composée du Turc Ismaël, de deux domestiques, du vieux Georgis, presque aveugle, de deux jeunes Berbers, qui se chargèrent de prendre soin des chameaux, d'Idris, d'un jeune homme de ses parents et de moi; en tout neuf personnes.

« Six d'entre nous étaient armés de mousquets, de sabres, de pistolets, de fusils à deux coups; Idris et son parent avaient chacun une lance, parce que c'était la seule arme dont ils sussent faire usage; de plus six Turcororys vinrent se joindre à nous. Nous avions quatre outres de cuir, qui pouvaient contenir ensemble quatre cent trente pintes d'eau; nos vivres consistaient en vingt-deux sacs de peau de chèvre, remplis d'une espèce de biscuit fait avec de la farine de dourha, et qu'on prépare à Gooz exprès pour les caravanes. Lorsque ces biscuits sont très-secs, on les réduit en poudre, afin de pouvoir les presser dans ces peaux, que l'on remplit bien. Quand on veut manger cette poudre, on la détrempe dans de l'eau; elle gonfle au sextuple. Nous réglâmes que chacun de nous se contenterait le matin d'une poignée de poudre, délayée dans une moitié de calebasse remplie d'eau; nous avions encore une pareille ration chaque soir, une demi-ration deux heures avant midi, et une seconde demi-ration à

une heure. Tous, sans exception, nous étions à pied, et bientôt, nos souliers ne pouvant plus nous servir, nous marchions pieds nus sur le sable brûlant, ce qui nous rendait la route extrêmement pénible.

« Le 14 nous fûmes tout à la fois surpris et épouvantés par un des spectacles les plus magnifiques qui pussent frapper nos yeux. Nous vîmes à l'ouest et au nord-ouest de nous, à différentes distances, s'élever du sein de cet immense désert un grand nombre d'énormes colonnes de sable, qui tantôt couraient avec une prodigieuse rapidité, et tantôt s'avançaient avec une majestueuse lenteur. Quelquefois nous tremblions qu'elles ne vinssent tout à coup nous accabler; mais ensuite elle s'éloignaient au point que nous pouvions à peine les distinguer. Elles s'élevaient à une si grande hauteur, qu'elles se perdaient dans les nuages; souvent elles se brisaient très-haut, et ce volume énorme de sable se dispersait dans les airs. Quand elles se rompaient vers le milieu, elles faisaient un bruit semblable à l'explosion d'un canon. Vers midi, un vent violent soufflant du nord, les colonnes s'avancèrent rapidement vers nous, et nous en comptâmes onze rangées à environ trois milles. Le diamètre de la plus grande me parut, à cette distance, d'environ dix pieds. Heureusement le vent changea, et les colonnes s'éloignèrent, mais en me laissant une impres-

sion qu'il est impossible de définir; c'était un mélange d'étonnement, de terreur et d'admiration. C'eût été en vain que nous eussions voulu fuir : le cheval le plus léger, le vaisseau le plus rapide, n'égalent point leur célérité ; la persuasion où j'étais de ne pouvoir leur échapper me fit rester longtemps immobile à les contempler, de sorte qu'ensuite, boiteux comme je l'étais, j'eus de la peine à rattraper nos chameaux.

« Le lendemain, au point du jour, nous revîmes ces colonnes à deux milles de distance ; au lever du soleil, elles parurent comme un bois épais et obscurcissant le ciel, puis les rayons, pénétrant à travers, leur donnèrent l'air de véritables colonnes de feu ; alors tous nos compagnons furent au désespoir. Cependant elles disparurent, sans nous causer le moindre accident.

« Il n'en fut pas de même le jour suivant. A onze heures du matin, Idris nous cria : « Jetez-vous à terre, voici le simoun! » Je vis venir du sud-est un nuage aussi rouge que le pourpre de l'arc-en-ciel ; il avait environ vingt brasses de longueur, et n'était qu'à douze pieds au-dessus du sol ; il s'avançait avec une extrême rapidité, car à peine eus-je le temps de me détourner vers le nord pour me jeter à terre, que je sentis la chaleur qui me frappait le visage. Nous restâmes tous la bouche collée au sable comme si nous étions morts, jusqu'à ce qu'Idris nous avertit que nous

pouvions nous relever. Le météore était en effet passé, mais l'air était encore si chaud, que nous courions risque d'être suffoqués; pour moi, je sentis bien que j'en avais respiré une partie, et je fus dès ce moment attaqué d'une espèce d'asthme qui ne guérit que deux ans après.

« Ce vent terrible continua, au point que nous fûmes presque entièrement épuisés, et cependant son souffle était si faible, qu'à peine il aurait pu soulever une feuille d'arbre. Quand il eut cessé, nous étions dans le plus grand abattement, et nous n'arrivâmes à la halte qu'avec une difficulté extrême. »

Cependant la petite caravane poursuivait sa route; les colonnes de sable mobile, le simoun, la fatigue, la faim, la soif, tout contribuait à l'affaiblissement de nos pauvres voyageurs, que leurs pieds déchirés et couverts de pustules avaient peine à porter. Il ne restait pourtant pas deux manières de sortir de cette terrible situation : il fallait ou marcher, ou périr; car, s'ils avaient monté les chameaux, ils auraient été obligés d'abandonner leurs vivres et se seraient vus mourir de faim.

Le récit que Bruce a tracé des dernières journées de son voyage est si dramatique, que nous le citons en entier : « Le 27 novembre, nous voulûmes faire lever nos chameaux, mais ce fut en vain. Nous ne pûmes réussir qu'à en faire mettre

un sur ses jambes, et encore n'y avait-il pas été deux minutes, qu'il tomba et ne put plus se relever. De quelque côté que nous pussions nous tourner, la mort était devant nous. Nous manquions de force, de temps et de provisions. J'avais enduré jusqu'alors assez patiemment le mal que j'avais aux pieds; mais mes blessures étaient devenues insupportables, et je tremblais que la gangrène s'y mît; j'avais trois ulcères au pied droit, et deux au pied gauche, d'où coulait continuellement une grande quantité de pus.

« Nous remplîmes alors nos petites outres pour les porter sur nos épaules, mais elles ne contenaient pas assez d'eau pour les trois jours qu'il nous fallait, suivant mon calcul, pour nous rendre à Syène. Voyant que nos chameaux ne pouvaient absolument se lever, nous en tuâmes deux, afin que leur viande pût nous servir à défaut de pain ; nous trouvâmes dans l'estomac de ces animaux environ seize pintes d'eau.

« Toutes les personnes qui connaissent l'histoire naturelle savent que le chameau a deux réservoirs, dans lesquels il porte la quantité d'eau dont il a besoin pour tout le temps qu'il sait devoir en manquer dans les contrées où il est accoutumé à voyager. Quand il rumine ou qu'il mange, on le voit sans cesse tirer de ce réservoir des gorgées d'eau dont il se sert pour délayer ce qu'il a dans la bouche. Celle que nous trouvâmes dans

les chameaux que nous venions de tuer était un peu changée, un peu bleuâtre, mais elle n'avait ni mauvaise odeur, ni mauvais goût.

« Les faibles restes de notre misérable provision de pain noir et d'eau sale, qui nous avaient si longtemps soutenus au milieu des sables brûlants, étaient presque entièrement épuisés, et notre courage défaillait par l'incertitude du terme de notre voyage. La mort, la mort seule était partout devant moi; et dans ces affreux moments de douleur et de désespoir, le sentiment de l'honneur, loin de relever mon courage, me présentait tout ce qui pouvait ajouter à mon malheur; j'étais le seul tourmenté par ces peines secrètes; mes compagnons ne pouvaient ni les partager ni les sentir.

« Mon quart de cercle, ma pendule à secondes, mes télescopes, toutes les notes, toutes les descriptions, tous les dessins que j'avais faits depuis mon départ du Caire jusqu'à Safficha, où j'étais en cet horrible moment, furent mis en tas pour demeurer avec les carcasses de nos chameaux, et, au lieu de ces papiers si précieux, je me voyais réduit à n'emporter que la douloureuse certitude de ne pouvoir plus soutenir l'authenticité de mes voyages que par ma seule attestation, et d'être enfin obligé de renoncer à l'honneur que j'avais mérité en exécutant avec tant de constance, de fatigue et de dangers, une entreprise qu'on avait crue impraticable depuis plus de deux mille ans.

« Le 27, nous marchâmes pendant cinq heures et demie, et le soir nous nous arrêtâmes au pied de quelques arbres, les premiers que nous eussions vus depuis que nous avions quitté le Nil.

« Nous nous remîmes en marche le 28, et bientôt nous entrâmes dans un défilé étroit, entre des montagnes très-escarpées. Quelques instants après nous trouvâmes le lit d'un torrent où il y avait des arbres. Quoique malade et accablé de fatigue, je ne me fus pas plutôt un peu rafraîchi avec le reste de mon pain et de mon eau, que je tâchai de gagner une hauteur, afin de pouvoir jeter un coup d'œil sur la campagne. J'eus beaucoup de peine à grimper sur le haut de la colline, et je fus cruellement affecté de ne pas voir le Nil. La soirée était fort tranquille : en m'asseyant et en fermant les yeux, pour que rien ne pût me distraire, j'entendis très-distinctement le bruit des eaux, que je jugeai être celles de la cataracte. Mais le bruit venait du sud, et il semblait que nous avions dépassé la cataracte, néanmoins je ne doutai pas que ce fût le Nil.

« Persuadé qu'en continuant notre route au N. O. nous arriverions à Syène, je retournai vers mes compagnons ; il était déjà nuit, et je trouvai en revenant Idris, qui était en peine de moi et tâchait de suivre la trace de mes pas.

« Lorsque je fis part de ce que je venais de voir et d'entendre, un cri de joie suivit mon rapport.

Chrétiens, musulmans, païens, tous fondirent en larmes, tous s'embrassèrent les uns les autres, rendant grâces à Dieu de leur délivrance, m'exprimant leur gratitude des attentions continuelles que j'avais eues pour eux, durant ce pénible voyage, et me saluant par le nom de Abou Terege, c'est-à-dire père de la prévoyance, seule récompense qu'il fût en leur pouvoir de me décerner.

« Le 29 nous découvrîmes les palmiers de Syène, et dans la journée j'entrai dans la ville, où je fus bientôt installé, par les soins de l'aga, dans la même maison que j'avais habitée lors de mon premier séjour. »

L'aga, prévenu de la pénurie de notre voyageur, lui envoya immédiatement des pains de froment et plusieurs plats de viande; mais la seule odeur de ces viandes le fit évanouir. Revenu à lui, il essaya de vaincre sa répugnance; ce fut inutilement, et il demeura deux jours sans pouvoir avaler autre chose que du pain et du café.

Lorsqu'il se fut reposé, il obtint de l'aga des chameaux et une escorte, afin d'aller chercher ses précieux papiers, qu'il eut le bonheur de trouver intacts; puis il s'embarqua le 11 décembre sur un petit bâtiment qui se rendait au Caire, où il arriva le 10 janvier 1773.

Ici finit la vie aventureuse de James Bruce. Cependant il ne retourna pas immédiatement à

Londres; il se rendit d'abord à Paris, et de là, sa santé exigea un voyage en Italie; il ne revint en Angleterre qu'en 1774, et l'accueil qu'il reçut de ses concitoyens le paya de ses peines et de ses travaux. Ce ne fut toutefois qu'en 1790 qu'il publia la relation de ses voyages; dès 1776 il s'était retiré dans le lieu de sa naissance, et il y mourut le 27 avril 1794, âgé seulement de 65 ans.

CHAPITRE IV.

VOYAGEURS DU XIXe SIÈCLE EN ABYSSINIE.

§ 1. Salt.

Le succès de l'ouvrage de Bruce fut des plus brillants, tout le monde le lut, mais personne n'y ajouta foi, tant les faits parurent nouveaux et merveilleux. Ce livre était depuis près de trente ans sous les yeux du public, qui le considérait comme un roman, lorsque le témoignage de Salt, l'un de ces hommes trop rares dont la parole fait autorité et ne laisse point place au soupçon, vint confirmer la plupart des faits qu'on attribuait à l'imagination du narrateur. Les explorations modernes ont prouvé que, sauf quelques exagérations de pure vanité et un petit nombre de faits admis trop légèrement, Bruce a tracé un tableau aussi brillant que vrai du pays qu'il a visité.

M. Salt fut envoyé en 1805 en Abyssinie par lord Valentia, dont il était secrétaire, et qui était chargé d'une mission dans la mer Rouge. Salt ne put jamais parvenir jusqu'à Gondar; il s'arrêta à Antalou, à cause des troubles qui désolaient le

pays. Sa narration se trouve d'accord avec celle de Bruce sur la plupart des points, et nous avons eu soin de signaler les erreurs qu'il reproche à son devancier; Salt offre encore des détails assez curieux qui méritent d'être rapportés. Le voyageur, étant à Antalou, où se trouvait le ras et son armée, assista à une grande revue qu'il décrit ainsi :

« La cavalerie passa la première, et fit le tour du cirque au galop, chaque homme brandissant sa lance avec beaucoup d'agilité. Presque tous les chefs portaient en écharpe sur l'épaule, et fixé par une agrafe d'or sur la poitrine, un manteau, soit de satin, soit de velours noir avec des ornements en argent, et avaient la tête ceinte d'un bandeau de satin jaune, vert ou rouge, noué par derrière, et dont les bouts très-longs flottaient au gré du vent. Quelques-uns avaient remplacé cet ornement par une bande de peau, dont les poils hérissés rendaient leur aspect singulièrement farouche. Un petit nombre avait une corne d'or, s'élevant perpendiculairement au-dessus du front, en faisant une saillie en avant; plusieurs avaient un disque d'argent attaché sur la partie supérieure du bras gauche; d'autres avaient au bras droit des bracelets d'argent, de la forme d'un collier de cheval, et en nombre égal à celui des ennemis tués de leur main. Les chevaux étaient richement harnachés; les guerriers, d'un ordre inférieur, étaient vêtus de peaux de mouton bordées de bleu

et de rouge. Il y eut des combats simulés entre les cavaliers et les fantassins, et, parmi ceux-ci, entre les lanciers et les fusiliers.

« Après le spectacle, on entra dans une grande salle, où tout était préparé pour un repas somptueux ; la table était fort longue. Le ras se plaça sur une estrade à l'un des bouts, et nous fit asseoir près de lui sur une plus basse. Il n'y avait pas de bancs ; les chefs s'accroupirent à terre. Des galettes de tef de deux pieds et demi de diamètre étaient posées en pile sur les deux bords de la table, sur laquelle il y avait une file de plats contenant des *carrés* de volaille, du mouton, du beurre fondu et du lait caillé. Plusieurs beaux pains de froment ronds avaient été préparés pour le ras ; il les rompit, nous en donna les premiers morceaux, et distribua le reste aux chefs qui l'entouraient. A ce signal, les femmes esclaves, placées à différentes parties de la table, se lavèrent les mains à la vue du ras, puis trempèrent les pains de tef dans les plats et les offrirent aux convives.

« Durant ce temps, on tuait à la porte de la salle les bœufs réservés pour le festin. On renverse d'abord l'animal, puis avec un coutelas on lui sépare presque entièrement la tête du corps, et on enlève, avec toute la diligence possible, la peau d'un côté de la bête ; on ôte les poumons, le foie, les intestins, que dévorent les valets,

quelquefois sans prendre la peine de les nettoyer. La chair de l'animal, dont le cœur et la croupe passent pour les parties les plus délicates, est découpée en grands morceaux, dont les fibres palpitent encore lorsqu'on les apporte aux convives à la fin du repas. Le *broundou* était en morceaux inégaux, mais tenait ordinairement à un os par lequel les serviteurs le présentaient aux chefs. Ceux-ci en détachaient tour à tour, avec leurs couteaux recourbés, une grande tranche qu'ils découpaient ensuite en aiguillettes d'un demi-pouce de largeur, en le prenant avec les deux premiers doigts de la main gauche, puis le portaient à la bouche ; si un morceau ne plaisait pas à celui qui l'avait coupé, il était passé par celui-ci à un de ses inférieurs, et ils allaient quelquefois jusqu'à la septième main, avant qu'on en voulût.

« Tandis qu'on dévorait le broundou, dont il fut consommé une quantité vraiment incroyable, le maïs circulait abondamment. Les premiers convives rassasiés, d'autres d'un rang inférieur les remplacèrent, et mangèrent les restes de la chair crue. Un troisième, un quatrième, enfin un cinquième rang se succédèrent ; les derniers furent réduits à se contenter d'un pain de tef grossier ; ils furent même congédiés avant d'avoir pu manger suffisamment. »

Salt fut également témoin d'une chasse à l'hippopotame, dont Bruce n'avait pas eu le spectacle :

« Arrivés, dit-il, sur les bords du Tacazé, le cri de *gomari! gomari!* se fit entendre. Placés sur un rocher élevé et saillant, nous ne tardâmes pas à apercevoir à soixante pieds de distance un hippopotame qui, sans défiance, montra son énorme tête au-dessus de l'eau, en reniflant violemment, à peu près comme un marsouin. Trois des nôtres lui tirèrent leur coup de fusil; on le crut atteint au front; il regarda autour de lui en grondant et mugissant avec colère, et plongea aussitôt. On s'attendait à voir son corps flotter à la surface de l'eau; mais il reparut à la même place, avec plus de précaution, et sans avoir l'air déconcerté de ce qui venait de lui arriver. Nous fîmes feu de nouveau sans plus de succès que la première fois. On continua à tirer sur plusieurs autres de ces animaux; je ne puis assurer qu'aucun ait été blessé, même légèrement. Nos balles en plomb étaient trop molles pour pénétrer dans le crâne de ces gros animaux; elles rebondissaient constamment. Cependant, vers la fin du jour, devenus plus circonspects, ils se bornaient à mettre leurs narines hors de l'eau, qu'ils faisaient jaillir en l'air par la force de leur souffle.

« D'après mon observation, l'hippopotame ne peut pas rester plus de cinq ou six minutes de suite dans l'eau; il faut qu'alors il vienne à la surface pour respirer. Il plonge avec une facilité étonnante, car la limpidité de l'eau me permettait

de les distinguer à vingt pieds de profondeur. Je crois que ceux que nous vîmes n'avaient pas plus de seize pieds de long; la couleur de leur peau était d'un brun sale, comme celle de l'éléphant. »

§ 2. Salt, deuxième voyage (1809). — Pearce et Coffin (1805-1820).

En 1809, Salt fit un second voyage en Abyssinie, voyage tout aussi infructueux que le premier; sa narration contient peu de faits nouveaux, si ce n'est ceux qui ont rapport à l'histoire politique de ce pays; car, en 1803, il y avait laissé son domestique, Nathaniel Pearce, homme qui ne manquait pas d'instruction. Pearce, de concert avec un nommé Coffin, resté avec lui, avait rédigé un journal exact de tout ce qui s'était passé depuis le départ de son maître, et Salt y puisa de nombreux documents.

Pearce resta encore dix ans en Abyssinie; il réussit à s'échapper en 1819, et se rendit au Caire, où il mourut, léguant à Salt, alors consul général d'Angleterre en cette ville, tous ses papiers et manuscrits, avec prière de les publier; la mort de Salt l'empêcha de remplir cette promesse, qui fut mise à exécution seulement en 1831, par les soins de M. Hales. Dans le chapitre suivant, nous aurons occasion de citer ses observations sur les mœurs des Abyssiniens. La

partie la plus importante de son livre est celle qui traite des événements arrivés pendant le séjour de Pearce; nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui seront curieux de connaître à fond l'histoire de l'Abyssinie.

§ 3. Gobat, Aichinger et Kugler (1829-1837).

Abraham, savant éthiopien, étant venu au Caire vers 1808, le consul de France conçut l'idée de lui faire traduire le Nouveau Testament en langue anharique; son manuscrit tomba entre les mains de la Société biblique de Londres, qui le fit imprimer, et qui engagea la Société des missions de l'église anglicane à envoyer deux missionnaires en Abyssinie; le choix tomba sur MM. Samuel Gobat et Christian Kugler, qui, accompagnés d'Aichinger, charpentier chrétien, débarquèrent à Massahouah à la fin de décembre 1829. Les trois voyageurs se mirent en route le 12 janvier 1830, et, après quatre semaines de marche, ils arrivèrent à Adigrat dans le Tigré, où ils furent accueillis favorablement par Sabagadis, souverain de cette province. Bientôt les missionnaires se séparèrent: Kugler et Aichinger demeurèrent dans le Tigré, et Gobat se rendit à Gondar.

Le gouverneur du Sémen, Oubi, était campé sur une montagne voisine de Gondar. Ce jeune homme avait acquis une grande influence quoi-

qu'il dépendît du roi de l'Amhara. Gobat, instruit qu'il devait bientôt partir avec son armée, courut à sa rencontre. Aussitôt qu'Oubi eut aperçu le missionnaire, il descendit de sa mule, et le fit asseoir à son côté. L'Anglais lui fit alors présent d'une jolie paire de pistolets qui plurent beaucoup au jeune chef; puis il lui offrit un exemplaire des *quatre Évangélistes*, de la nouvelle traduction; Oubi ouvrit le livre, le parcourut, et dit qu'il l'acceptait avec le plus grand plaisir. « Mais, ajouta-t-il, pourquoi es-tu venu dans ce misérable pays, livré à la guerre et aux troubles?

— Je connaissais l'état de Gondar, mais je crains Dieu, et je sais qu'au milieu du désordre et des guerres, l'Éternel règne pour protéger ceux qui l'invoquent. »

Alors Oubi, se tournant vers ses officiers, s'écrie : « Voilà un vrai blanc, oui, c'est la perle des blancs. » Ensuite il appela quelques prêtres, leur recommanda l'étranger, et les rendit responsables de sa sûreté.

Ils le conduisirent chez l'abbouna, le seul personnage dont l'autorité fût alors reconnue à Gondar. Le quartier qu'il habite est toujours sûr au milieu des plus grands désordres; aucun chef militaire n'oserait y pénétrer par force.

Le roi régnant était âgé de quatre-vingt-six ans. Ce fantôme de souverain logeait dans une petite maison ronde, bâtie sur les ruines du pa-

lais. Trois salles et quelques petites chambres se trouvaient encore en assez bon état ; mais le désordre de leur ameublement annonçait que depuis longtemps elles n'avaient pas été habitées. Le roi n'occupait qu'une seule pièce, divisée en deux par un rideau blanc. Néanmoins, malgré l'aspect misérable de tout ce qui l'entourait, le monarque ne manquait pas d'une certaine dose d'orgueil et de jactance. — As-tu jamais vu, demanda-t-il un jour à Gobat, un palais aussi magnifique que le mien? — La réponse affirmative lui causa un étonnement extrême , et il reprit ainsi : — Quoi ! il existe encore des hommes qui peuvent en construire de semblables !

Au commencement de 1831, le missionnaire revint dans le Tigré, et passa deux ans à Adoua avec ses compagnons; Kugler y mourut, et Aichinger tomba sérieusement malade. Les cris et les hurlements que , suivant l'usage , les Abyssiniens poussèrent au moment où Kugler expira, tourmentèrent Aichinger. Gobat représenta aux assistants que ces lamentations bruyantes fatiguaient le malade, ne faisaient aucun bien au mort, et que ceux qui aimaient véritablement Kugler devaient se résigner à la volonté de Dieu. Les auditeurs convinrent qu'il avait raison; la nuit se passa dans un morne silence, et Aichinger recouvra la santé.

Au moment où Gobat quittait l'Abyssinie, il vit

M. Ruppel, qui y était entré par la Nubie. Depuis trois ans Ruppel est de retour, mais la relation de son voyage n'est pas encore publiée. Gobat retourna à son poste en 1834, avec M. Isenberg, tous deux accompagnés de leurs femmes, et déterminés à se fixer dans ce pays, où ils sont encore en ce moment.

§ 4. Combes et Tamisier (1835-1837).

Depuis cent trente-cinq ans, aucun Français n'était entré en Abyssinie, quand deux jeunes gens, poussés uniquement par l'amour des aventures, abordèrent à Massaouah en avril 1835. Au village de Emni Harmas, ils rencontrèrent les deux familles anglaises qui y étaient établies. « Quoiqu'il y eût d'autres blancs dans le pays, nous fûmes, dès le moment de notre arrivée dans ce lieu, l'objet d'une vive curiosité. Nous avions déjà remarqué que, chaque fois que nous ôtions nos bonnets, les Abyssiniens manifestaient une surprise dont nous n'avions pas encore cherché à pénétrer la cause. Cet étonnement fut si général parmi les curieux d'Emni Harmas, au moment où nous découvrions nos têtes, que nous ne pûmes nous empêcher d'interroger notre interprète ; il nous apprit que c'étaient nos cheveux noirs qui fixaient ainsi l'attention de ses compatriotes, car ils s'étaient imaginé, parce qu'ils n'avaient vu que

des Anglais ou des Allemands, que tous les blancs devaient avoir les cheveux blonds, et ils ne pouvaient se lasser d'admirer la couleur de notre chevelure, qu'ils trouvaient bien supérieure à celle des autres Européens qu'ils avaient vus avant nous. Nous fûmes très-étonnés nous-mêmes de voir des noirs, pour qui une peau blanche est si précieuse, donner la préférence aux bruns sur les blonds. »

Le 2 mai, Combes et Tamisier entrèrent à Adoua; les environs étaient occupés par une armée, dont les généraux accueillirent bien les voyageurs, qui ne tardèrent pas à se mettre en route avec elle.

Après de longues marches, on vint camper auprès de Devra-Damo, montagne presque inaccessible. Là se trouvait encore l'Anglais Coffin, qui s'y était retiré lors de la mort du chef auquel il avait voué ses services.

Combes et Tamisier suivirent l'armée, d'abord à Axoum, puis sur les bords du Tacazé. On était au mois de juillet; déjà les pluies avaient gonflé les rivières, et le lit du fleuve avait quatre-vingt-dix pieds de largeur; son courant était impétueux. Beaucoup de soldats commençaient à tenter le passage; ils avaient de l'eau jusqu'au cou, et se soutenaient à l'aide de leur lance; ils portaient leurs effets avec la main gauche; les femmes et les enfants traversèrent avec beaucoup de diffi-

culté sur des mulets, que des hommes tiraient par la bride. « Nous remarquâmes avec plaisir les secours que les forts prodiguaient aux faibles; quatre nègres, aux formes athlétiques, se montraient infatigables. Nous étions sur le bord de la rivière, et les Abyssiniens, persuadés que nous redoutions de la traverser, s'avancèrent pour nous prêter leur secours; mais, lorsqu'ils furent près de nous, nous nous élançâmes dans les eaux, et nous disparûmes à leurs yeux. Toute la troupe était assemblée sur le rivage; la frayeur était à son comble, et, quand nous reparûmes, leur étonnement se manifesta par des cris de joie universels; on nous avait crus noyés ou emportés par les crocodiles; ils prétendirent alors que nous étions des diables, et que nous connaissions l'eau. Quand nous eûmes atteint l'autre bord, tout le monde nous entoura pour nous complimenter. Cette circonstance, si simple en elle-même, nous rehaussa dans l'esprit de la troupe, qui nous prit pour des êtres extraordinaires parce que nous savions nager. »

Bientôt après, Combes et Tamisier arrivèrent à Devra-Tabour, résidence de Ali, ras du Samen, qui conçut pour eux une vive amitié, et voulut absolument les retenir, en leur faisant les offres les plus séduisantes. Ce ne fut qu'en feignant de renoncer à leurs projets de départ qu'ils réussirent à s'échapper. Ils traversèrent le Bachilo,

rivière qui forme la limite du territoire occupé par les Galla; ils coururent les plus grands dangers chez l'un des roitelets entre lesquels le pays est partagé. Soupçonnés en leur qualité de blancs de posséder d'immenses richesses, ils furent complétement dépouillés; on leur enleva jusqu'à leurs manuscrits; ensuite on les renferma dans une chaumière, pour leur faire avouer où ils cachaient leurs trésors; ils furent même condamnés à mort, et les bourreaux se présentèrent à eux. Mais la reine s'était intéressée à leur sort; elle leur fit dire par celui qui leur portait des vivres que Dieu est grand, et qu'ils ne devaient pas perdre tout espoir. Après quelques jours de captivité on les remit en liberté, et la reine elle-même leur rendit leurs manuscrits et d'autres objets.

De là ils se rendirent auprès de Sahlé-Sellassi, roi de Choa, qui résidait à Angolala. Ce monarque, passionné pour l'industrie, veut qu'on exécute sous ses yeux tous les travaux manuels. Persuadé, comme la plupart des Orientaux, que les Européens sont doués de connaissances universelles, Sahlé-Sellassi ne pouvait croire que nos deux voyageurs ne fussent pas des ouvriers, et avait bonne envie de les retenir; il les questionna sur les arts et sur les métiers, mais ils se gardèrent bien de se vanter de la moindre connaissance. Le roi les mena dans ses ateliers, car, aussi rusé qu'Ulysse, il pensait qu'à la vue des instruments

de travail, les voyageurs ne pourraient se contenir; mais, plus prudents qu'Achille, ils regardèrent sans mot dire et sans toucher à rien. Une autre fois il vint dans l'idée du roi que les étrangers pourraient bien être médecins, et il leur présenta une quantité de médicaments d'Europe venus par les Indes; cette tentative ne réussit pas mieux que la précédente. Malgré leur nullité, Sahlé-Sellassi ne cessait de leur montrer une bonté toute paternelle. Enfin, après avoir épuisé tous les moyens de séduction, il les laissa partir à son grand regret.

Les principaux chefs du Choa sont généreux et magnifiques; tous les gouverneurs accueillirent Combes et Tamisier avec la plus grande bienveillance.

L'autorité de Sahlé-Sellassi s'étend sur une partie du pays habité par les Galla-Borena, qui sont idolâtres et montrent un vif désir d'être instruits. D'après une conversation avec un choum, nos deux voyageurs sont persuadés que des missionnaires habiles, qui oseraient s'aventurer chez ces tribus sauvages, mais hospitalières et bonnes, parviendraient aisément à les réunir sous une même loi, et que tous les Galla qui vivent aujourd'hui sans croyance et sans liens communs, formeraient alors une nation grande et intéressante, en adoptant notre sainte religion.

Le 3 janvier 1836, les deux Français traversè-

rent le Nil à la nage ; les hommes et les femmes qui cheminaient avec eux se dépouillèrent de leurs vêtements, les enfermèrent dans des outres, qu'ils attachèrent sous leur poitrine, et arrivèrent ainsi sur le bord opposé. Avant de s'engager dans le fleuve, on avait eu grand soin de jeter des pierres et de pousser de grands cris, afin d'effrayer les crocodiles et les hippopotames, qu'on voyait quelquefois paraître à la surface.

Les habitants du Gojam se montrèrent très-hospitaliers. L'entrée des voyageurs à Bichana offrit une singularité remarquable. « On se précipita sur nos pas, disent-ils ; les commerçants ne songèrent plus à s'occuper de leurs affaires ; les prêtres, les principaux personnages, les femmes arrivèrent à la fois. On nous entourait, on nous pressait à nous suffoquer ; tout le monde voulait nous voir en même temps, et de tous côtés on laissait échapper ces paroles : *Negous matta* (le roi est arrivé). Nous ne comprenions pas d'abord le véritable sens de ces paroles, mais à force de les entendre répéter si souvent, le souvenir d'une tradition abyssinienne, suivant laquelle un blanc doit un jour régner dans le pays, nous vint à la mémoire, et nous donna l'explication de notre royauté improvisée. Dans le Choa, cette tradition n'est guère accréditée que chez les grands, qui s'en effraient, tandis qu'en deçà du Nil elle est incarnée chez le peuple. »

La route conduisit ensuite nos voyageurs dans le Beghemder, où règne Ras-Aly, dont ils n'avaient pas eu à se louer; la renommée avait répandu dans tout le pays le bruit des scènes qui s'étaient passées pendant leur séjour dans la capitale. « A Moula, disent-ils, plusieurs soldats qui ne nous connaissaient pas nous racontèrent *nos exploits ;* ils nous apprirent que deux blancs, qu'on avait cherché à retenir prisonniers, avaient mis Devra-Tabour en émoi, avaient bravé la puissance du ras et de ses troupes, et s'étaient éloignés triomphants de cette ville; le prince les avait fait longtemps poursuivre, déterminé à les reléguer sur quelque montagne inaccessible, pour les punir d'avoir désobéi à ses volontés; mais il avait renoncé à ses projets, parce qu'on lui avait prédit que s'il exerçait la moindre violence contre ces étrangers, il attirerait la vengeance céleste sur tout le pays et sur lui-même. »

Quoiqu'Ali eût été informé de l'arrivée des blancs, il feignit de l'ignorer; cependant, quand il eut appris par un de ses pages qu'ils venaient de visiter le royaume de Choa, il leur envoya plusieurs émissaires, afin de savoir si la puissance de Sahlé Sellasi, était aussi formidable qu'on le prétendait. Ils furent en butte à mille petites vexations, toutes dirigées par un page que le Ras leur avait donné sous prétexte de les servir ; ce jeune homme mit tout en œuvre pour vo-

ler nos étrangers, afin probablement de les forcer à rester au service du Ras. Un domestique leur enleva un jour une ceinture contenant la moitié de leur fortune, neuf talaris ou 45 francs ; mais le voleur, effrayé de l'énormité de la somme, la leur rapporta le lendemain. Dès ce moment, ils redoublèrent de précautions, et résolurent de s'éloigner de la ville à l'improviste; ce qui ne les empêcha pas d'être victimes de la perfidie d'un guide qui trouva moyen de leur voler quelques bagatelles.

Le 25 janvier, Combes et Tamisier arrivèrent à Gondar, qui ne leur offrit que des restes de son ancienne grandeur. Lic Iaischo, l'un des juges, et, suivant Ruppel, le seul honnête homme de l'Abyssinie, les reçut avec une grande joie, et leur fut d'un grand secours dans les recherches qu'ils firent pour vérifier et compléter les annales déjà données par Bruce. Il leur communiqua la liste des livres qui composaient autrefois la bibliothèque des rois, et qui se trouvent aujourd'hui dispersés dans les divers monastères et chez les riches particuliers. Ce catalogue contient quatre-vingt-quinze articles. Les ouvrages sont écrits en différentes langues. La plupart ont été apportés par les Abouna venus d'Alexandrie.

« Peu de jours après notre arrivée, nous reçûmes, disent les voyageurs, une visite qui nous

fut bien agréable; nous vîmes entrer une vieille femme qui demanda si nous étions Français. Les Abyssiniens, en général, ne connaissent que la grande division des blancs et des noirs : nous fûmes donc étonnés de la science de cette femme pour qui le nom de Français n'était pas inconnu; nous ne pûmes lui taire notre surprise, et voici ce qu'elle nous apprit : — Je n'étais encore qu'une enfant, lorsque des marchands m'enlevèrent à ma famille; ils me conduisirent au Caire, et me vendirent à un bey qui me renferma dans son harem. Quoique aujourd'hui vous me voyiez vieille et ridée, j'étais alors jeune et agréable, et mon maître me couvrit de parures et de bijoux; j'étais heureuse, lorsque les troupes françaises, conduites par Bonaparte et Kléber, bouleversèrent le Caire; l'on me rendit à la liberté que je ne désirais pas; on m'enleva une grande partie de mes richesses, mais je parvins à sauver mes bijoux, et je me rendis à Jérusalem, où un prêtre abyssinien, qui faisait son pèlerinage, me convertit au christianisme; car, trop jeune pour avoir une religion, lors de mon arrivée en Égypte, on m'avait fait musulmane, et je revins dans mon pays natal que je ne regrettais plus. Quoique les Français m'aient beaucoup nui en me délivrant de l'esclavage, néanmoins je les aime; ils sont entreprenants, courageux et ne sont pas avides comme nos soldats. Je n'ai vu

Kléber qu'une seule fois, mais je ne l'oublierai jamais. Je m'estime heureuse de voir dans ma patrie des hommes de votre nation, et j'espère que vous viendrez prendre mon café. — Le jour suivant, nous passâmes plusieurs heures chez elle, car il nous était doux de parler, en Abyssinie, de notre armée et de ses généraux. Cette femme nous apprit que, peu de temps avant, un Abyssinien, attaqué d'une maladie incurable, s'était coupé la gorge avec un rasoir; cet événement avait fait une vive sensation, parce que le suicide n'est pas dans les mœurs abyssiniennes. »

Les voyageurs, se trouvant sans argent, empruntèrent dix talaris au plus riche marchand de la ville, qui donna la somme avec toute confiance, et il fut convenu qu'ils lui paieraient l'intérêt au taux du pays, qui est de dix pour cent par mois; ils étaient certains de le rembourser promptement, car ils avaient laissé un dépôt dans le Tigré avant de partir pour Choa.

Les Français, reposés par un séjour de deux semaines, quittèrent Gondar, et suivirent la route parcourue par Bruce en venant de Massaouah. Parvenus sur les bords du Tacazé, ils furent témoins d'une aventure tragique, qu'ils racontent ainsi : « Les pluies avaient cessé depuis longtemps; le Tacazé roulait paisiblement son onde limpide, et au lieu où nous le traversâmes

il y avait à peine deux pieds d'eau : son lit était large et la vallée pittoresquement décorée ; des arbres gigantesques et vigoureux s'élevaient sur les deux rives, et de jolis petits singes se poursuivaient sur les branches; de tous côtés on distinguait des traces d'éléphant, et, au moment même du passage, nous aperçûmes deux de ces monstrueux animaux qui disparurent à travers les arbres de la montagne. Nous avions rencontré sur notre route un grand nombre d'hommes et de femmes qui vinrent stationner avec nous sur les bords de la rivière : au soleil couchant nous allumâmes des feux qui éclairèrent toute la vallée ; une flamme ardente et soutenue s'élevait à travers un magnifique feuillage, et les ombres colossales des arbres qui formaient sur nos têtes une voûte de verdure tremblaient autour de nous. Le firmament était azuré et scintillant d'étoiles ; son éclat et sa pureté contrastaient avec les teintes livides que nos brasiers répandaient aux environs ; la température de la nuit était douce, et nous contemplions ce beau spectacle en silence.

« Nous avions fait balayer une place, le long d'un arbre mort, horizontalement couché; cet arbre était creux et servait de demeure à un serpent qui, réveillé par les vives sensations de la chaleur, releva la tête; il se disposait à sortir, lorsqu'un de nos domestiques qui l'aperçut,

poussa un cri de frayeur et donna l'alarme; nous saisîmes tous de gros bâtons, et nous en assénâmes plusieurs coups au reptile qui fut divisé en quatre tronçons, que nous fîmes brûler dans notre feu; ainsi délivrés de ce dangereux ennemi, nous nous endormîmes, mais notre sommeil ne fut pas de longue durée.

« Un Abyssinien possédait un bœuf malade; à la halte il l'avait tué, espérant en vendre la viande à la troupe. Lorsque le bœuf fut écorché et dépecé, on suspendit ses membres aux branches des arbres, et chacun se coucha.

« Tout le monde reposait depuis plus d'une heure; la flamme brillante de nos feux avait pâli, et ils étaient presque éteints; on n'entendait plus que la voix sombre de l'hyène, et le cri sauvage de l'hippopotame n'était alors qu'un rauque et sourd mugissement; tout à coup un rugissement féroce, qui se fit entendre à nos côtés, glaça d'effroi nos compagnons assoupis qui s'éveillèrent en sursaut et coururent à leurs armes; un lion à l'œil enflammé, attiré sans doute par l'odeur du sang qu'on venait de répandre, se précipita avec furie sur quelques malheureuses femmes, qui pressaient dans leurs bras de pauvres petits enfants encore à la mamelle. Avant que nous eussions eu le temps de nous lever et de songer à nous défendre, le lion avait fait un effroyable carnage; on entendait des cris lamentables et des plaintes de

mourants. Les Abyssiniens tremblaient; nous avions arraché de leurs mains deux lances, et notre bras gauche était armé d'un bouclier; les plus intrépides de la troupe s'étaient groupés autour de nous, le sabre ou la lance au poing; le lion qui ne rencontrait plus de victimes éparses, rôdait autour de nous; nous avions formé un carré, et, immobiles, nous présentions la pointe de nos armes à notre formidable ennemi, qui brandissait sa queue et poussait des rugissements saccadés; ses regards étincelaient, nous suivions tous ses mouvements avec une attention soutenue, et il cherchait vainement à nous surprendre; nous nous tenions toujours sur la défensive, et nul de nous ne songeait à attaquer ce terrible adversaire, qui bondissait avec rage, et semblait s'irriter de notre apparente impassibilité. Enfin, fatigué sans doute par notre résistance inerte, le lion se précipita de nouveau sur les victimes qu'il avait déjà immolées, les déchira de ses griffes, saisit entre ses dents un malheureux enfant qui se plaignait encore, et s'éloigna en grondant : de temps en temps il détournait la tête, et paraissait regretter de nous abandonner ainsi le champ de bataille; nous crûmes plusieurs fois qu'il allait revenir sur ses pas; mais, heureusement pour nous, il disparut bientôt dans les ténèbres.

« Délivrés d'un danger si terrible, nous nous empressâmes autour des cadavres; nous trouvâ-



mes une femme qui respirait encore; nous visitâmes ses blessures, et nous vîmes qu'elle était à peine égratignée, et que sa vie ne courait aucun danger. Lorsqu'elle fut remise de sa frayeur, elle jeta les yeux autour d'elle, et demanda son enfant; personne n'osa lui répondre. Elle comprit notre silence, et, poussant d'horribles cris, elle s'arracha les cheveux et se déchira le visage; nous cherchâmes vainement à la calmer et à la retenir; elle était debout et voulait, disait-elle, se mettre à la poursuite du lion et lui ouvrir les entrailles de ses ongles; mais, écrasée sous le poids de sa douleur, elle retomba épuisée de fatigue et demeura longtemps sans donner aucun signe de vie. Lorsqu'elle sortit de sa léthargie, elle était plus tranquille, elle versa d'abondantes larmes, et attendit avec quelque résignation.

« Les fuyards étaient revenus, et comme personne n'osait plus se livrer au sommeil, nous nous occupâmes à ensevelir les morts; sous les arbres solitaires de la vallée, nous creusâmes une grande tombe d'un pied de profondeur, et nous y déposâmes cinq cadavres défigurés. Après avoir rempli ce pieux devoir, nous nous éloignâmes tristement de ce lieu fatal; nous reçûmes les félicitations de nos compagnons d'armes, et plusieurs d'entre eux nous appelaient leurs sauveurs. »

Le 21 février, les voyageurs revirent Axoum, et bientôt après ils se trouvèrent à Adoua, au mi-

lieu de leurs amis les missionnaires. Ils apprirent que Coffin avait abandonné le Devra Damò, et que, nommé choum d'un village, il était déterminé à passer ses jours en Abyssinie ; nos compatriotes se joignirent à une caravane qui allait à Massaouah, et le 17 avril, ils s'embarquèrent pour l'Égypte.

CHAPITRE V.

Mœurs, coutumes, usages des Abyssiniens.

La royauté en Abyssinie est et a toujours été héréditaire dans une famille qui descend, dit-on, en droite ligne de Salomon et de la fameuse reine de Saba. Lorsqu'à sa mort, cette reine remit le pouvoir aux mains de son fils Ménilek, elle lui fit jurer que la couronne serait toujours conservée dans la famille de Salomon, et qu'aucune femme ne pourrait être appelée à régner. En vertu de cette loi fondamentale, tous les membres de la famille royale sont relégués sur la haute montagne de Devra Damò, et ils sont détenus prisonniers jusqu'à leur mort, ou jusqu'à ce que la succession au trône leur soit ouverte.

Il n'y a ni loi ni coutume qui oblige de décerner la couronne au fils aîné. Quand un roi meurt, si ses fils sont assez avancés en âge pour être en état de régner, et qu'ils n'aient point été relégués sur la montagne, l'un d'eux s'empare du trône ; mais si les héritiers sont exilés, le premier ministre nomme seul le roi, et ordinairement il choisit un

enfant pour le rendre esclave de ses volontés. Durant la minorité, on confie la régence à deux ou trois personnages influents de la cour; ce sont ordinairement des gouverneurs de province qui ont le titre de béthoudet ou de ras. Le conseil est présidé par une femme qui porte le nom d'éteghé ou régente. Les rois d'Abyssinie qui voulaient donner à leurs parentes le droit d'être nommées régentes après leur mort, les faisaient couronner de leur vivant. L'éteghé conserve la régence tant que dure la minorité; l'éducation du jeune prince et tous les soins du gouvernement sont entre ses mains.

Suivant Bruce, la couronne ressemble à une mitre d'évêque. C'est une espèce de casque qui couvre le front, les joues et le cou; elle est doublée de taffetas bleu, et le dessus est d'or et d'argent travaillé en filigrane. Au haut de cette couronne, il y a une boule de verre rouge dans laquelle sont plusieurs clochettes de différentes couleurs.

Le père Paëz nous a transmis le récit du couronnement de Socinios, qui se fit dans la ville d'Axoum, avec toutes les cérémonies usitées au sacre des premiers rois d'Abyssinie.

« Cette pompe, dit-il, commença le 18 de mars 1608; tous les grands officiers de l'État, tous les courtisans se parèrent de la manière la plus riche et la plus brillante. Le roi, habillé de damas pourpre, portait une chaîne d'or autour du

cou, et avait la tête nue; il parut monté sur un cheval richement caparaçonné et accompagné de toute sa noblesse; il passa la première cour et suivit le pavé qui conduit devant l'église; là, il rencontra les jeunes filles des umbaras ou juges suprêmes, et un grand nombre d'autres vierges de familles nobles qui l'attendaient à droite et à gauche de la cour.

« Deux des plus nobles de ces jeunes filles tenaient dans leurs mains, et à la hauteur de la poitrine, un petit cordon de soie cramoisie d'une texture peu serrée, et qui traversait la cour, comme si elles avaient voulu barrer le chemin par où le roi devait entrer dans l'église; quand la corde tendue l'arrêta, les vierges lui demandèrent qui il était; à quoi il répondit: —Je suis votre roi, le roi d'Éthiopie. —Et soudain elles répliquèrent: Vous ne passerez pas, vous n'êtes pas notre roi.

« Le roi recule alors de quelques pas, puis il se présente encore pour passer, et la corde est tendue de nouveau, et les jeunes filles lui redemandent: Qui êtes-vous? — Je suis votre roi, le roi d'Israël. —Vous ne passerez point, vous n'êtes pas notre roi.

« Le roi se retire encore, mais il revient pour la troisième fois d'un air plus décidé, et les vierges inflexibles, tendant leurs cordes, répètent leur première question: — Je suis votre roi, le roi de Sion, répond le monarque, et, tirant son épée, il

coupe la corde en deux, aussitot toutes les vierges s'écrient : — Cela est vrai, vous êtes notre roi, le roi de Sion; ensuite elles entonnent un *alleluia*, et leur chant est accompagné par la cour et par toute l'armée campée dans la plaine. On fait des salves de mousqueterie, les tambours et les trompettes retentissent, et au milieu des réjouissances et des acclamations, le roi s'avance jusqu'au pied du grand escalier de l'église, où il descend de cheval et s'assied sur une certaine pierre qui semble avoir été un autel d'Anubis.

« Après le roi, vient le gardien du livre de la loi, lequel représente Azarias, fils de Zadoch; ensuite paraissent les douze umbaris ou juges suprêmes, successeurs des anciens des douze tribus, lesquels accompagnèrent Menilek, fils de Salomon, quand il apporta de Jérusalem le livre de la loi, puis vient l'abouna à la tête du clergé séculier, puis l'éteghé à la tête des moines, et enfin toute la cour qui passe entre les deux bouts du cordon de soie que le roi a coupé et qui est resté sur le pavé.

« Le roi est oint et couronné; après quoi, il monte les marches de l'église, accompagné par les prêtres qui chantent des hymnes et des psaumes; il s'arrête vis-à-vis d'un creux qu'on fait exprès dans l'une des marches, et là, on le parfume avec de l'encens, de la myrrhe et de l'aloès. On célèbre le saint sacrifice de la messe, et, après avoir com-

munié, le roi retourne au camp. On consacre quatorze jours aux festins, aux exercices militaires et aux réjouissances de toute espèce. »

Voici actuellement ce que dit Bruce sur la manière dont le roi est oint : « On lui verse sur la tête de l'huile d'olive, et, pour la faire pénétrer dans ses longs cheveux, il se frotte avec ses deux mains de la même manière que ses soldats se frottent la tête de beurre. »

Autrefois on ne voyait jamais le visage du roi ni aucune partie de son corps, à l'exception de ses pieds qu'il faisait paraître de temps en temps. Il s'assied dans une espèce d'alcôve ou de balcon, dont le devant est garni de jalousies et de rideaux; et, en outre, il couvre son visage toutes les fois qu'il rend la justice.

Tous les matins, avant le jour, un officier s'arme d'un long fouet qu'il fait claquer devant la porte du palais, en produisant beaucoup de bruit. Il chasse, par ce moyen, les hyènes et les autres bêtes féroces qui infestent la ville pendant la nuit, et en même temps, il donne le signal du lever du roi. Le monarque se place à jeun sur son trône pour rendre la justice jusqu'à huit heures, heure à laquelle il va déjeuner.

Les attributs de la royauté sont un cheval blanc dont la tête est garnie de clochettes d'argent et un bandeau d'étoffe de soie blanche, ou bien plus souvent de mousseline qui lui couvre le front, se

noue par un double nœud placé derrière la tête, et dont les bouts flottent sur les épaules.

Toutes les fois qu'on paraît en présence du monarque, il faut qu'on se prosterne. On commence par se laisser tomber sur les genoux, puis sur les mains, après quoi on incline la tête et le corps jusqu'à ce que le front touche à terre, et si on a une réponse à attendre, on reste dans cette posture jusqu'à ce que le roi ordonne de se relever.

Le trône des rois d'Abyssinie était autrefois d'or. Il formait un carré long, assez semblable à nos sophas; on le recouvrait de riches tapis et d'étoffes brochées en or; il y avait des marches sur le devant. C'était un crime de haute trahison que de s'asseoir sur le siége du roi, et le coupable était immédiatement mis en pièces, à moins que ce ne fût un étranger ignorant la coutume du pays.

Les rois sont au-dessus de toutes les lois; ils jouissent d'une autorité sans bornes en matière religieuse comme en matière civile. Toutes les terres du royaume et la personne même des sujets appartiennent au monarque, parce que tout Abyssinien naît esclave, et s'il jouit de quelque rang dans la société, ce n'est jamais que par les dons du prince, et non à cause de ses parents qui ne sont comptés pour rien.

Le monarque juge souvent lui-même les crimes capitaux, et son jugement est toujours regardé

comme favorable. Jamais il ne condamne un homme à mourir, la première fois qu'il est coupable, à moins que cet homme ait commis un parricide ou un sacrilége.

Lorsque deux Abyssiniens ont un différend, ils peuvent choisir un juge quelconque, et, dans ce cas, la décision n'est valable qu'autant que l'un des plaignants n'en appelle pas immédiatement à la justice du gouverneur; si ce premier jugement n'est pas accepté, les deux adversaires se rendent ensemble devant la demeure du choum, et poussent des cris étourdissants jusqu'à ce qu'on ait consenti à les admettre.

Lorsqu'un homme a commis un vol, il est arrêté par celui qui en est victime ou bien par les agents du roi qui nouent leur toile avec celle du coupable, et il est extrêmement rare que celui-ci cherche à s'évader en abandonnant son vêtement.

Quand il s'agit d'un meurtre, si le fait est suffisamment prouvé devant le magistrat, celui-ci prononce la peine capitale; si le mort n'a d'autres parents qu'une femme, elle doit toujours porter le premier coup au meurtrier, lors même qu'elle aurait un mari, des alliés ou des amis disposés à venger son offense.

La loi permet aux parents du mort de transiger avec le coupable, une fois que l'arrêt est rendu; la rançon ordinaire est de cent têtes de bétail. Si le coupable est exécuté, ses parents ont le droit de

lui donner la sépulture. Pearce raconte à ce sujet un fait assez plaisant dont il fut témoin : « Une femme, dit-il, amena devant le ras un malheureux qu'elle accusait d'avoir tué son mari. Le fait ayant paru constant, le ras dit à cette femme : — La loi met à votre disposition le meurtrier, faites-en ce qu'il vous plaira. La femme répondit : — Je suis seule, je n'ai aucun parent dont je puisse réclamer l'assistance, je n'ai ni lance ni couteau. — Eh bien ! vous pouvez le pendre si bon vous semble. — Comment faire? J'ai bien un mush-charn (une lanière), mais je ne pourrai seule venir à bout de cette opération. Le ras ordonna donc à quelques esclaves de prêter aide à cette femme, pour qu'elle pendît le meurtrier à un arbre qui se trouvait sur une pelouse en face de la maison. — Dieu vous garde mille ans ! dit-elle au ras, puis elle ajouta à voix basse : Les parents sont là fort à propos, et n'auront pas grand chemin à faire pour le conduire à l'église.

« Quelques esclaves furent chargés de l'exécution. Arrivés à l'arbre fatal sur lequel on pouvait monter comme à une échelle, ils aidèrent la femme à y monter, et là, désignant du doigt la branche la plus convenable pour y attacher le mush-charn dont elle tenait un des bouts à la main, l'un des esclaves attacha la lanière au cou du meurtrier, de manière que les mains de celui-ci, placées entre les branches et le cuir, en arrêtas-

sent l'étreinte; après quoi, il dit à la femme de tirer pendant qu'il ôterait la pierre sur laquelle on avait placé le patient. La femme, après avoir tiré le lacet, descendit de l'arbre, et considérant le pendu : « Béni soit, s'écria-t-elle, la justice du ras qui a daigné venger la mort de mon pauvre époux ! Tout méchant qu'il était, je lui suis restée fidèle. » Quelques instants après, la foule ayant répété plusieurs fois que le patient avait cessé de vivre. — Oui, reprit la femme, il est mort, Dieu merci ! mais il n'emportera pas mon mush-charn en terre ! Elle remonta alors sur l'arbre, et dénoua la lanière, pendant que l'esclave la détachait du cou de la victime. Les parents arrivèrent aussitôt pour enlever le cadavre, selon leur droit ; mais à peine avaient-ils fait quelques pas que le pendu ressuscite soudain, et court se réfugier dans une église, asile inviolable où il pouvait vivre en paix.

« Après cette résurrection imprévue, la veuve courut de son côté à la porte du ras, criant avec fureur, *abbati! abbati!* (justice, justice). Admise en présence du gouverneur, elle raconta son aventure, se plaignant que le meurtrier n'eût pas été suspendu assez longtemps. Le ras, qui n'était pas étranger à la manœuvre de son esclave, lui dit en souriant : — Femme, voudriez-vous la mort de celui que Dieu a voulu sauver ? — Faites, dit-elle, qu'on le remette à ma disposition, et je lui tirerai les jambes de manière à lui rompre le cou. — Folle

que vous êtes, répliqua le ras, voulez-vous aller contre la volonté de Dieu? La gravité avec laquelle il prononça ces paroles fit impression sur l'esprit de cette femme; elle renonça à tout projet de vengeance, et, persuadée que son pendu était sous la sauve-garde du ciel, elle se réconcilia avec lui, et, si l'on ne m'a pas trompé, elle l'épousa quelque temps après. »

Le genre du supplice varie suivant la volonté ou le caprice des juges; cependant la décollation pour les hommes et la potence pour les femmes, sont les supplices les plus usités. Les personnes qui dérobent les vases sacrés ou les objets du culte dans les églises sont condamnées à avoir le pied, la main ou la jambe coupés; les bourreaux se servent de rasoirs bien tranchants, et ils désarticulent les membres avec beaucoup de dextérité. La bastonnade fait justice d'un larcin de peu d'importance. Lorsqu'un Abyssinien en fait emprisonner un autre sous un simple soupçon de vol, il est obligé de payer des dommages à l'accusé, si l'innocence de ce dernier vient à être reconnue.

Selon Pearce, il n'y a pas sur la terre de peuple moins homogène que les Abyssiniens: il y en a de tout à fait noirs; d'autres blonds, avec des cheveux crépus; d'autres au teint cuivré et aux cheveux doux comme de la laine. Cependant, en général, les Abyssiniens ont la taille élancée et

bien prise; ils ont les cheveux lisses, et tous les traits du visage assez semblables à ceux des Européens, quoiqu'il y ait dans toute leur physionomie quelque chose de celle des nègres.

Le vêtement des hommes se compose d'un caleçon collant qui ne dépasse pas le genou, et d'une écharpe ou morceau de toile dont ils se drapent à la romaine, et qui diffère de finesse et de beauté selon la fortune ou la fantaisie des individus; quoiqu'il y ait trois classes distinctes, les soldats, les agriculteurs et les commerçants, le costume est le même; les gens de guerre seulement jettent sur leurs épaules une peau de mouton.

Les grandes dames, les musulmans et quelques prêtres portent des chaussures, le reste de la population va nu-pieds. Tout le monde a la tête découverte, à l'exception des musulmans et des prêtres chrétiens. Une toile et une chemise composent le vêtement des femmes, mais en voyage les dames de haut rang portent un long caleçon avec des broderies de soie rouge et bleue. Les femmes qui sont obligées d'aller à pied font de leur toile une espèce de jupon court, à plis flottants, et retenu à la taille par une ceinture blanche.

Les princesses se couvrent de manteaux de drap ornés de riches broderies; ils ont la forme des capes dont nos prêtres se revêtent dans les

grandes cérémonies. Lorsque les femmes paraissent en public, elles sont voilées jusqu'aux yeux et ont le front orné d'une bandelette en dentelle.

Pour rendre les cheveux plus moelleux, hommes et femmes se couvrent la tête de beurre frais; ils en répandent aussi sur leurs corps pour adoucir la peau et l'empêcher de se rider.

Les Abyssiniens prisent beaucoup, et petits et grands se mouchent avec les doigts. Les dames se servent quelquefois des toiles de leurs esclaves des deux sexes en guise de mouchoir.

Lorsqu'on reçoit la visite d'une personne, on est libre de la congédier, sous un prétexte quelconque, sans qu'elle ait le droit de s'en formaliser, et ce n'est jamais une raison pour l'empêcher de revenir.

Quand un inférieur se présente devant son supérieur, il découvre ses épaules en signe de respect.

La coutume si répandue et si ancienne de saluer quand on éternue se rencontre encore chez ce peuple.

La manière dont les Abyssiniens montent à cheval diffère de celle des Arabes; cependant ils ont beaucoup de grâce et sont bons cavaliers. Leur bride ou *legaum* consiste en un mors grossier, en une simple têtière et en une chaîne proprement travaillée qui tient lieu de rênes. La selle, dont la forme est très-simple, est bien entendue. Elle

se compose de deux morceaux de bois minces, liés ensemble par des courroies de cuir; elle a un pommeau élevé sur le devant avec une espèce de dossier, et est entièrement recouverte d'un cuir rouge, fabriqué dans le pays et imitant le maroquin. On place sous la selle un *marashut* ou pièce d'étoffe matelassée, qu'on double sur le devant pour ménager les épaules du cheval. Tout cela est fort léger et fortement attaché au moyen d'une large sangle et d'une croupière qui n'est pas seulement maintenue par la queue, mais qui fait le tour de la partie antérieure de l'animal. Les Abyssiniens mettent à leurs chevaux un collier fait avec une crinière d'âne sauvage, et des chaînes de cuivre qui produisent un léger tintement qu'on augmente encore au moyen d'une petite cloche.

Bruce prétend que c'est une infamie pour un homme d'aller acheter quelque chose au marché. Combes et Tamisier sont en contradiction avec lui sur ce point. « On rencontre, disent-ils, les hommes en aussi grand nombre que les femmes; celles-ci vendent ou achètent des objets nécessaires au ménage, tandis que les hommes font le commerce des troupeaux, des mules, des chevaux et des ânes.

Un homme ne peut ni charrier de l'eau ni pétrir du pain, mais il lave ses vêtements et ceux des femmes, sans que celles-ci paraissent l'aider. Les

hommes portent les fardeaux sur la tête, tandis que les femmes les portent sur leurs épaules.

Les Abyssiniens font du pain *angora* avec toutes sortes de farine. Le dagoussa, le doura, le maïs, l'orge, le blé, les pois chiches et même les lentilles, leur servent à cet usage; mais le tef, dont le grain est aussi petit que celui du millet, est leur céréale de prédilection, et les grands seuls sont assez riches pour s'en nourrir tous les jours; ils font partout ce qu'ils appellent le *tabita,* qui, par sa forme, ressemble à nos crêpes; ils délaient la farine dans beaucoup d'eau et la laissent fermenter jusqu'à ce qu'elle soit aigre; ils vident leur pâte sur un plat de terre cuite, et, dès que le feu l'a saisie, ils la retournent et l'enlèvent presque aussitôt. Ils ont encore une autre espèce de pain qui imite le nôtre, et qu'ils désignent sous le nom de *enbacha* et de *hebicht;* ils n'emploient, pour la confection de ce pain, que la farine de blé ou d'orge; mais comme ils pétrissent fort mal, et que d'ailleurs ils n'ont pas de four, ce pain n'est jamais qu'une pâte mal cuite et pesante.

Outre le vin qui, sans être rare, n'est pas assez commun pour servir de boisson ordinaire, les Abyssiniens préparent une espèce de bière qu'ils nomment *talla,* c'est la boisson commune; les grands boivent du maïse ou hydromel, fait avec du miel, de l'eau et du taddo, sorte de racine amère qui sert à accélérer la fermentation.

C'est ici le lieu de citer le passage de Bruce où il décrit un repas abyssinien, bien que ce tableau ait excité contre lui les plus vives réclamations.

« On place, dit-il, dans une grande salle, une grande table entourée de bancs sur lesquels les convives s'asseyent; l'usage des tables et des bancs a été introduit par les Portugais: autrefois on ne se servait dans les maisons que de cuirs de bœuf qu'on étendait par terre, et sur lesquels on se couchait à demi. On conduit à la porte de la salle à manger une vache ou un taureau, suivant que la compagnie est nombreuse, et quand on a bien lié les pieds de l'animal, on lui fend le fanon de manière à n'arriver qu'à la partie grasse, et à se contenter de percer quelques petites veines, d'où l'on fait couler quelques gouttes de sang seulement, afin de satisfaire à la loi de Moïse, puis deux ou trois de la troupe procèdent à leur sanglant ouvrage; ils commencent par lui lever la peau de chaque côté du dos, ensuite, enfonçant leurs doigts entre cuir et chair, ils l'écorchent jusqu'à la moitié des côtes et sur la croupe, coupant toujours la peau dans les endroits où ils seraient gênés pour la lever, puis ils dépècent la viande sans toucher aux os, et les mugissements du pauvre animal sont le signal auquel on se met à table.

« Au lieu d'assiette, on sert devant chaque convive des gâteaux ronds, de l'épaisseur d'un demi travers de doigt, et faits avec du tef; il y a com-

munément deux ou trois de ces gâteaux devant chaque convive, avec quatre ou cinq pains bis ordinaires, dont les maîtres se servent seulement pour s'essuyer les mains en dînant, et que les esclaves mangent ensuite.

« Dès que les convives sont assis, trois ou quatre domestiques s'avancent, portant chacun dans leurs mains un grand morceau de chair crue et saignante, qu'ils posent sur les gâteaux de tef. Tous les hommes tiennent à la main le même coutelas dont ils font usage à la guerre, et les femmes ont de mauvais petits couteaux pareils à nos couteaux de deux sous.

« La compagnie est toujours placée de manière qu'un homme se trouve assis entre deux femmes. Les hommes coupent alors un morceau de viande grand comme un beefteak ordinaire, et l'on distingue encore facilement dans les morceaux de viande les mouvements des fibres musculaires. Les gens au-dessus du commun ne touchent jamais eux-mêmes à leur manger; les femmes prennent la viande, la coupent d'abord par aiguillettes de la grosseur du petit doigt, et ensuite en petits morceaux carrés, qu'elles couvrent de sel et de poivre noir, et qu'elles enveloppent dans un morceau de pain.

« Les hommes, ayant alors remis leurs coutelas dans leurs fourreaux, appuient leurs mains sur les genoux de chacune de leurs voisines, se tien-

nent le corps penché en avant, la tête avancée et la bouche ouverte, se tournant sans cesse du côté des mains qui leur présentent le morceau, et qui les empâtent si bien, qu'ils courent grand risque d'être étouffés. C'est là une marque de grandeur. Celui qui avale les plus gros morceaux et qui fait le plus de bruit en mâchant, est regardé comme celui qui sait le mieux vivre.

« Dès qu'un homme a expédié le morceau présenté par une de ses voisines, il se tourne vers l'autre, et va ainsi alternativement jusqu'à se qu'il ait pris sa réfection; il ne boit jamais avant qu'il ait achevé de manger, et, avant de boire, il roule deux ou trois petits morceaux de viande pareils à ceux qu'on lui a servis, et il les présente des deux mains à ses deux voisines, qui ouvrent la bouche toutes les deux à la fois, et par ce moyen il leur marque sa reconnaissance. Il commence à boire dans une grande et belle corne, pendant que les femmes continuent à manger, et quand elles ont fini, tout le monde boit à la ronde, en chantant et en se livrant à la joie.

« Cependant la malheureuse victime qu'on a déchirée et dévorée en partie, saigne toujours, à la porte de cet horrible festin, mais saigne peu, parce que tant qu'on peut enlever de la viande sans toucher aux os, on ne coupe ni les cuisses ni aucune des parties où sont les grosses artères. Mais enfin on en vient là, et bientôt après que l'animal

a perdu tout son sang, il devient si coriace, que les domestiques sont obligés de lui arracher le reste de la chair avec les dents, et de la dévorer comme de vrais chiens. »

Nous sommes forcés de jeter un voile épais sur les scènes qui suivent ces banquets; elles sont trop contraires à nos idées de pudeur pour trouver place ici. Cependant on ne peut pas les qualifier d'orgies pour les Abyssiniens, car ils les regardent comme naturelles, et s'y livrent sans aucun scrupule.

Le médecin Poncet et les missionnaires qui ont visité l'Abyssinie avant Bruce, ne parlent ni de ces banquets, ni de la manière de manger des chefs. Salt, et depuis lui Combes et Tamisier, traitent ces détails de fables. Il est donc prouvé que Bruce s'est grossièrement trompé sur ces deux points; mais, d'un autre côté, il est unanimement reconnu que les Abyssiniens se nourrissent de viande crue, qu'ils nomment broundou, et qu'ils ont mauvaise opinion des hommes qui refusent d'en manger. Au surplus, voici les propres paroles de Salt; après avoir raconté l'anecdote relative au shoulada, et qui a été citée plus haut, il ajoute :

« Il ne faut pas, toutefois, confondre ce fait particulier avec la coutume générale que Bruce attribue aux Abyssiniens de conserver tout vivant l'animal, tandis qu'ils en dévorent la chair, raffi-

nement de cruauté qui suffirait pour les abaisser au dernier rang de l'espèce humaine. Je suis convaincu qu'il s'est trompé sur ce point : je n'ai jamais vu la chose, et je n'en ai jamais entendu parler ni à Pearce, ni à aucune autre personne avec qui j'ai conversé. Les Abyssiniens m'ont déclaré positivement qu'ils n'avaient aucune connaissance d'une coutume si barbare ; ils m'ont même assuré qu'elle était impossible, et pour preuve ils m'ont dit que ce serait une sorte de sacrilége, parce que celui qui tue l'animal aiguise toujours son couteau et détache presque entièrement la tête du cou, après avoir fait cette invocation : *Birm Aboua Ouelled, oua Menforis Kedom,* au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; ce qui donne à cet acte une sorte de sanction religieuse. »

L'économie rurale et domestique est chez les Abyssiniens au niveau des autres parties de la civilisation. Leurs maisons, loin d'être propres, sont en général pleines de vermine. La terre est cultivée avec négligence, et les laboureurs n'ont recours à aucun des moyens qui ajoutent à la fertilité du sol ; ils se servent d'une petite charrue que le laboureur dirige d'une main, tandis que l'autre est armée d'un bâton, dont il frappe une couple de bœufs vigoureux. Les vaches ne sont jamais attelées à la charrue, on les réserve pour la boucherie ; au contraire, on ne tue jamais un bœuf à moins qu'il soit incapable de travailler. Lors-

qu'on veut disposer un terrain vierge pour la culture des céréales, on en coupe tous les arbres et les bruyères, auxquels on met le feu, après les avoir amoncelés sur différents points; quand le feu les a consumés, on laboure deux ou trois fois la terre, qui alors devient propre à la culture.

Au commencement des pluies, les champs les plus éloignés des villages sont souvent ravagés par les cochons et par les singes, qui sont très-nombreux dans le voisinage des montagnes. On voit des bandes de ces animaux mettre en fuite les gardiens des champs, et ne se retirer que lorsque des renforts viennent pour les repousser; encore leur retraite ne s'opère-t-elle que graduellement, si l'on n'emploie contre eux les armes à feu. Quand les léopards se mettent en campagne, les singes rentrent dans les bois; mais le laboureur ne s'en trouve pas mieux, car si ses moissons n'ont plus rien à craindre, il voit chaque jour diminuer ses troupeaux.

La terre se couvre naturellement d'une foule de mauvaises herbes d'une végétation puissante, qui étoufferaient la moisson, si on ne prenait pas soin de les arracher avant que le blé ait montré ses épis. Ce travail, pour lequel les habitants se prêtent un secours mutuel, se fait avec beaucoup de solennité. Chaque chef rassemble tous ses soldats, et se met à leur tête; avant d'entrer dans les champs, ceux-ci déposent leurs armes, se ran-

gent en ligne, chantent en chœur un air de circonstance, et, guidés par une femme, ils parcourent ainsi la campagne, arrachant à mesure toutes les herbes. Les ouvriers de la ferme, les enfants et les jeunes filles les ramassent derrière eux, et vont les poser sur la lisière du champ. C'est surtout au mois de septembre que les chefs occupent ainsi leurs soldats, pour préserver le tef, leur céréale favorite. Au retour de cette expédition, ils régalent leur armée de viande crue et de maïze. Ce repas est le plus doux fruit de leurs travaux, car, pour faire plaisir à des soldats ou honneur à des étrangers, on ne connaît rien au-dessus d'un morceau de viande crue arrosé d'un verre de maïze.

Malgré cette prédilection pour la viande crue, les Abyssiniens préparent diverses espèces de ragoûts et de sauces, dont Pearce parle longuement. La politesse consiste surtout à étouffer les convives : le plus sûr moyen de complaire aux Abyssiniens et d'attirer leur estime, est de manger copieusement; toutefois, en temps de guerre, ils font grand cas de ceux qui vivent sobrement.

En Abyssinie, comme dans tous les pays peu civilisés, chacun est son boulanger, son tailleur, son tisserand; personne ne s'occupe d'un travail spécial, et les arts et les métiers doivent nécessairement en souffrir. Cependant la fabrication des étoffes de coton tient le premier rang parmi les ressources de l'industrie; les tisserands tra-

vaillent avec beaucoup d'habileté; les toiles qui sortent de leurs ateliers ont presque toujours une égale longueur, et leur couleur est uniformément blanche ; mais on ajoute au bas une bande rouge ou bleue, qui varie de largeur selon la finesse du tissu ; les toiles qui servent de monnaie et qu'on appelle *chamma*, ont une bande noire; les qualités désignées sous le nom de *kouaré* sont supérieures aux premières, et leur bande est rouge; les *morgaf*, qu'on ne fabrique que dans les ateliers de Gondar, sont les tissus les plus fins ; ils ont une riche bordure en soie de quatre doigts de large. Ces toiles sont un objet de luxe, et les princes eux-mêmes ne revêtent pas tous les jours un morgaf; c'est une parure très-recherchée des femmes, qui mettent tout en œuvre pour se la procurer.

Les tissus dont on se sert pour les caleçons, les chemises et les ceintures sont plus serrés et plus forts que les toiles dont nous venons de parler, et n'ont ordinairement que de dix-huit à vingt pouces de large.

L'Abyssinie renferme des mines de fer d'une grande richesse, mais les naturels ne sachant pas les exploiter n'en retirent que de modiques avantages ; ils fabriquent cependant des lames de sabre, des fers de lance, des couteaux, des ciseaux et divers ustensiles de ménage. L'un des instruments les plus parfaits fabriqués par les

Abyssiniens est la hache; elle leur sert à couper les arbres et à équarrir le bois. Les portes des maisons des princes, dont chaque battant a deux pieds de large, sur deux pouces d'épaisseur et dix pieds de hauteur, sont faites à coups de hache ; mais cet instrument n'est guère propre à économiser le bois, car, si grand que soit un arbre, ils n'en obtiennent jamais qu'une seule planche.

Un grand nombre de naturels s'occupent de tanner les peaux de bœuf et d'âne ; jamais on n'utilise celles des chevaux ou des mulets. Dès qu'un bœuf est dépouillé, le tanneur emporte la peau, qu'il accroche à des piquets fichés en terre pour l'empêcher de se contracter ; et, après avoir enlevé le poil, il parvient à la rendre souple et à lui donner une teinte rougeâtre avec une préparation dont les ouvriers font mystère.

Les Abyssiniens découpent en forme de palatine ou petit manteau, des peaux de mouton, de tigre ou de lion, et les jettent avec grâce sur leurs épaules. Les peaux dont se parent les grands personnages sont doublées en indienne ou en soie et brodées sur le haut en maroquin rouge venu d'Arabie; elles se ferment par une agrafe en cuir. Les fourreaux de sabre et les gaînes de couteau sont en cuir, de même que les ceinturons, les sangles, les brides et les courroies. Avec des peaux d'hippopotame et de buffle, on fait des boucliers à l'épreuve de la balle; les princes et

les gouverneurs les doublent en drap ou en velours, et les couvrent en dessus de plaques en cuivre; ce métal ne sert qu'à cet usage et à orner les colliers des mules.

On trouve des mines d'or dans plusieurs provinces, mais on n'en retire presque rien; on ramasse aussi des paillettes d'or en lessivant le sable de certaines rivières. Aux beaux temps de la monarchie, on voyait dans les palais des rois, des vases et des coupes d'or qui ont aujourd'hui disparu. « Dans le cours de nos longs voyages, disent MM. Combes et Tamisier, à peine avons-nous rencontré deux ou trois individus portant des bagues de ce métal. »

Un grand nombre d'ouvriers sont employés à l'exploitation des mines de sel gemme, qui se trouvent sur les frontières du Denkali et du Tigré; ils se servent d'une hache avec laquelle ils forment des tablettes assez lourdes. Les hommes qui se livrent à ce travail courent souvent de grands dangers, car les tribus galla du voisinage se mettent en embuscade et tombent à l'improviste sur les ouvriers qu'ils massacrent, pour leur enlever le sel qu'ils ont extrait.

Cette contrée étant presque entièrement dépourvue de bois de construction, les charpentiers n'ont pas fait de grands progrès dans leur art. Ce que ces ouvriers exécutent de plus remarquable, ce sont les montures des fusils, des mor-

tiers pour piler les céréales, des chaises, des lits, des manches d'outils et des instruments de musique, tels que violons, guitares, lyres, hautbois, etc.

Quoique peu variés, les articles de poterie sont d'un fini admirable; les cruches à deux anses sont énormes, et les vases ont quelque ressemblance avec ceux qu'on trouve peints sur les monuments de la vieille Égypte.

Avec de la paille les Abyssiniens font des corbeilles pour renfermer le pain et la viande, des paniers pour le lait, des couvercles pour les plats et des tamis pour passer la farine; ils ont des tables et des parasols en cuir; avec des roseaux, ils font des nattes, des étuis pour les aiguilles, la poudre, le tabac et les amulettes; ils font avec du jonc des capes qui les garantissent de la pluie.

Les femmes occupées de l'intérieur du ménage brisent entre deux pierres les grains, le sel, le poivre, la cannelle, les piments et le gingembre.

Les calebasses sont utilisées; on les remplit d'eau, de lait, de vin, de miel et de beurre; quelques-unes sont bariolées de dessins et entourées d'ornements de cuir et de perles fausses.

On emploie les cornes de divers animaux à une foule d'usages; on en fait des poignées de sabre et divers outils ou ustensiles, comme écritoires, salières, poivrières, gobelets pour boire, etc.

Les cornes des bœufs sanga sont conservées dans toute leur longueur, et on les remplit ordinairement d'hydromel. Au moyen de paniers suspendus aux branches des arbres, les Abyssiniens recueillent une grande quantité de miel qu'ils réservent pour fabriquer de l'hydromel. Dans plusieurs provinces, on fait du vin en procédant comme en Europe; il est peu spiritueux, mais bon; on le renferme dans des pots mal bouchés, et on ne le conserve que peu de mois. Pour obtenir de l'eau-de-vie, on fait fermenter des raisins secs, dans un vase rempli d'eau, et un pot de terre auquel on a adapté un tuyau en bambou tient lieu d'alambic.

Mais la bière est la boisson la plus répandue; on la fait principalement avec de l'orge ou du dagoussa; la bière d'orge s'obtient en plongeant dans l'eau des pains de ce grain, et en y mêlant des feuilles de taddo, qui aident à la fermentation. Pour la bière de dagoussa, on se borne à laisser fermenter dans l'eau la farine de cette céréale. L'indigo croît naturellement en Abyssinie, et dans plusieurs provinces la canne à sucre est très-commune; on trouve encore du safran, des aloès, du benjoin, de la gomme lacque, mais les habitants ignorent les propriétés de toutes ces productions.

Incapables de perfectionner les produits de leur industrie, les Abyssiniens ont senti la né-

cessité d'établir des relations commerciales avec les autres parties du globe, afin de se procurer divers objets manufacturés qui leur manquaient.

Dès que les pluies sont écoulées, c'est-à-dire au commencement du mois d'octobre, plusieurs caravanes partent de Gondar, pour se rendre à Massaouah, où se fait tout le commerce extérieur. Autrefois les marchands allaient jusqu'en Syrie, aujourd'hui bien peu osent s'aventurer sur mer.

Les caravanes conduisent environ mille esclaves par an : elles portent également de l'or, du musc, des cuirs, du café supérieur à celui de l'Hyémen, des cornes de rhinocéros et des défenses d'éléphant. Les divers gouverneurs des provinces que les caravanes parcourent, imposent fortement les marchandises et les esclaves : ceux-ci paient environ 25 fr. de droits par tête, et le seul gouverneur de Massaouah exige de plus 20 fr. pour un esclave mâle, et 25 pour une femme. Les esclaves coûtent à Gondar environ 50 fr., quelque soit leur sexe, et on les vend 200 à 250 fr. à Massaouah.

Les commerçants de la capitale envoient aussi dans le Sennaar des caravanes qui amènent annuellement plus de deux mille esclaves, mais il en meurt beaucoup, surtout dans les pays sujets à la petite vérole.

A leur retour de Massaouah, les caravanes rap-

portent des tapis, des maroquins écarlates, du drap, des velours, de la soie, des toiles rouges et bleues, de la percale connue dans le pays sous le nom de bafta, des indiennes qui servent à doubler les peaux de mouton, des sabres longs et pesants, des pistolets d'arçon à la turque, des fusils à mèche et à pierre, de la cannelle, des clous de girofle, des essences, du sucre, du riz, du coton filé et teint en rouge, du tabac à priser, en feuilles, et beaucoup d'autres objets de consommation ou de luxe; toutes ces marchandises sont de qualité inférieure.

Quoique le commerce intérieur de l'Abyssinie soit peu florissant, les marchés y sont très-répandus. Les marchands se réunissent ordinairement à peu de distance des maisons, dans un lieu plat entouré de pierres, qui servent de siéges. Les monnaies courantes sont les toiles, les sels et les talaris ; un talari vaut cinq francs, une toile un demi-talari, et vingt sels représentent un talari; le Tigré, qui a du sel en abondance, préfère les toiles; le contraire a lieu dans les pays situés au delà du Tacazé; les talaris sont acceptés partout.

Nous terminons ici ce qui regarde l'Abyssinie, et les divers voyageurs qui ont successivement visité ce pays. Aujourd'hui les étrangers ne sont plus repoussés de son territoire, et deux Français viennent de partir pour l'explorer de nou-

veau. Les moyens qu'il ont à leur disposition et qui manquaient à MM. Combes et Tamisier, permettront à nos courageux compatriotes de fixer désormais la géographie de ces contrées, et d'éclairer les points de la science qui sont encore en suspens. Nous allons passer maintenant aux divers voyages exécutés en Nubie, et nous commencerons par celui de Browne dans le Dar-Four.

CHAPITRE VI.

W. G. BROWNE. — VOYAGE AU DAR-FOUR.

(1793-1796).

Divers voyageurs qui avaient résidé en Égypte, et notamment Ledyard, parlaient d'un royaume situé à l'ouest de la Nubie et de l'Abyssinie, et connu sous le nom de Dar-Four; mais c'est tout ce qu'on savait sur cet État, dont on trouvait, cependant, des indigènes en Égypte, soit comme marchands, soit comme esclaves. Au commencement de 1793, W. G. Browne, étant au Caire, voulut satisfaire sa curiosité et son goût des aventures périlleuses, et entreprit de visiter le Dar-Four. Il savait que ses habitants sont les plus tolérants de tous les mahométans : il pensa donc que, s'il parvenait jusque dans cette contrée, il aurait le choix des routes, et serait amplement dédommagé de la longueur du voyage par les renseignements précieux qu'il obtiendrait sur les mœurs des habitants de l'intérieur. Instruit d'ailleurs que les Dar-Fouriens poussaient leurs

excursions armées, pour se procurer des esclaves, à plus de quarante journées vers le sud, le long des rives du Bahar-el-Abiad, et, soupçonnant que ce fleuve n'était autre chose que la partie du Nil encore inexplorée par les Européens, il se flattait, en accompagnant une de leurs expéditions, non-seulement de faire cette découverte, mais de parcourir au moins cinq degrés d'un pays entièrement inconnu.

Plein de ce vaste projet, il acheta cinq chameaux à Syouth, et partit avec la caravane du soudan le 28 mai 1793. Après avoir traversé une contrée stérile et montagneuse, il arriva le 31 sur une montagne assez escarpée, d'où, par un sentier difficile, on descend dans le désert. Du sommet, les voyageurs virent se dérouler devant eux une plaine immense, couverte de sables et de rochers, dont quelques dattiers épais et des touffes d'arbrisseaux rabougris interrompaient l'uniformité. Le second jour ils entrèrent dans la grande Oasis-el-Ouah, puis, après cinquante-deux jours de marche, ils arrivèrent au Dar-Four le 23 juillet, et se logèrent dans le village de Soulini.

Là, Browne s'aperçut qu'il aurait à surmonter bien d'autres difficultés que les fatigues du voyage. Les gens de la caravane s'étaient dispersés pour vaquer à leurs affaires; Browne, resté seul, fut regardé par les naturels du pays comme un mé-

créant qui portait sur sa figure l'empreinte de l'infériorité de son espèce, et dont la couleur était l'effet d'une maladie ou de la malédiction du ciel. Il avait pris à son service un indigène du Caire, autrefois marchand d'esclaves, pour le charger de ses affaires d'intérêt dans le Dar-Four, où tout le commerce ne se fait que par échange. Cet homme, avec lequel il avait eu déjà des démêlés pendant le voyage, non-seulement lui vola plusieurs objets de valeur, mais, par une insigne trahison, le rendit encore suspect au sultan, l'empêcha d'être admis en sa présence, et le fit reléguer à Cobbé, avec ordre de loger dans la maison d'un des agents de cette machination. En ce lieu, Browne eut une violente et longue attaque de dyssenterie. A peine convalescent, il se rendit à El-Facher pour obtenir une audience du roi; mais, reçu avec le dédain le plus marqué, il eut rarement la faculté de se présenter devant lui, et ne trouva jamais l'occasion de lui parler. De plus, les effets qu'il avait apportés pour les employer, soit au commerce, soit en présents, furent saisis, et l'on s'en empara pour l'usage du sultan.

Browne demeurait alors chez le *melek des Jelabs,* officier qui exerce la police sur les marchands étrangers. Encouragé par la bonté et les égards que lui montrait son nouvel hôte, il voulut employer sa médiation pour obtenir quelque compensation de la perte de ses effets saisis, et

la permission d'accompagner les expéditions militaires destinées à la chasse des esclaves; mais, informé qu'il y périrait indubitablement, soit par la main des brigands auxquels il se trouverait associé, soit par les armes des tribus victimes de leur aggression, il abandonna ce projet et sollicita l'autorisation de passer, ou dans le pays de Bergou, premier royaume mahométan à l'ouest, ou dans le Sennaar par le Kordofan; mais le melek lui fit observer que ces deux routes étaient également impraticables, à cause de l'inimitié qui existait entre le Bergou et le Dar-Four, et de l'insurrection survenue dans le Kordofan; il lui conseilla donc de saisir la première occasion pour retourner en Égypte. Le retour n'était pas facile, parce que le sultan retenait les caravanes dans le dessein de s'approprier le commerce exclusif du Soudan avec l'Égypte; cependant le melek avait promis d'employer toute son influence pour faire réussir un de ces projets, lorsque sa mort, presque subite, détruisit toutes les espérances de Browne; on lui dit même que le sultan ne lui permettrait jamais de sortir du Dar-Four.

Browne assista cependant, sans en tirer aucun avantage, à une grande audience publique où le monarque parut dans toute sa magnificence. Un de ses officiers criait de temps à autre : Voici le buffle, le descendant d'un buffle, le taureau des taureaux, l'incomparable éléphant, le puissant

sultan ! Que Dieu te conserve la vie, ô mon maître! que Dieu t'aide, te protége et te rende toujours victorieux!

Pendant près de huit ans, les choses restèrent dans le même état; Browne faisait quelquefois le médecin; son courtier, l'Égyptien qui n'avait pu réussir à l'assassiner, cherchait le moyen de l'empoisonner. La populace décélait des dispositions à commettre quelque acte de violence; enfin ses moyens de subsistance s'épuisaient, et le sultan refusait toujours de le laisser sortir du Dar-Four. Alors Browne, obligé de recourir à la ruse, représenta au chef de la caravane et aux principaux marchands le danger auquel ils étaient exposés s'ils revenaient sans lui en Égypte, ajoutant qu'il avait trouvé moyen de faire connaître dans ce pays sa situation actuelle. Cette insinuation produisit de l'effet; les marchands, intimidés, firent de vives instances auprès du sultan, qui permit enfin à Browne de suivre la caravane, avec laquelle il arriva à Syouth en juillet 1796, après plus de huit ans d'absence.

Durant son séjour forcé dans le Dar-Four, Browne fit des recherches nombreuses sur les peuples environnants et sur les pays qu'ils habitent, et rassembla ainsi plusieurs notions intéressantes.

Le Dar-Four, dont le nom signifie le pays de Four, situé au sud-est du Bergou, et borné à l'est par le Kordofan, occupe une étendue considéra-

ble et très-boisée. En plusieurs endroits, pendant la sécheresse, le pays découvert offre un aspect stérile et aride; mais à peine les pluies commencent-elles à l'arroser, que la scène change pour ainsi dire à vue d'œil, et la surface ardente de ce sol sablonneux se couvre de la plus brillante verdure et de la plus riche végétation. Le maïs, le sisame, les fèves et autres légumes, y croissent en abondance, et fournissent à la nourriture des habitants.

Il y a plusieurs espèces d'arbres dans le Dar-Four, mais le tamarinier est le seul qui s'élève à une grande hauteur; le dattier n'y acquiert qu'une médiocre grosseur, et ne paraît pas indigène. Le chameau, la brebis, la chèvre et les bestiaux sont très-nombreux; les chevaux et les ânes viennent d'Égypte et de Nubie; le lion, le léopard, l'hyène, le renard, le buffle, tels sont les animaux sauvages. Les termites, ou fourmis blanches, pullulent; l'insecte qui fournit la cochenille s'y rencontre fréquemment aussi, mais on n'a jamais essayé d'en tirer parti. Le pays produit une quantité considérable de nitre; un district fournit du sel fossile, et les pâtres arabes recueillent du soufre dans les régions du sud et de l'ouest. Les villages sont très-nombreux dans le Dar-Four, et ne contiennent guère chacun que deux cents habitants; à peine compte-t-on une demi-douzaine de villes, dont une seule est importante : c'est Cobbé; elle

a plus de deux milles de long, mais elle est extrêmement étroite, et renferme beaucoup d'arbres et de terrains vagues dans son enceinte.

Browne évalue à deux cent mille individus la population du royaume; elle se compose des tribus indigènes, qui diffèrent des nègres par les traits du visage, quoiqu'ils aient, ainsi que ceux-ci, la peau d'un noir très-foncé et les cheveux laineux, et de diverses tribus d'Arabes, dont une partie réside dans l'intérieur, tandis que l'autre, plus nombreuse, mène une vie errante sur les frontières.

Les indigènes du Dar-Four sont d'un naturel plus gai que les Égyptiens, mais ils ressemblent aux Maures par la violence de leurs passions, leur penchant au mensonge, leur malpropreté et leurs idées sur le droit de propriété; les femmes éprouvent moins de contrainte chez eux que dans tout autre pays mahométan, et celles qui sont mariées peuvent sortir sans voile, faire des emplettes au marché et causer avec des hommes, sans offenser leurs maris ou leurs parents. En revanche, les plus durs travaux des champs et tous les soins du ménage sont le partage des femmes : on les voit souvent, chargées d'un pesant fardeau, marcher derrière leurs maris, qui les précèdent, montés sans souci sur leur âne.

Les Darfouriens font la moisson en détachant les épis de la tige. Au commencement de la saison

des pluies, l'usage veut que le roi et les principaux chefs accompagnent aux champs les cultivateurs, et les encouragent au travail par leur exemple. Du reste, le roi ou, suivant la dénomination ordinaire, le sultan du Dar-Four, jouit d'un pouvoir absolu, et confère une autorité sans bornes à ses délégués dans les provinces.

Les revenus du sultan se composent de taxes sur les marchandises importées et exportées, de tributs annuels payés en bestiaux par les Arabes, et en grains par les villes et les villages du royaume; enfin d'amendes, de confiscations et de présents. Son armée n'est point nombreuse, puisque quatre mille hommes passent pour un corps de troupes formidable. Ces soldats ne se distinguent ni par leur habileté, ni par leur courage et leur persévérance, quoiqu'ils supportent avec une grande résignation la faim, la soif et la fatigue, et qu'ils n'emportent pour tout équipage de campagne qu'une natte légère. Les troupes sont passés en revue tous les ans à l'occasion d'une fête militaire appelée l'inauguration des timbales, où tous les personnages distingués offrent des présents au sultan; on célèbre ce jour par différentes cérémonies religieuses, et entre autres par le sacrifice d'un jeune garçon et d'une jeune fille. Chaque sultan, le jour de son inauguration, allume, dit-on, un feu que l'on entretient avec soin jusqu'à sa mort; à son avénement, on

étend devant lui les divers tapis sur lesquels les monarques décédés avaient coutume de s'asseoir; son choix devient l'augure de son caractère, et fait supposer qu'il ressemblera à celui de ses prédécesseurs dont le tapis a obtenu la préférence.

Les régions montagneuses situées au sud du Dar-Four renferment plusieurs espèces de métaux, et les naturels connaissent l'art d'extraire le cuivre du minerai. Ce cuivre se trouve dans un canton nommé *Fortet*, situé à vingt-quatre journées de Cobbé; à huit journées environ des mines vers l'est, on voit la source du Nil occidental ou Nil Blanc, qui prend sa naissance dans un groupe de quarante montagnes distinctes appelées monts de la Lune; une infinité de ruisseaux en descendent et forment, en se réunissant dans un seul lit, le Nil occidental.

Ce fut la première indication sur les fameuses sources du vrai Nil; depuis, toutes les informations qu'on a pu prendre auprès des caravanes qui viennent de ce côté, ont unanimement confirmé ce que Browne a avancé, et cette opinion est généralement adoptée. Un jour viendra où quelque intrépide voyageur vérifiera le fait de ses propres yeux, et arrivera à la solution de ce grand problème géographique, cherché depuis si longtemps.

CHAPITRE VII.

BURCKHARDT. — VOYAGE EN NUBIE.

(1813-1815.)

§ 1. Voyage dans le Nouba propre.

Bruce n'avait fait connaître que le pays des Berbers et le grand désert oriental de Nubie; quelques autres voyageurs avaient bien essayé de pénétrer dans cette contrée, mais, maltraités par les habitants, ils s'étaient vus forcés d'abandonner leurs projets. En 1813, Jean-Louis Burckhardt, Suisse d'origine, qui voyageait dans l'intérieur de l'Afrique pour le compte de l'Association africaine de Londres, ne pouvant trouver une caravane allant dans le Fezzan, se décida à pénétrer en Nubie, afin de vérifier la relation de Bruce, dont le ton de jactance avait fait révoquer en doute la véracité, et de faire de nouvelles observations sur ces peuples alors peu connus. Ce voyageur intrépide et savant, connu parmi les Musulmans sous

le nom de Scheyk-Ibrahim, possédait des connaissances variées, et était bien propre à la mission qu'il avait acceptée de la Société africaine.

Ce fut le 24 février 1813 qu'il partit de Syène. Il avait acheté deux dromadaires, l'un pour lui-même, l'autre pour les guides qu'il allait prendre d'un canton à l'autre. Il quitta l'habillement turc, qu'il avait porté jusqu'alors, pour le thabout, ou la couverture bleue des marchands de la Haute-Égypte ; tout son bagage consistait en un fusil, un sabre, un pistolet, un sac de vivres et un manteau de laine de Barbarie. Comme il parlait l'arabe comme un indigène, il passa pour un Égyptien ; il ne prit avec lui que soixante-cinq francs, et après avoir fait un voyage de quatre cent cinquante milles anglais en remontant le Nil, et autant en le descendant, il revint avec vingt-quatre francs, n'en ayant dépensé que quarante-un ; ce ne fut pas par avarice, mais moins un voyageur dépense dans ce pays, et plus il est sûr de ne pas se voir arrêté en route. Les deux dromadaires avaient coûté cinq cent cinquante francs, et après un service de trente-cinq jours, et généralement de dix heures par jour, ces animaux se trouvaient en parfaite santé.

Mais il faut observer que notre voyageur s'était accoutumé à vivre, comme les indigènes, avec un peu de dourra, ou d'autres aliments aussi grossiers. Sa manière de voyager ne permettait aucune

observation astronomique, puisque le seul aspect de l'instrument aurait trahi l'Européen.

Le 6 mars, Burckhardt arriva à Derr, ville de deux cents maisons, et la principale place entre Dongola et Syène, dont elle est éloignée de cent cinquante milles. C'est la résidence de Hassan-kachef, un des gouverneurs héréditaires de la Nubie; il descendit dans sa maison, suivant l'usage de tout voyageur qui ne veut pas passer pour un vagabond. Hassan, à qui il n'avait pas pu être présenté le soir, le surprit le lendemain dans la halle ouverte, où il était couché, en lui demandant s'il était un marchand ou un agent du pacha. Burckhardt avait eu l'intention de se donner pour un agent de Mohammed-Ali; mais les discours des paysans lui avaient appris que les chefs nubiens redoutaient autant les mamelouks de Dongola que le pacha; il savait que deux beys étaient logés dans la maison; il conclut qu'il serait mal vu comme agent du pacha, et répondit hardiment que le Scheik-Ibrahim voyageait pour s'amuser comme les deux Anglais qui venaient de repartir (MM. Legh et Smith). Cette réponse excita moins les soupçons que l'avidité du prince. Notre voyageur lui fit un présent de savon, de café et de deux bonnets rouges, le tout valant 120 francs. — C'est bien peu, dit le prince; les deux Anglais m'ont donné des cadeaux pour mille piastres (la piastre turque vaut 2 francs), pour aller seu-

lement à Ibrim ; vous ne me donnez que des bagatelles, et vous prétendez aller au dela de la seconde cataracte. — C'est vrai, je donne peu, je ne suis pas riche, mais voyez ma lettre de recommandation du bey d'Esné. » Puis, dans une audience particulière, il lui insinua qu'il savait qu'une caravane, dans laquelle le kachef avait une part, pourrait bien être arrêtée à Esné, si le bey apprenait qu'on lui avait opposé des obstacles. — Bon, bon, dit le prince étonné et radouci, vous pouvez aller en avant, et il lui donna même une lettre de recommandation.

Notre voyageur partit donc pour Ibrim. Les habitants, descendants des Bosniaques comme ceux de Derr, conservent mieux leur teint et leur physionomie ; ils disent avec fierté : Nous sommes Osmanlis et non pas Noubas. Presque indépendants sous un kadi héréditaire, ils se livrent souvent des combats sanglants, mais le vol est inconnu parmi eux. Le dourra reste en tas dans les champs sans être gardé ; les bœufs et les vaches errent à leur gré, et on voit des ustensiles de ménage laissés pendant la nuit sous des palmiers. Depuis Damas en Syrie, Burckhardt n'avait pas vu de semblables preuves de confiance.

Le guide faisait toujours descendre le voyageur à la maison du principal habitant ; une natte était aussitôt étendue par terre devant la porte sur laquelle il dormait, car il n'est permis qu'aux amis

intimes d'entrer dans la maison. Le souper qu'on lui offrait consistait en pain de dourra et en lait, quelquefois on nourrissait les chameaux; rien de cela ne se paie : il n'est donc pas étonnant qu'un voyage coûte si peu.

Un soir, Burckhardt fut invité à un festin d'enterrement; on avait tué une vache, et tout le voisinage en recevait sa part. C'est l'usage des familles riches; les pauvres se contentent de tuer un mouton ou une chèvre.

A Ouady-Halfa, il passa la seconde cataracte dont le bruit se faisait entendre pendant la nuit à la distance d'une demi-heure de marche. Les rochers ont des formes singulières : ils sortent du milieu des sables en petits groupes; dans les creux qu'ils laissent entre eux, les eaux du Nil, restées après l'inondation, forment des étangs qui sont ombragés d'une manière pittoresque par la verdure des grands tamarins et par les masses noires des rochers. Depuis Ouady-Halfa jusqu'à Succoth, il y a une suite de petites cataractes semblables à celles d'Assouan. Tout le terrain est couvert de rochers; c'est un endroit dangereux pour les voyageurs isolés et mal armés. Le Nil est si étroit, qu'on peut lancer une pierre d'une rive à l'autre.

Les principaux habitants sont des Arabes qui se disent des schérifs ou nobles, venus de la Mecque; ce sont des hommes bien faits, d'une

belle physionomie, d'une couleur brune extrêmement foncée; les deux sexes vont nus, probablement à cause de leur extrême pauvreté, car ils vivent de feuilles de fève et des fruits légumineux de quelques arbustes sauvages. Burckhardt ayant donné à plusieurs familles, réunies dans un champ de coton, une petite quantité de Dourra, les femmes en parurent ravies, et lui assurèrent qu'elles n'avaient pas mangé de pain depuis deux mois; elles en firent aussitôt, et la nuit entière se passa au bruit de leurs chants de joie.

Près d'un endroit nommé Djebel, les guides arabes ont l'usage d'exiger un présent extraordinaire de celui qu'ils conduisent. Voici comment ils s'y prennent : ils font halte, mettent pied à terre, et forment un petit tas de sable et de cailloux, à l'instar de celui que les Nubiens mettent sur les tombeaux; ils appellent cela creuser le tombeau du voyageur. Cette démonstration est suivie d'une demande impérieuse. Burckhardt, ayant vu son guide commencer son travail, se mit tranquillement à l'imiter, puis il lui dit : « Voilà ton tombeau! car, puisque nous sommes frères, il est juste que nous soyons enterrés ensemble. » L'Arabe ne put s'empêcher de rire en citant le vers du Koran : « Aucun mortel ne connaît le coin de terre où sera creusé son tombeau. » Ils remontèrent sur leurs chameaux aussi bons amis qu'auparavant.

L'île de Kolbé est le commencement du district de Succoth où la vallée du Nil s'ouvre un peu plus. Pour visiter une espèce de gouverneur qui demeure dans l'île, notre voyageur traversa le fleuve sur un *ramous* ou radeau de quatre troncs de palmiers liés en carré, semblable à ceux qui sont représentés sur les monuments égyptiens.

A Iraou, on entre dans la petite principauté ou *dar* de Mahass. Le *roi* était un petit homme noir, de mauvaise mine, entouré d'une demi-douzaine d'esclaves armés de lances. Il a donné une de ses filles en mariage à Hossein-Kachef, un des trois frères qui gouvernent la Nubie. Celui-ci, avec son frère Mohammed-Kachef, était venu à son secours contre un rebelle qui s'était rendu maître d'un château voisin.

Burckhardt fut présenté à Mohammed, le soir même de la prise du château ; le prince était hors d'état de se tenir sur ses pieds, tant il avait bu de vin de palmier ; il roulait des yeux féroces, et sa peau noire et ses grosses lèvres rendaient son aspect peu rassurant. Invité à une fête, où *l'armée* s'amusait à s'enivrer et à tirer des coups de fusil, Burckhardt courut des dangers qui s'accrurent encore au moment où le prince, ayant cuvé son vin, se mit à l'interroger. — Je suis venu, dit Scheik-Ibrahim, pour voir les châteaux d'Ibrim et de Say, monuments du grand empereur Sélim ; j'avais des lettres du bey d'Esné, pour votre frère Hassan-Ka-

chef et pour vous ; mais elles sont restées à Den, entre les mains de Hassan, parce qu'il ne voulait me permettre d'aller que jusqu'à Succoth ; mais étant venu à Say, et, ayant appris que vous étiez ici, j'ai cru que ce serait vous manquer de respect que de ne pas me présenter devant vous. — Vous êtes un agent de Mohammed-Pacha, s'écria le secrétaire arabe du kachef ; mais apprenez qu'à Mahass, nous crachons sur la barbe de Mohammed, et nous coupons la tête aux ennemis des mamelouks. » Cet interrogatoire dura toute la soirée ; le kachef continua à délibérer sur le sort du voyageur une partie de la nuit ; mais personne ne soupçonnait l'origine européenne du voyageur, et il était décidé à ne la faire connaître qu'à la dernière extrémité. L'arrivée de Heisson, homme plus doux, et celle de deux neveux du gouverneur de Succoth qui avaient lu la lettre de recommandation donnée par Hassan, le tirèrent enfin de cette fâcheuse situation, et il repartit promptement.

En retournant sur ses pas, Burckhardt vit à Soleb, sur la rive occidentale du Nil, les restes d'un grand temple égyptien, qu'on lui disait être le dernier monument de ce genre au sud de l'Égypte ; il ne put trouver moyen de passer le fleuve. Ce ne fut qu'à Kolbé qu'il put effectuer le passage. La rive occidentale est moins fertile que l'orientale ; les sables du désert roulent par torrents jus-

que dans le lit du fleuve ; les gazelles viennent par troupes s'y désaltérer tous les matins. A Ouady-Samné, il y a un petit temple égyptien dont les sculptures sont d'une exécution grossière. Le temple est environné de ruines d'autres édifices, d'un rempart en briques et d'un parapet ou glacis en gros blocs de pierre. D'autres restes de temples, d'églises et de couvents à Halfa et à Taras, présentent le même caractère de médiocrité ; mais les magnifiques ruines d'Ebsambol ou Ibsambol dédommagent le voyageur. Ce temple est taillé dans le flanc presque vertical d'une montagne qui borde le Nil. Dans le parvis, situé à vingt pieds au-dessus du niveau de l'eau, s'offrent, de chaque côté le long du mur dans des niches étroites, trois figures colossales représentant Osiris, Isis et une autre divinité plus jeune. Elles sont toutes de la même grandeur, debout, une jambe devant l'autre, dont la hauteur jusqu'aux genoux est de six pieds et demi. Elles sont accompagnées d'autres figures beaucoup plus petites, disposées autour de leurs jambes. L'espace intermédiaire entre les niches est couvert d'hiéroglyphes. Une petite porte conduit dans la nef (*pronaos*), supportée par six colonnes carrées, ayant chacune trois pieds carrés d'épaisseur ; ce pronaos a treize pas de long et sept de large. Les chapiteaux des colonnes représentent des têtes d'Isis. Trois portes, dont une large et deux petites, ouvrent le

chœur (*cella*), qui n'a que trois pas de profondeur, et de chaque côté une cellule obscure. Le sanctuaire (*adytum*) a sept pieds carrés; en face de l'entrée, on distingue les restes d'une statue taillée dans le roc vif, et dans le sol se trouve un caveau profond. Les murs des trois appartements sont couverts d'hiéroglyphes et d'autres figures qu'on voit ordinairement dans les temples égyptiens et nubiens.

Croyant avoir exploré toutes les antiquités de cet endroit, Burckhardt allait redescendre la montagne, lorsque, se détournant un peu vers le sud, il découvrit quelques monuments qui excitèrent au plus haut degré son admiration : c'étaient quatre immenses statues taillées dans le roc à environ cent toises du temple; malheureusement elles étaient presque enterrées dans les sables. La tête d'une seule est encore visible, avec une partie de la poitrine et des bras; on n'aperçoit presque rien de la seconde, dont la tête a été brisée, et le corps est couvert de sable jusqu'au-dessus des épaules; il ne paraît des deux autres que les bonnets en forme de boisseaux. Ces statues ne regardent pas le Nil comme celles d'Ebsambol; elles sont tournées vers le nord, et semblent indiquer la partie la plus fertile de l'Égypte; sur le devant des coiffures est gravé un nilomètre; les bras sont couverts d'hiéroglyphes, bien exécutés. La statue a vingt-un pieds d'une épaule à l'autre, et ne peut

par conséquent, si elle est debout, en avoir moins de soixante-dix de hauteur; les oreilles ont chacune quarante pouces de long. Au centre des quatre statues est la figure d'un Osiris à tête d'épervier, surmontée d'un globe. Le pan du roc, derrière les figures, est couvert d'hiéroglyphes, et au-dessus se trouve une rangée de plus de vingt figures assises, également taillées dans le roc et hautes de six pieds, mais tellement effacées, qu'il a été impossible de deviner ce qu'elles représentaient. A quelques pas de distance, du côté du sud, est une excavation dans le roc, avec des degrés pour monter du rivage jusqu'aux statues.

A Dakki, le voyageur admira un des plus beaux restes d'antiquité que l'on rencontre dans la vallée du Nil. Au centre d'un propylée long de trente pas se trouve une porte qui communique avec la nef, dans laquelle on pénètre entre deux colonnes ornées des mêmes chapiteaux que le temple ouvert de Philœ, et qu'on ne voit nulle part en Égypte.

A Kalabschi est un autre temple, taillé dans le roc; les murs du vestibule sont couverts de bas-reliefs très-bien exécutés, et représentant des sujets historiques singulièrement remarquables. D'un côté, l'on voit une bataille; le vainqueur, dans un char traîné par deux coursiers fougueux, poursuit les ennemis, fuyant vers une contrée

riche en arbres chargés de fruits; des singes jouent parmi les branches. Derrière lui sont deux autres chars en pleine course, de la même forme, mais plus petits; ils portent chacun une femme, qui se tient debout. Dans un autre cadre, sur le même mur, est représentée une marche triomphale passant devant Osiris assis; le cortége s'ouvre par des hommes nus, portant sur leurs épaules de gros blocs de bois précieux, et conduisant, l'un une chèvre des montagnes, l'autre des autruches, des gazelles, des singes, des buffles, des giraffes; enfin viennent deux prisonniers, ayant des peaux de bêtes féroces autour du corps. Un troisième cadre représente un gros lion avec son gardien, un grand bouc à cornes longues, étroites, et une paire de bœufs. Près de ces deux cadres et devant le roi, sont des tas d'arcs et de flèches, de dents d'éléphants, de peaux d'animaux sauvages et une rangée de calebasses. Sur le mur en face on remarque, parmi les prisonniers, une troupe de femmes vêtues de longues robes, avec une haute coiffure recourbée en haut, au-dessus de laquelle le capuchon est jeté.

C'est un monument unique en Égypte; le triomphateur, quel qu'il soit, a porté ses armes dans un pays habité par des animaux dont on ne voit aucun en Nubie et dans le Dongola. Tous ces trophées indiquent donc que la victoire dut avoir été

remportée dans des régions situées au sud de l'ancienne Meroë.

Ce temple fut la dernière ruine importante visitée par Burckhardt, qui arriva le 9 août à Esné, satisfait de cette première excursion en Nubie. Mais avant de le suivre dans le reste de son voyage, nous allons jeter un coup d'œil sur la Nubie propre, et sur ses habitants.

La population de toute la contrée soumise aux kachefs, ou gouverneurs héréditaires, peut être évaluée à cent mille individus, disséminés sur une lisière de terre cultivable, qui a quatre cent cinquante milles de long et généralement un quart de mille de large. Cette lisière ne forme pas une vallée continue, c'est plus généralement une suite de petites vallées latérales qui viennent aboutir au Nil, et qui sont séparées par des collines de sable ou par des bancs de rochers. Dans un terrain semblable, il est naturel de trouver beaucoup d'îles; le cours du Nil, en Nubie, en est rempli. Le fleuve n'a nulle part, dans ce pays, une largeur comparable à celle qu'il offre déjà dans la Haute-Égypte; ses prétendues cataractes ne sont pas ce qu'on appelle dans l'Amérique septentrionale des *rapides;* le fleuve glisse avec bruit sur les pentes des rochers qui coupent son lit; nulle part il n'y a une chute perpendiculaire, une véritable cataracte.

Les terres de Nubie sont en général trop éle-

vées pour être fertilisées par les inondations du Nil; elles sont arrosées au moyen des *sakies*, ou roues pour élever l'eau; le premier arrosement se fait immédiatement après la baisse du fleuve; on sème alors du dourra, qui est récolté au mois de décembre et de janvier. A cette époque, un nouvel arrosement prépare les terres pour être ensemencées en orge; si la récolte d'orge est faite de bonne heure, c'est-à-dire aux mois de mars et d'avril, on sème encore dans les terres les plus fertiles du dourra, qu'on récolte au mois de juillet. On cultive encore diverses espèces de fèves, de pois et des melons d'eau, ainsi que le dokkan, mais le froment est très-rare. Le tabac, qui fait les délices de toutes les classes, est aussi un objet universel de culture.

Le dattier et le palmier thébaïque sont les arbres communs. L'arbuste qui produit le séné croît spontanément dans les places inondées, et le tamarinier dans les collines sablonneuses; il y a également d'autres arbustes, dont les fruits servent à différents usages.

Les troupeaux des Nubiens consistent en vaches, moutons et chèvres; les riches seuls ont des ânes; les chameaux ne sont connus que des marchands. Les animaux sauvages sont les gazelles, les hyènes, les bouquetins, une espèce d'aigle, les perdrix à jambe rouge, les oies sauvages d'une très-grande espèce, mais on ne voit aucun oiseau ressemblant à l'ibis.

Les hommes sont généralement bien faits, forts et musculeux, un peu au-dessous des Égyptiens par la taille, n'ayant que peu de barbe et point de moustaches, mais seulement un peu de poil sous le menton; ils sont doués d'une physionomie agréable, et ils surpassent les Égyptiens tant en courage qu'en intelligence. Curieux et questionneurs, ils sont étrangers à l'habitude du vol. Les femmes partagent les mêmes avantages physiques : toutes sont bien faites, la douceur est peinte dans leurs traits, et elles y joignent un grand sentiment de pudeur.

Les Nubiens achètent leurs femmes des parents de celles-ci; le prix ordinaire est de douze *mahboubs,* ou trente-six piastres turques. Une Arabe ababdé vaut six chameaux; il est vrai que le père en rend à sa fille trois, qui deviennent une propriété commune entre elle et son mari; si un divorce a lieu, la moitié de la valeur de ces trois chameaux reste au mari.

La nourriture ordinaire des Nubiens consiste en lait, en soupe d'orge ou de fèves, et en pain de dourra mal pétri et mal cuit. Les riches eux-mêmes ne mangent pas tous les jours de la viande. Leur boisson ordinaire est le bouza, espèce de bière extraite du dourra ou de l'orge; elle est d'une couleur jaune sale, mais nourrissante et enivrante. On fait aussi du vin de palmier ou de dattes, en cuisant ces fruits et en faisant fermen-

ter leur jus; quoique agréable, ce vin est trop épais et trop sucré pour être bu en quantité. L'esprit de dattes est fabriqué dans toute la Haute-Égypte; on en fait un grand usage à Derr, et les habitants riches se couchent ordinairement ivres. Le miel ne sert qu'à faire une espèce de gelée.

Les Nubiens vont rarement sans armes; le premier soin d'un jeune garçon est de se procurer un couteau à lame crochue; on le porte attaché au bras gauche, et l'on s'en donne des coups à la moindre occasion. Les lances des Nubiens ont cinq pieds de long; parmi les boucliers, il en est qui ressemblent à ceux des Macédoniens. Ces boucliers sont de cuir d'hippopotame, et résistent à un coup de lance ou de sabre. Il n'y a que les riches qui aient des sabres, ou plutôt des glaives semblables à ceux des anciens Grecs. Les armes à feu sont rares, et le peu de fusils qu'on y trouve sont des fusils à mèche. Hassan-Kachef n'avait pas seulement une paire de pistolets; Burckhardt lui offrit les siens, mais il ne les trouva pas assez grands pour un kachef. Les munitions sont si rares dans ce pays, que le neveu d'un kachef courut après notre voyageur pendant l'espace de deux milles pour le supplier de lui donner une seule cartouche. Il n'est pas inutile de faire observer que Burckhard écrivit ceci en 1813, et que, depuis, les expéditions d'Ibrahim-Pacha ont changé la face de ce pays.

Les maisons, en Nubie, sont généralement construites en pierre sans ciment ou en boue sèche ; on couvre ces dernières d'un tas de paille de dourra, et, lorsque les bestiaux ont fini de le manger, on le remplace par des feuilles de palmier.

On trouve en Nubie un usage très-hospitalier, c'est de placer dans chaque village, sur la route publique, un grand vase rempli de bonne eau, couvert d'une feuille de palmier pour la tenir fraîche. Le voyageur peut s'y désaltérer à son gré.

Une chemise de coton, bleue et blanche, est l'habillement ordinaire au nord du Dair, mais au sud tout le monde va nu, à l'exception d'une petite ceinture que portent les hommes. Les jeunes gens ont un anneau d'argent ou de cuivre à l'oreille droite; les hommes de toutes classes n'ôtent jamais une espèce de rosaire suspendu autour de leur cou, ni certaines amulettes rangées autour de leurs bras, et consistant en formules mystiques et prières que les fakihs ou saints mendiants leur vendent.

Les Nubiens ont de petits métiers à tisser, sur lesquels les femmes font de grossiers manteaux de laine et de la toile de coton pour chemise. Elles fabriquent aussi avec des feuilles de palmier des nattes, des gamelles, des jattes et des

assiettes; leur ouvrage est si proprement fait, qu'on le supposerait façonné avec des outils.

§ 2. Voyage à travers le désert de Nubie.

Burckhardt, s'étant fait passer pour un marchand peu riche, se joignit à une caravane de fellahs, ou paysans égyptiens, allant dans le Sennaar acheter des esclaves, et qui partit en mars 1814. Pour mieux établir sa réputation de pauvreté, il renvoya son domestique, vendit son chameau, et se contenta d'un seul âne; l'acquéreur du chameau devait transporter son bagage.

Voici les vêtements, les provisions et les autres objets dont notre voyageur était muni : une jaquette de laine brune, une chemise et un pantalon de toile grossière, un bonnet de laine blanche, enveloppé d'un mouchoir en forme de turban, et une paire de sandales, deux journaux blancs, une boussole, un canif, des plumes, un encrier, quelques feuilles de papier pour écrire, des amulettes, un koran de poche, un tapis grossier, un morceau de gros drap de Barbarie pour servir de couverture pendant la nuit, une hache, quelques outres à eau, une forte aiguille à coudre, des cordes, du fil, des ustensiles de cuisine, quarante livres de farine, vingt de biscuit, quinze de dattes, dix de lentilles, six de

beurre, cinq de sel, trois de riz, deux de café, quatre de tabac, une de poivre, des oignons, et quatre-vingts livres de dourra pour l'âne.

Les armes du voyageur étaient un fusil avec trois douzaines de cartouches, un pistolet et un *nabbout,* c'est-à-dire un bâton à l'égyptienne garni de fer aux deux bouts, et pouvant servir tour à tour comme arme et comme marteau. Ses marchandises consistaient en vingt livres de sucre, quinze de savon, deux de noix muscades, douze rasoirs, douze briquets en acier, deux bonnets rouges et quelques douzaines de chapelets en bois, qui, dans les pays du midi de l'Égypte, servent en guise de monnaie.

L'équipage des autres marchands n'était pas beaucoup plus brillant; quelques-uns des plus riches emportaient des viandes sèches, du miel, du fromage; plusieurs emmenaient des chameaux femelles qui venaient de mettre bas, et dont le lait leur fournit pendant le voyage une boisson agréable.

Daraou, lieu d'où partit la caravane, est un village habité moitié par des fellahs et moitié par des ababdés. Ces Arabes ont, depuis un temps immémorial, le privilége d'escorter les caravanes à travers le désert de Nubie. Lorsqu'on fut sur le point de se mettre en marche, les femmes des ababdés vinrent placer auprès des chameaux de leurs maris des réchauds pleins de charbons ar-

dents; elles y jetèrent quelques poignées de sel, et lorsque la flamme bleuâtre, produite par la combustion du sel, s'élevait dans les airs, elles s'écrièrent : Soyez bénis en allant ! soyez bénis en revenant ! Cette cérémonie est censée détruire la puissance des mauvais esprits qui, suivant le préjugé de ces peuples, habitent les déserts de l'Afrique.

Un des fellahs des plus riches avait tiré beaucoup de présents de Burckhardt, en lui annonçant qu'il l'accompagnerait pendant le voyage ; tout à coup il lui dit qu'il restait, mais que son frère et son fils feraient partie de la caravane. Il appelle son fils, et lui dit : Ce voyageur est votre frère; puis ouvrant la veste de son fils et plaçant sa main sur son cœur, il ajouta : qu'il soit toujours placé là ! « Ces formules de recommandation ont quelque sens parmi les Arabes, mais elles ne signifient rien parmi les vils Égyptiens, dit Burckhardt, et malheureusement j'en fis l'épreuve ; les fellahs ne cessèrent de me vexer et de comploter pour me voler ; mon frère fut un de mes plus cruels ennemis. » La malveillance des marchands ne venait pas de soupçons sur l'origine européenne de leur compagnon; ils étaient persuadés que c'était un Turc de Syrie, et que son but était de s'emparer d'une part du commerce d'esclaves dont ils voulaient conserver le monopole.

L'eau est censée commune entre tous les mem-

bres d'une caravane; mais la seule application de cette maxime arabe, c'est que le plus fort dépouille le plus faible en cas de besoin. Le pauvre attend le dernier pour remplir ses outres, et, si la source n'est pas abondante, il ne lui reste que de la boue liquide; tel était souvent le lot de notre voyageur. D'autres fois on lui volait ses outres, ou, quand il avait choisi une place ombragée pour se reposer pendant la chaleur, on l'en chassait avec violence et on le forçait à rester au soleil.

A un défilé, les ababdés se virent tout à coup attaqués par une tribu qui leur demandait un droit de passage. Une pluie de pierres annonce le combat. Bientôt les sabres et les lances brillent, les boucliers retentissent sous les coups qu'on se porte de part et d'autre; les Égyptiens tremblent, tout en vantant leur courage; Burckhardt, le seul qui eût une arme à feu, se préparait à ajuster un coup de fusil au chef de la tribu ennemie, lorsqu'un ababdé de la caravane lui cria : Au nom de Dieu, ne tirez pas! nous espérons qu'il n'y aura pas de sang entre nous. En effet, après une escarmouche de vingt minutes, il n'y avait que deux hommes très-légèrement blessés; sur l'instance des chefs, la paix fut faite et les assaillants se retirèrent sans avoir obtenu de contribution.

Nous ne suivrons pas la caravane de station en station ; les noms des puits, des collines et des

vallées désertes n'offrent aucun intérêt ; mais nous devons faire connaître les principaux traits physiques de ce désert dont Bruce a exagéré la nudité et les dangers. Les déserts de Syrie présentent des plaines immenses d'une monotonie fatigante ; ceux de Nubie offrent toute la variété d'un pays couvert de rochers et sillonné de ravins. Les vues pittoresques ne sont pas rares. Om-el-Hebal est une vallée étroite, longue de trois heures de marche, et qui serpente continuellement entre des rochers de deux à trois cents pieds de haut, coupés à pic et composés d'un granit noir et brillant; des bosquets d'acacias les ombragent d'un feuillage sombre et luisant comme les rochers mêmes. Tout à coup à Damhil, une large ouverture se présente parmi les rochers; et au milieu des masses de granit, un vaste réservoir toujours rempli d'eau de pluie douce et limpide appelle les voyageurs et les chameaux. D'autres stations sont riches en pâturages, quelques-unes sont couvertes d'acacias ainsi que d'autres arbustes. Mais la verdure élégante des acacias ne met pas le voyageur à l'abri des rayons du soleil. A Schiggre, à moitié chemin du désert, se trouve une des meilleures sources au milieu des montagnes. Mais ici cesse tout ce que le désert offre d'un peu consolant : plus de variété dans le sol; la plaine sablonneuse ne présente plus aucune route tracée, l'œil seul d'un bé-

douin peut y deviner un chemin. L'extrême sécheresse de l'air favorise l'illusion d'optique connue sous le nom de mirage. Un jour, les voyageurs se virent environnés d'une douzaine de ces lacs factices ou aériens qui n'avaient pas, comme en Égypte, une teinte grisâtre, mais une couleur d'azur brillant, et qui reflétaient nettement les ombres projetées par les montagnes. La cruelle illusion était complète.

En partant de Schiggre, la caravane fut effrayée par la nouvelle que d'autres voyageurs lui donnèrent en passant, que les sources de Nedjegm étaient à sec; on envoya en avant un détachement d'hommes chargés de creuser le sable pour faire reparaître l'eau s'il était possible; quand la caravane arriva, elle aperçut ses envoyés tristement assis autour des sources, la tête penchée, et ne montrant, dans leurs mains, qu'un peu de sable mouillé. La caravane continua sa marche; quelques individus seulement, plus patients que les autres, restèrent en arrière, et obtinrent à force de creuser, un peu d'eau. Jusqu'ici on avait eu des vents du nord qui avaient un peu rafraîchi les voyageurs; à présent, le vent du sud augmentait la chaleur accablante du jour, et les nuits n'en étaient pas moins fraîches, les provisions d'eau commençaient à manquer; les ânes mouraient en grand nombre, les chameaux étaient affaiblis; si l'on n'avait pas d'eau le lende-

main, les bestiaux périssaient, et les hommes, marchant à pied dans un désert brûlant, étaient également exposés à une mort presque inévitable. C'est dans cet état qu'on arriva le lendemain à Abou-Selam; on sut qu'on n'était plus qu'à six heures de marche du Nil, mais les bords du fleuve étaient occupés par une tribu d'Arabes ennemis. Le chef des ababdés prit le seul parti qui restât : c'était d'envoyer un détachement, monté sur les chameaux les plus vigoureux pour aller remplir quelques outres d'eau du Nil, au risque d'être découverts par l'ennemi qui n'aurait pas manqué, en suivant la trace des chameaux de venir fondre sur la caravane fatiguée, languissante et hors d'état de se défendre. Leur seul espoir était d'atteindre pendant la nuit un point du fleuve non gardé. Les voyageurs attendaient avec anxiété le résultat de cette expédition; enfin, à trois heures du matin, les cris joyeux des chercheurs d'eau se font entendre ; bientôt ils entrent au camp, et tout le monde se précipitant autour d'eux se ranime en buvant à grands traits une eau douce et fraîche. Le lendemain on marcha sur Ankheyre, village principal de Berbers, situé sur le Nil; en approchant du fleuve, on sentit une plus grande humidité se répandre dans l'air, et les Arabes s'écrièrent : « Dieu soit loué ! nous sentons le Nil. » On avait mis vingt-deux jours à traverser le désert.

Cette route est la seule que l'on suive habituellement; à cette occasion, Burckhardt rapporte l'anecdote suivante : « Une caravane partit de Berber, et sachant qu'une bande de brigands guettait les voyageurs aux sources de Nedjeym, essaya de prendre une route bien plus rapprochée de la mer Rouge; elle était composée de cinq marchands et de trente esclaves. Le guide, connaissant peu la route, se perdit; on marcha cinq jours dans les montagnes sans trouver de l'eau; ne sachant plus où on était, et ayant épuisé toutes les provisions, on résolut de suivre la direction du soleil couchant, espérant arriver au Nil. Après avoir marché deux jours sans boire, un marchand et quinze esclaves moururent; un autre marchand, persuadé que les chameaux sauraient mieux que les hommes trouver de l'eau, se fit lier à la selle de son meilleur chameau (il en avait dix); il partit ensuite en s'abandonnant à la direction de ces animaux, et l'on n'a plus entendu parler de lui. Le lendemain, huitième jour du départ du dernier puits, les autres arrivèrent à la vue du mont Schiggre, mais l'extrême épuisement ne leur permit pas d'y atteindre. S'étant couchés à l'ombre d'un rocher, ils envoyèrent deux de leurs esclaves, montés sur les deux seuls chameaux qui conservaient encore quelque force, pour chercher de l'eau à la source; mais avant d'avoir atteint la montagne, l'un d'eux tomba privé de l'usage de la parole, et put seu-

lement faire signe à son camarade de l'abandonner; l'autre continua sa route, mais par un effet de la soif extrême qu'il éprouvait, ses yeux furent comme couverts d'un nuage, et il s'égara, quoique la route lui fût familière. Après avoir longtemps erré au hasard, il mit pied à terre à l'ombre d'un arbre, auquel il attacha son chameau; l'animal ayant un peu après flairé l'eau, détacha son licou et partit au galop dans la direction que son instinct lui indiquait. L'homme, comprenant parfaitement l'action du chameau, essaya de se traîner sur ses traces; mais, à quelques pas de là, il tomba sans connaissance, et il allait rendre le dernier soupir, lorsque la Providence y conduisit un Arabe d'un campement voisin : celui-ci lui jetant un peu d'eau au visage le rendit à la vie; ils coururent ensuite à la source, remplirent les outres, et étant retournés vers la caravane, eurent le bonheur de trouver encore en vie les hommes qui la composaient. »

Mais de semblables malheurs ne peuvent arriver dans le désert de Nubie, que lorsqu'on s'écarte de la bonne route; le seul danger sur cette route est de trouver le puits de Nedjeym à sec. Aussi Burckhardt ne conçoit-il pas comment Bruce, dont il admire au reste le courage et dont il atteste la véracité, a pu rencontrer ici toutes les souffrances dont il a fait la peinture

dans sa relation, que nous avons reproduite précédemment.

Burckhardt, fatigué de ce long et pénible voyage, s'estima heureux de trouver un peuple qui paraissait être civilisé, mais il fut cruellement trompé si l'on en juge par le portrait qu'il nous donne des habitants du Berber appelés par lui Meyrafabs.

« Les Meyrafabs, dit-il, sont d'une très-belle race; leur couleur naturelle est un rouge brun foncé. Les hommes, un peu plus grands que les Égyptiens, ont les membres plus forts et sont aussi plus robustes; leurs traits et ceux des nègres diffèrent en tout point; leur visage est généralement ovale, le nez à la grecque, et les os des joues n'ont point de saillie. La lèvre supérieure est un peu plus épaisse qu'elle ne doit l'être, d'après nos idées de beauté, mais il s'en faut qu'elle ressemble à celle du nègre. Celui-ci a la jambe et le pied très-mal faits; chez les Meyrafabs ces parties ne laissent rien à désirer. Ils ont une petite barbe au bas du menton, pas de poils sur les joues, et des moustaches peu fournies qu'ils coupent très-courtes. Leurs cheveux forts, épais et crépus, mais non laineux, forment, lorsqu'ils sont courts, des boucles naturelles, et de hautes larges touffes quand on les laisse croître. Nous sommes Arabes et non pas Nègres, disent les habitants du Berber; aussi ils ont le plus grand soin de maintenir la pureté de leur espèce. »

Le pays des Berbers n'a que six à huit heures de marche du fleuve, et ne comprend que quatre villages, qui sont tous à une demi-heure de marche du Nil, dans le désert de sable sur les confins du pays cultivé. Les maisons, séparées par d'assez grands enclos, sont bâties en terre, ou en briques cuites au soleil. Chaque habitation forme une grande enceinte divisée en intérieure et extérieure; autour de celle-ci sont les logements, tous au rez-de-chaussée; il n'y a jamais que ce seul étage. La famille habite ordinairement deux pièces; une troisième sert de magasin, et une quatrième est réservée aux étrangers. La cour extérieure contient le plus souvent un puits d'eau saumâtre qui n'est bonne que pour les bestiaux. En été, les hommes de la maison et les étrangers y dorment sur des nattes étendues par terre ou sur des sophas faits d'un châssis de bois à quatre pieds, appelés *angareygs* lorsqu'ils sont recouverts d'un tissu de lanières en cuir de bœuf, et *serirs* quand le siége est de roseau.

« Le caractère moral de ce peuple offre un composé de tout ce qui dégrade la nature humaine; mais la cupidité et la perfidie dominent sur ses autres penchants. Dès qu'il s'agit d'intérêt, le Meyrafab ne connaît plus de frein, oublie les lois divines et humaines, rompt les liens et les engagements les plus solennels. Dans les transactions, tout point litigieux se règle d'après la loi du plus

fort. Rien de ce qui est une fois sorti des mains du légitime propriétaire n'y rentre, s'il a le malheur d'être faible. L'autorité du mek est bravée par les riches, dont l'influence rivalise avec la sienne et souvent en triomphe.

« Les marchands étrangers en général sont regardés, suivant l'expression arabe, comme de friands morceaux où chacun mord, et dont il emporte le plus qu'il peut. Pour moi j'affirme n'avoir jamais vu un aussi mauvais peuple. Il me parut d'abord très-hospitalier; on nous adressait de différentes maisons, matin et soir, plus de pain, de viande et de lait qu'il n'en fallait pour notre consommation; mais au bout de quelques jours, ceux qui avaient fait les envois vinrent solliciter des présents comme gage d'amitié. Nous comprîmes qu'on s'attendait au paiement des provisions que nous avions reçues, et nous fûmes contraints d'en donner dix fois la valeur. Nous étions même sans cesse obsédés de gens qui nous demandaient des présents. Mes compagnons, par bonheur, étaient de vieux trafiquants qui savaient bien quand un refus de leur part serait imprudent ou périlleux; ils ne donnaient pas la moindre chose hors du cas de nécessité, et je suivis leur exemple.

« Ce qu'il y a de plus dur, de plus insupportable en Berber pour un voyageur, c'est l'insolence des esclaves. Étant considérés comme

membres de la famille, ils se donnent de plus grands airs que leurs maîtres qui n'osent ni les punir, ni même les réprimander fortement, de crainte qu'ils ne désertent. Un des esclaves de la maison où je demeurais me déchira ma chemise parce que je ne voulais pas la lui donner, et lorsque je m'en plaignis à mon hôte, celui-ci tâcha de me tranquilliser en m'assurant que son esclave n'avait pas eu l'intention de me manquer. Les esclaves adultes sont toujours armés; ils se croient les égaux de tout Arabe, et ils se sentent uniquement humiliés par l'idée de ne pouvoir épouser une fille Arabe. L'insolence des esclaves se manifeste dans la manière qu'ils emploient pour fumer gratis. Quand ils voient un étranger ayant la pipe à la bouche, ils la lui enlèvent sans dire un mot, et refusent de la rendre avant de l'avoir finie.

« Avec tous leurs défauts, les Berbers ont l'humeur très-gaie et plaisante : jeunes comme vieux, ils badinent, rient et chantent sans cesse. Ils savent en même temps être très-polis, lorsqu'ils le jugent nécessaire. En recevant les étrangers et en leur offrant l'hospitalité, ils ont un air de bonhomie, de cordialité, de simplicité patriarcale, fait pour tromper l'homme le plus méfiant qui ne les connaîtrait pas. Leur langage abonde en phrases obligeantes, et ils ont dix manières différentes de demander comment on se porte. Après une longue absence, ils s'embrassent et se secouent

vivement les mains. La question la plus ordinaire qu'ils s'adressent en se saluant est *chédid* (êtes-vous fort?). Souvent aussi ils se demandent : Votre plante du pied est-elle bonne? Les femmes sont saluées d'une manière très-respectueuse : on leur touche le front de la main droite, et on baise ensuite la partie des doigts qui a été mise en contact avec la tête de la femme.

« Les femmes même du premier rang ne portent pas de voile. La coutume de se noircir les paupières avec du *kokel* ou antimoine est moins générale en Berber qu'en Égypte. Les femmes des hautes classes portent, par-dessus leur robe, un manteau blanc, doublé de rouge. Les deux sexes ont l'habitude presque journalière de s'enduire le corps de beurre frais; ils prétendent que le beurre rafraîchit, prévient les maladies cutanées, et donne à la peau plus de douceur; les hommes ajoutent qu'elle devient par ces frictions plus coriace, plus ferme, et par conséquent moins pénétrable au couteau. Pour ma part, j'avoue que j'ai éprouvé un grand soulagement à m'être frotté de beurre la poitrine, les bras, les jambes et les pieds quand je me sentais fatigué.

« Les Meyrafabs sont en partie pâtres, en partie cultivateurs; après l'inondation, ils ensemencent de dourra et d'orge tout le terrain qui avait été submergé. Ils ne cultivent aucune sorte de fruits et pas d'autres légumes que des oignons

et des haricots. Après la saison des pluies, ils font paître leurs troupeaux dans les montagnes, entre le Nil et la mer Rouge. »

§ 3. Séjour à Damer et à Chendy.

Lorsque les marchands eurent terminé leurs affaires, la caravane partit de Bember le 7 avril; elle était réduite aux deux tiers de son monde. Les marchands de Daraou, sous la protection desquels marchait notre voyageur, étaient convaincus que sa société ne leur serait d'aucun profit, attendu son obstination à se battre pour chaque poignée de dourra qu'on essayait de lui enlever, et sa vigilance contre les efforts qu'ils faisaient pour le tromper; ils résolurent donc de l'abandonner entièrement à sa destinée. Voici comment ils lui signifièrent cette détermination.

« Nous avions fait halte auprès d'un étang, en avant de Berber. Au moment de partir, les marchands me dirent d'un ton méprisant de m'éloigner d'eux, et de ne plus les approcher désormais. Les jeunes gens accompagnaient ce singulier ordre d'un cri semblable à celui que l'on fait en chassant les chiens; et, frappant mon âne du manche de leurs lances, ils le poussaient dans le désert. Heureusement, je m'étais maintenu en bonne intelligence avec nos guides, les Ababdé, qui, tout méchants qu'ils étaient, valaient mieux

que les gens de Daraou. Je leur demandai alors s'ils m'abandonneraient à la merci des brigands meyrafabs, ou s'ils m'admettraient dans leur société; ils me reçurent parmi eux, et ma situation se trouva sensiblement améliorée. » Le 10, la caravane arriva à Damer, après s'être arrêtée à Ras-el-Ouerdy, principal village des domaines d'un *mek* qui retint les voyageurs du matin au soir sans leur envoyer de vivres; pendant ce temps on négociait sur la rançon à payer. Les voyageurs, malgré leur faim, n'osaient toucher à leurs propres provisions, étant regardés comme les hôtes du *mek* qui devait les défrayer. Il accepta à la longue les offrandes en argent et en marchandises; mais son fils vint en vain demander, en son nom particulier, quelques présents à la caravane. Le lendemain, le *mek* se montra sans autre vêtement qu'une espèce de serviette autour des reins, accompagné de six ou huit esclaves, dont l'un portait sa bouteille d'eau, l'autre son épée, un troisième son bouclier. Ayant aperçu un bel âne, il enjoignit à son fils de le monter, et, malgré la résistance du propriétaire, l'animal fut conduit au trot à l'écurie du *mek*. Cet âne était celui qui avait porté Burckhardt à travers le désert de Nubie. Instruit que les *meks* aiment à enlever les beaux ânes, il l'avait vendu à un autre membre de la caravane qui se réjouissait de l'avoir trompé sur le prix, mais qui se trouva dupe de ce bon marché.

Le territoire de Ras-el-Ouady se termine au fleuve Mogren, le Mareb de Bruce. Le lit de cette rivière, large d'un mille anglais, était à sec; on n'y voyait que par-ci par-là quelques mares d'eau stagnante. Il paraît que, lorsque les pluies des montagnes voisines de la mer Rouge ont rempli ce vaste lit, l'eau monte à une élévation de vingt pieds; mais comme le rivage est beaucoup plus élevé, ce fleuve n'inonde aucune partie de terrain en cet endroit.

Damer, situé au bord oriental du Nil, un peu au sud du confluent du Mogren, est un grand et joli bourg d'environ cinq cents maisons, qui forme un petit État indépendant, respecté et même redouté des peuplades voisines. Il doit cet avantage à la grande idée qu'on se fait de la puissance magique des chefs.

La nécromancie est réputée héréditaire dans la famille du chef du gouvernement qui exerce une grande influence, non-seulement sur ses propres sujets, mais encore sur tous les pays circonvoisins. Marchant sans armes, les religieux de Damer conduisent les caravanes à travers des hordes de brigands qui viennent avec respect leur baiser la main.

« Damer, dit Burckhardt, est plus propre et mieux tenu que Berber; on y voit beaucoup de bâtiments neufs, et nulle part des ruines; les maisons, construites sur un plan uniforme, don-

nent aux rues une régularité dont l'agrément est doublé, sur quelques points, par la verdure des arbres et par l'ombrage qu'ils offrent. Les membres de la tribu Medja-Ydin sont pour la plupart des fakih ou hommes consacrés à la religion. On les appelle *fakih,* au pluriel *fokaha* (hommes versés dans la loi) ou *fakir,* au pluriel *fokara* (hommes pauvres devant Dieu), ou bien on leur donne le titre de scheik. Le grand fakih, leur chef, prononce dans leurs contestations. C'est à lui qu'on s'adresse dans tous les cas de vol, et comme sa prétendue science universelle inspire une grande terreur, il lui est facile d'opérer des prodiges. La crainte de son pouvoir maintient le meilleur ordre dans la ville; partout on est en sûreté et logé à bon compte. De plus, il n'exige aucun tribut des caravanes, et se contente de leurs offrandes volontaires. Aussi les caravanes s'arrêtent avec plaisir à Damer, et, par le commerce qu'elles y font, animent et enrichissent cette ville. D'autres fakihs, d'un rang inférieur, jouissent d'un crédit proportionné à leur savoir et à la régularité de leur vie. La ville entière a sous ce double rapport une grande réputation; elle possède plusieurs écoles où les jeunes gens du Dar-Four, de Sennaar, de Kordofan et d'autres parties du Soudan viennent acquérir des lumières suffisantes pour les mettre à même de figurer comme grands fakihs dans leurs pays respectifs. Les professeurs

de Damer enseignent la vraie manière de lire le Koran, et expliquent les commentaires. Ils ont une mosquée spacieuse, bien bâtie et bien voûtée en briques, mais sans minarets, et dont le pavé est couvert de sable fin. C'est l'endroit le plus frais de Damer, et les étrangers y vont goûter quelques heures de sommeil après les prières du milieu du jour. Autour d'une place attenant à la mosquée sont les classes des écoles. Les principaux fakihs vivent avec une grande ostentation de sainteté, et leur chef mène la vie d'un ermite; il occupe un petit bâtiment situé au milieu d'une place et partagé en deux; d'un côté est une chapelle, et de l'autre une cellule d'environ dix pieds carrés, où il se tient presque continuellement sans suite, loin de sa famille, et occupé de la lecture de livres religieux. Ses deux repas se composent de ce que ses amis lui envoient. Vers trois heures de l'après-midi, il quitte sa cellule, et vient s'asseoir sur un grand banc de pierre qui est en face. Là, toute la confrérie des fakihs se range autour de lui, et les affaires publiques se traitent jusque longtemps après le coucher du soleil. J'allai une fois lui baiser les mains, et je le trouvai enveloppé de la tête aux pieds d'un grand manteau blanc. Sa figure me parut vénérable; il me demanda d'où je venais, dans quelle école j'avais appris à lire, quels livres j'avais lus, et se montra satisfait de mes réponses.

« Les fakihs, malgré leur austérité, ne sont pas ennemis des réunions sociales. Une après-midi, je fus abordé par un fakih, qui me demanda si je savais lire, et, sur ma réponse affirmative, me dit de l'accompagner dans un lieu où je ferais un bon dîner. J'y consentis, et il me conduisit dans une maison où je trouvai un grand nombre de personnes réunies pour honorer la mémoire d'un parent mort depuis peu. Quelques fakihs lisaient le Koran à voix basse, et cette lecture continua jusqu'à l'arrivée d'un fakih supérieur, qui fut comme un signal pour chanter les versets de ce livre, ainsi que cela se pratique dans l'Orient. Je me joignis à ces chants qui durèrent environ une demi-heure, après quoi le dîner fut servi. La chère était copieuse, une vache ayant été tuée à cette occasion. Quand nous eûmes bien mangé, nous reprîmes nos lectures. Un des fakihs apporta un panier plein de cailloux blancs, sur lesquels furent récitées différentes prières. Ces cailloux devaient être semés sur la tombe du défunt, comme j'en avais vu sur plusieurs tombeaux récents. M'étant informé du motif de cette coutume, que je n'avais vu pratiquer en aucun pays de l'Orient, le fakih me répondit que c'était un acte méritoire, mais non une nécessité absolue; qu'on pensait que l'âme du défunt, lorsqu'elle viendrait visiter sa tombe, serait bien aise de trouver des cailloux pour s'en servir comme de grains de cha-

pelet dans ses prières. Quand la lecture fut finie, les femmes se mirent à chanter et à jeter des cris qui ressemblaient à des hurlements. Je pensai alors à me retirer, et, comme je sortais, mon hôte généreux me mit, pour mon souper, quelques restes du dîner dans la main. »

La caravane quitta Damer le 15 avril, accompagnée de deux fakihs sans armes, qui devaient lui servir d'escorte jusqu'à la frontière de Chendy. La route est dangereuse et très-infestée de brigands, mais la vénération qu'inspirent partout les fakihs de Damer est telle que leur aspect suffisait pour contenir les malintentionnés; ils venaient même souvent baiser les mains des fakihs, et se retiraient ensuite.

Les voyageurs entrèrent sur le territoire de Chendy, et traversèrent une plaine remarquable par ses mines de sel dont le produit forme l'objet d'un grand commerce. La terre, fortement imprégnée de sel dans une circonférence de plusieurs milles, est mise en tas le long de la route, ensuite bouillie dans de grandes chaudières de terre. Le sel, épuré par une seconde ébullition dans des vases plus petits, est réduit en gâteaux très-blancs, d'un pied de diamètre et de trois pouces d'épaisseur, qu'on met ensuite par douzaine dans des paniers dont quatre forment la charge d'un chameau.

« Chendy (Schendy, Shendy, Chandi) qui, du

temps de Bruce, n'était qu'une bourgade de deux cent cinquante maisons, est aujourd'hui la ville la plus commerçante et la plus considérable de cette partie de l'Afrique; elle contient de huit cents à mille maisons, qui, étant éparses sans ordre et éloignées les unes des autres, couvrent une grande surface. Le gouvernement étant plus doux et plus régulier, il en est résulté pour le commerce un degré de sécurité qui, joint à l'exemption de tous droits, a rendu la ville très-marchande. Les mœurs et les habitudes du peuple ressemblent beaucoup à celles des habitants du Berber.

« Il faut être bien sur ses gardes pour ne pas être volé ou trompé; les marchands ont si peu de confiance dans leur probité mutuelle, qu'ils ne se font jamais crédit. Les chants qui retentissent constamment dans les maisons ne sont accompagnés que des sons rauques d'une pipe faite de tuyaux de dourra et de la tamboura ou lyre égyptienne; mais le *mek* fait battre tous les soirs la timbale (le *nogâra*) devant sa demeure; c'est une marque de sa grandeur. Il condescendait pourtant à jouer avec les esclaves et les gens du peuple à un jeu appelé *syredja*, et qui ressemble au jeu de dames. »

La chaleur parut plus supportable à Burckhardt ici qu'au Caire, mais il se plaint de l'incommodité que lui causaient les rats; ces ani-

maux se sont tellement multipliés et sont devenus si hardis, que l'on ne saurait dormir dans les maisons ni en plein air, sans être bientôt troublé par leur dégoûtante visite. Souvent étendu par terre, avec une simple chemise pour reposer à l'ombre, Burckhardt en sentait qui lui parcouraient le corps dans tous les sens, et le mordaient jusqu'à le réveiller.

Le sol est bien cultivé quoique assez aride près de la ville; mais, au nord et au sud, il y a de belles plaines fertiles. Outre le dourra, on y sème un peu de froment pour les riches. Les marchés sont toujours abondamment fournis d'oignons, de poivre rouge apporté du Kordofan, de pois chiches, etc. Pendant l'inondation, on sème aussi des melons d'eau et des concombres, mais uniquement pour le mek. Les animaux domestiques sont les mêmes qu'en Égypte. On voit des éléphants à Abou-Hérazé, à deux ou trois journées de Sennaar, au delà d'une chaîne de montagnes large de six à huit heures, qui touchent la rivière et qu'ils n'ont jamais franchie; des panthères se rencontrent fréquemment à l'est de Chendy, la giraffe se trouve dans les montagnes de Dender; les tribus arabes lui font la chasse principalement pour en avoir la peau qui sert à faire les plus forts boucliers. Burckhardt a vu souvent apporter au marché des chèvres de montagnes de la plus grande taille et à longues cornes recourbées vers

le milieu du dos. Elles sont prises dans des lacets, de même que les autruches qui sont aussi très-communes dans le voisinage.

Les moyens ordinaires d'échange sont le dourra et le *dammour,* toile de coton, fabriquée au Sennaar, mais les chameaux et les esclaves s'achètent communément avec des piastres d'Espagne; l'or ne passe que comme marchandise. Le grand marché se tient tous les vendredis et samedis sur une place découverte, entre les deux principaux quartiers de la ville; l'affluence du peuple y est prodigieuse. Outre divers objets de premier besoin et d'utilité, les denrées et les drogues, on y voit exposés en vente quatre à cinq cents chameaux, autant de vaches, une centaine d'ânes, et vingt à trente chevaux. Plusieurs produits de l'industrie européenne y sont apportés par la caravane du Sennaar, forte de trois à quatre cents hommes, qui part une fois l'année de la Haute-Égypte et revient l'année suivante. Mais, toutes les six ou huit semaines, une caravane arrive de Sennaar à Chendy.

Burckhardt s'est beaucoup étendu sur le grand commerce d'esclaves qui se fait à Chendy; nous allons nous borner aux points les plus saillants. Suivant lui, les marchands d'Égypte, de Souakin, du Sennaar et du Kordofan, forment au marché des bandes séparées, au milieu desquelles est un grand cercle d'esclaves mis en vente. Les es-

claves du Sennaar sont ou Nubiens ou Abyssiniens; les derniers consistent principalement en femmes de la nation des Galla, et en un petit nombre du pays d'Amhara, qui restent presque toutes dans le pays où elles sont très-estimées. On recherche encore, comme bonnes cuisinières ou domestiques, celles qui ont déjà servi dans les maisons du dongola. On fait en général beaucoup d'attention à l'origine des esclaves, une longue expérience ayant appris qu'il y a peu de différence dans le caractère parmi les individus de la même nation. Le nombre des esclaves qui se vendent annuellement au marché de Chendy est évalué par Burckhardt à cinq mille, dont deux mille cinq cents pour l'Arabie, mille cinq cents pour l'Égypte, et le reste pour Dongola et les Bédouins du voisinage; ils ont la plupart moins de quinze ans.

La traite de ces contrées ne paraît pas s'étendre au delà de Dar-Saley ou peut-être de Baghermé, à l'ouest et au nord-ouest du Dar-Four. Quoique des pays beaucoup plus éloignés entretiennent des relations avec le Dar-Four, ils restent néanmoins inaccessibles aux entreprises commerciales. Au delà de Bahr-el-Ghazel, vers les frontières de Bornou, commence le commerce du Fezzan ou de Zeila, comme on l'appelle souvent, qui s'étend bien avant dans l'ouest à travers le Soudan. Malgré toutes les informations qu'il a prises à cet

égard (et ces sortes de questions peuvent se faire sans exciter des soupçons chez les marchands nègres), notre voyageur n'a jamais trouvé le moindre indice d'une communication régulière, par caravanes, entre le Soudan de l'est et le Soudan de l'ouest; il n'a jamais vu non plus aucun marchand qui fût venu d'un pays situé au delà de Baghermé. Ceux qui veulent faire du commerce dans cette direction vont joindre à Bornou la caravane du Fezzan. Le peu de Bornouans qui arrivent au Dar-Four, par la route directe à travers Baghermé, sont des pèlerins qui vivent d'aumônes; mais les esclaves du Bornou, que l'on reconnaît aisément à leur peau tatouée, ne sont amenés en Égypte que par la route du Fezzan.

§ 4. Voyage de Chendy à Souakim. — Navigation le long des côtes de Nubie.

« J'étais resté près de trois semaines à Chendy; l'inimitié des marchands égyptiens me faisait de jour en jour éprouver des inquiétudes plus grandes. Ces scélérats répandaient le bruit que j'avais obtenu par fraude le peu d'objets que je possédais, et qu'il serait de toute justice de m'en dépouiller; ils auraient pu finir par me traîner devant le *mek*, qui déjà, et sur leur instigation secrète, m'avait enlevé mon fusil. Je résolus de joindre la cara-

vane de Souakim, afin de parcourir l'espace inconnu qui sépare cette ville de Chendy, et de faire ensuite le pèlerinage de la Mecque, persuadé que le titre d'hadji, ou pèlerin initié, me serait de la plus grande utilité pour le voyage que je projetais dans l'Afrique centrale. Mais je tins ce projet caché, et je fis accroire à tout le monde que je m'en retournais en Égypte avec les Ababdés; j'achetai, avec le reste de mes fonds, un jeune esclave et un chameau.

« Les gens de Daraou changèrent alors de ton à mon égard; leur chef, qui m'avait maltraité, m'accabla de politesses et de visites; il m'envoyait souvent quelque bon plat; en un mot, ces coquins craignaient évidemment que, de retour en Égypte, je ne les fisse punir par Ibrahim-Bey; ils ignoraient cependant combien j'étais considéré de ce fils du pacha, et par conséquent, combien j'aurais eu plus de moyens de me venger qu'ils ne m'en soupçonnaient.

« Deux jours avant le départ de la caravane de Souakim, je m'ouvris au chef des Ababdés, et, l'ayant flatté par un petit présent, j'obtins de lui de m'introduire auprès du chef de cette caravane. »

Ce fut le 17 mai que Burckhardt partit de Chendy. Les gens de Daraou essayèrent de lui faire un mauvais parti; un esclave bien-aimé du *mek* le guettait pour lui arracher un pistolet qui

lui restait, mais les fidèles Ababdés l'avaient suivi et le protégeaient contre toute insulte. Il joignit la caravane dont il trace une peinture intéressante.

« Elle se composait de deux cents chameaux chargés, vingt à trente dromadaires servant uniquement de monture aux marchands les plus riches; trente chevaux, conduits à la main par des esclaves; environ cent cinquante marchands et trois cents esclaves. Les charges consistaient en tabac et en *dammour*. La caravane était sous bonne conduite; le chef était un des principaux habitants de Souakim, allié par mariage aux principales tribus des Bischaries et des Hadendoa, dont nous avions à traverser le pays. Il y avait un petit parti d'étrangers qui se composait de cinq marchands pèlerins nègres, appelés *Tekayrne*, avec dix chameaux et trente esclaves. Je joignis cette petite troupe, et, grâce à une conduite sévère et ferme, j'obtins de vivre en paix; car, pour de l'amitié, personne, même parmi les nègres, ne pense jamais à en montrer à un homme pauvre.

« Le principal personnage des Tekayrne était un homme de Bornou, qui avait été à la Mecque, à Constantinople, au Caire, et qui portait le titre d'*hadji*; mais, quoique affectant les manières d'un dévot, et, constamment occupé à la lecture du Koran, il était bon vivant, et même tant soit peu fripon; ses sacs étaient remplis

de tout ce que le marché de Chendy avait pu fournir de plus délicat en vivres, ses dîners étaient les meilleurs de la caravane. L'année précédente, Hadji-Ali avait vendu sa propre cousine dans le marché d'esclaves de Médina, après l'avoir récemment épousée à la Mecque. Elle était venue en pèlerinage de Bornou, par la route de Fezzan et du Caire; il la reconnut, et, conformément à la loi musulmane, réclama le droit d'être son époux; mais, peu de temps après, il éprouva un besoin d'argent, et il la mit en vente comme esclave. Cette infortunée, n'ayant personne dont elle pût invoquer le témoignage pour prouver sa condition libre, fut obligée de subir sa destinée, et de suivre un marchand égyptien devenu son maître. Ce trait était connu dans la caravane; il n'empêchait pas l'hadji de jouir de la considération attachée à ce titre. Les hadjis forment un corps, et personne n'ose en attaquer un membre, dans la crainte de se les mettre tous sur les bras. »

Le premier objet remarquable que présenta la route, fut la rivière d'Atbara, qui paraît conserver son nom jusqu'à l'endroit où elle est jointe par le Mogren; le nom de Mareb, donné par Bruce, est inconnu dans le pays. Les bords de ce fleuve, alors rempli d'eau, offraient l'aspect le plus agréable et un sol en apparence plus fertile que celui de la vallée du Nil en Égypte. Les branches croisées des grands arbres arrêtaient souvent

les chameaux. Les fruits du palmier doum, suspendus en grappes, excitaient les désirs des esclaves. Une foule d'arbres fruitiers croissaient sans culture; une magnifique forêt de dattiers bordait la rivière. Partout des oiseaux inconnus étalaient leur plumage varié, et loin d'être privés du don de chanter, ils faisaient entendre des sons doux et variés, parmi lesquels dominait le roucoulement des tourterelles. Le cœur de marbre des marchands d'esclaves même parut touché, et un d'eux, comparant ce tableau au désert qu'il venait de quitter, s'écria: Après la mort, le paradis!

Le village d'Atbara renferme deux cents familles de Bischaryes, dans des cabanes bâties en pieux et recouvertes de nattes de feuilles de doum. Deux ou trois Angareyg occupent presque tout l'intérieur d'une semblable cabane; il ne reste plus d'espace pour se tenir debout, et cela n'est pas non plus nécessaire, puisque les Bischaryes passent leur journée étalés sur leurs grossiers sophas. Ceux de la tribu Hammadeb qui occupent Atbara se livrent tour à tour aux travaux agricoles et au s oindes troupeaux; après l'inondation, ils sèment du dourra; ils en attendent la récolte, puis ils se retirent dans les montagnes désertes avec leurs bestiaux et leurs cabanes mobiles. Dès que les pâturages des montagnes sont desséchés, ils ramènent leurs troupeaux le long de la rivière.

Les habitants d'Atbara sont, comme tous les

Bichariens, une race aussi courageuse que bien faite, mais livrée à tous les vices qu'entraîne une liberté sauvage; ils sont cruels, avides, traîtres et avares. L'ivrognerie, les querelles qui s'en suivent, les vols des bestiaux et de tout ce qui tombe sur leurs mains, les excursions pour piller les caravanes, les meurtres et les massacres, comptent parmi leurs occupations; ils observent cependant entre eux certaines règles de justice et d'hospitalité.

La caravane se divisa en deux parties, l'une prit la route directe de Souakim, et l'autre, à laquelle se joignit Burckhardt, résolut de visiter la fertile contrée de Taka, en suivant le cours de l'Atbara. A Om-Daoud, les femmes élevèrent un cri d'horreur en apercevant la peau blanche de Burckhardt.

« Les peuples noirs, dit le voyageur, sont persuadés que la blancheur de la peau est l'effet d'une maladie et un symptôme de faiblesse; les habitants de Chendy étaient plus accoutumés à voir, sinon des Européens, au moins des Arabes d'un teint brun-clair, et comme le mien était très-hâlé par le soleil, j'y avais excité peu de surprise. Toutefois, les jours de marché j'entendais crier autour de moi : Dieu nous préserve du diable! Un jour, une fille de campagne, à laquelle j'avais acheté des oignons, me dit qu'elle m'en donnerait davantage, si je voulais me décoiffer et lui

montrer ma tête; j'en exigeai huit, qu'elle me livra sur-le-champ. Quand elle vit, mon turban ôté, une tête blanche et tout à fait rasée, elle recula d'horreur, et exprima le plus grand dégoût.

En marchant vers Goz-Radjeb, la caravane passa en ligne droite à travers une partie du désert, où l'on voit un très-beau mirage; on rencontra beaucoup d'oiseaux; les Bichariens, qui ne paraissent pas en distinguer les espèces par des noms particuliers, regardent comme une infamie d'en manger.

Un peu avant Goz-Radjeb, notre voyageur éprouva le chagrin de voir, à une demi-heure de marche, un grand édifice que ses compagnons lui dirent être une *kenise;* ce mot signifie également église ou temple. Il courait le visiter pendant une halte, mais un cri unanime lui défendit d'aller plus loin : « Tout est plein de brigands dans les environs! tu ne peux faire cent pas en avant sans être attaqué. » Il fallut retenir sa curiosité, quoiqu'elle fût vivement excitée. Les murs de l'édifice paraissent avoir de trente à quarante pieds de haut; il borde la rivière à trente mètres de distance.

Le village de Goz-Radjeb est habité par un mélange de toutes sortes de tribus, réunies pour faire le commerce, et n'offre rien de curieux. Enfin la caravane s'arrêta à Felik, grand camp des Ha-

dendoa, dans le fameux pays de Taka, qu'on nomme aussi El Gasch.

C'est une plaine longue de trois grandes journées de marche, et qui en a une en largeur. Régulièrement couverte d'eau par la crue d'une foule de petites rivières, à la fin du mois de juin et au commencement de juillet, elle doit au limon que les eaux laissent une fertilité étonnante. Le Taka fournit du dourra à tous les peuples voisins, et pourtant les habitants ne cultivent que très-mal une cinquième partie de leur sol.

Ces habitants sont d'abord, en venant du nord, les Hadendoa, tribu de Bichariens, qui, comme ceux des bords de l'Atbara, sont traîtres, vindicatifs et voleurs. Les hommes passent leur temps à fumer et à s'enivrer de bouza; les travaux sont abandonnés aux femmes et aux enfants. Les Hadendoa possèdent des villages aux bords du désert, qu'ils habitent pendant la saison pluvieuse; ils en ont d'autres dans les pays bas, placés sur des élévations qui forment comme des îles. Le lait de chameau et le dourra sont leur principale nourriture.

Un Hadendoa se fait rarement scrupule de tuer son compagnon de voyage, pour s'emparer de tout objet d'un peu de valeur que possède celui-ci, s'il croit commettre le crime impunément; mais une revanche terrible est prise par la famille

du défunt, si elle vient à connaître le genre et l'auteur de la mort.

Les Hadendoa ont une coutume singulière : un jeune homme veut-il mettre à l'épreuve le courage d'un autre, il prend son couteau et se fait, en présence de témoins, des blessures aux bras, aux épaules et dans les côtes; ensuite l'autre doit ou se donner des coups encore plus profonds, ou céder le prix de la bravoure.

Tout à fait à l'extrémité méridionale du pays de Taka, demeurent les Hallenga. Parmi eux, des coutumes horribles accompagnent la vengeance du sang. « Lorsque les parents du mort ont saisi le meurtrier, on annonce une fête de famille au milieu de laquelle il est apporté, lié sur un angareyg; et tandis qu'on lui coupe lentement la gorge avec un rasoir, son sang est recueilli dans une jatte, et passe de main en main à chacun des convives, qui tous sont tenus d'en boire jusqu'au moment où la victime rend le dernier soupir.

Le pays de Taka nourrit beaucoup d'animaux sauvages; le lion, si l'on en croit les habitants, y atteint la grosseur d'une vache ; ceux dont on voyait les dépouilles suspendues chez les Hadendoa étaient d'une taille bien moindre; mais il paraît que ces peuples n'ont pas les moyens de se mesurer avec un lion vigoureux; ils n'ont pour toute arme qu'un sabre et une lance, et sont sou-

vent dévorés par ces animaux. On parle aussi de tigres, mais ce sont probablement des léopards ou des panthères. Les loups, les gazelles et les lièvres abondent. On voit, selon les Bédouins, des serpents énormes qui dévorent un mouton tout entier. Les giraffes sont nombreuses sur les montagnes. Ce pays semble être la patrie des sauterelles, qui de là se répandent en nuages sur toute la Nubie, mais leurs redoutables essaims ne détruisent pas, dans le Taka même, la riche verdure d'un sol privilégié.

La caravane arriva le 26 mai à Souakim, ville située sur la mer Rouge, en face de Jidda; elle est bâtie dans une île au fond d'une baie longue de douze milles et large de deux. Le faubourg nommé El-Gheyf est situé sur le continent. Le nombre des maisons est d'environ six cents, et la population s'élève à huit mille âmes. Elle offre un mélange de Turcs, d'Arabes, de Nègres et d'Indiens, soumis à l'autorité d'un mufti, d'un cadi et d'un aga ou receveur des droits d'entrée. Les habitants d'El-Gheyf en particulier sont Bédouins, et s'enorgueillissent du nom d'Hadhérames ou, suivant leur prononciation, Hadherebes; ils sont administrés par un émir de leur choix, mais confirmé par le pacha. La force physique est au fond la seule loi, la seule autorité; il est peu de Hadherebes qui ne se vantent d'avoir tué une demi-douzaine d'hommes; il suffit de payer le prix du sang. A tous les

vices de la corruption des peuples de l'intérieur, celui de Souakim joint un degré supérieur de cruauté. Burckhardt eut dans cette ville des aventures assez curieuses. L'aga ignorait qu'il eût un firman du pacha d'Égypte, circonstance également ignorée de l'émir des Hadherebes.

« Mon chameau, dit le voyageur, avait un tel renom de force et d'agilité que l'émir désira se l'approprier; il me dit que tous ceux qui étaient amenés du Soudan à Souakim, par des traficants étrangers, lui appartenaient de droit, et il insista pour retenir le mien. Persuadé qu'une telle loi n'existait pas, et ayant besoin du prix de mon chameau pour payer mon passage à Jidda, je repoussai la demande de l'émir, que je proposai de soumettre à l'officier de la douane turque. Je me trouvais dans un lieu où je croyais me servir utilement des passeports du pacha; cependant, comme je n'étais pas sûr que l'émir et ses Bédouins reconnussent l'autorité de Mohammed-Ali, je ne dis rien, et demandai à être conduit devant l'aga, déclarant que, s'il l'ordonnait, je livrerais tout de suite mon chameau à l'émir. Celui-ci crut pouvoir concerter avec l'aga les moyens de dépouiller un voyageur inconnu, pauvre et sans protection, comme je paraissais l'être; il l'informa de mon arrivée, et me conduisit peu après en sa présence. Quand nous entrâmes, l'aga était assis et écoutait des matelots. Tandis que je lui faisais une

profonde révérence, il m'adressa, en turc, des expressions dont on ne se sert que pour parler à un esclave. Comme je ne lui répondis pas dans la même langue, il s'écria en arabe : « Voyez le vaurien! il vient d'auprès de ses frères les Mamelouks, et il prétend ne pas savoir un mot de turc. » Ma figure et ma barbe me donnaient, en effet, l'air d'un Mamelouk plutôt que d'un individu appartenant à toute autre nation de l'Orient.

« Je dis froidement à l'aga que mon intention, en osant l'approcher, était d'apprendre de sa propre bouche si l'émir avait droit à mon chameau. — Non-seulement ton chameau, répondit-il, mais tout ton bagage doit être saisi, et nous rendrons bon compte de toi au pacha; car tu ne dois pas prétendre nous en imposer, garnement que tu es! Tiens-toi trop heureux si nous te laissons la tête sur les épaules. » Je protestai n'être qu'un pauvre marchand, et suppliai l'aga de ne point aggraver les souffrances que j'avais éprouvées. Dans le fait, je désirais, pour de bonnes raisons, réussir à l'apaiser sans faire usage de mes firmans; mais il m'en montra bientôt l'impossibilité. Prononçant contre moi, en turc, mille jurements et malédictions, il appela un invalide qu'il qualifia de valy ou officier de police, et lui ordonna de me garrotter, de me conduire en prison, et de lui amener mon esclave avec tout mon bagage. Je jugeai alors qu'il était temps de produire mes firmans, et les tirai

d'une poche secrète de mon thabout. L'un était écrit en turc, sur un papier long de deux pieds et demi, large d'un pied, et scellé du grand sceau de Mohammed-Ali ; l'autre d'un moindre format, et rédigé en arabe, portait le sceau d'Ibrahim-Pacha, qui me désignait ainsi : notre bien-aimé Ibrahim le Syrien.

« Lorsque l'aga vit les firmans déployés, il resta stupéfait, et ceux qui l'entouraient me regardèrent avec étonnement ; il les baisa tous deux, les porta à son front, et me protesta, dans les termes les plus humbles, que le seul bien du service public l'avait porté à me traiter avec une rigueur dont il me demandait mille pardons ; il ne fut plus question du droit de l'émir sur mon chameau, et je fus même dispensé de la taxe que je devais pour mon esclave. Questionné avec tous les égards et les ménagements possibles sur la cause du dénuement où je paraissais être (mes habits, déjà peu brillants à mon départ d'Égypte, étaient actuellement en lambeaux), je répondis que Mohammed-Ali m'avait envoyé surveiller les Mamelouks, et prendre des renseignements sur l'état du pays des Nègres ; que, pour éprouver moins de vexations et d'obstacles, je m'étais costumé en mendiant. L'aga me regarda dès lors comme un personnage important, et la conséquence de cette supposition fut qu'il eut peur de moi et des rapports que je pourrais dans la suite faire au

pacha. Devenu de plus en plus souple et obséquieux, il m'offrit en présent un jeune esclave ainsi qu'un habillement tout neuf; mais je refusai l'un et l'autre. Pendant mon séjour à Souakim, je me rendis chez lui régulièrement pour partager un bon dîner dont j'avais grand besoin, et pour fumer dans sa belle pipe de Perse. Les gens de la ville rirent de voir son orgueil humilié par les attentions qu'il croyait devoir montrer à un pauvre homme de ma sorte. Mon triple objet était de trouver en lui un protecteur dans le cas de nécessité, de réparer mes forces par une bonne nourriture, et de conserver intacte ma bourse dans laquelle il ne restait plus que deux piastres d'Espagne. »

La considération que les firmans avaient value à Ibrahim le Syrien, décida même les principaux habitants à le charger secrètement d'une commission auprès du pacha d'Égypte. Ils dressèrent une pétition dans laquelle ils demandaient le changement de l'aga, en peignant, sous les couleurs les plus sombres, ses vices et ses ridicules, honte du nom turc, et objet du mépris des Arabes. On donnait au pacha, parmi d'autres titres ridicules, ceux-ci : *le lion de la terre et l'éléphant de la mer*.

Burckhardt s'embarqua le 7 juillet, sur un bâtiment du pays. C'était un bateau non ponté de trente à quarante pieds de long avec une seule

voile. La navigation lente et ennuyeuse au milieu des récifs de corail, le long de la côte de Nubie, fournit à cet intelligent observateur une occasion de recueillir plusieurs notions géographiques intéressantes, et des détails de mœurs assez curieux.

Les Amarer, tribu bicharienne, occupent la côte depuis Souakim jusqu'à Mekouar, promontoire près d'une île du même nom. L'eau douce n'abonde pas sur cette côte couverte de coquillages vivants et pétrifiés; les indigènes et leurs nombreux troupeaux de chameaux, de moutons et de chèvres, boivent les eaux saumâtres sans inconvénient, mais on trouve dans les montagnes des bassins où l'eau de pluie se rassemble. Les Amarer vendent du lait de chameau aux navigateurs de la manière suivante : ils tirent une quantité de lait suffisante pour remplir des vases de jonc d'une dimension égale; le voyageur place ensuite à côté de chaque vase la quantité de tabac ou de dammour qui lui paraît former l'équivalent du lait. « Mais, dit Burckhardt, jusqu'à ce que le Bichary eût obtenu la quantité qu'il désirait, il nous criait froidement, *kak!* (allez-vous-en!) il n'y avait pas à marchander, il nous répétait son impitoyable *kak!* » Les habitants de l'île Mekouar vivent de poissons, d'œufs et de coquillages; ils ont une trentaine de moutons et de chèvres, mais leur État manque d'eau douce; on en trouve à la

vérité un peu dans le creux des rochers pendant l'hiver, mais elle disparaît dans l'été ; alors ils passent sur des radeaux une fois par semaine pour en chercher sur le continent.

Burckhardt apprit qu'à vingt-cinq milles au nord de Mekouar, on trouve une large baie avec une île à son entrée, nommée Musa Dongola ; il y existe un riche banc de perles, au dire des marins de Souakim ; il est d'un accès facile, n'étant pas à une grande profondeur, mais la crainte d'être attaqués par les Bichariens, ou d'être dépouillés par l'aga de Jidda, empêcha les marins arabes de se livrer à cette pêche.

A quatre journées de navigation de Musa Dongola, on trouve le port de D. Olba, qui est en quelque sorte le chef-lieu des Bichariens proprement dits. Leurs principaux scheiks résident dans les vallées de la montagne voisine qui porte le même nom, et dont les riches pâturages nourrissent de nombreux chameaux et moutons. Ce port, le meilleur qui existe entre Gosseyr et Souakim, selon les Arabes, a échappé aux navigateurs européens. Il s'y fait quelque commerce, mais on n'y va qu'avec crainte, à cause du caractère féroce des habitants. Les dromadaires de la race bicharienne l'emportent en agilité sur tous les autres. Le territoire des Bichariens propres s'étend de Mekouar inclusivement, jusqu'aux limites des Ababdés. Les deux tribus se font souvent la guerre.

Burckhardt se rendit ensuite à Jidda, et de là à la Mecque et à Medine. Cette partie de son voyage devant être analysée dans un autre volume de notre collection, nous nous arrêterons ici; nous dirons cependant en finissant qu'il contracta en Arabie le germe de la maladie dont il mourut au Caire en octobre 1817, au moment où il allait partir pour le Fezzan et Tombouctou.

« Courageux et prudent, dit le savant Malte-Brun dans la notice qu'il a consacrée à cet infortuné voyageur, plein d'enthousiasme et de patience à la fois, doué de beaucoup d'esprit naturel, d'une humeur joviale, d'une grande facilité à se plier aux manières des peuples étrangers, ayant de plus reçu tous les secours d'une éducation savante et libérale, Burckhardt était le modèle d'un voyageur. »

CHAPITRE VIII.

FRÉDÉRIC CAILLAUD DE NANTES. — VOYAGE EN NUBIE.

(1819-1822) *.

M. Caillaud, conduit en Égypte par le désir de connaître cette contrée si riche en monuments, y resta de 1815 à 1818, commençant son exploration par l'oasis de Thèbes ; puis remontant en 1816, le Nil jusqu'à la seconde cataracte, il fit plusieurs découvertes remarquables, qui lui valurent les suffrages les plus distingués lorsqu'il vint à Paris en février 1819. Quelques mois après, le ministère lui donna une mission pour l'Égypte où il retourna en septembre 1819, accompagné de M. Letorzec ; il visita d'abord les oasis de Syouah, où se trouvent les restes du temple de Jupiter Ammon, et revint au Caire. Là il obtint de Mohammed-pacha la faveur de joindre

* Le véritable titre est voyage à Meroë, au fleuve Blanc, au delà de Fazoql, dans le midi du royaume de Sennaar, etc.

l'armée de son fils Ismayl, occupée à une expédition militaire dans la Haute-Nubie.

Le 25 novembre, Caillaud partit de Syène, en compagnie de M. Letorzec; sa petite caravane se composait de huit personnes y compris le guide.

Pendant les six semaines qu'il mit à parcourir l'espace qui le séparait du Dongola, Caillaud voyagea avec autant de sécurité que s'il eût été encore en Égypte; il visita les villes et les monuments déjà vus par Burckhardt, et découvrit des ruines nouvelles, les explora avec détail et avec soin, exécutant en un mot un voyage tout scientifique, et qui par cela même ne rentre pas dans notre cadre; mais ensuite il parcourut des pays qui jusqu'alors n'avaient pas été étudiés, et qui méritent de fixer notre attention.

« Dès qu'on entre sur le territoire de Dongola, on trouve des fourmis blanches, abondamment répandues sur les terres, où elles font de grands ravages; cet insecte, moins gros qu'une mouche ordinaire, se nomme *gourda* dans le pays; il se trouve en plus grande quantité sur la rive gauche du fleuve que sur l'autre. Les habitants ne peuvent rien conserver sur le sol; ils sont obligés d'élever des planches sur des pieux, pour y placer leur récolte de dourra et autres grains, ayant bien soin de ne pas y laisser pénétrer les insectes. Ceux-ci détruisent tout, mangent le linge, le pa-

pier, les nattes en paille et toute espèce d'effets; ils piquent le bois et le mangent en très-peu de temps; ils montent jusqu'au sommet des dattiers les plus élevés; là, ils couvrent le tronc avec de la terre qu'ils ont apportée, et ils s'en font des retraites. La nuit, ils sortent de terre par milliers, mais ils se montrent peu le jour; plusieurs fois ils me trouèrent des tapis très-épais. Nous étions obligés, dans chaque village où nous passions, d'emprunter des lits, ne pouvant plus dormir sur la terre à cause de l'importunité de cet animal malfaisant et même redoutable, tout petit qu'il est. »

Caillaud arriva à la ville de Dongola située sur le sommet d'un rocher escarpé; elle n'offre de remarquable que les ruines d'un couvent des Cophtes dont on a fait une mosquée, quoiqu'on voie encore la croix grecque qui marquait sa destination primitive. Les habitants sont apathiques, fainéants, et ne cultivent la terre que pour en obtenir tout juste ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim. Les hommes et les femmes se graissent la chevelure et le corps. Généralement les premiers sont couverts d'une chemise, les femmes n'ont jamais qu'un morceau de toile, dont un bout est porté en trousse à la ceinture, le reste se drapant sur les épaules et autour du corps. Celles qui sont aisées ont des bracelets d'argent ou d'ivoire, souvent même en cuir garni de quel-

ques boutons d'argent ou d'étain ; elles portent des ornements de la même forme au bas des jambes. Leur cou et leur chevelure sont aussi parés d'ouvrages en verroterie et de petites plaques d'argent. Il est de bon ton d'avoir les ongles teints en rouge ; des sandales en cuir, comme celles des anciens, sont la chaussure des habitants des deux sexes.

Caillaud entra ensuite dans la province de Chaykyé qui était alors le théâtre de la guerre. En vue du mont Barkal il aperçut des ruines majestueuses, il voulut les visiter. « Je m'avançai à pied au milieu de ces immenses ruines, dit-il ; ici, s'offraient à mes regards les restes d'un beau temple ; là, entassés confusément, des débris de pylônes, de temples, de pyramides. Où diriger mes pas? à quel objet donner la préférence? j'aurais voulu tout voir à la fois. Sur l'autre rive, dans l'est, je découvrais encore le sommet de plusieurs pyramides. Je parcourus rapidement l'antique enceinte de huit temples et celle des pyramides, mais la journée se passa, et je n'avais pu prendre encore qu'une idée superficielle de cette foule d'objets dont j'étais environné, lorsque la nuit vint nous contraindre à nous retirer. Dans un petit village situé près du fleuve, une cabane de Chaykyés nous donna asile pour la nuit. Les femmes seules l'occupaient, leurs maris se tenaient cachés dans le désert.

« L'esprit frappé de ma découverte, je ne pouvais dormir, lorsque j'entendis au dehors un bruit de chevaux et la voix de plusieurs hommes. Je me levai, et comme notre chambre n'avait point de porte, en un instant je fus dans la cour, où je vis entrer cinq Chaykyés à cheval. L'un de ces hommes m'accosta d'un ton assez brusque, en me demandant pourquoi le pacha ne savait employer d'autre châtiment que le supplice du pal; je demeurai interdit à cette question dont je ne devinais point l'à-propos, mais ses amis l'appelèrent et il entra avec eux. M. Letorzec et mes domestiques, réveillés aussi par le bruit, étaient sur pied. Les Chaykyés se mirent à boire; sur ces entrefaites, un esclave me donna la clef de la singulière interpellation qui m'avait été adressée; il m'apprit que les corps de cinq habitants du lieu étaient en ce moment près de notre gîte, exposés sur l'instrument de leur supplice; c'étaient des malfaiteurs qui détroussaient et massacraient les passants, et qui venaient d'être empalés par ordre du pacha. Cette exécution, quelque effroyable qu'elle fût, devint peut-être pour nous une sauve-garde, et contribua à inspirer à nos hôtes de la circonspection. Nous nous tînmes sur nos gardes toute la nuit, mais avant le jour, les Chaykyés s'étaient empressés de regagner le désert. »

Caillaud ayant su le lendemain que le pacha

n'était qu'à cinq heures de marche, résolut de se rendre auprès de lui, espérant revenir immédiatement au milieu de ces curieuses ruines, mais il fut trompé dans son espoir, et se vit obligé de suivre l'armée qui partait pour le Sennaar. Il apprit les événements militaires à la suite desquels Ismayl s'était rendu maître de toute la province, et il fait le récit de la bataille décisive où il avait été vainqueur; nous allons le citer parce qu'on y trouve des particularités qui nous font connaître les usages de ces peuples. « Bientôt les armées sont en présence, dit-il après avoir parlé des préparatifs du combat; la bonne contenance des Chaykyés et leur nombre quatre fois supérieur à celui des Turcs, semblaient leur promettre une victoire assurée. Pleins de confiance, ils approchent en faisant retentir l'air de leurs cris et de leurs timbales. Une jeune fille chaykyé, montée sur un chameau richement harnaché, donne le signal du combat, en faisant entendre des espèces de roucoulements familiers aux Arabes; ces cris se répètent et animent les combattants qui courent affronter le danger. Les deux partis s'entrechoquent avec un acharnement égal; partout le combat s'engage avec énergie.

« Enfin, après trois heures, la cavalerie ennemie fut mise en fuite, et put échapper aux poursuites en s'enfonçant dans le désert; la fureur des Turcs n'eut à s'exercer que sur l'infanterie com-

posée d'un ramas de misérables cultivateurs, dont les guerriers chaykyés s'étaient fait un rempart. Ces pauvres gens, la plupart sans armes, fanatisés par un prétendu devin qui leur avait persuadé que les balles ne tuaient point les vrais croyants, étaient accourus avec une confiance aveugle se précipiter sous le feu des Turcs. Tous s'étaient munis de cordes pour enchaîner les Turcs, dont ils ne supposaient pas avoir à redouter une résistance sérieuse. Enfin, la crédulité de ces malheureux était poussée au point qu'après le combat on en vit quelques-uns, pleins de l'intime conviction qu'ils s'étaient rendus invisibles par leurs talismans et leurs sortiléges, pénétrer dans le camp des Turcs avec une assurance telle que ceux-ci les prirent pour des Arabes amis. Leur projet ne tendait à rien moins qu'à s'emparer d'Ismayl et à le garrotter de leurs cordes. Enfin ils furent reconnus et arrêtés au moment où ils approchaient de sa tente, et tout ce qui les surprit, ce fut que leurs amulettes ne les eussent pas protégés jusqu'au bout. On en vit d'autres, atteints de plusieurs balles et pouvant à peine se soutenir, s'en moquer comme d'une bagatelle dont ils se disaient sûrs de ne pas mourir. Il est vrai qu'en général ils étaient ivres; quelques-uns même se précipitaient au-devant des coups, tenant à la main un vase rempli de liqueur enivrante, et paraissant aussi joyeux que s'ils

eussent assisté à une fête. Huit cents de ces malheureux restèrent sur la place. »

Caillaud suivit donc Ismayl dans sa marche à travers le Berber et le Chendy, et partout il confirma les observations de Burckhardt auquel il donne les plus grands éloges. Pendant un séjour de l'armée, il sut qu'il était peu éloigné d'un lieu où l'on voit de nombreuses pyramides, qu'on nomme dans ce pays Tarâbyls; il obtint du prince la permission d'aller les examiner, et voici comment il dépeint l'émotion qu'il éprouva. « Qu'on se peigne la joie que j'éprouvai en découvrant les sommets d'une foule de pyramides, dont les rayons du soleil, peu élevé encore sur l'horizon, doraient majestueusement les cimes! Jamais, non jamais jour plus heureux n'avait lui pour moi! Je pressai mon dromadaire; j'aurais voulu qu'il franchît avec la rapidité du trait, les trois heures qui me séparaient encore des ruines de l'antique capitale de l'Éthiopie; enfin, j'y arrivai. Mon premier soin fut de gravir sur une éminence, pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des pyramides. J'y restai immobile de plaisir et d'admiration à la vue de ce spectacle imposant; j'allai ensuite monter sur le plus élevé de ces monuments. Là, voulant payer un faible tribut d'hommage au géographe illustre dont le génie avait guidé mes pas, je gravai sur la pierre le nom de d'Anville. Promenant mes regards autour de moi,

je découvris dans l'ouest un second groupe de pyramides, et, à peu de distance du fleuve, un vaste espace couvert de ruines et de décombres, annonçant assez l'emplacement d'une ville antique; je descendis pour parcourir les petits sanctuaires qui précèdent les tombeaux; partout régnaient le silence et la désolation. Ce fut à mon grand regret que je reconnus l'impossibilité d'établir ma demeure dans un de ces sombres et funèbres asiles; mais l'intérêt de ma propre santé me conseilla de n'en rien faire. Nous allâmes donc chercher un gîte à un petit village peu éloigné. En nous y rendant, je parcourus les autres pyramides et les ruines que j'avais aperçues plus loin; j'y distinguai les restes de plusieurs temples, et d'une avenue ornée de béliers. J'aurais voulu tout voir, tout interroger à la fois! »

M. Caillaud consacra quatorze journées entières à examiner, mesurer, dessiner les nombreuses ruines au milieu desquelles sa bonne étoile l'avait conduit; l'armée arrivant en face des ruines, il partit avec elle, traversa presque sans s'y arrêter la ville de Chendy, celle de Halfay, et le 27 mai il se trouvait avec elle au confluent du Nil blanc et du Nil bleu. On passa le fleuve et on se mit en marche pour le Sennaar, tandis que Caillaud remontait le Nil bleu sur une barque que lui avait donnée le prince.

« Un jour, dit-il, je voulus entrer dans un bois

pour y surprendre quelques animaux; j'y vis beaucoup de singes, les traces fraîches de l'éléphant, des pintades, et divers oiseaux à beau plumage, mais ne poussant que des cris aigus. Depuis les Pharaons, peut-être, aucune barque n'avait déployé ses voiles sur le fleuve où je naviguais; ce n'était pas sans une douce satisfaction que je voyais la mienne devancer toutes les autres, et lutter contre les vents dans des parages où les regards d'aucun Européen n'avaient encore pénétré! J'éprouvais aussi une émotion involontaire, en contemplant ces arbres vainqueurs du temps, et que la vieillesse n'a point courbés; ces bois épais dont l'éternel feuillage n'offrit jamais au voyageur son ombre tutélaire contre les rayons brûlants du soleil; ces fourrés inaccessibles où le pasteur ne conduisit jamais ses troupeaux. La nature brute et sauvage respire seule au milieu de cette végétation sans cesse renaissante; les acacias, les nabkas, les heglygs, les arbres morts eux-mêmes, enlacés dans les circonvolutions inextricables des lianes, ne forment qu'un massif compacte de verdure, à travers lequel quelques sentiers, à peine praticables, permettent de se faire jour. Le choc de nos rames et le bouillonnement des eaux que notre barque déplaçait, jetaient l'alarme et une terreur inconnue parmi les habitants du fleuve; les crocodiles, qui, depuis si longtemps, déposaient en paix leurs œufs sur ses

bords solitaires, rentraient précipitamment dans son sein; les hippopotames, agités et inquiets, nageaient en troupes autour de nous, et, par leurs mugissements, semblaient nous reprocher d'être venus troubler le calme de leurs demeures. Les perruches, les pintades, les ibis, et nombre d'oiseaux remarquables par leur parure variée, faisaient entendre leurs cris assourdissants; les singes gesticulant et gambadant sur les arbres, les hyènes, les onagres, les giraffes, les éléphants, et divers autres quadrupèdes, se montraient à droite et à gauche du fleuve. Mais l'explosion de la poudre, dont le bruit frappait pour la première fois leurs oreilles, les faisait fuir, pleins d'épouvante, dans les retraites impénétrables que la nature leur a ménagées. Enfin, le spectacle qui se développait ici était entièrement nouveau pour moi; le fleuve charriait des bambous, de l'ébène, du gaïac et d'autres bois précieux; je voyais des coquillages d'espèces inconnues; ses bords étaient couverts de plantes, d'arbres, d'insectes et d'autres productions qui avaient jusqu'alors échappé aux investigations des naturalistes. De quel côté l'observateur tournera-t-il ses regards? Tout l'attire, tout l'intéresse; la nature a semé sous ses pas avec profusion des richesses encore vierges; le climat, le sol, les habitants, les végétaux, dans cette contrée, ont une physionomie distincte. »

Dans les premiers jours de sa navigation, Caillaud avait trouvé douze œufs de crocodiles; il en brisa un, et, ayant vu un petit crocodile mort, il jugea qu'ils étaient tous mauvais, et les garda par curiosité. Écoutons le voyageur nous raconter les suites de cette circonstance. « J'avais, dit-il, plusieurs fois entendu dans ma barque un coassement qui avait quelque ressemblance avec celui de la grenouille; pensant qu'un de ces animaux s'y était introduit, j'avais fait avec mes Arabes des recherches exactes, et dérangé inutilement mes caisses et mes bagages. Cependant des cris plus distincts et qui n'étaient plus ceux de la grenouille, continuaient à se faire entendre. Impatient de connaître d'où ils provenaient, je fis mettre de nouveau tout sens dessus dessous. Enfin je m'avisai de visiter le panier où j'avais déposé mes œufs de crocodiles, et je ne fus pas peu surpris de voir deux de ces animaux s'en échapper lestement. Je courus après, et les mis dans un bassin plein d'eau. Ouvrant ensuite avec précaution mon nid de crocodiles, je remarquai que les uns étaient encore attachés à l'œuf, que d'autres en étaient sortis à moitié, et qu'il y en avait enfin qui ne faisaient que percer leur coque. J'eus le plaisir de les voir travailler pour se produire au jour, et d'observer par quels procédés ils y parvenaient. L'animal était pelotonné sur lui-même, la tête ployée sur le ventre, ainsi

que la queue, dont l'extrémité revenait sur le dos; il était enveloppé dans une espèce de membrane qui prend naissance sous le ventre, et qu'il coupe lui-même, à ce qu'il paraît, avec ses dents; dressant ensuite la tête, il appuie le museau avec force contre une des extrémités de l'œuf et y pratique une petite ouverture qui s'accroît à mesure qu'il sort sa tête; sa queue, qui se déploie en même temps, seconde ses efforts, en choisissant un point d'appui contre l'autre extrémité de la prison. Le petit crocodile est enfin délivré de sa captivité, et la membrane qui l'enveloppait reste adhérente aux parois de l'œuf. Tous avaient à peu près la même dimension, c'est-à-dire un pied de long sur quatre pouces de circonférence au plus gros du corps; et cependant, chaque œuf, dont les bouts sont également arrondis, n'avait que trois pouces de longueur et sept pouces de circonférence. On est vraiment étonné qu'un animal de cette taille ait pu être contenu dans un espace aussi étroit. Les pattes de devant, longues de deux pouces, ont cinq doigts palmés, dont les trois premiers seulement sont armés d'ongles; celles de derrière, plus longues, n'ont que quatre doigts, dont l'extérieur est dépourvu de griffes, et qui sont réunis par des membranes plus grandes. L'œil est de couleur olive; la prunelle est traversée perpendiculairement par une raie noire entourée d'un filet blanc; le corps gros et rac-

courci, diminue en s'allongeant dans les premiers temps. L'animal, dès sa naissance, montre de la férocité; il cherche à surprendre et à mordre. Mes petits crocodiles étant sortis des œufs, je les exposai au soleil : ils s'élancèrent d'eux-mêmes dans l'espèce de bassin que je leur avais préparé, et au centre duquel était disposée une place en forme d'île où ils venaient au-dessus de l'eau respirer l'air atmosphérique.

« Je leur donnai en vain du poisson, de la viande, et d'autres aliments; ils n'y touchèrent pas. Les habitants me dirent que ces animaux, étant jeunes, ne vivent que d'argile limoneuse. Je leur en donnai, et les conservai ainsi vivants pendant six mois; mais à l'époque des pluies ils périrent tous de froid, sans doute, n'ayant pris aucun accroissement sensible. »

Caillaud arriva à Sennaar le 24 juin; admis presque immédiatement auprès du pacha, il le trouva glorieux de la rapidité de ses succès et préparant une expédition pour le Fazoql, à laquelle il lui proposa de se joindre. Notre voyageur accepta avec joie; mais comme le départ ne pouvait avoir lieu qu'à une époque plus éloignée, il eut le loisir de visiter en détail Sennaar, où nul Européen n'était entré depuis Bruce.

Baady, roi, mek ou melik de Sennaar (ces trois titres sont donnés indifféremment au chef du pays), après s'être soumis à Ismayl, avait été nommé

scheik de Sennaar. Il obtint du pacha la permission de célébrer le *ramadan* suivant l'usage du pays. « Le huitième jour de cette solennité, dit Caillaud, Baady, accompagné de ses ministres et de ses premiers écuyers, déployant toute la pompe et toute la magnificence qu'avait pu comporter sa puissance expirante, et escorté de cent hommes de sa garde, portant la haste, le sabre et le bouclier, parcourut la ville. Un grand concours de peuple le suivait; les femmes exprimaient par des roulements de voix la joie et le contentement que faisait naître la présence du monarque. Le cortége s'arrêta devant la maison du pacha, pour donner à ce prince le spectacle d'un combat simulé. Les cent gardes de Baady se séparèrent en deux corps; ils se saluèrent de leurs armes, et s'avançèrent l'un sur l'autre, agitant leurs piques horizontalement, le jarret ployé, sautant alternativement sur chaque pied. S'étant approché à une certaine distance, ils se tinrent accroupis, se couvrant alors en entier de leurs longs boucliers; en cette position, ils faisaient un pas, sautaient à droite et à gauche, comme pour éviter le fer de l'ennemi. Au moment de lancer la haste, ils poussent un cri aigu, qui semble destiné à avertir l'adversaire de se tenir sur ses gardes et de parer le coup; les hastes partent, et sont renvoyées réciproquement d'une troupe à l'autre. Vint ensuite le combat au sabre; ils élevaient cette arme au-

dessus de leurs têtes, la balançaient longtemps, sautillaient en levant un pied, puis l'autre, fondaient sur la troupe adverse, et se retiraient, après avoir porté quelques coups avec beaucoup d'agilité. Les deux ministres et les principaux écuyers de Baady montaient de très-beaux chevaux, dont les harnais étaient plus ou moins enrichis d'argent, ainsi que les garnitures de leurs sabres. Le monarque était vêtu d'une aube recouverte d'une tunique en riche étoffe de l'Inde, le bonnet, marque de sa dignité, était de la même étoffe et piqué; sa forme était ronde, avec deux pointes sur les côtés. Il était chaussé de sandales en cuir, pareilles à celles des anciens. Son sabre était orné d'or et d'argent, ainsi que les harnais de son cheval, dont la tête était surmontée d'un panache de plumes d'autruche. On portait près de Baady une grande ombrelle de diverses couleurs, et ressemblant à la couverture d'un pavillon chinois. Le cortége se remit en marche; les ministres et les écuyers, au nombre de six, marchaient en avant, le roi venait ensuite; un esclave portait un tabouret d'argent, sur lequel Baady s'asseyait, et dont il se servait pour monter à cheval. Derrière lui la troupe suivait à pied, portant la lance à l'épaule, le fer tourné vers la terre, comme signe de leur soumission à un pouvoir étranger. »

Nous allons donner maintenant le résumé des observations de Caillaud sur la ville de Sennaar et

sur ses habitants, afin qu'on puisse les comparer avec celles de Bruce.

Sennaar est situé sur la rive occidentale du Nil, mais le terrain élevé sur lequel cette ville est bâtie la garantit des inondations. Elle a trois quarts de lieue de tour; Caillaud évalue sa population à neuf mille âmes. Les maisons, construites sur un sol couvert de tas énormes de décombres provenant de constructions plus anciennes, sont en grande partie dégradées; de vastes terrains les séparent, ce qui agrandit considérablement l'espace que la ville occupe. Les unes sont des cabanes rondes couvertes en chaume; les autres, en terre d'argile, ont parfois un étage et une terrasse assez ordinairement en mauvais état; aucun alignement n'est observé entre elles. Enfin, cet amas confus d'habitations présente au total l'aspect de la misère. Au centre, domine l'ancienne résidence des aïeux de Baady; c'est une construction en briques cuites, élevée de quatre étages, et abandonnée ainsi que toutes ses dépendances.

Il y a encore quelques maisons spacieuses à un ou deux étages; elles sont flanquées de hautes murailles inclinées en talus, où assez rarement on aperçoit quelques petites ouvertures, qui n'y répandent qu'une faible lumière.

Les Sennaariens sont grands et robustes; les enfants des deux sexes, jusqu'à l'âge de douze à quinze ans, sont généralement jolis. Les femmes

ont quelque chose de noble dans la démarche et dans le maintien. La vie s'use bien vite dans le Sennaar ; les excès auxquels on s'y abandonne, autant que les maladies produites par l'insalubrité du climat, contribuent à la rendre de courte durée.

Caillaud confirme tout ce que Bruce a dit de la manière de se nourrir de ce peuple, mais ce dernier a oublié de mentionner l'usage excessivement répandu du bouza et de la méryse, boissons enivrantes, sortes de bières obtenues par la fermentation du dourra.

Les habitants de Sennaar sont vêtus d'une pièce de toile blanche de coton; ils commencent à l'attacher en ceinture par une des extrémités dans le sens de la laize; puis ils la tournent en arrière et la drapent sur leurs épaules. Le costume des femmes est le même, ce qui ne s'accorde nullement avec l'assertion de Bruce, car il prétend qu'elles ont des chemises bleues; il se trompe encore lorsqu'il dit qu'elles mettent tous les jours une chemise propre; la plupart n'ont qu'une seule de ces toiles, et ne la quittent que lorsqu'elle tombe tout à fait en lambeaux.

Les sandales en cuir, à bouts arrondis et quelquefois pointus, sont la chaussure usuelle; il est de mode de les porter beaucoup plus longues que le pied.

L'élégance de la coiffure consiste à réunir les

cheveux en une infinité de petites tresses, avec lesquelles on en forme de plus grosses, en les remontant vers le haut de la tête. Il y a des femmes qui font métier de coiffer de cette manière : « J'en ai vu passer quatre journées entières pour attifer une seule tête; il est vrai que cette coiffure, artistement faite, peut durer au moins un an. »

Les sachets à amulettes sont fort en vogue; les femmes en portent une quantité suspendue sur le buste, au haut des bras, aux poignets; les hommes se les attachent au coude, et ont au bras un petit couteau. Les objets de parure sont des bracelets en perles de Venise ou en ivoire, des colliers aussi en perles fausses, un petit anneau d'or ou d'argent placé au haut d'une seule oreille.

Les hommes se livrent à l'agriculture et au commerce; ils n'ont point l'usage de la charrue; secondés par les esclaves des deux sexes, ils labourent les terres avec une espèce de houe, lorsqu'elles sont encore imprégnées de l'eau des pluies. C'est ordinairement au mois d'août qu'on y sème le dourra; on le récolte trois mois après, en coupant seulement l'épi; la tige reste en terre et s'y conserve verte; on l'arrache au fur et à mesure pour la nourriture des bestiaux. Les épis du dourra étant bien secs, on les bat ou on les fait fouler aux pieds par les bœufs pour les égrener. Le grain recueilli se conserve sous terre dans des fosses enduites d'argile.

Les femmes sont très-laborieuses ; leur principale occupation consiste à triturer le dourra sur une pierre, à préparer le pain et les boissons. Elles se délassent à faire divers tissus de paille et des nattes très-fines. C'est sur ces nattes que l'on se couche ; elles font l'ornement des maisons ; les riches en entourent leurs lits, ce qui les garantit un peu de l'importunité des insectes nocturnes.

Caillaud alla voir le ci-devant roi Baady : « Je le trouvai, dit-il, assis sur un tabouret dans une cour de sa maison, où il prenait le frais. A sa droite étaient son ministre et quelques personnes de sa suite ; il était vêtu d'une large chemise de toile blanche, les jambes nues, de longues sandales aux pieds, la tête couverte du bonnet particulier aux méliks. On lui apporta une pipe faite d'un simple tuyau de bois, des plus communs du pays. On me servit le café.

« Baady est un homme de quarante ans environ, d'une taille moyenne, robuste, d'une figure pleine et agréable, ayant les cheveux crépus et le teint de couleur cuivrée, qui est celui de la race des Fungis. Il me demanda quelle différence je faisais entre mon pays et le sien ; il me croyait de Constantinople, et je lui en fis un tableau qui effaçait entièrement la ville de Sennaar. « Aujourd'hui, me fit-il observer, Sennaar n'est plus reconnaissable et est bien loin de ce qu'il était du temps de mes ancêtres. » Puis, d'un air véritablement ému,

il me fit voir de chez lui les ruines du palais de son père, qui dominaient encore toute la ville. « Ces décombres, me dit-il, sont les restes de la puissance de mes aïeux, dont jadis la force et l'opulence portèrent les limites du territoire jusqu'aux confins du Dongola. » Il se tut, et sembla réfléchir en lui-même sur sa grandeur passée. N'ayant rien à lui offrir qui fût digne de son rang, je lui donnai une de mes boîtes d'allumettes oxygénées; lorsqu'il en vit une s'enflammer dans l'acide sulfurique, il fit une exclamation en prononçant le nom de son prophète, et témoigna la plus grande surprise. Je pris congé de cet ex-monarque pour aller visiter celui de Chendy, Mélik-Nimir. On m'avait prévenu de son caractère hautain, de sa fierté; je le trouvai assis sur un engareb, lisant le Koran; comme il n'y avait point d'autres siéges dans la pièce où il était, j'allai m'asseoir près de lui; plusieurs de ses gardes se tenaient debout autour de nous. Nimir est un homme de six pieds, il a le regard dur, l'humeur sombre, il est réfléchi, plein d'orgueil et d'audace, studieux et dévot *. Il était vêtu d'une chemise de toile blanche, avait des sandales de cuir,

* Lorsqu'Ismayl Pacha revenait de son expédition et s'en retournait en Égypte, il s'arrêta à Chendy. Un soir il eut l'imprudence de quitter son camp et d'aller passer la nuit dans un village voisin; Nimir, instruit de cette circonstance, le surprit au milieu de son sommeil et le massacra lui et les siens.

le bonnet, marque de son rang, et portait au cou des colliers de derviches et quelques sachets en cuir renfermant des papiers où sont écrits certains versets du Koran. Je ne fus pas moins généreux envers ce prince que je l'avais été envers le roi Baady, et il ne se montra pas moins émerveillé en me voyant tirer à volonté du feu d'une bouteille. »

Pendant les deux premiers mois du séjour de l'armée à Sennaar, la santé des troupes s'était toujours maintenue, quoiqu'il y eût un mois que la saison des pluies fût commencée; le pacha, qui connaissait ce que Bruce a écrit sur l'insalubrité de ce climat, regardait son récit comme mensonger; mais, vingt jours après, il était de son opinion, car le tiers de ses soldats était en proie aux maladies; M. Letorzec et tous les domestiques de Caillaud étaient tourmentés par la fièvre, et lui-même redoutait à chaque instant de ne pouvoir résister à l'influence pernicieuse de la saison. « Durant deux mois, dit-il, il me fallut soigner toutes les personnes qui m'étaient attachées, veiller à tous nos besoins, préparer moi-même nos aliments, soigner nos six chameaux, courir de tous côtés à la recherche des choses les plus indispensables à la vie. Lorsque j'étais parvenu à obtenir un peu de froment, en le payant un franc la livre, je le mêlais avec trois parties égales de dourra, et j'en formais une pâte qui, cuite en forme de galettes, nous tenait lieu de

pain. Soit par fierté, soit par antipathie, aucun habitant ne voulait nous servir à quelque prix que ce fût; il était impossible de trouver d'autres domestiques. Force était donc de se suffire à soi-même, tout le monde se trouvant dans le même cas. »

L'approche de la belle saison ranima bientôt les malades, et M. Letorzec recouvra assez de forces pour le voyage qu'il allait entreprendre vers les provinces du sud. Ibrahim-Pacha était, sur ces entrefaites, arrivé d'Égypte; il se décida à faire une campagne sur les bords du fleuve Blanc, tandis qu'Ismayl devait aller dans le Fazoql, espérant y rencontrer de l'or en immense quantité, et comme il connaissait les talents de nos voyageurs, il les prit à sa suite malgré Caillaud, qui aurait préféré visiter le fleuve Blanc.

Le 8 décembre, Ismayl quitta Sennaar, çotoyant toujours le fleuve Bleu. « Le 11, dit Caillaud, nous entrâmes dans un bois tellement touffu, que les chameaux avaient peine à s'y faire jour par des sentiers étroits et peu distincts; à chaque instant, il fallait avec la main écarter les branches d'acacias et les nebkas, dont les épines menaçaient de nous déchirer la figure, et faisaient à nos habits de fréquents outrages. Certes, j'ai peine à croire que de temps immémorial les pas de l'homme ni ceux des animaux domestiques eussent foulé avant nous le sol

de ces chemins ténébreux, tapissés en tous sens de ronces et de rameaux armés de piquants aigus; les bêtes sauvages seules avaient pu y chercher un asile, et sans doute c'étaient elles seules aussi qui avaient frayé les passages où nous nous trouvions engagés.... Au moment où l'on traversait un terrain planté d'arbres en partie morts, et fourni de broussailles et d'herbes à demi sèches, un incendie se manifesta tout à coup, et jeta l'épouvante dans l'armée, sur le passage de laquelle un fort vent poussait les flammes: on n'entendait que des cris confus; le désordre était au comble; c'était à qui, pour se sauver, courrait avec le plus de vitesse; les chameaux, effarouchés, n'écoutaient plus la voix de leurs conducteurs, s'élançaient au galop, jetaient bas leur charge, et allaient périr au milieu de l'embrasement. Ce ne fut pas sans peine que je me vis moi-même obligé de passer devant le gouffre de feu qui, en peu d'instants, se déploya sur une demi-lieue d'étendue. Si ce désastre avait eu lieu la nuit, l'armée eût couru les plus grands dangers.

Cette marche, au milieu d'un pays montagneux et sauvage, n'offrit à nos voyageurs que de sanglants épisodes. Partout les soldats semaient sur leurs pas la désolation et la mort, attaquant les malheureux habitants de ces contrées, et les massacrant sans pitié s'ils faisaient la moindre résis-

tance. Auprès de Kelgou, on fit cependant un assez grand nombre de prisonniers, ce qui fournit à Caillaud l'occasion de décrire cette peuplade. « Ces Nègres, dit-il, ont les cheveux crépus, les lèvres grosses et les pommettes des joues saillantes; peu d'entre eux ont le nez épaté; plusieurs même ont de belles physionomies. Les hommes se couvrent le bas des reins d'une peau de chèvre, dont les pattes servent à la nouer sur le devant. Les femmes avaient un morceau de toile de coton en ceinture qui leur descendait presque jusqu'aux genoux; elles étaient plus ou moins parées de colliers et de bracelets de verroterie. Plusieurs avaient les narines ou les oreilles percées d'un trou où passait une cheville de bois; d'autres portaient à la lèvre inférieure des pendeloques en étain. »

« Le 24 décembre, nous résolûmes, M. Letorzec et moi, d'aller voir de près les habitations. Munis de nos armes, nous avancions en nous tenant sur nos gardes, car il restait encore quelques nègres et de vieilles femmes, qui, n'ayant pu fuir, avaient pris le parti de demeurer cachés. Ce ne fut pas sans de fort grandes difficultés que nous parvînmes au haut de la colline; il fallait, par des sentiers escarpés et raboteux, nous aider de nos mains pour ne pas glisser sur les blocs arrondis de granit qui les tapissaient. Le corps des cabanes circulaires que nous vîmes était con-

struit en terre argileuse, la couverture en chaume. On reconnaissait facilement toutes les dépendances de la propriété d'une même famille; c'étaient toujours quatre ou cinq maisonnettes, liées les unes aux autres par de petits murs, qui formaient des cours peu spacieuses entourées de banquettes en terre. Quelques huttes de la même forme que les bâtiments d'habitation, mais n'ayant que six pieds de ciconférence, étaient destinées à serrer le dourra ou à servir de poulailler. A l'inspection de l'intérieur de ces demeures rustiques, je jugeai que les habitants n'ont point, comme les musulmans, l'usage de s'accroupir à terre pour vaquer à différentes occupations domestiques. Le foyer où se préparent les aliments est élevé de deux ou trois pieds au-dessus du sol; les pierres à écraser le grain sont également dressées sur des cippes en maçonnerie; partout on voit des bancs en terre battue pour servir de siéges. Un certain goût et un esprit d'ordre semblent régner dans l'ensemble de ces habitations; on voit que leurs propriétaires se sont montrés soigneux de se procurer diverses commodités; ils recueillent les eaux de pluie dans une grande citerne et dans beaucoup d'autres réservoirs moins considérables. Ces nègres montagnards ne descendent dans la plaine que pour soigner leur dourra. En parcourant leurs maisons, nous y vîmes un peu de ce grain, quelques gousses de

tamarin, des fruits de baobab, d'héglyg et de nebkas, fruits qui ne valent pas les plus mauvais des nôtres. »

Enhardi par ce premier succès, Ismayl, pendant que l'armée se reposait, voulut faire une excursion dans le voisinage avec un faible détachement d'infanterie, dont il prit lui-même le commandement; il nomma son médecin capitaine d'une compagnie, et proposa à Caillaud de l'accompagner. Laissons le voyageur raconter lui-même les détails de cette expédition qui faillit lui devenir funeste. « Je crus, dit-il, pouvoir me dispenser de suivre le pacha en prétextant que mon dromadaire était harassé de fatigue, mais il leva la difficulté en m'envoyant un cheval; il n'y avait plus alors moyen de reculer. Armé de pied en cap, j'avais tout l'extérieur d'un vaillant cavalier : pistolets, sabre, fusil, giberne et cartouches, il ne me manquait qu'un peu d'ardeur belliqueuse, car je me sentais fort peu disposé à répandre le sang de quelques misérables nègres.

« On entra dans une petite vallée formée par deux chaînes de hautes collines dominées par une grosse montagne au sommet de laquelle on se proposait d'atteindre, dans l'espoir de surprendre les nègres sur le revers opposé. Il fallait se frayer un passage parmi les acacias et les nebkas, dont les branches hérissées d'épines mettaient nos vêtements en lambeaux; on conduisait,

avec des peines infinies, deux petites pièces de canon portées par des chameaux. Le pacha m'avait bien recommandé, pour ma propre sûreté, de me tenir près de lui; cette attention bienveillante de sa part faillit me devenir funeste. Après deux heures de marche, on était parvenu aux deux tiers de la montagne qui était le but de notre expédition; on cheminait par un sentier âpre et raboteux, longeant à droite le bord d'un précipice; à gauche s'élevait à pic le pied de la montagne. Une partie des troupes était en avant; le pacha les suivait, ayant derrière lui un de ses esclaves; je venais immédiatement ensuite, et si près de l'esclave que la tête de mon cheval touchait la sienne; les Mamelouks marchaient après moi; le peu de largeur du sentier ne permettait de défiler qu'un à un. Tout à coup un quartier de roche de trois pieds d'épaisseur, roulant à l'improviste entre Ismayl et moi, emporta dans le précipice l'esclave qui nous séparait. Sans doute le coup était destiné au pacha, que la richesse de son costume avait fait remarquer, mais un pas de plus, et c'était moi qui le recevais! Ismayl se retourna aussitôt, et je jugeai, à la pâleur de son visage, de quelle frayeur il était saisi; j'avoue, au reste, qu'il put sans injustice faire sur mon compte la même observation. Nous mîmes pied à terre, pour être plus en mesure d'éviter les pierres et les pièces de bois que les nègres continuaient à

précipiter sur nous. Masqués par le feuillage, ces hommes s'étaient réunis au-dessus de nos têtes, sans que personne jusque-là s'en fût aperçu. Quoi qu'il en soit, nous descendîmes la montagne beaucoup plus vite que nous n'y étions montés; et l'on fut heureux d'en être quitte pour un cheval qui fut encore emporté par un quartier de rocher. Arrivé sur un coteau en face, le pacha, pour se venger, fit braquer, contre le sommet de la montagne, une petite pièce de canon qui tira quelques coups, mais dont les boulets faillirent atteindre la compagnie commandée par son médecin. Le vaillant docteur revint tout épouvanté sans avoir fait des exploits plus éclatants que les nôtres. Cette fois, Dieu merci, les pauvres nègres furent assez heureux pour échapper à leurs persécuteurs! A l'entrée de la nuit, nous étions de retour au camp. »

Le 1er janvier 1822, l'armée pénétra sur le territoire de Fazoql. « Ce jour-là, dit Caillaud, fut vraiment pour nous un jour de malheur: d'abord j'abandonnai un de mes chameaux qui mourut sur la route; le soir deux autres tombèrent dans un ravin; il fallut les décharger, les recharger, ce qui nous prit beaucoup de temps, et nous résigner encore à jeter une partie de notre dourra. Cependant la nuit vint, et nous restâmes enveloppés par d'épaisses ténèbres; nous n'entendions plus que les pas de quelques traînards qui se hâ-

taient pour arriver à Fazoql; l'armée entière avait défilé; en vain nous cherchions à reconnaître ses traces, l'obscurité les dérobait à nos regards. Le pénible travail que nous venions d'achever, M. Letorzec et moi, les fatigues de la marche que nous avions été contraints de faire presque toujours à pied, l'embarras de notre position, tout concourait à nous jeter dans l'abattement; j'allai pour prendre de l'eau, ô douleur! l'outre qui en contenait avait été vidée par la chute du chameau. Qu'on se peigne, si l'on peut, notre horrible anxiété! Devions-nous passer la nuit dans le bois? Nous avions tout à craindre et des animaux féroces et de nos nègres eux-mêmes qui, tentés par l'appât de nos effets et de notre argent, pouvaient profiter de notre isolement pour nous égorger.

« Nous pouvions nous rassurer contre les attaque des animaux en allumant du feu, mais sa clarté pouvait éveiller l'attention des indigènes du voisinage, et nous mettre à peu près sans défense à leur merci. Telle était notre perplexité, lorsque mon Arabe nous dit qu'il apercevait une lueur dans le lointain; vainement nous regardions de tous nos yeux, nous ne découvrions rien : enfin, cette lueur prit de l'accroissement, et nous fûmes convaincus qu'il ne s'était pas trompé. Cette apparition ranima notre courage; sans doute, c'étaient les feux allumés dans le camp turc. Notre pre-

mier mouvement fut de suivre la direction qu'ils nous indiquaient, mais la réflexion vint modérer notre joie ; ces feux ne pouvaient-ils pas être ceux des nègres dont les environs étaient remplis? Nous cheminions cependant, mais avec lenteur, dans la crainte de tomber dans quelque trou. Je tremblais aussi que le cri de nos chameaux ne décélât notre marche; enfin, à une certaine distance, nous vîmes encore du feu ; j'envoyai mon Arabe à la découverte ; et il s'avança en silence à la faveur des buissons. Avec quelle impatience nous attendîmes son retour! Au bout de quelques instants d'une incertitude cruelle, les cris de joie de cet homme vinrent faire renaître dans nos âmes l'espérance et la tranquillité. En ce moment quelques soldats égarés aussi s'approchèrent, en nous suppliant de leur donner de l'eau ; nous soupirions nous-mêmes pour en avoir. Une seule bouteille de vin, que j'avais toujours conservée en cas de malheur, ne pouvait être mieux employée ; nous en bûmes la moitié; ensuite, nous consolant les uns les autres, nous nous résignâmes à passer la nuit avec nos compagnons d'infortune. Ce fut dans ce moment que M. Letorzec gagna une fièvre qui dura plusieurs mois. Le lendemain, au jour, nous partîmes pour rejoindre l'armée, campée à deux heures de là sur la rive du Nil. »

Le mélek de Fazoql ayant fait sa soumission, Ismayl, pour épargner ses villages, ne voulut pas

que ses troupes les traversassent, car il n'était pas toujours en son pouvoir de maintenir le bon ordre. Caillaud témoigna le désir d'aller visiter le village de Fazoql ; le pacha lui donna une escorte pour l'y conduire. « En traversant un village, dit le narrateur, j'appris que le mélik s'y trouvait ; je lui fis dire qu'un officier du pacha désirait se rendre près de lui. J'entrai dans une cabane ordinaire, où je trouvai le mélik assez à l'orientale par terre sur une natte. C'était un bel homme, jeune, et d'une figure agréable ; il était de race Fungi, et avait le costume des méliks du Sennaar. Je remarquai avec surprise qu'il portait pour chaussure des sandales terminées en pointe recoubée comme nos patins, et tout à fait semblables à celles qui sont représentées dans les tombeaux des rois à Thèbes ; il tenait sur ses genoux son sabre, dans lequel semblait consister toute sa magnificence : la garniture et la poignée étaient d'argent ; ses doigts étaient garnis de plusieurs grosses bagues d'argent ; il portait au cou des sachets en cuir renfermant quelques versets du Koran. Il avait des manières affables ; il me dit qu'il allait voir le pacha, mais qu'il serait de retour le soir à Fazoql, et qu'il se ferait un plaisir de m'y recevoir.

« Continuant donc à longer le pied de la montagne, nous arrivâmes à Fazoql. Je m'étonnai qu'un village d'une aussi mince apparence donnât le nom à la province ou le reçût d'elle ; comme

ceux que nous avions déjà vus, c'est un ramas de cabanes circulaires. Je n'eus donc pas lieu d'être satisfait de ma course.

« Lorsque le mélik fut arrivé, il nous envoya pour souper quelques plats de pâte de dourra, du miel et du lait; il me fit dire qu'il se proposait de me voir le lendemain matin.

« Au jour, j'allai trouver le mélik dans son palais, qui consistait en quelques cabanes de forme ronde, plus ou moins grandes, et entourées de murs. Je le trouvai assis sur un petit siége; il m'en fit apporter un semblable, avec une pipe et du café. Tout son conseil était devant nous; il s'y trouvait des Fakyrs, dont il me vanta l'érudition. J'obtins d'eux quelques renseignements sur le pays, mais aucun ne connaissait seulement le nom de Tombouctou, ni le fleuve Blanc; personne du pays n'avait même songé à voyager de ce côté-là. Ce fleuve, à ce qu'il paraît, s'écarte beaucoup dans l'ouest.

« Je me montrai tout aussi généreux envers le mélik Hassan que je l'avais été jusque-là à l'égard des autres personnages de son rang, c'est-à-dire que je lui donnai quelques allumettes oxygénées et une petite fiole d'acide sulfurique. Il en fit lui-même l'essai à plusieurs reprises, et son étonnement était au comble; je crois que rien au monde n'eût pu lui faire autant de plaisir que mon mo-

deste cadeau. Enfin, je le quittai pour retourner au camp. »

Le 18 janvier, nos voyageurs manquèrent de perdre en un instant tout le fruit de leurs travaux. « La route que nous suivions, dit Caillaud, était coupée par une multitude de torrents qu'on ne franchissait point sans des peines infinies ; quelque mauvais que fussent les chemins que nous avions parcourus jusque-là, nous n'en avions point encore rencontré d'aussi détestables ; sans cesse il fallait monter et descendre des coteaux et des monticules couverts d'arbres ; le passage des ravins surtout était funeste pour les chameaux ; on ne voyait sur la route qu'animaux et bagages laissés à l'abandon ; le pacha lui-même n'avait plus un seul bon cheval, celui qu'il montait s'abattit plusieurs fois dans la journée ; nous fûmes contraints de laisser là un chameau, une partie de sa charge et la mule de M. Letorzec ; il monta sur le dromadaire portant mes papiers et mes dessins, mais l'animal, épuisé lui-même de fatigue, se coucha ; en vain nous employâmes tous les moyens pour le faire relever, nous ne pûmes y réussir. L'endroit du bois où nous nous trouvions était couvert d'arbustes en partie morts et d'herbes sèches ; par suite d'une de ces imprudences si familières à nos compagnons, le feu prit à peu de distance de nous. Bientôt l'embrasement est près de nous atteindre ; je me résous

à perdre le dromadaire, mais je veux sauver sa charge, elle renferme tous mes papiers. Quel parti prendre? Nous n'avions rien sous la main pour couper les cordes et les courroies qui la retenaient; dans le trouble qui nous presse, nous faisons des efforts inutiles pour les délier; c'en est fait, le fruit de tant de peines et de périls va devenir la proie des flammes! On nous crie de nous sauver, je ne puis me résigner encore à faire un si pénible sacrifice, mais déjà la chaleur nous brûle la figure, nous sentons les atteintes du feu, il faut nous éloigner, ma douleur est au comble je pousse un cri de désespoir... Cependant notre chameau, se sentant brûler, se lève, s'élance, court hors du feu et retombe à quelque distance. Nous nous précipitons sur lui, nous arrachons enfin sa charge, et nous la plaçons sur mon cheval, que je tire par la bride et que M. Letorzec pousse par derrière; nous avançons, mais le vent chasse les flammes de notre côté, elles vont nous atteindre encore; nous sommes glacés de terreur et d'effroi!... notre position est horrible!... Enfin, ô bonheur inespéré! les arbres s'éclaircissent devant nous, nous sortons du bois..., nous sommes sauvés! Épuisés de lassitude, respirant à peine, nous nous couchons par terre pour reprendre nos sens; nous tournons la tête involontairement vers le lieu où nous venions de courir de si grands dangers.....; nouveaux sujets d'alarmes! nous

n'apercevons plus personne. Où sont les troupes? l'embrasement les a-t-il contraintes à prendre une autre direction? Nous demeurions anéantis sans oser nous communiquer les sinistres pensées qui nous obsédaient, lorsque la vue de plusieurs soldats qui débouchaient de ce lieu maudit, vint faire renaître le calme dans nos cœurs.

« J'obtins, à force d'argent, de faire placer sur un de leurs chameaux la charge de mon cheval, qui ne pouvait plus se soutenir; ils nous donnèrent un peu d'eau qui répara nos forces, et, à peine remis des cruelles émotions que nous venions d'éprouver, nous continuâmes notre route à pied avec eux, et une heure après nous arrivâmes à l'endroit où les troupes avaient déjà établi leur camp. »

Nous l'avons dit, le seul but de l'expédition d'Ismayl était la recherche de l'or, qu'il croyait devoir trouver en abondance, surtout dans la province de Quamaamyl, lieu où les indigènes étaient censés avoir leurs exploitations. Lorsqu'on fut dans cette province, Caillaud fut chargé de visiter les puits; il rencontra bien des sables aurifères, mais ils étaient peu riches en métal, et le pacha, trompé dans son ambition, voulut s'avancer encore plus vers le sud, espérant être plus heureux; mais à Singué il reçut des nouvelles de Sennaar qui lui faisaient craindre une insurrection, et comme il était déjà harcelé de tous côtés

par les tribus nègres du Bertaat, le 10 février, il donna ordre de rétrograder. « Cette nouvelle, que je m'empressai de porter à M. Letorzec, ne l'émut que faiblement; toujours persuadé qu'il ne reverrait plus la France, il ne songeait en ce moment qu'aux fatigues du long trajet qu'il aurait encore à faire sur ce sol étranger. La fièvre le consumait de plus en plus, sans que je pusse lui procurer le moindre soulagement; aucun remède ne semblait agir sur lui. Quant à moi, vainqueur des fatigues et de l'influence des climats divers, j'oubliais, comme le conquérant Ismayl, que nous avions franchi un espace de huit cents lieues au delà d'Alexandrie; mais comme lui aussi je devais reconnaître que la Providence avait placé ici une barrière qu'il nous était interdit de dépasser. Eh! ne devais-je donc pas m'estimer heureux d'avoir pu atteindre jusqu'au 10° de latitude; d'être, avec mon infortuné compagnon de voyage, les seuls de nos contemporains d'Europe, qui eussions étendu nos recherches jusqu'aux confins méridionaux de l'Abyssinie? Avant de quitter Singué, je voulus que mes regards au moins parcourussent, aussi loin qu'ils pourraient s'étendre, les régions dont l'inexorable destin nous interdisait l'accès: je montai sur une éminence, et là, avec ma longue vue, je cherchai à découvrir le lieu où mon imagination plaçait les sources du fleuve Blanc; efforts inutiles! Cessant alors de

contempler l'horizon, qui ne m'offrait qu'un amas confus de vapeurs, je gravai profondément sur le roc le nom de la France. »

Caillaud avait eu plus d'une fois l'occasion d'observer les Arabes de la Nubie et du Sennaar; il en retrouva encore dans le Fazoql, et voici ce qu'il dit sur ces peuplades intéressantes. « Partout ces Arabes sont intelligents et laborieux; ceux de la presqu'île du Sennaar se livrent avec activité au commerce; ce sont eux qui se procurent de première main la gomme, l'ivoire, les plumes d'autruche, le tamarin et autres marchandises. Ils sont doux, laborieux et supportent avec constance les fatigues des fréquents voyages qu'ils font pour acheter et pour vendre. Les Arabes du Fazoql voyagent ordinairement sur des bœufs qui portent aussi leurs marchandises; ils leur attachent une bride au nez, et les stimulent à l'aide d'un bâton garni d'un aiguillon au bout. Leur armement consiste dans la lance et le bouclier en losange, en peau de giraffe. Ils ont à la main une houlette ou petit bâton recourbé par une de ses extrémités. Ces nomades font une chasse assidue aux giraffes, aux rhinocéros, qui sont rares, et aux éléphants; ils prennent ces derniers comme au Sennaar, en les faisant tomber dans des piéges. Quant aux autruches, ils dressent des chiens qui les poursuivent et les fatiguent à la course; le cavalier qui les suit saisit l'animal lorsqu'il tombe de lassitude.»

Le 18 février, Caillaud et Letorzec se séparèrent du pacha, et, pendant que le prince revenait au Sennaar par terre, ils s'embarquèrent sur le Nil. « Entraînés par le courant et par l'impulsion des rames, nous fendions avec rapidité la surface des eaux; l'agitation qu'y produisait le battement cadencé des avirons, le bruit des chants joyeux de nos Arabes, portaient le trouble jusqu'au fond des retraites humides des hippopotames alarmés, qui sortaient par troupes sur notre passage, en faisant entendre de longs mugissements; les singes, les pintades semblaient exprimer par leurs postures et par leurs cris la surprise qu'ils éprouvaient à la vue d'un spectacle jusqu'alors inconnu dans ces solitudes.

« Le 20, notre barque se trouva engagée dans une cataracte dont les rochers, ne laissant entre eux qu'une passe de trente pieds, s'élevaient de plus de douze pieds au-dessus des eaux. Quinze hommes, sautant de rocher en rocher, maintenaient notre embarcation à l'aide de deux cordages, et l'empêchaient de céder à la violence du courant. Nous n'avions pas au premier coup d'œil jugé ce passage très-dangereux, et cependant nous fûmes à la veille d'éprouver ici le sort dont Mungo-Park avait été victime sur le Niger. Après avoir circulé péniblement pendant une demi-heure à travers les détours de ce dédale périlleux, la barque toucha rudement contre une ro-

che; la proue fut brisée par le choc. On visita l'intérieur, et, pour ne point s'effrayer l'un l'autre, on assura que le dommage était peu de chose. On continua donc de manœuvrer, mais il s'était à peine écoulé un quart d'heure lorsqu'on s'aperçut que la barque se remplissait d'eau à l'arrière. Les Arabes ne sont point gens à montrer du calme et du sang-froid dans le danger. A l'instant, ce furent des cris, une confusion, un tumulte général; les uns jetaient à la hâte et pêle-mêle sur les roches tout ce qui tombait sous leurs mains; les autres s'efforçaient d'épuiser l'eau qui envahissait toute l'embarcation. Je me précipitai, moi, sur les bissacs où j'avais renfermé les cartons qui contenaient mes dessins; il était temps, déjà l'eau les avait effleurés. Naguère je les avais disputés aux flammes, cette fois je réussis à les arracher à un élément non moins redoutable pour eux; il n'en fut pas de même de quelques-uns de mes effets qui furent perdus ou gâtés. Enfin on parvint à étancher la voie d'eau, en la calfatant le mieux possible, et l'on replaça les effets sur la barque, mais je ne voulus y rentrer moi-même que lorsque je serais sûr qu'elle n'était plus en danger de couler; en conséquence, je me mis à courir d'un rocher à l'autre, nos cartons sous les bras, et résolu à gagner de la sorte la fin de la cataracte. Cependant l'escarpement des rochers et leur conformation ne me permettant plus bientôt d'aller en avant, je

fus contraint de me rembarquer malgré moi. Les rameurs avaient retourné la barque sens devant derrière, et dix-huit d'entre eux la contenaient de tous leurs efforts dans les pentes rapides. Grâce à Dieu, après beaucoup de temps et des peines inouïes, nous atteignîmes l'extrémité de cette forêt de rochers qui encombre le fleuve sur une demi-lieue d'étendue. »

Le 26, les voyageurs s'arrêtèrent à la ville de Sennaar d'où ils partirent le 1er mars suivant; jusqu'à Chendy ils suivirent la même route que Bruce, et le seul reproche que Caillaud adresse à son devancier, c'est d'être passé devant des ruines remarquables sans les examiner, et encore l'excuse-t-il en faisant observer qu'absent depuis longtemps de sa patrie, il avait hâte d'accélérer son retour.

Nous avons assez longuement parlé de Chendy et de ses habitants, pour n'avoir pas besoin de revenir sur ce sujet; nous citerons seulement la manière dont les naturels font la chasse aux crocodiles et aux hippopotames. « Quelques Arabes, dit-il, se livrent à la chasse du crocodile, sur les grèves qui bordent le lit du fleuve et sur les îles. Dans les basses eaux, ces hommes, qui connaissent les endroits où les crocodiles ont coutume de venir respirer, y élèvent de petites murailles en terre de deux à trois pieds de haut; au sortir du fleuve, les animaux viennent s'abriter derrière

elles et s'y endorment. Lorsque les Arabes en aperçoivent un dans cette position, l'un d'eux s'approche à petit bruit de peur de l'éveiller, et, se tenant à couvert derrière le retranchement, lui enfonce dans la gueule ou dans le côté du cou, au défaut des os de la tête et des écailles, un dard en forme d'hameçon emmanché au bout d'une hampe, autour de laquelle est roulée une longue corde; si le monstre vorace ne meurt pas du coup et regagne le fleuve, le harponneur lui file la corde jusqu'à ce qu'il soit affaibli, après quoi on le retire du fond de l'eau. La peau des crocodiles est employée pour faire des boucliers. Quelques indigènes en mangent la chair qui se vend à Sennaar et à Chendy. Elle est d'un blanc sale, et a une forte odeur de musc.

« Dans la Nubie, comme en Égypte, il y a des lieux où les crocodiles abondent plus que dans d'autres. On les regarde à Barbar comme peu redoutables; on les craint, au contraire, beaucoup à Chendy. En général, on peut conjecturer qu'ils ne fréquentent que rarement les parties du fleuve où ses rives trop élevées ne permettent point d'aller respirer à terre. On a pu faire la même remarque à l'égard de l'hippopotame; ce quadrupède, dans le haut Nil, m'a paru plus commun que le crocodile, ce qui pourrait confirmer l'opinion souvent émise qu'il fait une guerre à mort à ce dernier. Pour le prendre, on tend, la nuit, des

filets. La lance et même la balle ne peuvent le blesser qu'au-dessus de l'oreille ou sous les aisselles. La peau est employée à divers usages, et surtout pour faire des espèces de fouets nommés *combaches.* »

La fièvre continuait à tourmenter M. Letorzec; il ne pouvait suivre son ami dans ses explorations des ruines dont Chendy est environné, et il se sépara de lui ; il partit pour l'Égypte, tandis que Caillaud enrichissait son voyage d'une foule de dessins curieux, et revoyait les ruines qui, selon lui, sont celles de Méroë. A cette occasion, il se livre à une discussion scientifique sur la position de cette île fameuse, et adopte complétement l'opinion de Bruce. Sa curiosité satisfaite, il se mit en route pour le Barbar le 5 avril, et le 28 du même mois il se trouvait de nouveau au milieu des pyramides du mont Barkal, où il a cru retrouver l'antique Napata. Quinze jours furent employés à l'étude de ces monuments, dont il donne des descriptions détaillées.

Enfin, après une nouvelle visite à Ebsambol, Caillaud, qui avait rejoint M. Letorzec, entra le 24 juin à Syène; le lendemain il remontait le fleuve, et quelques jours après, observateur infatigable, il parcourait Thèbes et ses ruines, et découvrait des objets curieux, même après les nombreux et savants voyageurs qui ont décrit ces magnifiques restes de l'antiquité. Le 8 octobre, les voyageurs

arrivèrent au Caire; ils en partirent le 28, et après une traversée où ils faillirent périr, ils débarquèrent le 11 décembre à Marseille, où ils apprirent le triste sort d'Ismayl-Pacha. « L'affliction que me causait le sort funeste d'un jeune prince à qui je devais beaucoup de reconnaissance, dit M. Caillaud dans la préface de son livre, m'empêcha de me féliciter de l'accroissement d'importance qu'allait acquérir par là le fruit de mes travaux; de longtemps, en effet, nul voyageur ne pouvait se promettre de parcourir ces régions avec les mêmes facilités qu'un heureux hasard m'avait offertes. »

La liaison de Caillaud avec Ismayl n'aura pas été infructueuse, car, nous n'en doutons pas, c'est dans ses entretiens avec notre compatriote que le jeune prince avait puisé la grande pensée de remonter le Nil Blanc jusqu'à sa source, pensée qu'il a réussi à faire partager à son père. Plus d'une fois le noble cœur de M. Caillaud aura palpité de regret de ne pouvoir accompagner la gigantesque expédition envoyée par Mohammed-Ali vers les sources mystérieuses du Nil; si, avec de semblables moyens, on ne les découvre pas, qui pourra désormais se flatter de l'espoir d'y parvenir?

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

TOURS. — IMP. DE MAME.

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR M.GR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.



HISTOIRE

ET

Description

DU JAPON

D'APRÈS

le P. de Charlevoix



Tours

Ad. Mame et Cie

ÉDITEURS

HISTOIRE

ET DESCRIPTION

DU JAPON,

D'APRÈS

LE P. DE CHARLEVOIX.



Tours,

CHEZ A.D MAME ET C.IE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1839.

HISTOIRE

DU

JAPON.

LIVRE PRÉLIMINAIRE.

SOMMAIRE.

Situation du Japon. — Son climat. — Productions minérales. — Villes, bourgs, châteaux et maisons. — Les voyages. — Les routes. — La navigation. — Caractère des Japonnais ; parallèle entre les Japonnais et les Chinois. — Anecdotes. — Figure des Japonnais. — Leur habillement. — Des sciences et des arts au Japon. — Le gouvernement. — Administration de la justice. — Police des villes. — Le Dairy, ou empereur héréditaire. — Le Cubo-Sama. — Le Sinto, ou ancienne religion du Japon. — Religion indienne. — Les dieux Amida, Canon, Gison, Xaca. — Martyrs de cette religion. — Pélerinage. — Les Bonzes. — Les obsèques. — Le deuil.

Si l'histoire est une école publique de morale, de politique et de religion, je crois pouvoir avancer qu'il est peu d'ouvrages de ce genre qui en fournissent de plus grandes leçons et des traits

plus neufs que celui-ci. L'ancien et le nouveau Monde ne renferment rien de si singulier que la nation japonnaise, et l'on serait presque tenté de croire qu'elle fait seule une classe à part, et que, séparée du reste des hommes par une mer intraitable et toujours en fureur, elle n'a rien de commun dans son origine avec les autres. Il n'est pas moins vrai qu'on ne trouvera dans aucune autre histoire plus que dans celle-ci, de quoi louer et bénir l'excès des miséricordes du Seigneur, et de quoi adorer la profondeur de ses jugements.

On ne saurait plus douter que le Japon ne soit le Zipangri ou le Cipango de Marc-Paul de Venise. Les Japonnais et les Chinois le nomment communément Nipon, de la plus considérable des îles qui forment ce grand empire. Ce nom, qui n'est pas le seul que les Japonnais donnent à leur pays, signifie le fondement du soleil; il doit son origine à l'ignorance de ces insulaires, qui, ne connaissant point de peuple à leur orient, et ignorant que la terre est ronde, se croyaient éclairés les premiers par les rayons du soleil. Le Japon est situé entre le 31e et le 42e degré de latitude du nord, et entre les 157e et 175e degrés de longitude; sa longueur est est et ouest, prenant un peu de l'est-nord-est; sa largeur est nord et sud, et de soixante à soixante-dix lieues. Sa longueur

est d'un peu plus de deux cent soixante lieues communes de France. Il a au nord et au nord-est la terre d'Yesso et une partie de la Tartarie, la Chine et la Corée à l'ouest, la Californie et le nouveau Mexique à l'est, les Philippines au sud-est, et la mer de la Chine au sud. Au reste, il semble que l'auteur de la nature ait voulu que ces îles formassent comme un petit monde séparé des autres régions, car elles ne sont presque pas abordables. Les côtes en sont plates ou extrêmement élevées, sans rivage et sans abri. La mer y est presque toujours orageuse, et les plus habiles pilotes ne s'y hasardent qu'avec crainte et qu'avec les plus grandes précautions; mais la Providence a tellement disposé les choses que ces insulaires peuvent se passer de tous les autres pays, et qu'ils trouvent dans la bonté du leur et dans leur industrie de quoi fournir aux besoins et même aux délices de la vie.

Parmi le nombre infini des îles qui forment le Japon, il y en a trois principales, dont les autres peuvent passer pour les dépendances. La plus grande de toutes, comme nous l'avons déjà dit, se nomme Nipon; un canal fort étroit tout semé de rochers et d'îles, la plupart désertes et stériles, la sépare à l'ouest et au sud de la seconde nommée Saikotif et plus communément par les

Portugais Ximo; le même canal sépare au sud Nipon de la troisième île, qui est celle de Xicoco, ou Sikotif.

Il y a autour du Japon des îles et des terres qui, à proprement parler, ne sont point de cet empire, mais qui en dépendent, et reconnaissent le monarque japonnais pour leur souverain. Les plus considérables sont les îles de Riuku ou Liqueio, dont les habitants relèvent immédiatement du prince de Saxuma; Tsiosin, qui est la partie la plus basse et la plus méridionale de la Corée, et l'île avec une partie du continent d'Yesso. L'île de Fatsisio est située à quatre-vingts milles de la côte méridionale de Nipon. C'est là que l'empereur envoie en exil les grands seigneurs qui ont encouru sa disgrâce; elle n'a pas un seul habitant, est absolument stérile, et tellement inaccessible que, lorsqu'on y conduit de nouveaux exilés ou lorsqu'on y porte des vivres, on est obligé d'y élever le bateau par une espèce de grue. L'occupation des exilés consiste à faire des étoffes de soie rehaussées d'or. A cent cinquante milles de terre, à l'est de la grande terre d'Oxu, il y a, dit-on, deux îles dont les Japonnais n'ont jamais voulu donner connaissance à personne; l'une est appelée Gensima, c'est-à-dire l'île d'argent; l'autre s'appelle Kinsima, ou l'île d'or.

Les Japonnais sont extrêmement prévenus en faveur du climat sous lequel ils sont nés, et l'on ne saurait nier qu'il ne soit effectivement très-sain, malgré la prodigieuse quantité de neige qui y tombe pendant l'hiver et la chaleur intolérable de l'été. Les pluies y sont très-abondantes, surtout dans les mois de juin et de juillet, et les différentes productions du pays y causent des exhalaisons bienfaisantes, surtout le soufre et les plantes aromatiques dont ces îles sont admirablement bien fournies.

Les vents, les tourmentes qu'ils excitent, et le grand nombre d'écueils qui ont si fort décrié les mers du Japon, ne sont pas les seules choses qui les rendent si dangereuses et si peu navigables. On ne voit en aucun autre pays un aussi grand nombre de ces trombes ou colonnes d'eau qui ont fait périr si souvent tant de navires, et qu'on ne voit pas encore aujourd'hui sans effroi, malgré les moyens qu'on a trouvés pour s'en garantir. C'est un nuage creux, agité en tourbillon, et dont l'extrémité, pressant la surface de la mer, se remplit d'eau, comme ferait un tuyau dont on aurait tiré tout l'air. Ce nuage cylindrique, ainsi enflé comme un ballon, est poussé par le vent avec une très-grande rapidité, et malheur à un navire qui se rencontrerait sur sa route et n'aurait pas le temps

de l'éviter, ni de le crever à coups de canon ! Il n'en faudrait pas davantage pour l'abîmer. Outre les écueils qui entourent le Japon, on trouve sur ses côtes deux célèbres tournants qui en augmentent le péril. Ces gouffres, où l'eau se précipite avec un bruit terrible et une fureur incessante, entraînent au fond de la mer et brisent contre des rochers tous les objets qui se laissent emporter par les courants vers leur tourbillon.

Le terroir du Japon est en général montagneux, pierreux, et assez peu fertile de sa nature ; mais l'industrie et le travail infatigable des habitants y ont suppléé, et ont fertilisé jusques aux rochers mêmes à peine couverts d'un peu de terre. D'ailleurs le pays est admirablement arrosé par des lacs, des fontaines et des rivières ; les plus considérables de ces dernières sont l'Ujin, qui est d'une rapidité telle, qu'on ne peut la franchir qu'avec beaucoup de peine ; l'Omi, dont nous parlerons plus tard ; et l'Aska, remarquable surtout par les variations continuelles qu'éprouve la profondeur de son lit.

Nous connaissons peu de pays aussi sujets aux tremblements de terre que celui-ci : ils y sont si fréquents que le peuple ne s'en alarme presque plus ; ils ne laissent pourtant pas d'y être quelquefois si violents que des villes entières en sont ren-

versées, et la plupart des habitants ensevelis sous les ruines. La populace attribue ces violentes secousses à une grosse baleine qui se remue sous terre. Cela vaut bien la fable du géant Enthée que les anciens disaient être sous le mont Ethna. Il serait au reste fort surprenant que le Japon ne fût pas sujet aux tremblements de terre, vu le grand nombre de volcans qu'on y voit. On trouve presque sur tous les points de ce pays des traces de volcans éteints, ainsi que des sources d'eaux chaudes et minérales, qui ont des vertus médicinales très-puissantes. Les prêtres des idoles savent tirer parti de ces eaux; ils se sont avisés de leur attribuer la vertu d'effacer les péchés; mais chacune est bornée à une seule espèce de crime, et ces imposteurs ont soin de marquer aux coupables la fontaine où il faut que chacun se baigne. Le soufre n'est nulle part si abondant qu'au Japon; il y a particulièrement dans la province de Saxuma une île où ce minéral est en si grande abondance, qu'on la nomme l'île de soufre. Il n'y a guère qu'un siècle qu'on a osé y aborder. On la croyait inaccessible, à cause d'une fumée épaisse et noire qui en sort continuellement, et dans laquelle l'imagination superstitieuse des peuples d'alentour se figurait des monstres horribles.

Il y a de l'or dans plusieurs provinces de cet

empire, et c'est un des plus grands revenus de l'empereur, car on ne peut ouvrir aucune mine, surtout de ce métal, sans la permission du monarque, qui se réserve les deux tiers de ce que l'on en tire. On trouve aussi de l'or en lavant le sable sur certains points du pays. Un grand nombre d'anciennes mines, et des plus riches, sont abandonnées par suite d'inondations. Des travaux bien dirigés permettraient encore de les exploiter avantageusement. Il y a aussi des mines d'argent qui produisent ce métal dans une si bonne qualité qu'il a été un temps où on l'échangeait à la Chine pour de l'or, poids pour poids. Les Japonnais ont encore un métal fort précieux, mais factice, qu'ils nomment Sowaas, et dont la couleur tire sur le noir; c'est un mélange de cuivre avec un peu d'or. Quand il est employé, il semble de l'or pur, et il ne lui est guère inférieur, ni en couleur, ni en beauté. Il n'est point particulier aux Japonnais, mais ils le travaillent avec un art où aucune autre nation ne peut atteindre.

Le cuivre qu'on tire du Japon suffirait seul pour l'enrichir; c'est une des principales marchandises dont les Hollandais se chargent, et ils y font un profit considérable. On ne trouve du fer que sur certains points, mais il y est en très-grande quantité. Le charbon de terre ne manque pas non plus

au Japon. L'antimoine et le sel ammoniaque y sont inconnus; le vif-argent et le borax leur viennent des Chinois.

On trouve dans les montagnes de Tsugaar ou de Tsugaru, situées à l'une des extrémités septentrionales du Japon, des agates de différentes espèces. Il y en a surtout de fort belles, d'une couleur bleuâtre et assez semblables aux saphirs. Il y a au même endroit des cornalines et du jaspe. Les côtes de l'île de Xicoco sont remplies d'huîtres et de coquillages qui renferment des perles dont les Japonnais ont été longtemps sans faire aucun usage; ce sont les Chinois qui, en les achetant fort cher, leur en ont fait connaître le prix. Il y a de l'ambre gris sur les côtes de Saxuma, et on en tire aussi des intestins d'une sorte de baleine qui y est assez commune. Les mers du Japon produisent une très-grande quantité de plantes marines, d'arbrisseaux, de coraux, de pierres singulières, d'éponges et des coquillages de toute sorte; mais les Japonnais ne veulent pas se donner la peine de les chercher.

Les autres marchandises qui entrent dans le commerce avec les étrangers sont le coton, le chanvre, le lin, le poil de chèvre, les étoffes de soie, les peaux de cerf, les ouvrages de menuiserie, la porcelaine, les drogues médicinales, la fi-

loselle et la soie. Il n'y a dans tout l'empire qu'un poids et qu'une mesure. La casie est une petite monnaie de cuivre qui vaut un peu plus qu'un de nos deniers, et qui a cours partout. Il y a aussi trois monnaies d'or dont la plus haute est du poids de six réaux, qui sont quarante taëls, et le taël est de cinquante-sept sous de France. Les monnaies d'argent sont en forme de bâton ou de lingot; il y en a une petite du même métal, qui a la figure d'une fève ronde, et qui n'a pas de poids arrêté; on pèse ces pièces à chaque fois qu'on en fait usage.

La porcelaine du Japon, qui a tant de réputation, se fabrique dans le Figen, la plus grande des neuf provinces du Ximo. La matière dont on la forme est une argile blanchâtre qui se tire en grande quantité du voisinage d'Uristino. Quoique cette argile soit naturellement fort nette, il faut encore la pétrir et la bien laver avant de la rendre bien transparente, et ce travail est si pénible qu'il a donné naissance à un proverbe qui dit que les os humains sont un des ingrédients qui entrent dans la porcelaine.

On compte dans le Japon jusqu'à treize mille villes, presque toutes fort peuplées. Aucune n'est fermée de murailles; les rues, dans la plupart, sont tirées fort droites, et se coupent à angles

droits. Les portes n'ont rien qui les distingue de celles qui sont au bas de chaque rue, et qu'on ferme régulièrement toutes les nuits. Il y en a pourtant quelques-unes des deux côtés desquelles on a élevé des pans de murailles qui ne s'étendent pas bien loin. Dans les grandes villes et dans toutes celles où le prince réside, ces portes sont plus ornées, mieux fortifiées, et l'on y monte exactement la garde. Le reste est tout ouvert : mais quelques-unes sont enceintes d'une large haie, ou, ce qui est plus rare, d'un fossé. Les villes impériales ne sont guère mieux fortifiées que les autres; mais dans les passages étroits qui y conduisent, et qu'il est difficile d'éviter, on a construit de bonnes portes, où il y a toujours une nombreuse garde, et l'on examine avec soin tous ceux qui y entrent. Les villages sont tellement nombreux et si peuplés que, sur les routes fréquentées, ils forment une suite de maisons presque sans aucune interruption. Celles des paysans sont simplement formées de quatre murailles basses couvertes d'un toit de chaume. Sur le derrière, le plancher est un peu plus élevé, c'est là qu'est le foyer : tout le reste est couvert de nattes assez propres. Derrière la porte de la rue, qui est toujours ouverte, pend une rangée de grosses cordes, qui forment une espèce de jalousie, laquelle

n'empêche pas de voir, et fait qu'on n'est pas vu. Il paraît bien de la misère dans ces maisons, mais à l'aide de quelques provisions de riz, de racines et d'autres légumes, tous subsistent, se portent bien et sont contents. Chaque ville et la plupart des bourgs ont une place fermée de grilles où l'on publie les édits de l'empereur et des seigneurs de chaque province; ces ordonnances y sont aussi écrites en gros caractères sur des planches qui restent exposées. On y voit aussi quelquefois des pièces de monnaie déposées sur un poteau, et offertes en récompense à ceux qui donneront des renseignements dont on a besoin. Il y a aussi d'autres places destinées à l'exécution des criminels, et sur lesquelles on laisse les instruments de supplice exposés, pour inspirer de la terreur.

Le châteaux des princes et des seigneurs sont ordinairement situés ou sur les bords de quelque rivière ou sur quelque éminence, et ils occupent presque toujours un fort grand terrain. La plupart ont trois enceintes dont chacune a son fossé et une muraille de terre ou de pierre, avec une porte fortifiée. Le seigneur loge au centre, où il y a une tour blanche et carrée à trois étages, avec un petit toit en forme de couronne ou de guirlande; dans la seconde enceinte sont logés les intendants, secrétaires et autres officiers; la pre-

mière est occupée par les soldats, les domestiques et autres personnes semblables. Les espaces vides sont cultivés; on en fait des jardins, ou l'on y sème du riz. Les murailles qui sont blanches, les bastions, les portes sur lesquelles on élève de petits bâtiments à deux ou trois étages, et la tour du milieu, tout cela est relevé par des peintures bien vernies qui y sont prodiguées au-delà de tout ce qu'on peut dire, et qui offrent de loin une perspective assez agréable.

Les maisons des particuliers ne doivent pas avoir plus de six toises de hauteur, et il est rare qu'elles soient aussi élevées, à moins qu'on n'en veuille faire des magasins. Les palais mêmes de l'empereur n'ont qu'un étage, quoique quelques maisons particulières en aient deux : mais alors le premier est si bas qu'on ne peut guère s'en servir que pour serrer quelques objets. Ce sont les tremblements de terre, si fréquents au Japon, qui obligent de bâtir ainsi. Presque toutes les maisons sont construites en bois, excepté un endroit séparé, entouré de murailles de pierre, et où l'on a soin de renfermer ses objets les plus précieux pour les soustraire aux incendies, si fréquents dans ce pays.

Les habitations des personnes de distinction sont divisées en deux appartements; d'un côté est

celui des femmes, qui pour l'ordinaire ne paraissent point; de l'autre est la salle où l'on reçoit les visites. Les femmes ont plus de liberté parmi les bourgeois et le petit peuple : elles se laissent voir; mais en général les personnes du sexe sont traitées avec beaucoup de respect, et se distinguent par une grande retenue.

Les plus belles vaisselles de porcelaine, ces cabinets, ces coffres si estimés, qui se transportent partout, ne servent point à orner les appartements où tout le monde est reçu; on les tient dans des lieux sûrs, et où l'on n'admet que les meilleurs amis. Le reste de la maison est orné de porcelaine commune, de pots pleins de thé, de peintures, de livres manuscrits et curieux, d'armes et d'armoiries. Le plancher est couvert de nattes doubles et bien rembourrées, dont les bordures sont des franges, des broderies ou d'autres ornements semblables. Suivant les lois ou les usages du pays, elles doivent toutes avoir une toise de longueur, et une demi de largeur.

Les deux appartements qui divisent le corps de la maison consistent en plusieurs chambres séparées par de simples cloisons, ou plutôt par des espèces de paravents, qu'on peut avancer ou reculer comme l'on veut; en sorte que les chambres s'élargissent ou se rétrécissent selon le besoin.

Les cloisons et les portes sont couvertes d'un papier orné de fleurs d'or ou d'argent, quelquefois de peintures dont le plafond est toujours embelli. En un mot, il n'y a pas un coin de la maison qui n'offre quelque chose de riant et de gracieux. Les murailles et le toit même sont enduits de plusieurs couches de vernis relevées de dorures et de peintures. Les fenêtres sont chargées de pots de fleurs, et quand les fleurs naturelles manquent, on y supplée par les artificielles.

On ne trouve dans les chambres ni bancs, ni chaises; la coutume étant au Japon, comme dans tout le reste de l'Asie, de s'asseoir à terre; et pour ne point gâter les nattes qui couvrent le plancher on n'y marche jamais avec les sandales, qu'on quitte en entrant dans la maison. On couche sur ces mêmes nattes, sur lesquelles les personnes aisées étendent un riche tapis et une espèce de petit coffre servant d'oreiller. Les fenêtres sont de papier, et ont des volets de bois qu'on ne ferme que la nuit. Comme on ignore, au Japon, l'usage des cheminées, on ménage, dans les plus grandes chambres, sous le plancher, un trou carré et muré qu'on remplit de cendres et de charbons allumés, ce qui répand assez de chaleur pour échauffer toute la chambre. Quelquefois on met sur le foyer une table basse qu'on couvre d'un grand tapis sur

lequel on s'assied quand le froid est bien piquant. Dans les chambres où il ne peut y avoir de foyer, on y supplée par des pots de cuivre ou de terre, qui font à peu près le même effet. Au lieu de pincettes, on se sert de barres de fer, pour attiser le feu, ce qui se fait avec la même adresse dont on use de deux petits bâtons vernissés pour manger, à la place de fourchettes.

Les ornements que l'on trouve dans les maisons opulentes consistent ordinairement en sentences ou peintures dessinées sur une feuille de papier encadrée d'une riche bordure; des pots de fleurs qu'on renouvelle suivant la saison, et qu'on dispose avec un goût infini; des cassolettes d'airain représentant quelque animal, d'un travail exquis; la porcelaine et d'autres ustensiles rangés sur le plancher, dans le plus bel ordre. Mais ce qu'on y voit de plus remarquable, ce sont les jardins. On y descend ordinairement par une galerie qui avance derrière la maison, et au bout de laquelle il y a un bain et une étuve; car les Japonnais ont la coutume de se baigner ou de se faire suer tous les soirs. Ces jardins sont en partie pavés de pierres rondes de diverses couleurs, le reste est couvert de gravier que l'on nettoie tous les jours; les plus belles fleurs sont disposées avec beaucoup d'art; dans un coin du jardin, il y a toujours un

petit rocher ou coteau parfaitement imité sur la nature, orné d'oiseaux ou d'insectes d'airain fondu; souvent un petit ruisseau coule du haut de ce rocher avec un doux murmure; on y voit encore ordinairement un petit bois et un vivier plein de poissons et entouré d'arbres. Ceux-ci sont soignés avec une attention dont on ne peut se faire une idée; plus ils sont vieux, tortus et difformes, plus on en fait de cas; quelquefois on laisse pousser leurs branches jusqu'à ce qu'elles pénètrent dans les chambres; mais plus souvent on les ébranche pour leur faire porter des fleurs plus larges et en plus grande quantité.

Il y a peu de pays où l'on ait plus travaillé à faciliter les voyages que dans celui-ci; soit que l'on considère la beauté des chemins, la commodité des voitures, le grand nombre d'hôtelleries, soit qu'on fasse attention à la multitude des valets et d'autres gens de service qu'on a presque pour rien. Les principales routes qui marquent les limites des diverses provinces sont tellement larges que les plus grands trains des princes et des seigneurs peuvent s'y croiser sans rien déranger à l'ordre de leur marche; or, ces trains sont quelquefois de vingt mille personnes, et quelquefois beaucoup plus nombreux encore. Toutes les routes un peu fréquentées ont les distances marquées

de mille en mille pas géométriques ; les plus petites comme les plus grandes sont plantées des deux côtés de sapins dont l'ombre est d'une grande commodité aux voyageurs ; il s'y rencontre en outre partout des fontaines qui entretiennent l'air dans une grande fraîcheur. Les villages les plus voisins de ces routes sont obligés de les conserver dans un état de propreté admirable. On a bâti des ponts sur toutes les rivières qui l'ont permis, et il y en a de très-longs. La plupart sont de bois de cèdre, très-solides, et si bien entretenus qu'ils paraissent toujours comme s'ils venaient d'être achevés.

En voyage, les cavaliers, placés sur une espèce de coussin, ont les jambes croisées comme s'ils étaient assis, ou quelquefois pendantes ; un Japonnais, à cheval de cette manière, ayant sur sa tête un large chapeau de paille, et sur le corps un manteau de papier vernissé qui le protége tout entier, ainsi que son cheval, contre les ardeurs du soleil, présente, surtout de loin, un aspect assez grotesque. Le voyageur ne touche point à la bride de son cheval ; c'est un valet qui la tient, et qui marche au côté droit, en chantant pour se désennuyer et pour animer le cheval. Les femmes et souvent même les hommes voyagent dans des litières qui sont portées par des domestiques ou

par des porteurs de profession ; les ornements de ces voitures font connaître la qualité de ceux qui s'y trouvent.

Pour naviguer sur les rivières ou le long des côtes, on se sert de bateaux, dont les voiles sont moitié noires et moitié blanches ; presque tous ont deux ponts, mais le premier est fort bas ; le second a des fenêtres et l'on peut, avec des paravents, y former plusieurs appartements. Les plus grands navires marchands ne vont jamais bien loin au large, et ne servent qu'au cabotage ou à des traversées d'une île à l'autre. Les lois de l'empire fixent leurs dimensions, et ne permettent pas qu'on en construise d'assez grands pour aller en pleine mer. Il n'y a jamais qu'une voile, et les câbles sont en paille cordonnée, et cependant fort solides.

On trouve des maisons de poste à des distances très-rapprochées, et un nombre étonnant d'hôtelleries parfaitement commodes et bien tenues. Les voyages continuels des Japonnais pour leur commerce, pour des pélerinages de dévotion, et pour les devoirs à rendre à leurs supérieurs, expliquent le nombre de ces hôtels.

On a prétendu que les Japonnais tiraient leur origine des Chinois, et l'on s'est particulièrement appuyé sur la ressemblance de la langue savante

ou de l'écriture, qui, dans les deux pays, consiste en caractères significatifs, exprimant les idées indépendamment du son des mots. Cependant les traditions historiques et religieuses des deux peuples semblent prouver qu'ils ont toujours été entièrement distincts l'un de l'autre. La comparaison de leurs mœurs vient encore à l'appui de cette opinion. Sous ce rapport les Japonnais sont plus éloignés des Chinois que de nous, bien qu'on les ait appelés nos *Antipodes moraux.* En effet, prendre le blanc pour la couleur du deuil, et le noir pour celle qui marque la joie; monter à cheval à droite; se revêtir de ses habits de cérémonie dans la maison, et les quitter quand on en sort; saluer du pied, et non de la main ou de la tête, ce sont là des habitudes qui n'ont nul rapport à la manière de penser, encore moins aux sentiments du cœur, d'où résulte le véritable caractère.

Le Chinois ne fait rien qui ne soit mesuré; c'est la sagesse qui règle toutes ses actions. L'honneur est le principe sur lequel roulent toutes les démarches du Japonnais. On dirait que le premier met toute sa gloire à suivre exactement les maximes d'une prudence presque toujours animée par l'intérêt; et que toute la sagesse du second consiste à ne s'écarter jamais des règles

d'honneur, quelquefois fausses et souvent excessives, qu'il s'est prescrites. De là naissent la plupart des vertus et des défauts de l'un et de l'autre : le Chinois est circonspect, timide, modeste, paisible, de l'exactitude la plus scrupuleuse dans ses marques de respect envers ses supérieurs; mais cette révérence extérieure n'est pas toujours l'indice d'une véritable affection et d'un attachement sincère à ses devoirs. La fourbe, l'usure, le larcin et le mensonge ne sont pas diffamants à la Chine. Le Japonnais, au contraire, est franc, sincère, bon ami, fidèle jusqu'au prodige, officieux, se souciant peu du bien; aussi n'y a-t-il point de peuple policé qui soit généralement plus pauvre, mais de cette pauvreté que produit l'indépendance, que la vertu rend respectable, et qui éleva si fort les premiers Romains au-dessus des autres hommes. Toutes les richesses de ce puissant état sont entre les mains des princes et des grands, qui savent s'en faire honneur; la magnificence ne va nulle part plus loin, et nous n'avons peut-être rien, dans l'histoire des plus opulentes monarchies, qui soit au-dessus de ce qu'on voit en ce genre au Japon.

Le point d'honneur est également vif dans toutes les conditions; d'où il arrive que chacun est sur ses gardes, et que tous se respectent mutuel-

lement. La grandeur d'âme, le zèle pour la patrie, le mépris de la vie sont aussi communs à toutes les classes. Citons un exemple entre un grand nombre qui sont à notre connaissance. Un noble du Fingo avait une femme d'une beauté rare, dont il était uniquement aimé, et qui l'aurait rendu heureux, s'il eût pu cacher son bonheur; mais l'empereur le sut, et il lui en coûta la vie. Quelques jours après sa mort, l'empereur fit venir sa veuve, et voulut l'obliger à demeurer dans son palais. Elle répondit qu'elle était très-sensible à l'honneur que lui faisait sa majesté, mais qu'elle lui demandait en grâce de pouvoir pleurer son mari en liberté pendant trente jours, et la permission de régaler ensuite ses parents dans le palais. Tout cela lui fut accordé, et l'empereur ajouta qu'il voulait être du festin; il y vint en effet. Au sortir de table, la dame s'approcha du balcon, et, feignant de s'y appuyer, elle se précipita en bas de fort haut, car la fête s'était passée au dernier étage d'une tour. Elle se tua ainsi pour mettre en sûreté son honneur, et satisfaire à la fidélité qu'elle avait jurée à son époux.

Les Chinois et les Japonnais ne diffèrent cependant pas en tout; ils sont les uns et les autres également sobres et grands maîtres dans l'art de

se posséder ; ils sont également vindicatifs , mais le Japonnais porte plus de noblesse et de fierté que le Chinois dans ses sentiments haineux. Le commerce de la vie est beaucoup plus aisé au Japon qu'à la Chine; enfin les Japonnais sont remarquables par la beauté de leur naturel, la noblesse et l'élévation de leur cœur. Tout le monde connaît le beau trait de ces trois frères qui tirèrent entre eux au sort pour savoir lequel serait livré par les deux autres , comme coupable d'un crime dont on poursuivait l'auteur, afin de gagner ainsi la récompense promise à celui qui arrêterait le criminel, et de soulager par ce moyen la misère de leur mère.

Le point d'honneur ne porte pas ce peuple à des actions moins extraordinaires. Deux gentilshommes s'étant rencontrés sur un escalier du palais de l'empereur, leurs épées se frottèrent par hasard l'une contre l'autre. Celui qui descendait s'offensa de cet accident dont il voulut rendre l'autre responsable. Celui-ci s'excusa et protesta qu'il n'avait eu aucune intention de le toucher ; puis il ajouta que le malheur, après tout, n'était pas grand, que ce n'étaient que deux épées qui s'étaient touchées, et que l'une valait bien l'autre. Je vais vous faire voir, reprit le premier, la différence qu'il y a de l'une à l'autre; et sur-le-champ

il tire son poignard et s'en ouvre le ventre. Le second, sans rien répliquer, monte en diligence pour servir sur la table de l'empereur un plat qu'il tenait à la main, et revient ensuite trouver son adversaire qui expirait. Il lui dit que, s'il n'avait pas été occupé au service de son prince, il l'aurait prévenu, mais qu'il le suivrait de près, et mourrait content, puisque ce serait après lui avoir fait voir que son épée valait bien la sienne. En achevant ces mots, il se fend aussi le ventre, et va expirer auprès de l'autre. Deux Européens se seraient coupé la gorge : je ne décide point où il y a plus de fureur; mais je crois que les uns n'ont rien à reprocher aux autres, si ce n'est que les Japonnais, ayant pour principe d'honneur qu'il est honteux pour un homme de craindre la mort, raisonnent plus juste en se la donnant, et vont plus sûrement à leur but.

La principale source du bon ordre qu'on admire au Japon, c'est un sentiment de religion qui est né avec eux, et dont la vivacité passe tout ce qu'on en peut dire. Heureuse disposition, à laquelle, après la grâce, on doit attribuer les étonnants progrès du christianisme dans ces îles, et qui avait fait presque autant de saints qu'il y a eu de Japonnais chrétiens. Leur grandeur d'âme naturelle les a d'ailleurs portés à se sacrifier pour

ce qu'ils croyaient dans l'intérêt de la vérité ou de leur patrie. Leur histoire est remplie de traits de ce genre ; nous en citerons un seul. Fiogo, petite ville de la province de Setz, a un port assez bien fermé ; il est surtout mis à l'abri des vents du sud par une jetée de sable qui s'avance environ d'un mille dans la mer. On en est moins redevable, disent les annales du Japon, à l'empereur Feki, lequel y a dépensé des sommes énormes, qu'au zèle d'un particulier pour le bien public. Cet homme, voyant tous les travaux qu'on s'obstinait à faire dans ce lieu-là renversés presque aussitôt par des orages qui survenaient, et le peuple persuadé que c'était un effet de la colère des dieux de la mer, se dévoua pour les apaiser. Il se fit enterrer tout vif dans les fondations, et rien n'empêcha depuis, dit l'annaliste, qu'on n'achevât la digue.

Pour ce qui est de l'aspect extérieur, les Japonnais sont fort mal faits, et ont un air tout à fait étranger par rapport à nous. Ils ont le teint olivâtre, les yeux petits, mais moins enfoncés que les Chinois ; les jambes grosses ; la taille au-dessous de la moyenne ; le nez court, un peu écrasé et relevé en pointe ; les sourcils épais, les joues plates, les traits grossiers, et très-peu de barbe, qu'ils se rasent ou s'arrachent. Les femmes ont,

au contraire, une grande réputation de beauté.

L'habillement des Japonnais est noble et simple ; les seigneurs portent de longues robes traînantes, de ces belles étoffes de soie à fleurs d'or et d'argent que l'on travaille dans l'île de Fatsisio, et dans une autre plus petite, nommée Kamakura, aussi inabordable que la première, et également destinée à l'exil des grands. De petites écharpes qu'ils ont au cou remplacent les cravates, et une autre plus large leur sert de ceinture pour assujettir la tunique de dessous, qui est aussi fort riche. Leurs manches sont larges et pendantes ; mais la parure qu'ils recherchent le plus consiste dans les sabres et les poignards qu'ils passent à leur ceinture, et dont la poignée et souvent même le fourreau sont enrichis de perles et de diamants. Les bourgeois, qui sont presque tous marchands, artisans ou soldats, ont des habits qui ne descendent que jusqu'à mi-jambe, et dont les manches ne passent point les coudes ; tous portent des armes, et se piquent d'en avoir de très-propres. Ils diffèrent surtout des personnes de qualité en ce qu'ils ont le derrière de la tête rasé, au lieu que celles-ci se font raser le haut du front, et laissent pendre le reste de leurs cheveux par derrière. En voyage, ils se couvrent la tête de vastes chapeaux de paille ou de bambous très-bien travaillés.

Les femmes sont encore plus magnifiquement vêtues que les hommes. Toutes sont coiffées en cheveux; les femmes du bas peuple les relèvent sur le haut de la tête; les dames les nouent en touffes pendantes sur le derrière de la tête. Elles portent une ceinture grande ornée de fleurs et de figures; sur quantité de longues vestes, elles portent une large robe qui flotte de quelques pieds; je dis sur quantité de longues vestes, car c'est sur leur nombre qu'on juge de la qualité de la personne; on dit qu'il monte quelquefois jusqu'à cent, ce qui semble exagéré, malgré leur extrême finesse.

Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe changent d'habillement à mesure qu'ils avancent en âge; en général tous sont légèrement couverts et ne portent rien sur la tête; leur chaussure consiste en une espèce de sandale de peau de cerf ou d'un tissu de paille, de jonc ou de bambou.

Rien ne cause plus de confusion dans l'histoire de cet empire que l'usage où sont les Japonnais de changer souvent de nom. Chaque personne a régulièrement trois noms : celui de son enfance, celui qu'elle prend en sortant de l'adolescence, et celui de sa vieillesse. Pour éviter tout embarras, nous nous sommes attachés aux noms sous lesquels

ceux dont nous aurons à parler ont été d'abord connus.

Il ne paraît pas que les Japonnais aient beaucoup cultivé les sciences spéculatives, si l'on en excepte les matières de religion. Ils ont trois sortes d'époques chronologiques, dont la première commence avec le règne de Syn-Mu, le premier de leurs empereurs et le chef de la dynastie qui est encore aujourd'hui sur le trône ; elle précède l'ère chrétienne de six cent soixante ans. Ils ont reçu les deux autres des Chinois.

Les Japonnais ne négligent rien pour cultiver l'esprit des enfants; et les femmes reçoivent une éducation aussi soignée que celle des hommes. On s'applique de bonne heure à former le cœur et la raison des enfants; ensuite on leur donne des leçons d'éloquence, de morale, de poésie et de peinture. Ils ont un goût parfait pour l'éloquence, et leurs discours sont très-pathétiques. Ils réussissent aussi très-bien dans les pièces de théâtre, et leurs décorations sont fort belles. Ils ont un goût particulier pour la peinture, mais ils connaissent peu les lois de la perspective; ils excellent surtout à peindre des figures d'oiseaux, de fleurs, et autres semblables. Quant à leur musique, elle est fort insipide; ils n'ont ni voix, ni méthode, ni aucun instrument qui mérite qu'on en parle.

Ils font beaucoup de livres, qui traitent de la morale, de la religion et de la médecine. Ils n'ont pas de traité de jurisprudence, leurs lois sont peu nombreuses, mais exactement observées; car la moindre infraction est sévèrement punie. Les grands qui y contreviennent sont exilés dans les deux îles dont nous avons parlé; s'ils sont plus coupables, le roi leur ordonne de se fendre le ventre, et toute la famille doit mourir avec eux, si l'empereur ne leur fait point de grâce.

Les plus savants des Japonnais sont les prêtres, qui tiennent des académies, et sont seuls chargés de l'éducation de la jeunesse. Les jeunes personnes sont élevées dans les communautés de filles. Quand un jeune homme rentre dans sa famille, on lui remet des armes en grande cérémonie, et il apprend promptement à s'en servir avec adresse.

Les arts mécaniques sont fort cultivés au Japon; si les Japonnais ont emprunté ces arts aux Chinois, il est certain qu'ils les ont prodigieusement perfectionnés; tout ce qui sort de leurs mains est achevé. Leurs étoffes de soie, leur papier sont inimitables; on sait le prix de leur porcelaine; la trempe de leurs sabres est supé rieure à celle de tous les pays; ils s'entendent parfaitement à composer leurs boissons et à pa-

prêter les mets. Mais le plus grand usage que le peuple fait de son industrie, est dans la culture des terres ; il n'en laisse pas un pouce en friche, et sait leur donner une façon qui les rend propres à tout ce qu'il veut leur faire porter.

Le gouvernement du Japon a toujours été monarchique et des plus absolus ; la révolution dont nous rendrons compte a donné deux maîtres à l'état ; l'empereur héréditaire est toujours encensé, mais il n'exerce aucun pouvoir, tandis que le Cubo-Sama est devenu le premier mobile de toutes les affaires du pays. Chaque ville a un officier qui règle la police, et rend la justice sans appel, excepté dans certains cas qui sont réservés aux princes ou gouverneurs des provinces. Les supplices sont la croix, le feu ou la décapitation ; mais ordinairement un condamné demande la faveur de se tuer lui-même ; alors il assemble sa famille, se pare de ses plus beaux habits, prononce un discours ; il se fait ensuite une large incision en croix sur le ventre. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les officiers qui, à différents degrés, concourent à l'exécution des lois et au maintien de l'ordre ; ils sont fort nombreux, et en outre tous les habitants sont organisés en compagnies et obligés à faire des rondes pendant la nuit, et les surveillants

sont responsables de tout ce qui se passe dans le ressort de leur inspection.

Les honneurs que l'on rend au Dairy ou empereur sont prodigieux ; on le porte partout où il va, il ne peut toucher la terre de son pied ; il a pour résidence une portion de la ville de Méaco, où il vit au milieu d'un luxe inouï, entouré de nombreux princes qui ont la même origine que lui. Le titre de Cubo-Sama appartenait autrefois à celui que l'empereur nommait chef de la milice ; ces chefs s'emparèrent bientôt d'une partie du pouvoir, et vers le XIIe siècle on vit dans l'empire deux souverains qui se firent des guerres continuelles. Les seigneurs ou gouverneurs des provinces profitèrent de ces troubles pour s'ériger en souverains. Aujourd'hui les Cubo-Samas ont réduit sous leur puissance tous ces petits rois et les Dairys eux-mêmes ; ils sont absolus dans tout l'empire, ils jouissent de revenus immenses, et, outre l'armée considérable qu'ils ont à leur solde, chaque seigneur est obligé d'entretenir, à leur disposition, un nombre de soldats proportionné à ses revenus.

Les cavaliers sont armés de carabines fort courtes, de javelots, de dards et de sabres ; les fantassins n'ont point d'autres armes défensives qu'une espèce de casque ; ils ont chacun deux sabres, un mousquet et une espèce de pique.

Les Japonnais ont toujours voulu connaître toutes les religions dont ils ont entendu parler, et jusqu'au moment où les prêtres européens ont été chassés de cet empire, il avait toujours été permis à chacun d'embrasser celle qui lui convenait. C'est de là que vient cette confusion de sectes qui partageaient la croyance de ces insulaires, et qu'il est difficile de débrouiller. Nous ne chercherons pas à porter la lumière dans ce chaos, et nous indiquerons seulement les religions principales qui trouvent le plus de sectateurs dans ce pays. La plus ancienne de toutes est la religion des *Camis*. On donne ce nom aux sept esprits célestes descendus du soleil, qui, suivant la tradition, composent la première dynastie des souverains du Japon; et aux cinq demi-dieux dont la seconde est composée. Leur culte forme ce qu'on appelle le *Sinto*. Suivant cette croyance, chacun de ces dieux a un paradis particulier; les uns sont situés dans l'air, les autres dans le soleil, dans la lune, au fond de la mer, et chacun travaille à être admis dans le séjour du dieu au service duquel il s'est voué. Leurs temples s'appellent des *mias*, et il y en a un nombre infini, dont quelques-uns sont magnifiques.

Il y a dans cette religion un grand nombre de fêtes et de cérémonies dont nous ne donnerons pas

la description : une des pratiques religieuses le plus en vogue au Japon consiste dans de fréquents pélerinages aux temples les plus célèbres. Chaque secte a les siens qui lui sont propres, et les Japonnais, qui ne peuvent voyager hors de leur pays, profitent fort souvent de cette occasion de parcourir l'intérieur de l'empire. Les femmes surtout se montrent très-empressées de prendre part à ces pieux voyages. Quand les pélerins sont arrivés au temple, les camesis ou ministres des dieux les dirigent dans l'accomplissement de quelques cérémonies ridicules, et leur remettent ensuite une boîte qui constate leur voyage, et qui contient l'acte d'absolution de tous leurs péchés.

Le sinto est la religion générale du Japon, et elle se lie intimement à la constitution de l'état ; mais en outre presque tous les Japonnais adorent quelques idoles étrangères, au premier rang desquelles il faut placer les Fotoques qu'ils ont pris des Indiens. Le dieu Amida est un des plus anciens et des plus vénérés. On l'adore sous différentes formes qui sont toutes mystérieuses et fondées sur quantité de fables dont on amuse le peuple, mais dont le récit n'aurait rien d'intéressant. Les Japonnais reconnaissent encore parmi les Fotoques deux autres divinités du premier ordre qu'ils nomment Canon et Gizon. Le premier, disent-ils,

était fils d'Amida ; ils lui attribuent la création du soleil et de la lune ; ils prétendent que le second a le pouvoir d'écarter tous les accidents fâcheux de ceux qui ont recours à sa protection. Le principal auteur de cette religion a lui-même obtenu un des premiers rangs parmi les divinités dont il a étendu le culte dans une grande partie de l'Orient. C'est le fameux philosophe et faux prophète Xaca, dont l'histoire est écrite diversement par les Siamois, les Chinois et les Japonnais, auxquels il prêcha successivement la religion des Fotoques.

Ces religions donnent naissance à un grand nombre de martyres volontaires. Rien n'est plus commun que de voir le long des côtes de la mer des barques remplies de fanatiques qui se précipitent dans l'eau chargés de pierres, ou qui percent leur embarcation et se laissent submerger en chantant les louanges du dieu Canon, dont le paradis est, disent-ils, au fond de l'Océan. Les sectateurs d'Amida se font enfermer et murer dans des cavernes où ils se laissent mourir de faim. D'autres se précipitent dans des mines de soufre ; d'autres enfin se font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on porte les idoles en procession, ou se laissent fouler aux pieds et étouffer par la foule qui se rend aux temples dans les jours de

grande solennité. Des sectateurs zélés de ce culte se rendent chaque année en pélerinage à un rocher escarpé et entouré de montagnes, dont l'accès est très-difficile. Les bonzes y ont dressé une machine par le moyen de laquelle ils font sortir du roc une longue barre de fer qui soutient une balance extrêmement large ; ils placent les pélerins les uns après les autres dans un des plateaux de cette balance, et ils mettent dans l'autre un contre-poids pour établir l'équilibre; ils poussent ensuite la barre en dehors, en sorte que la balance se trouve suspendue au-dessus du plus profond de l'abîme. Tous les autres pélerins sont assis sur la croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peuvent entendre le pénitent qui doit déclarer à haute voix tous ses péchés. Si les bonzes croient s'apercevoir qu'il ne parle pas nettement ou qu'il cherche à déguiser ses fautes, ils secouent la barre, et ce misérable tombe dans le précipice.

Les bonzes qui servent de ministres à ce culte et à toutes les sectes qui le subdivisent à l'infini ont une hiérarchie et des grades différents ; le grand-prêtre se nomme Xaco, les supérieurs qui viennent après lui se nomment des Tundes ; leurs principales occupations consistent dans la prière, la prédication dans laquelle ils montrent souvent beaucoup d'éloquence, et dans l'éducation de la

jeunesse. Il y a aussi des filles recluses, qui sont chargées d'élever les jeunes personnes de leur sexe. Les bonzes sont très-vénérés par le peuple, qui n'ignore pourtant pas que, sous l'apparence de l'austérité, ils cachent souvent des habitudes très-déréglées.

Les obsèques se font au Japon d'une manière assez uniforme dans les différentes sectes. Les ministres viennent chercher le cadavre, et le portent en chantant dans leur cloître, où ils l'inhument. Les obsèques des grands seigneurs ou des gens riches sont entourées d'une plus grande pompe. Les bonzes y sont nombreux; les uns portent des torches, d'autres des lanternes en toile fine sur lesquelles le nom du mort est écrit; d'autres ont des corbeilles pleines de fleurs effeuillées attachées au haut de longs bâtons, et, en les agitant, ils font tomber devant le cortége comme une pluie de fleurs. Le corps est ensuite consumé sur un bûcher arrosé de parfums. Le deuil dure deux ans, il est très-sévèrement gardé; les deux sexes portent des habits à peu près pareils, et qui consistent dans une espèce de bandeau carré que l'on porte sur la tête, et auquel est cousu un grand voile qui tombe par derrière, la robe est très-large, et tout l'habillement doit être de toile écrue.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Découverte du Japon. — Saint François Xavier chez le roi de Saxuma. — Fruit de ses premières prédications. — Ses luttes avec les bonzes. — Ses voyages à Firando, à Amanguchi, à Méaco. — Il visite Naugato et le royaume de Bungo. — Mort tragique du roi de Naugato. — Conférences avec les bonzes. — Saint Xavier quitte le Japon. — Sa mort. — Révoltes dans le Bungo. — Voyage de P. Nuguez au Japon. — Amanguchi pillé et brûlé. — Progrès de la religion. — Premier martyr du Japon. — Révolution à Facata. — Souffrances des missionnaires. — Voyage du P. Villela à Iésan et à Méaco. — État des églises du Ximo. — Le prince d'Omura. — La ville de Vocoxiura bâtie pour les Portugais et les Chrétiens. — Missions à Arima et à Ximabara. — Action d'éclat du prince d'Omura.

Ce fut l'année de Jésus-Christ 1542, deux mille deux cent deux ans après la fondation de la monarchie japonnaise par Syn-Mu, sous le règne du cent-sixième dairy ou empereur héréditaire, et sous le gouvernement souverain du vingt-troisième Cubo-Sama, que le Japon fut découvert presque en même temps, et sur deux points différents, par deux navires, l'un chinois, et l'autre portugais. Fernand-Mendez Pinto, Portugais, s'est attribué l'honneur d'avoir pénétré le premier dans

cet archipel, et a publié un long récit des aventures qu'il prétend lui être arrivées à la cour du roi de Bungo ; mais cette narration est généralement regardée comme un roman. Les Européens que l'on regarde comme ayant les premiers visité le Japon, sont trois négociants portugais nommés Antoine Mota, François Zeimoto, et Antoine Pexota. Ils étaient partis de Dodra, dans l'île Macazar, pour aller à la Chine ; mais la tempête les poussa sur les côtes du Japon, et ils prirent terre à Cangoxima, la même année que don Martin de Sosa, gouverneur-général des Indes, abordait à Goa, accompagné du célèbre François Xavier, un des dix premiers prêtres de la Compagnie de Jésus, auquel la divine Providence avait réservé l'apostolat de ces contrées jusque-là inconnues.

Les trois Portugais ne furent pas longtemps à Cangoxima sans y nouer des relations de commerce et d'amitié avec les habitants. Ils firent surtout connaissance d'un nommé Angeroo, homme riche et d'extraction noble, qui se lia intimement avec eux, et qui ne tarda pas à leur confier que le souvenir des déréglements de sa jeunesse lui causait de violents et continuels remords ; pour les apaiser, il s'était retiré dans une maison de bonzes, mais ce remède n'avait fait qu'empirer le

mal. Deux ans après, un autre marchand portugais nommé Alvare Vaz, étant allé trafiquer à Cangoxima, Angeroo lui fit les mêmes confidences; Vaz, qui connaissait le P. François Xavier, et qui avait conçu une grande idée de sa sainteté et de son pouvoir auprès de Dieu, engagea le gentilhomme japonnais à l'aller trouver. Les dangers de la navigation firent d'abord hésiter Angeroo; mais quelque temps après, il lui arriva de tuer un homme dans une rencontre, et la crainte d'être poursuivi par la justice le détermina à s'embarquer sur le premier navire qui fit voile vers Malaca. Malheureusement il ne trouva pas le saint apôtre à Malaca, et il s'embarqua pour la Chine, avec l'intention de retourner de là dans sa patrie. Il fut quelque temps à errer dans ces mers, arrêté par les vents contraires et ses irrésolutions; enfin il rencontra, dans le port de Chincheo, Alvare Vaz, qui le ramena à Malaca, où le P. Xavier était revenu. Les premiers embrassements du saint produisirent dans l'âme d'Angeroo un effet si merveilleux que le Japonnais se trouva tout changé, et sentit renaître en lui une tranquillité d'esprit qu'il ne connaissait presque plus. L'apôtre, de son côté, à la vue d'un prosélyte venu de si loin, ressentit une joie dont les cœurs apostoliques sont seuls capables. Il s'imaginait déjà renfermer dans

son sein toute cette nation dont on publiait tant de grandes choses, et pour laquelle il conçut dès lors une tendresse qui alla toujours croissant.

Le saint quitta presque toute autre occupation pour instruire Angeroo, qui demandait le baptême avec les plus pressantes instances; mais une affaire l'ayant appelé à la Pescherie, il envoya Angeroo et deux domestiques qui l'avaient accompagné, au séminaire de Goa, où ils arrivèrent au commencement de mars 1548. A son retour, le P. Xavier fut extrêmement surpris des progrès qu'ils avaient faits, et le jour de la Pentecôte de la même année, les trois Japonnais furent régénérés dans les eaux sacrées du baptême, par les mains de l'évêque des Indes, D. Jean d'Albuquerque. La grâce du sacrement fut surtout sensible dans l'âme d'Angeroo où elle établit d'abord cette paix après laquelle il soupirait depuis tant d'années. Il souhaita de porter le nom de Paul de Sainte-Foi; l'un de ses domestiques fut nommé Jean, et l'autre Antoine.

Tout ce que le P. Xavier apprenait sur le caractère et l'esprit des Japonnais enflammait de plus en plus son zèle, et il brûlait du désir d'aller porter la parole de Dieu dans ce nouveau pays, malgré tout ce qu'on pouvait lui dire des dangers de la navigation. Il choisit pour compagnons le

P. Côme des Torrez et le frère Jean Ferdinand, qui déjà avaient appris un peu la langue japonnaise en instruisant les nouveaux convertis. Plusieurs vaisseaux portugais se disposaient à faire le voyage du Japon ; mais comme ils devaient s'arrêter en chemin, le P. Xavier préféra un petit bâtiment chinois, de ceux qu'on appelle des *jonques;* on fut d'autant plus surpris de ce choix que le capitaine de ce bâtiment, nommé Nécéda, était le pirate le plus fameux de ces mers, et renommé pour ses brigandages; aussi le gouverneur de Malaca prit-il la précaution de garder plusieurs enfants de Nécéda comme otages.

Le 4 juin 1549, le P. Xavier s'embarqua avec ses deux compagnons de voyage, les trois Japonnais, et quelques chrétiens qui devaient lui servir de catéchistes. Ce ne fut que sept semaines après qu'ils arrivèrent au Japon, après avoir eu beaucoup à souffrir des temps contraires et des mauvais traitements que leur fit subir leur farouche conducteur.

Ce fut un grand sujet de joie pour la famille de Paul de Sainte-Foi que de le revoir après une si longue absence, et dans le temps qu'on le croyait perdu. Les missionnaires y prirent part, mais ce qui les combla de consolation, c'est que, dès les premiers entretiens de ce fervent néophyte avec

sa famille, sa femme, une fille unique qu'il avait, et la plupart de ses parents déclarèrent qu'ils voulaient imiter son exemple. Il les instruisit lui-même; le P. Xavier les baptisa, et de si heureux commencements donnant au saint apôtre tout lieu de croire que ses travaux ne seraient point infructueux dans une terre si bien préparée, il s'appliqua sérieusement avec ses deux compagnons à l'étude de la langue.

Cependant Paul de Sainte-Foi se crut obligé d'aller rendre ses devoirs au roi de Saxuma, son souverain, qui le reçut bien, et lui accorda sa grâce pour le meurtre à la suite duquel il avait quitté son pays. Le roi lui fit beaucoup de questions sur ses aventures, sur la puissance des Portugais dans les Indes et sur leur religion. Paul de Sainte-Foi s'étendit surtout sur ce dernier sujet, et voyant qu'on l'écoutait avec intérêt, il tira de sous sa robe un tableau représentant la sainte Vierge, tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Le roi fut si frappé à cette vue, que, par un mouvement involontaire, il tomba à genoux pour rendre ses hommages à la mère et au fils. La reine sa mère, à qui on porta aussi cette image, fut saisie du même sentiment, et se prosterna, avec toutes ses dames, pour adorer le Dieu des chrétiens. Lorsque le P. Xavier connut ce qui s'était

passé à cette audience, il en demanda une pour lui-même, et n'eut pas de peine à l'obtenir. Ce fut le 29 septembre qu'il se rendit à la cour de Saxuma, après avoir recommandé son entreprise à saint Michel, et mis le Japon sous la protection de ce chef de la milice céleste. Le roi et la reine l'entretinrent jusqu'à une heure avancée de la nuit; ils ne se lassaient pas d'admirer le désintéressement et le courage héroïque des missionnaires; ce sentiment a été celui de tous les Japonnais qui savent apprécier la grandeur d'âme, et il ne contribua pas peu à les persuader de la vérité d'une religion qui inspire de tels dévouements. Le roi, qui voulait retenir le P. Xavier auprès de lui, le détourna d'aller à Méaco, capitale de l'empire; il entrait dans ces dispositions des vues d'intérêt, car il espérait que la présence du saint missionnaire attirerait les marchands portugais dans sa province. Pour y retenir le P. Xavier, il lui donna, par un édit, ample pouvoir de prêcher la foi chrétienne à ses sujets.

Les missionnaires se montrèrent donc, le crucifix à la main, dans les places publiques de Cangoxima. La nouveauté du spectacle et la réputation que les prédicateurs s'étaient acquise par la sainteté de leur vie, leur attirèrent une foule d'auditeurs, à qui ils annoncèrent la parole de Dieu.

Le premier qui demanda le baptême fut un homme de basse naissance; le P. Xavier lui donna le nom de Bernard, et ce fervent néophyte quitta tout pour se mettre à la suite des serviteurs de Dieu. Après un entretien que le P. Xavier eut avec le Tunde, ou supérieur des bonzes de Cangoxima, celui-ci ne put s'empêcher d'avouer que personne au monde ne surpassait en science et en esprit le chef des religieux d'Europe. Tous les bonzes parurent aussi faire une estime particulière du saint, et deux d'entre eux se convertirent. Mais bientôt ceux que le déréglement de leurs mœurs retenait dans l'idolâtrie commencèrent à trembler pour leurs intérêts temporels, qui étaient menacés si la nouvelle religion s'étendait parmi la population.

De nombreux miracles que fit alors le P. Xavier le rendirent cher et respectable aux Japonnais, et irritèrent la fureur des bonzes, qui résolurent de le perdre, pour détourner les malheurs qu'ils redoutaient. Ils s'adressèrent donc au roi, et le menacèrent de se retirer avec leurs Dieux, s'il continuait de protéger le nouveau culte. Le roi évita de leur répondre, parce qu'il attendait des vaisseaux portugais avec lesquels il espérait faire un commerce avantageux. Mais ayant appris, quelques jours après, que ces bâtiments avaient été chercher un mouillage plus fa-

cile dans le Firando, il tomba dans une grande fureur, reprocha à Xavier ce qu'il appelait l'ingratitude des Européens, et défendit à ses sujets d'entretenir aucune relation avec les missionnaires. Ceux-ci se trouvèrent aussitôt entièrement isolés; mais les nouveaux fidèles, qui étaient environ au nombre de cent, montrèrent plus de ferveur que jamais. Avant de les quitter, le P. Xavier leur renouvela ses instructions, et confia leur direction spirituelle à Paul de Sainte-Foi. Celui-ci ayant été obligé par la tyrannie des bonzes de se bannir, les nouveaux chrétiens choisirent un d'entre eux pour le remplacer, et leur nombre se multiplia considérablement, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire.

Cependant le P. Xavier, persuadé que la même raison qui avait changé le roi de Saxuma à son égard lui rendrait favorable celui de Firando, résolut de l'aller trouver, et il partit de Cangoxima au mois de septembre 1550. A six lieues de la ville, il rencontra un château à dix bastions en pierres de taille et entouré de fossés profonds; les dehors de cette habitation étaient sévères et même affreux; mais lorsqu'on avait franchi le passage étroit qui y conduisait, on se trouvait dans un palais superbe et délicieux. Le saint apôtre y fut reçu avec distinction, et y convertit une partie des

habitants du château et de sa garnison. Enfin il continua sa route pour Firando, où il arriva en peu de jours.

Le P. Xavier entra dans le port au bruit de l'artillerie de tous les vaisseaux portugais, dont les capitaines le menèrent ensuite malgré lui comme en triomphe au palais. Sur leur recommandation, le roi le reçut fort bien, et lui donna un plein pouvoir de prêcher Jésus-Christ dans ses États. Les succès qu'obtinrent les missionnaires firent comprendre au P. Xavier tout ce qu'il pourrait faire pour la conversion de ces peuples, s'il pouvait obtenir la protection des empereurs. Il se détermina aussitôt à tenter le voyage de Méaco, où le Dairy et le Cubo-Sama faisaient alors leur séjour ordinaire; mais il laissa à Firando, pour conserver ses nouvelles conquêtes, le P. de Torrez, accompagné de Jean Fernandez. Il gagna par mer Facata, capitale du royaume de Chicugen, et, après avoir marché quelque temps, il se rembarqua, et fit voile vers Ximonosequi, un des plus célèbres ports du Japon, et qui sert d'embarcadère à Amanguchi, capitale du royaume de Nangato. Le P. Xavier n'avait pas l'intention de s'arrêter dans cette ville riche et populeuse; cependant, au récit des désordres qui y régnaient, il ne put retenir son zèle, et se montrant au peu-

ple le crucifix à la main, il parla du royaume de Dieu avec cette liberté que le Sauveur du monde a tant recommandée à ses apôtres. Mais le jour du salut n'était point encore venu pour ce peuple, et bien que le serviteur de Dieu eût confondu un bonze célèbre en présence de toute la cour, le nombre des convertis ne fut pas grand, et même les prédicateurs eurent à souffrir de quelques violences. Enfin, après un mois de séjour dans Amanguchi, ils poursuivirent leur route vers Méaco.

Ce voyage fut extrêmement pénible; c'était sur la fin de décembre; les pluies, les vents, les neiges, les torrents rendaient les chemins impraticables, surtout les chemins détournés qu'il fallait prendre pour éviter de tomber dans les partis de guerre, dont toutes ces provinces étaient remplies. A chaque pas, nos voyageurs s'égaraient et couraient risque de tomber dans quelque précipice, ou de se noyer en traversant des rivières rapides et profondes, ou d'être écrasés par des glaçons énormes qui pendaient du haut des rochers sous lesquels il fallait passer. Avec cela, leur nourriture n'était qu'un peu de riz, que Bernard portait dans un sac. A seize lieues de Méaco, le P. Xavier tomba malade; il manquait de tout, et néanmoins il guérit en peu de temps. A peine la fièvre l'eut-elle quitté qu'il se remit en marche,

pieds-nus, au milieu des difficultés de toute espèce. Un jour qu'il était égaré, il aperçut un cavalier qui allait du côté de Méaco ; il courut à lui, le pria de vouloir bien lui servir de guide, et s'offrit à porter sa malle. Le cavalier accepta l'offre, et ne laissa pas d'aller au trot, ce qui dura presque tout le jour. Ses compagnons, qui avaient eu beaucoup de peine à le suivre de fort loin, l'ayant enfin rejoint, le trouvèrent dans un état digne de compassion ; les ronces et les cailloux lui avaient déchiré les pieds, et plusieurs plaies s'ouvrirent peu de temps après sur ses jambes.

Enfin il arriva à Méaco. Cette ville était alors environnée de ruines, qui attestaient quelle avait été sa grandeur passée, et la guerre, qui y était plus allumée que jamais, la menaçait d'une complète destruction. Le P. Xavier ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était difficile de faire briller la lumière de l'Évangile au milieu de tous ces troubles ; il ne put même obtenir aucune audience, ni des empereurs, ni du Xaco, et, après avoir jeté quelques semences de vie au milieu de ce peuple tout occupé de factions, il reprit, quoique avec bien du regret, la route de Firando.

Le saint apôtre ne resta dans cette ville qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour se préparer à de nouveaux travaux, et il partit pour Aman-

guchi avec les mêmes personnes qui l'avaient accompagné à Méaco. Cette fois, il se présenta devant le roi Oxindono avec des présents consistant en curiosités européennes qu'il avait apportées avec lui; il lui remit des lettres de recommandation qu'il tenait du vice-roi des Indes et du gouverneur de Malaca. Le roi le reçut fort bien, et lui offrit une somme d'argent que le saint refusa. Oxindono, charmé d'une vertu si rare, accorda aux missionnaires l'autorisation de prêcher la loi du vrai Dieu dans tout son territoire, et leur donna même pour logement une maison de bonzes, qui, depuis quelque temps, n'était pas habitée. Aussitôt les serviteurs de Dieu se virent entourés d'une foule de visiteurs et exposés aux plus grandes importunités, surtout de la part des personnes de qualité; tous voulaient à la fois qu'on éclaircît leurs doutes et qu'on répondît à leurs questions. Dieu tira le P. Xavier d'embarras, par un prodige peut-être inouï jusqu'à lui : interrogé sur des matières fort opposées entre elles, il satisfaisait à plusieurs questions d'une seule réponse. L'homme apostolique reçut encore à Amanguchi le don des langues, qui lui avait été tant de fois communiqué en Orient; car, outre qu'il parlait le japonnais avec une facilité et une élégance où les naturels mêmes du pays parvien-

nent rarement, il prêchait tous les jours en chinois aux marchands de cette nation qui trafiquaient dans cette ville, quoiqu'il n'eût jamais étudié leur langue. Au bout de quelque temps, le serviteur de Dieu, se trouvant un peu de loisir, entreprit de réfuter les arguments des bonzes, qui, malgré l'animosité des sectes, s'étaient tous réunis contre leur ennemi commun. Il les défia plus d'une fois à la dispute : il se tint plusieurs conférences publiques où ces prêtres idolâtres furent confondus, et en moins de deux mois, plus de cinq cents personnes, la plupart gens de haute distinction, reçurent le baptême.

Une belle action de Fernandez contribua beaucoup alors à déterminer quantité de personnes qui flottaient encore entre l'erreur et la vérité. Un jour que ce saint religieux prêchait dans une place publique, un homme de la lie du peuple s'approcha comme pour lui dire un mot à l'oreille et lui couvrit le visage d'un crachat. Sans faire paraître la moindre émotion, le prédicateur s'essuya et continua son discours; la sotte joie et l'indignation que quelques spectateurs avaient manifestées se tournèrent en admiration, et chacun se retira, plus persuadé par l'exemple d'une vertu si héroïque que par tous les raisonnements du prédicateur. Parmi ceux dont cet exemple de

modération détermina la conversion, se trouvait un jeune homme d'une grande espérance, et qui était sur le point de s'engager parmi les bonzes. Le P. Xavier lui donna au baptême le nom de Laurent, et peu de temps après le reçut dans la Compagnie de Jésus. Nous verrons, dans la suite de cette histoire, qu'il fit honneur au choix du saint apôtre.

Les bonzes, désespérés de se voir chaque jour abandonnés par une foule de transfuges qui faisaient connaître leurs turpitudes cachées, parvinrent, par une intrigue de cour, à indisposer le roi contre les nouveaux chrétiens; mais cette circonstance ne fit qu'allumer le zèle des convertis, qui étaient déjà au nombre de trois mille.

Cependant le P. Xavier résolut de retourner aux Indes, pour y chercher de nouveaux ouvriers qui l'aidassent à établir solidement une mission qui commençait à produire tant de fruits. Après avoir appelé de Firando le P. de Torrez, pour le mettre à sa place à Amanguchi, il partit pour Figi, où il savait trouver un vaisseau portugais, commandé par Édouard de Gama. Cet officier vint à la rencontre du saint, et le reçut avec les plus grands honneurs. Civan, roi de Bungo, se trouvant à Fucheo, sa capitale, qui n'est guère qu'à une lieue de Figi, désira voir le célèbre mission-

naire dont il avait beaucoup entendu parler, et lui prépara la plus magnifique réception. Les Portugais voulant, par une entrée pompeuse, frapper la populace qui, là plus qu'ailleurs, se prend par les yeux, trouvèrent un obstacle dans l'humilité du saint apôtre qui se refusait à recevoir aucuns honneurs; cependant ils lui formèrent un cortége brillant et imposant. Le roi l'accueillit avec toutes les cérémonies usitées dans les plus grandes occasions, et se prosterna lui-même à ses pieds. Il le fit ensuite asseoir à son côté, le fit dîner avec lui, et ne se sépara de lui qu'après l'avoir entouré de tous les témoignages de son estime et de son respect. Un bonze, qui se trouvait parmi les courtisans, avait voulu troubler l'audience par une protestation furieuse en faveur de son culte; mais le roi, après l'avoir entendu avec une grande modération, le fit chasser du palais.

Dès le lendemain, le P. Xavier prêcha en public; toute la ville accourut pour l'entendre, et il ne se passait point de jour qu'on ne vît quelque conversion d'éclat. Mais il n'y en eut point qui fit plus d'honneur à la religion que celle d'un bonze d'un grand mérite nommé Sacai-Leran. Ce prêtre idolâtre avait soutenu la cause de ses dieux contre Xavier; mais frappé de la lumière et pénétré de la grâce divine, il tomba aux genoux du mis-

sionnaire, en reconnaissant la divinité de Jésus-Christ, et en demandant pardon à ses frères de ne leur avoir jusque-là débité que des mensonges.

Le saint faisait aussi de puissants efforts pour convertir le roi. Ce jeune prince qui, à vingt-deux ans, était regardé comme un des plus braves et des plus sages monarques du Japon, témoignait toujours une grande bienveillance au P. Xavier, et se rendait souvent à ses avis. Ainsi ce fut sur les observations du saint apôtre qu'il mit un terme à une coutume barbare, d'après laquelle les femmes japonnaises, qui n'ont pas assez de bien pour nourrir de nombreuses familles se croient en droit d'étouffer leurs enfants ou de les exposer dès qu'ils sont nés.

Les bonzes, de leur côté, faisaient les derniers efforts pour arrêter les progrès du christianisme. Ils voulurent même susciter une révolte, mais le roi donna des ordres si sages et si sévères, que personne n'osa remuer. Ce stratagème réussit mieux aux bonzes d'Amanguchi que le P. Torrez offusquait autant que le P. Xavier. Un seigneur prit les armes sous prétexte de défendre la religion, et vint attaquer la ville. Le roi, croyant son parti désespéré, s'enferma dans son palais, y fit mettre le feu, poignarda de sa propre main son fils unique, et se fendit lui-même le ventre. Après

la mort de ce prince, les rebelles firent main basse sur tous ceux qu'ils rencontrèrent armés ; mais, par un miracle de la providence, aucun chrétien ne périt, et les missionnaires, contre qui surtout cette tempête était déchaînée, trouvèrent un asile dans le palais d'une princesse païenne qui avait conçu une grande estime pour eux, et qui les fit garder par les bonzes eux-mêmes, en les rendant responsables de tout ce qui arriverait à ceux qu'elle protégeait. Cependant ce mouvement se calma presque subitement. Les seigneurs choisirent pour leur roi Facarandono, frère du roi de Bungo, jeune prince en qui l'on admirait une grande douceur, jointe à beaucoup d'esprit et de courage. Le P. Xavier se rendit aussitôt auprès de lui, et le nouveau monarque promit de n'être pas moins favorable aux chrétiens que le roi de Bungo, son aîné.

Cependant les Portugais songeaient à leur départ, et le serviteur de Dieu avait déjà pris congé de Civan qui l'avait embrassé avec larmes, lorsqu'un des plus fameux bonzes du Japon, nommé Fucarando, sollicita du roi une audience, en présence du religieux européen, afin de le défier à la dispute. Le P. Xavier accepta avec empressement ; il confondit le prêtre idolâtre, en présence d'une nombreuse assemblée, et le bonze s'emporta tel-

lement, il parla avec tant de hauteur et d'insolence, que le roi le fit chasser. Ses confrères, furieux, tentèrent de soulever une révolte parmi le peuple; mais la fermeté du P. Xavier, qui refusa de s'embarquer, et l'attitude des Portugais fit cesser le tumulte, et les bonzes se virent réduits à demander de nouveau une dispute publique que le roi n'accorda qu'avec peine. Il y eut quatre nouvelles conférences dans lesquelles le P. Xavier conserva toujours un avantage marqué, et même les faux prêtres, ne pouvant s'entendre entre eux sur quelques points de doctrine, furent prêts d'en venir aux mains les uns contre les autres. Le bruit de ces conférences se répandit par tout le Japon, et leur résultat fit beaucoup d'honneur à la vraie religion; mais le saint ne put déterminer la conversion du roi qui ne répondait à ses exhortations que par des larmes et des soupirs. Le P. Xavier s'embarqua immédiatement après, et arriva bientôt à Malaca, où le gouverneur lui rendit les plus grands honneurs.

L'apôtre des Indes, de retour à Goa, n'oubliait point les Japonnais, mais ses vues s'étendaient bien plus loin; car, sur l'estime que ces insulaires lui avaient manifestée de la sagesse des Chinois, il s'était persuadé que l'idolâtrie tomberait d'elle-même dans le Japon, s'il pouvait l'exterminer

dans la Chine, et il en forma le dessein. Il fut secondé dans ce projet par Jacques Pereyra, marchand portugais, plein de zèle pour la propagation de la foi ; mais la jalousie et l'avidité du nouveau gouverneur de Malaca firent échouer l'expédition qui devait le conduire à la Chine, et le saint, s'étant rendu à Sancian, y mourut en peu de jours d'une fièvre ardente, dans une cabane ouverte à tous les vents et presque sans aucun secours; mort d'autant plus digne d'un apôtre qu'elle lui donnait plus de ressemblance avec celui de qui les apôtres tiennent leur mission, et qui les a avertis par ce qu'il a souffert lui-même, qu'ils ne seraient pas mieux traités que lui.

Le saint avait envoyé au Japon le P. Baltazar Gago, portugais, avec deux jeunes religieux de la même nation, nommés l'un Pierre d'Alcaceva, et l'autre Édouard de Silva. Ces trois missionnaires prirent terre à Cangoxima, vers la mi-août de l'année 1552, et furent bien reçus du roi de Saxuma, qui s'était réconcilié avec les Portugais. Ils se rendirent ensuite à la cour du roi de Bungo, et de là à Amanguchi, pour conférer avec le P. de Torrez sur la manière de se comporter dans l'exercice de leur ministère, et d'établir partout une conduite uniforme. Ils s'entendirent pour donner aux cérémonies du culte la pompe qui est un be-

soin pour les Japonnais, et décidèrent de s'attacher surtout au soulagement des pauvres, sans distinction de chrétiens ou d'infidèles, en établissant des hôpitaux et en distribuant des aumônes.

Le nombre des chrétiens croissait tous les jours d'une façon surprenante; mais leur ferveur avait quelque chose de plus merveilleux encore que leur nombre. C'était au point que pour ne pas rester en arrière des exemples de vertu que leur donnaient leurs néophites, les missionnaires étaient contraints à une austérité de vie dont l'excès ne pouvait être excusé que par la nécessité qui les y avait réduits. La conversion de deux bonzes célèbres dans tout le Japon, qui étaient venus de Méaco exprès pour combattre les docteurs portugais fit à cette époque un grand éclat. Ils furent baptisés sous les noms de Paul et de Barnabé, et ils parcoururent bientôt les bourgs et les villages, semant le grain de la parole divine avec des fruits d'autant plus abondants que le ciel y concourut plus d'une fois par des prodiges.

Une révolte qui éclata dans le royaume de Bungo fit courir un nouveau danger au christianisme, mais son issue tourna encore à son avantage, car le roi Civan, frappé de la fidélité que lui avaient montrée ses sujets chrétiens, et de

l'intrépidité avec laquelle Fernandez traversa les troupes des rebelles pour aller l'avertir de ce qui se passait, se montra de plus en plus favorable aux missionnaires européens.

Cependant les lettres que les prédicateurs ne cessaient d'écrire aux Indes pour demander de nouveaux ouvriers apostoliques ne restèrent pas sans effet ; le P. Melchior Nugnèz Baretto, vice-provincial de la Compagnie de Jésus, se mit lui-même à la tête de la nouvelle mission, et partit, au mois de juin 1554, accompagné de Fernand-Mendez Pinto, dont nous avons déjà parlé au commencement de cet ouvrage, et qui était revêtu du caractère d'ambassadeur auprès du roi de Bungo. Une maladie du P. Nugnez et les difficultés de la navigation les retinrent en route pendant deux années entières, et ce ne fut qu'en 1556 qu'ils parvinrent au Bungo, où bien des événements s'étaient passés depuis qu'ils n'en avaient reçu de nouvelles.

On se rappelle que Facarandono, frère de Civan, avait été élu roi de Nangato ; sous son gouvernement paternel, Amanguchi était plus florissante que jamais. Cependant les seigneurs qui avaient été opposés à l'élection du roi, ne cessaient de fomenter des troubles ; ils en vinrent enfin à une révolte déclarée, et l'incendie de presque

toute la ville fut le premier résultat de ce conflit. Au milieu de la confusion générale, Morindono, prince voisin, se présente à la tête d'une armée, et, par un de ces coups de main subits si fréquents dans l'histoire du Japon, il s'empare du Nangato, après avoir enlevé à l'infortuné Facarandono la couronne et la vie. Il entra ensuite dans Amanguchi où il ordonna un massacre général, au milieu duquel les missionnaires coururent les plus grands dangers. Ce ne fut que grâce au zèle de quelques-uns de leurs néophites qu'ils purent s'échapper et regagner le Bungo. Un nouveau danger les attendait dans ce royaume. En effet, le bruit de ce qui s'était passé à Amanguchi ranima les restes de la dernière conspiration, et les séditieux prirent de nouveau les armes. Le roi Civan défit facilement leurs troupes, et ravagea le pays des seigneurs qui les commandaient; toutefois, ne se croyant pas en sûreté à Fucheo, il se retira dans une forteresse qu'il possédait, et qui était environnée presque de toutes parts par la mer.

Tel était l'état des choses lorsque le P. Nugnez parvint à Fucheo; le roi, apprenant l'arrivée du successeur de Xavier, se rendit aussitôt dans sa capitale afin de le recevoir, et sa présence rendit bientôt le calme et la paix à cette grande ville. Il reçut ensuite le P. Nugnez avec de grandes mar-

ques de respect, et comme le P. voulait le déterminer à se convertir à la vraie foi, il répondit qu'il ne serait ni de la prudence, ni de l'intérêt même du christianisme de faire sitôt une démarche d'un si grand éclat, et protesta qu'il la ferait quand il en serait temps.

Le P. Nugnez voulait ensuite se rendre auprès du roi de Firando qui l'avait appelé d'une manière très-pressante; mais il tomba dans un tel état de langueur qu'il se vit forcé de retourner aux Indes, où il fit ensuite de grandes choses. Pinto quitta aussi le Japon; mais il s'était d'abord consacré à la propagation de la foi avec une ferveur que son esprit inconstant ne lui permit pas de soutenir, et l'on fut obligé de le dispenser des vœux de religion qu'il avait voulu prononcer. Cette perte, si c'en fut une pour la Compagnie de Jésus, fut bientôt avantageusement réparée. Édouard de Gama étant arrivé à Firando, envoya demander un prêtre au P. de Torrez par un jeune Portugais nommé Louis Alméida, doué d'un beau naturel et d'un bon esprit, et qui avait des connaissances étendues en médecine. Alméida, ayant suivi les exercices des missionnaires, résolut de se dévouer entièrement au service de Dieu, et consacra immédiatement tout son bien à la construction de deux hôpitaux, dont

l'un était destiné aux enfants et l'autre aux lépreux.

Cependant, pour satisfaire au désir d'Édouard de Gama, et aux vœux pressants du roi de Firando, le P. de Torrez envoya dans ce port le P. Gago, Jean Fernandez et le bonze Paul. Ils y arrivèrent au commencement de 1557; Taquia-Nombo leur fit le meilleur accueil, et se montra très-disposé à embrasser lui-même le christianisme. Les missionnaires savaient fort bien que ce prince intéressé songeait surtout à s'assurer les avantages du commerce avec les Portugais; mais ils n'en profitèrent pas moins de ces dispositions favorables pour prêcher la vraie foi avec un tel succès qu'ils baptisèrent jusqu'à trois cents personnes en un jour. Un prince de la famille royale reçut le baptême avec toute sa famille, il prit le nom d'Antoine, et nous verrons dans la suite de cette histoire qu'il contribua puissamment à étendre les progrès du christianisme dans ce pays. Le bonze Paul eut grande part à ces succès, mais comme il ne se ménageait pas assez, il mourut victime de son zèle, et reçut les derniers sacrements de l'Église avec des transports d'amour dont les saints sont seuls capables. Cette mort et le départ du P. Gago avaient laissé Fernandez seul dans le Firando; on envoya à son secours le P.

Vilela, et ces deux missionnaires ne pouvaient suffire à baptiser tous ceux qu'ils gagnaient à l'Évangile.

Les bonzes, furieux de ces succès des prédicateurs chrétiens, essayèrent vainement de réfuter leurs raisonnements ou de calomnier leur vie ; enfin une nuit, ils firent abattre une croix que les chrétiens avaient élevée, et au pied de laquelle ils se réunissaient à certaines heures. L'indiscrétion de quelques nouveaux convertis rendit funestes les suites de cette affaire ; en effet, obéissant trop facilement à leur indignation, ils allèrent mettre le feu à une maison de bonzes, et jetèrent à la mer les idoles qu'ils avaient arrachées d'un temple païen. Les bonzes portèrent aussitôt leurs plaintes au roi, qui, n'osant pas leur refuser une satisfaction, pria le P. Vilela de sortir de ses états.

Les chrétiens avaient élevé une autre croix aux portes de la ville. Une femme esclave s'y rendait fort exactement, bien que son maître, qui était idolâtre, le lui eût défendu. Un jour, il lui jura qu'il la tuerait si elle continuait à lui désobéir. La fervente chrétienne lui répondit qu'elle continuerait à le servir avec la même fidélité, mais qu'elle ne devait pas manquer à ce qu'elle devait à son Dieu, qui était son premier maître. Dès le lende-

main, elle se rendit comme les autres à la croix; son maître l'ayant été chercher et la voyant revenir, tira aussitôt son sabre, et l'attendit. Cette femme généreuse s'approcha de lui sans s'émouvoir, et lui présenta la tête que le barbare abattit d'un seul coup. Les chrétiens enlevèrent son corps, et lui donnèrent une sépulture honorable, en s'animant à imiter son exemple.

(1559) Le P. Vilela était à peine arrivé à Fucheo qu'il y fut rejoint par le P. Gago, qu'une nouvelle révolution avait forcé de quitter Facata. En effet, Civan, le roi de Bungo, ayant par de nombreuses conquêtes étendu son pouvoir sur les territoires qui avoisinaient son royaume, y avait joint le Chicugen; mais le gouverneur qu'il avait donné à cette province, rendit sa domination odieuse; l'ancien roi, secondé par les mécontents, vint attaquer la ville dont les bonzes lui ouvrirent les portes. Les missionnaires auraient succombé aux mauvais traitements dont ils furent l'objet en cette circonstance, sans l'empressement que mirent les nouveaux convertis à les défendre et à les secourir; enfin ils parvinrent à s'échapper, et se réfugièrent à Fucheo; dès que le peuple connut leur arrivée, il se porta en foule à leur rencontre, et les fit entrer dans la ville comme en triomphe.

Le P. de Torrez, voyant tous les ouvriers apos-

toliques du Japon réunis autour de lui dans le Bungo, résolut d'exécuter un projet qu'il avait fort à cœur depuis quelque temps ; voici ce dont il s'agissait : A six lieues de Méaco se trouve une montagne très-élevée, et qui présente un aspect délicieux ; elle se nomme Iesan. Ce lieu est pour ainsi dire consacré à la religion des Japonnais; on y compte jusqu'à trois mille temples idolâtres , et beaucoup de monastères. Parmi le nombre infini de bonzes qui habitaient ce beau pays, il y avait un Tunde qui désirait beaucoup connaître le christianisme. Il écrivit aux missionnaires que son grand âge l'empêchait d'aller les trouver, mais qu'il les engageait beaucoup à venir visiter une contrée où ils avaient un si grand intérêt à établir leur religion. Le P. de Torrez se détermina alors à envoyer à Iesan le P. Vilela, Laurent, et un un jeune japonnais, qui devait leur servir de catéchiste. Ces courageux envoyés s'embarquèrent au mois de septembre sur un petit bâtiment qui faisait voile vers Sacai, et ce voyage fut pour eux un tissu de croix, sous le poids desquelles un courage moins ferme que le leur eût cent fois succombé. L'équipage, entièrement composé d'idolâtres, leur attribua les temps contraires qu'ils eurent à subir, les accabla d'outrages, et finit par les mettre à terre dans un petit port où personne

ne voulait se charger de leur transport, dans la crainte d'irriter les dieux de la mer. Ils trouvèrent cependant une mauvaise petite barque sur laquelle on consentit à les recevoir. Cette frêle embarcation parvint seule à sa destination, tandis que tous les navires qui leur avaient refusé le passage furent brisés par la tempête, ou devinrent la proie des corsaires.

Quand le P. Vilela parvint enfin à Iésan, il ne trouva plus le bonze qui avait appelé les missionnaires; il était mort depuis quelques jours. Quelques autres bonzes semblèrent persuadés de la vérité du christianisme; mais aucun d'eux n'osa abandonner le culte auquel il était consacré. Vilela, désespérant d'obtenir là aucun succès, se rendit à Méaco, où il obtint de l'empereur Cubo-Sama l'autorisation de prêcher; mais les bonzes ameutèrent la populace contre les docteurs portugais en répandant sur eux les contes les plus ridicules, et la multitude les huait dès qu'ils paraissaient, en les appelant mangeurs de chair humaine. Ils eurent même à supporter des menaces et des mauvais traitements, mais enfin leur courage et leur persévérance furent récompensés; le roi les prit hautement sous sa protection, et l'on vit même les bonzes embrasser comme à l'envi le christianisme. Dès qu'on eut consenti à entendre

les missionnaires, leur parole produisit des fruits plus abondants qu'on ne pouvait l'espérer, et leur plus grand embarras fut de trouver du temps pour satisfaire tous ceux qui voulaient être instruits.

(1561) On demandait de tous côtés au P. de Torrez des ouvriers pour annoncer l'Évangile; mais il n'en venait point des Indes, et pour comble de chagrin, il se vit privé du seul prêtre qu'il eût avec lui dans le Ximo. Le P. Gago avait été un des premiers que l'apôtre des Indes eût jugés dignes de prendre part aux missions du Japon, c'est assez faire connaître ses vertus et ses mérites. Il répondit d'abord par d'éclatants succès au choix de son supérieur, mais il paraît que la position critique où il s'était trouvé à la prise de Facata avait affaibli ses facultés; depuis ce moment, son zèle, qui ne connaissait pas de bornes, parut se refroidir; enfin il déclara que ses infirmités ne lui permettaient pas de rester plus longtemps au Japon, et il fallut bien consentir à son départ. Il se rendit à Goa où il continua de mener une vie irréprochable, et où il ressentit encore quelques étincelles de ce feu divin dont il avait si longtemps brûlé.

La réputation du P. Vilela n'était plus renfermée dans l'enceinte de Méaco; il fut appelé à Sa-

cai par un des principaux de la ville. Sacai était alors une des villes les plus fortes et les plus opulentes du Japon, le gouvernement y était républicain, et les délices dans lesquelles ses habitants étaient plongés, les rendait peu disposés à recevoir l'Évangile. Parmi tant d'endurcis il y avait une famille prédestinée; le P. Vilela fut reçu comme un ange du ciel par le gentilhomme qui l'avait fait venir, et dont il baptisa en peu de temps toute la maison. Ce missionnaire a écrit des choses merveilleuses de cette famille qui était une des plus puissantes de tout le pays, surtout d'un enfant de quatorze ans, nommé Vincent, qui ne respirait que le martyre, et de sa sœur Monique qui, plus tard, se refusa aux alliances les plus brillantes pour se consacrer entièrement à Dieu.

Le P. Vilela retourna bientôt à Méaco, où le nombre des prosélytes croissait tous les jours. Pendant ce temps, Louis Almeyda visitait les églises du Ximo qui étaient destituées de Pasteurs, et il ne pouvait s'empêcher d'admirer l'esprit de pénitence qui régnait parmi ces nouveaux fidèles, à un tel point qu'il devenait très-difficile de les retenir dans les bornes de la discrétion. L'union la plus étroite existait aussi, non-seulement entre les particuliers de chaque église, mais aussi entre toutes les églises : elles s'écrivaient

mutuellement pour se consoler dans les persécutions, pour s'animer à la sainteté, pour s'exciter à la persévérance. Les convertis montraient aussi une charité parfaite les uns pour les autres. Les jeunes gens étaient élevés avec un soin tout particulier, et ils montraient dans tous leurs exercices une facilité et une bonne volonté surprenantes. Tous les vendredis ils s'assemblaient dans l'église, d'où ils allaient processionnellement vers une représentation du saint sépulcre, vêtus en pénitents et portant chacun un instrument de la passion. Arrivés au terme de la station, ils se prosternaient contre terre et formaient à haute voix des actes et des aspirations conformes aux instruments dont ils étaient chargés, et les terminaient toujours par demander avec larmes la grâce du martyre.

Louis Almeyda parcourut ensuite plusieurs autres provinces ; il trouva les chrétiens de Cangoxima aussi fervents, mais bien plus nombreux que l'apôtre des Indes ne les avait laissés ; enfin, avant de partir de ce port, il eut la consolation d'y voir une église bâtie au vrai Dieu. Il se rendit ensuite chez Ekandono, dans ce château que le P. Xavier avait visité en sortant de Cangoximo, et où il avait laissé des marques si sensibles de son passage. Almeyda fut fort édifié de

la conduite de ce petit troupeau, et lui donna pour chef le fils du seigneur même, pour remplacer celui que le saint apôtre avait chargé de ce soin, et qui venait de mourir. Cependant Ekandono, tout en adorant dans son cœur le Dieu des chrétiens, se refusait à embrasser ouvertement son culte, dans la crainte de déplaire au roi de Saxuma, qui, tout en semblant favorable au christianisme, ne pouvait souffrir qu'il se répandît parmi la noblesse de son royaume.

Le missionnaire se rendit ensuite dans le pays d'Omura, où l'envoyait un ordre qu'il avait reçu du P. de Torrez. Cette province est formée d'une des quatre pointes de terre qui avancent au loin dans la mer à l'extrémité occidentale du Ximo; la capitale, qui porte le même nom d'Omura, est située dans le fond d'une baie, sur le bord de la mer, et relève du royaume d'Arima. Sumitanda qui gouvernait ce pays était le fils puîné du roi d'Arima; ses brillantes qualités lui avaient concilié l'estime de ses voisins et l'affection de ses peuples. Un ouvrage composé par le P. Vilela, et qui était tombé sous la main de ce prince, lui avait donné un grand désir d'appeler des missionnaires dans ses États. Pour faire goûter cette opinion à son conseil, il exagéra les avantages que le pays pouvait retirer du commerce des Por-

tugais, et ajoutant que le meilleur moyen de les attirer était de fixer dans le pays les ministres de leur religion; il avait écrit au P. de Torrez que le port de Vocoxiura serait ouvert sans aucuns droits aux Portugais, et qu'il leur cèderait toutes les terres qui sont à deux lieues à la ronde; qu'il y aurait une maison pour les missionnaires, et qu'aucun idolâtre ne pourrait s'y établir sans leur consentement. C'est par suite de ces offres qu'Almeyda reçut l'ordre de se rendre à Omura; il visita le port de Vocoxiura, dont il fut extrêmement satisfait, car c'est un des plus beaux et des plus grands du Japon. Le prince reçut le missionnaire avec la plus grande faveur, et fit aussitôt dresser le projet de l'acte relatif à la cession du port de Vocoxiura. Après avoir envoyé ce projet à son supérieur, Almeyda mit les ouvriers en œuvre, et il eut bientôt dressé une chapelle propre et une maison de bois de cèdre. Pendant qu'il était occupé à ces travaux, il vit, à sa grande surprise, arriver le P. de Torrez. Voici quelle avait été l'occasion de ce voyage.

Le roi de Firando avait vu avec peine l'établissement qui se préparait à Omura, et il avait écrit aussitôt au P. de Torrez pour lui faire les offres les plus avantageuses, si les missionnaires voulaient revenir daus ses États. Sur ces entrefaites,

un navire portugais étant venu mouiller dans son port, il se repentit de ses avances, et dit publiquement qu'il n'avait besoin de faire aucun sacrifice pour attirer les marchands européens dans ses ports, qui étaient les meilleurs du Japon, et que d'ailleurs ces marchands s'inquiétaient peu de la manière dont on traitait les prêtres de leur religion. Instruit de ces propos, le P. de Torrez partit aussitôt du Bungo, et alla, pour l'honneur de la religion et celui de la nation portugaise, engager le capitaine à quitter le Firando. Il leva en effet l'ancre immédiatement, et prit le chemin de Vocoxiura, où il arriva en peu d'heures, ce port ne se trouvant, par mer, qu'à huit lieues de Firando.

Un grand nombre de chrétiens de Firando suivirent de près le supérieur à Vocoxiura, et il en arrivait chaque jour, même des royaumes les plus éloignés. Ainsi Vocoxiura, qui, peu de mois auparavant, n'avait que quelques cabanes de pêcheurs, prit la forme d'une jolie ville, à laquelle le P. de Torrez donna le nom de Notre-Dame-de-Délivrance. Quelque temps après, le prince d'Omura, qui avait été retenu à l'extrémité de ses États, vint avec un grand train visiter le nouvel établissement. Le P. de Torrez alla à sa rencontre, et le pria de lui faire l'honneur que le roi de

Bungo lui faisait tous les ans, de venir manger chez lui le jour qui lui serait le plus agréable. Sumitanda vint le lendemain, et il resta jusqu'à minuit, ne se lassant pas de faire des questions et d'entendre exposer les principes et les mystères du christianisme. Il déclara qu'il était chrétien dans le cœur, et qu'aussitôt que Dieu lui aurait donné un fils il se ferait baptiser, mais qu'il n'oserait prendre ce parti avant d'avoir un héritier, dans la crainte d'exciter de grands troubles dans l'état. Cependant il porta dès ce moment une croix d'or sur sa poitrine. Son frère, le roi d'Arima, ayant vu ce signe qu'il portait constamment, lui demanda s'il était chrétien : Sumitanda répondit qu'il ne l'était pas encore, et il parla ensuite avec tant de force de la loi du Dieu des chrétiens, que ce prince fit aussitôt conjurer le P. de Torrez de lui envoyer un missionnaire, offrant de fonder dans le port de Cochinotzu un établissement semblable à celui de Vocoxiura. Almeyda se rendit auprès du roi d'Arima, qui lui donna les autorisations nécessaires pour bâtir une église et une maison pour les missionnaires à Cochinotzu. En se rendant à ce port, il traversa la ville de Ximabara, où il fit un grand nombre de conversions. Ses efforts ne furent pas moins heureux à Cochinotzu, où il se rendit ensuite,

en moins d'un mois toute la ville était chrétienne ou se disposait à l'être, et la suite fera voir que des conversions si promptes n'avaient point été précipitées.

Quelque temps après, la princesse d'Omura parut enceinte, et alors Sumitanda, voulant dégager sa parole, vint à Vocoxiura avec trente gentilshommes qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. Ils reçurent le sacrement de la régénération avec des sentiments de piété qui attendrirent toute l'assistance; le prince reçut au baptême le nom de Barthélemy. Dès le lendemain, il fut obligé de partir pour aller rejoindre l'armée du roi d'Arima, son frère, et il ne tarda pas à faire éclater son zèle ardent pour la vraie religion. C'est une coutume du pays de ne point se mettre en campagne sans avoir rendu ses hommages à une célèbre idole, nommée Manstem, qui y est regardée comme le Dieu de la guerre. Lorsque les troupes sont assemblées, elles vont au temple où cette prétendue divinité est adorée sous la figure d'un géant armé, le casque en tête, et ayant pour cimier un coq déployé qui couvre presqu'entièrement le casque de ses ailes. En approchant du temple on déploie les enseignes, on met bas les armes, et l'on pratique plusieurs autres cérémonies militaires mêlées de superstitions. On fut surpris de voir Su-

mitanda prendre comme à l'ordinaire le chemin de la pagode, mais bientôt l'étonnement changea d'objet. S'arrêtant à la porte du temple, le prince met le cimeterre à la main, fait signe aux troupes de n'avancer pas davantage, et entre seul avec ses gardes dans le temple. Là, il commande qu'on jette l'idole par terre et qu'on la tire dehors la corde au cou; il sort lui-même, et, à grands coups de sabre, il met la statue en pièces, en disant : Combien de fois, dieu sourd et impuissant, m'as-tu trompé? Il fit ensuite réduire le temple en cendres et planter une croix sur ses ruines.

Sumitanda ne borna point son zèle à ce coup d'éclat, il entreprit la conversion de toutes ses troupes, et l'on voyait avec admiration ce prince, au milieu du tumulte d'un camp, occupé à instruire lui-même ses officiers, et jusqu'aux moindres soldats, des vérités de la religion. En même temps qu'il faisait triompher la foi de l'idolâtrie, Dieu le fit triompher de ses ennemis. De retour chez lui, il ne garda plus aucun ménagement avec les infidèles, et mit tous ses soins à faire régner le vrai Dieu dans sa principauté. Il continuait de porter la croix sur sa poitrine, et en cela il était imité de toute sa cour; chaque jour il nourrissait cinq à six mille pauvres, et s'honorait de les servir lui-même.



Cependant Almeyda était retourné à Ximabara, et le christianisme y faisait chaque jour de nouveaux progrès, malgré tous les efforts des bonzes pour effrayer les néophytes. Enfin le roi se déclara ouvertement le protecteur des missionnaires, et leur céda un terrain très-convenable pour bâtir une église. A peine fut-elle achevée que le Seigneur manifesta par un miracle qu'il avait choisi ce lieu pour y être particulièrement honoré. On y avait porté un enfant moribond pour y être baptisé; la cérémonie ne fut pas plutôt finie, que ce petit innocent, qui ne faisait que de naître, levant les mains au ciel, prononça distinctement ces paroles : Je m'en vais jouir de Dieu; après quoi il expira.

LIVRE II.

SOMMAIRE.

Le P. de Monti et Louis d'Almeyda dans le Bungo. — Révolte à Omura. —Victoire de Sumitunda. — Vocoxiura est ruiné. Dangers que courent les missionnaires. — Siége de Méaco. — Ferveur des chrétiens de la capitale. — Voyage du P. Froez et d'Almeyda à Méaco. — Description d'un temple fameux. — Les missionnaires sont admis à l'audience impériale. — Révolte contre l'empereur. — Sa mort. — État de la religion dans le Firando et dans le Bungo. — Le royaume de Gotto. — Nobunanga établit le frère de l'empereur sur le trône. — Sa fermeté à l'égard des bonzes. — Les missionnaires reviennent à Méaco. — Le P. Froez est reçu à Anzuquiama par Nobunanga. —Vatadono et Niquixoxuni. — Création de Nangazaqui, ville chrétienne. — Mort des Pères de Torrez et Vilela. — Nobunanga est attaqué par les meurtriers de l'empereur. —Mort de Vatadono. — Massacre des bonzes de Iésan. — Nobunanga en guerre avec l'empereur. — Il prend le titre de Cubo-Sama. — Progrès de la religion à Omura.

Le Japon s'ouvrait ainsi tous les jours de plus en plus à l'Évangile, mais la disette de missionnaires empêchait de profiter autant qu'on l'aurait pu de la disposition favorable des peuples. Enfin, le 7 juillet 1563, on vit arriver fort à propos les PP. Froez et Monti, et Jacques Gonzalès; ce dernier seul n'était pas prêtre. A peine le P. Monti

fut-il arrivé dans le Bungo que tous les chrétiens, privés depuis longtemps des secours religieux, voulurent se confesser à lui, bien qu'il ne pût les entendre que par le ministère d'un interprète. Le roi Civan continuait de se montrer favorable à la religion, et il accueillit parfaitement les nouveaux ministres de l'Évangile.

Le prince d'Omura se trouvait alors embarrassé dans une guerre avec un de ses voisins; le P. de Torrez pria le roi de Bungo de terminer par sa médiation une lutte qui retardait les progrès de la religion. En effet, Civan mit fin à ces débats, et dès que Sumitanda fut libre de ce côté, il employa tout son zèle en faveur de la religion, et commença par abolir une fète pleine de folie et de superstition, qui se célébrait tous les ans en l'honneur des morts. Jusqu'alors tout avait réussi à ce prince, mais le ciel voulut éprouver sa vertu par des revers de fortune. Suivant une coutume inviolable dans ce pays, le prince se rendait tous les ans, à certain jour, en grand cortége, dans un temple où était la statue de son prédécesseur, et pratiquait en son honneur plusieurs cérémonies qui ressemblaient fort à un culte religieux. Le jour marqué étant venu, Sumitanda, ne regardant plus cette statue que comme une idole, la fit arracher du temple et la fit jeter au

feu. Les conseillers du prince, qui avaient toujours vu avec peine le roi favoriser le christianisme, profitèrent de cette circonstance pour fomenter sourdement une révolte, à la tête de laquelle ils mirent un fils illégitime de l'ancien roi, qui, à la mort de son père, avait été jugé indigne du trône. Les conjurés voulaient faire du P. de Torrez leur première victime, et ils engagèrent le prince à le prier de venir pour baptiser la princesse son épouse. Sumitanda, ne soupçonnant rien, envoya en effet chercher le supérieur des missionnaires, mais celui-ci, éclairé par une inspiration divine, ajourna son voyage, malgré les instances des envoyés du prince, et ce retard lui sauva la vie. En effet, dans ce moment même, les rebelles mettaient le feu au palais et à la ville, et le bâtard d'Omura était solennellement proclamé prince. Sumitanda, entouré de flammes et assailli par des ennemis furieux, s'ouvrit un passage le sabre à la main, et, suivi de quelques sujets fidèles, il se cacha dans un petit bois, d'où il gagna ensuite une forteresse bien munie, où il se trouva bientôt assiégé. Une autre troupe s'empara du port de Vocoxiura, qu'elle réduisit en cendres, mais où elle ne trouva personne, la plupart des habitants et les missionnaires s'étant retirés sur les vaisseaux qui étaient en rade. Les

insurgés qui tenaient le prince assiégé lui proposèrent de mettre bas les armes s'il voulait adorer les dieux de ses pères et rétablir leur culte ; mais, sans écouter des rebelles qui voulaient lui faire la loi, il se défendit avec une vigueur qui les étonna.

Une révolte avait aussi éclaté dans le royaume d'Arima, et le roi avait été obligé de se retirer dans une forteresse, lorsque son père, qui avait autrefois abdiqué en sa faveur, se mit à la tête de ses vassaux et de quelques sujets fidèles de son fils, et mit les rebelles en déroute. Il garda ensuite les rênes du gouvernement, et éloigna même son fils de la cour. Ce prince, nommé Xengandono, détestait les chrétiens et leur religion qu'il regardait comme la cause des malheurs de sa famille, et commença aussitôt à les persécuter dans les états du fils qu'il venait de détrôner. Il est bien probable qu'il en aurait agi de même avec son autre fils Sumitanda, et avec ses sujets chrétiens s'ils avaient eu besoin de son secours pour se tirer du mauvais pas où ils se trouvaient ; mais le prince d'Omura avait pour lui le dieu des armées qui lui avait donné des assurances de la victoire en lui montrant comme à Constantin le signe du salut dans l'air, et en lui faisant connaître, comme autrefois au premier empereur chrétien, qu'il combattrait pour lui.

Sumitanda, ayant appris que de puissants voisins armaient par terre et par mer contre lui, ne crut pas devoir rester dans une place où il était facile à ses ennemis de l'affamer. Il en sortit donc en plein jour en forçant un quartier des assiégeants; il marcha ensuite hardiment à la rencontre de l'armée ennemie, malgré l'extrême inégalité de ses forces. Sa petite troupe, toute composée de chrétiens, fondit sur les premiers bataillons aux cris de vive Sumitanda, les culbuta sur ceux qui suivaient, et en un moment cette formidable armée se trouva dans un désordre complet. Les chrétiens ne cessèrent de tuer que quand la lassitude leur fit tomber les armes des mains, et ceux des ennemis qui échappèrent à ce carnage, assurèrent qu'ils n'avaient pu supporter l'éclat qui sortait des croix que les soldats chrétiens portaient sur leurs habits. Enfin, il semblait que tous les éléments se fussent armés pour une cause si juste, car, tandis qu'on se battait sur terre, une horrible tempête dissipa la flotte ennemie. Quelques temps après, une seconde victoire fit tomber les chefs des révoltés entre les mains de Sumitanda; ils furent décapités, et leurs terres furent réunies au domaine du vainqueur.

La joie d'un succès aussi inattendu fut cependant mêlée de quelque amertume : tout le pays

était dans un état déplorable ; il ne restait plus un seul habitant ni une seule maison sur pied à Vocoxiura, et Xingandono persécutait les chrétiens de Cochinotzu ; mais ces courageux néophites protestèrent à Almeyda qui alla les visiter, qu'ils resteraient toujours fidèles à la religion du Christ.

(1564) Le P. de Torrez qui était resté pendant tout ce temps dans la rade de Vocoxiura, voyant les bâtiments portugais prêts à mettre à la voile pour les Indes, s'embarqua sur un petit bâtiment que les chrétiens de Ximabara lui avaient envoyé, et se rendit à l'île de Tacaxi qui est le commencement du royaume de Bungo ; il y fixa sa demeure pour quelque temps, pour être à portée de secourir les églises du Ximo, et envoya de là Louis Almeyda à Fucheo, avec ordre d'en faire partir Damien pour Méaco.

Tandis que ces événements se passaient dans le Ximo, la foi s'établissait solidement dans le centre de l'empire, mais non pas sans de grandes traverses. Nous avons vu qu'en 1561 le P. Vilela avait fait une excursion à Sacai, et qu'il y avait obtenu peu de succès, il se disposait à retourner à Méaco, lorsqu'il apprit les événements qui agitaient cette capitale. Morindono, roi de Naugato, mécontent de Cubo-Sama, s'étant allié avec quel-

ques autres princes et avec les bonzes Negores, avait mis sur pied une armée de quarante mille hommes qui vint surprendre Méaco, mais après bien des alternatives de succès et de revers, l'empereur défit tous ses ennemis et rentra vainqueur à Méaco. Pendant ces troubles, les chrétiens de la capitale, que Laurent eut le courage de visiter au fort du péril, se montrèrent sujets aussi fidèles que braves, ce qui disposa favorablement à leur égard le Cubo-Sama. Le P. Vilela ne tarda pas à revenir dans cette capitale où il se vit entouré des néophites les plus fervents qu'il pût désirer. Les vertus qu'ils pratiquaient avec le plus de zèle étaient précisément celles qui s'éloignent le plus des mœurs du pays; ainsi les plus fiers des hommes en étaient devenus les plus humbles, et on voyait les membres les plus riches de la noblesse sacrifier leur fortune pour établir des hôpitaux, eux qui, avant d'être chrétiens se faisaient un devoir de mépriser et de maltraiter les malheureux.

Les bonzes ne purent voir sans frémir la rapide propagation de la foi chrétienne dans la capitale, et ils portèrent leurs réclamations au gouverneur qui ordonna que la doctrine des missionnaires fût soumise à deux commissaires chargés d'examiner si elle était bonne ou mauvaise. On

chargea de cet examen deux bonzes des plus éminents et des plus ennemis du christianisme. Il n'y eut personne qui ne regardât dès lors la religion comme perdue; mais Dieu qui se sert quelquefois des plus grossiers instruments pour accomplir ses volontés, voulut qu'un simple villageois chrétien que les deux bonzes interrogèrent, trouvât dans sa foi profonde assez d'éloquence pour convertir ces docteurs, et le P. Vilela qui avait cru devoir s'éloigner, revint en toute hâte de Sacai, pour achever ces deux conversions éclatantes et donner le baptême à ces deux hommes qui devaient être les champions de l'idolâtrie. Ce succès inespéré eut la plus heureuse influence, et on vit accourir au baptême les hommes les plus distingués de la noblesse, parmi lesquels il faut remarquer un seigneur nommé Tacayama, qui reçut le nom de Juste sous lequel il devint célèbre par la suite.

Les affaires de la religion allaient aussi de mieux en mieux dans le Firando, bien que la cour ne s'y montrât pas favorable aux chrétiens; le christianisme florissait toujours dans la principauté d'Omura et dans le royaume d'Arima où la mort de Xengandono avait rétabli son fils aîné sur le trône. Aussitôt le P. de Torrez courut à Cochinotzu où il n'eut pas de peine à rendre à cette chrétienté si longtemps opprimée tout son ancien lustre. A Xi-

mabara, les bonzes, ne pouvant exciter une persécution contre les chrétiens, s'en prirent à Léon, le gouverneur de la ville, qui était leur plus ferme appui, et ils le firent empoisonner.

Cependant le navire la Sainte-Croix avait amené au Japon trois nouveaux ouvriers apostoliques que le supérieur-général répartit entre les missions qui en avaient le plus pressant besoin. Il envoya aussi à Méaco le P. Froez avec Louis Almeyda, pour se faire rendre un compte exact de l'état des églises de cette contrée. Les deux missionnaires, après un voyage fort pénible, arrivèrent à Sacai, où le P. Froez fut obligé de laisser Almeyda, qui était tombé malade; il continua sa route, et courut les plus grands dangers à Ozaca. En effet, pendant la nuit qu'il y passa, un incendie très-considérable dévora une partie de la ville, et les idolâtres, auxquels les bonzes avaient persuadé qu'ils devaient attribuer ce malheur à la présence du missionnaire, l'auraient immolé si quelques chrétiens n'eussent trouvé les moyens de le soustraire à leur fureur.

Après son rétablissement, Almeyda visita les chrétiens qui se trouvaient dans les villes voisines; il fut édifié de leurs vertus, et fit partout de nombreuses conversions. Le récit de son voyage contient des détails intéressants sur le pays qu'il

parcourut. Voici la description qu'il donne d'un temple dédié à Xaca, qu'il visita. Avant d'y entrer, il lui fallut traverser trois grands portiques soutenus de très-belles colonnes. On montait au premier par un escalier de pierre bien travaillé, et la porte en était flanquée de deux statues colossales qui avaient une massue à la main. Du troisième portique on montait au temple par un second escalier qui ne le cédait point au premier, et deux lions d'une grandeur énorme en gardaient l'entrée. La statue de Xaca était au milieu du temple ; ce dieu était assis, et avait ses deux fils à ses côtés. Ces trois figures avaient chacune sept coudées de haut. Tout le pavé était formé de grandes pierres carrées ; les murailles et les colonnes qui régnaient autour du' temple étaient peintes en rouge, et les colonnes étaient de cèdre d'une seule pièce, avec des bases et des chapiteaux de cèdre doré. Le toit, couvert de grandes tuiles ornées de figures et de couleurs très-vives, avait quatre brasses de saillie, et l'on ne comprenait pas ce qui pouvait soutenir en l'air un si énorme poids.

Le P. Froez, en arrivant à Méaco, trouva tous les esprits dans la meilleure disposition à l'égard du christianisme. Le roi de Tamba, jeune prince fort considéré à la cour, venait de recevoir le

baptême, et bien des personnes du premier rang paraissaient ébranlées par un si grand exemple. Ce succès augmenta encore quand les missionnaires eurent été admis à l'audience solennelle que l'empereur donne au commencement de l'année. C'était une cérémonie très-auguste. L'empereur, assis à la manière des Orientaux sur une estrade élevée et fort spacieuse, dans une salle où l'or brillait de toutes parts, voyait devant lui, d'un coup d'œil, prosternés contre terre tous ses grands vassaux, rois, princes et grands officiers de la couronne, chacun selon son rang, et portant tous un présent à la main. Un petit geste du souverain, une inclination de tête, baisser en regardant quelqu'un l'éventail que, selon la coutume du pays, il tenait à la main, tout cela était estimé une grande faveur. Le monarque s'entretenait assez familièrement après l'audience avec ceux qu'il admettait à son intimité. Les deux missionnaires furent cette fois de ce nombre, et l'on vit avec une surprise extrême deux pauvres religieux fort simplement vêtus honorés de la conversation de ce prince, aux yeux des premiers de la cour, sur qui il daignait à peine jeter quelques regards. Avant de se retirer, les missionnaires prirent le thé avec l'empereur, et la mère du Cubo-Sama, à qui ils furent ensuite présentés, leur fit un accueil non moins flatteur.

Tout concourait ainsi à donner l'espoir que le christianisme allait dominer dans la capitale de l'empire et jusque dans le palais de l'empereur; mais de si belles apparences s'évanouirent en un instant, et la chrétienté de Méaco, sauvée de tant de dangers, établie sur des fondements si solides, et cultivée avec tant de soins, était à la veille de se voir ensevelie sous les ruines de l'état, par une des plus étranges révolutions qui se lisent dans l'histoire.

Mioxindono, roi d'Imori et de Cavaxi, était parvenu au plus haut point de gloire et de grandeur où un sujet puisse jamais espérer de monter par la faveur de son souverain. Son mérite, sa réputation, plusieurs victoires qu'il venait de remporter sur ses propres ennemis, après avoir plus d'une fois dompté ceux de son maître, le faisaient regarder de l'empereur comme l'ornement de sa cour et le soutien de son trône. Mais tant de grandeurs n'avaient pu encore satisfaire l'ambition de Mioxindono, et il résolut de franchir par un crime le dernier degré qui le séparait du trône. Ne pouvant agir à Méaco sans le secours de Daxandono qui gouvernait cette place, il lui offrit de partager l'empire avec lui, et à ce prix il le gagna sans peine. Les conjurés disposèrent donc toutes les troupes qui étaient accou-

tumées à leur obéir, et investirent tout à coup le palais. L'empereur envoya son beau-père pour voir de quoi il s'agissait. Dès que ce seigneur parut sur le pont, les deux chefs de la révolte s'approchèrent, et lui remirent un billet pour son gendre. Il l'ouvrit, et voyant qu'on y demandait sa tête et celle de l'impératrice sa fille, il fit aux deux traîtres les reproches les plus sanglants, mit le billet en pièces, entra chez l'empereur, et pour lui faire comprendre que tout était désespéré, il se fendit le ventre, et tomba mort à ses pieds. Alors les conjurés mirent le feu au palais; l'empereur, à la tête de deux cents gardes et de quelques gentilshommes, tenta de s'ouvrir un passage, mais il vit tomber tous ses derniers défenseurs autour de lui, et se trouvant lui-même couvert de blessures, il se fendit le ventre. Un page de quatorze ans montra un courage extraordinaire; les rebelles admirant sa valeur, voulaient le prendre vivant; mais il s'avance vers les chefs comme pour leur parler, leur reproche leur ingratitude et leur perfidie, jette son épée, saisit son poignard, s'en ouvre le ventre en croix, puis se l'enfonce dans la gorge, et va expirer sur le corps de l'empereur.

Le pillage du palais suivit cette scène de carnage, et toute la famille impériale fut immolée.

Deux filles du Cubo-Sama furent cependant sauvées par un chrétien, sans qu'on s'y opposât, et un de ses frères, qui était bonze, put aussi s'échapper. Après que les premières fureurs furent passées, on se contenta d'envoyer en exil ceux qu'on soupçonnait d'attachement à la famille impériale. Les missionnaires furent de ce nombre; et grâce à la protection du secrétaire de Mioxindono qui était chrétien, et qui détestait la trahison de son maître, le P. Vilela eut la permission de se retirer à Imory, et le P. Froez avec Damien dans l'île de Canga. A peine étaient-ils partis de Méaco, qu'on y publia l'édit de proscription contre eux, et contre leur religion qui fut déclarée abominable. Alors les bonzes triomphèrent, mais ils n'avaient pourtant rien gagné. Les fidèles, dirigés par un ancien bonze que le P. Froez avait chargé de ce soin, se soutinrent dans la foi avec une inébranlable fermeté.

L'Église de Firando était toujours persécutée et toujours fervente. Le roi n'osait se déclarer ouvertement contre le prince Antoine qui avait embrassé le christianisme, mais il l'abreuvait de dégoûts. Ayant appris qu'Antoine recevait des lettres du prince d'Omura, le roi fit, contre le droit des gens, arrêter et exécuter les porteurs de cette correspondance qui était cependant tout à fait in-

nocente. Quelque temps après, un vaisseau portugais richement chargé arriva dans le port de Firando, mais ayant appris que les chrétiens y étaient persécutés, il le quitta pour se rendre dans l'Omura. A cette nouvelle, le roi furieux envoya une flotte de cinquante voiles à la poursuite de ce bâtiment, mais le capitaine portugais, bien que surpris, mit en fuite les Japonnais.

La chrétienté de ce pays fit alors une grande perte : Jean Fernandez mourut à Firando d'une langueur que lui avait causée l'excès de ses travaux. Pour surcroît de malheur, on apprit que deux missionnaires qui venaient au secours de leurs frères avaient péri sur un vaisseau richement chargé, qui apportait des présents du roi de Portugal pour le prince d'Omura.

Cependant un nouveau royaume s'ouvrait au christianisme, le roi de Gotto qui règne sur cinq îles assez peuplées qui font partie du Figen, voulut être instruit dans la religion chrétienne, et le supérieur-général lui envoya Almeyda et Laurent. Déjà ces zélés prédicateurs avaient lieu d'espérer les plus heureux succès, lorsque le roi tomba malade, et les bonzes ne manquèrent pas de publier que les dieux punissaient ce prince d'avoir songé à introduire dans ses états une secte étrangère. Heureusement, Almeyda, ayant obtenu de voir le

roi, lui administra un remède qui le rendit à la santé. Les conférences recommencèrent, mais un incendie qui désola la ville fut encore attribué à la présence des missionnaires, et l'indignation du peuple les menaçait des plus grands dangers. Les deux missionnaires, voyant qu'ils avaient peu de fruits à espérer dans ce pays, s'embarquèrent malgré tous les efforts que fit le prince pour les retenir; mais une tempête furieuse les força de regagner le port. Almeyda pensa que Dieu le voulait dans cette île; il recommença ses instructions, qui devinrent enfin fructueuses. Vingt-cinq gentilshommes donnèrent l'exemple de la conversion, et trouvèrent de nombreux imitateurs. La ville d'Ocura participa avec la capitale à leurs prédications, et bientôt elle fut presque entièrement chrétienne. Le principal temple fut renversé, et sur ses ruines on bâtit une fort belle église qui fut achevée avec une inconcevable rapidité, car tout le monde y voulait mettre la main. Une guerre qui survint au roi de Gotto lui donna la preuve qu'il n'avait pas de sujets plus braves et plus fidèles que les chrétiens.

Cependant la principauté d'Omura s'ouvrait de plus en plus au christianisme. Les idolâtres prenaient bien tous les moyens d'arrêter ses progrès et tendaient constamment des piéges au prince;

mais son courage et sa prudence le faisaient toujours sortir en vainqueur de ces occasions périlleuses. Un jour qu'il assiégeait une forteresse dont les rebelles s'étaient emparés, il prit avec lui trente chrétiens, les conduisit par des sentiers secrets jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle le fort était construit. Dès la pointe du jour, il dirigea une attaque si vigoureuse et si brusque que la garnison surprise prit la fuite, et fut entièrement détruite par l'armée qui occupait la plaine.

Ce que les victoires de Sumitanda produisaient dans cette principauté, la persécution le faisait dans le Firando. Un bonze nouvellement converti paya de sa tête le zèle qu'il montrait pour la cause de Dieu. Quelques autres néophytes eurent le même sort, mais les infidèles ne gagnèrent à cela que de voir le culte de leurs dieux plus abandonné.

(1566) Une révolution vint bientôt rétablir le christianisme dans son premier lustre à Méaco. En effet, le bonze Cavadono Voyacata, frère de l'empereur, s'était refugié dans la forteresse de Coca qui appartenait à Vatadono, seigneur qui se disposait alors à recevoir le baptême. Ce fidèle sujet chercha pour son roi un appui imposant, en s'adressant à Nobunanga, roi de Voary, que son

génie supérieur, ses qualités et son courage ont rendu le héros du Japon. Avec l'aide de ce puissant allié, le prince légitime se vit bientôt rétabli sur son trône; Nobunanga qui lui avait rendu son pouvoir, voulut lui faire construire un nouveau palais pour remplacer celui que les rebelles avaient incendié; à son ordre vingt-cinq mille personnes se mirent à l'œuvre, et le général présidait lui-même les travaux, le cimeterre à la main et couvert, suivant sa coutume, d'une peau de tigre. Comme les pierres manquaient, il fit abattre les monastères et briser les statues des faux dieux, malgré les plaintes et les menaces des bonzes qu'il réduisit promptement au silence.

Vatadono, à qui sa loyauté et son courage avaient aussi donné une grande influence, demanda le rappel des missionnaires, et presque aussitôt, malgré l'opposition du Dairy, le P. Froez rentra à Méaco comme en triomphe et au milieu des acclamations. Nobunanga le reçut très-favorablement, et le Cubo-Sama lui accorda des patentes qui garantissaient sa sûreté et l'autorisaient à prêcher la véritable doctrine au peuple.

Nobunanga s'était réservé tout le pouvoir en laissant les honneurs du trône à l'empereur; il avait fait de Vatadono son lieutenant à Méaco, et celui-ci continuait de protéger les chrétiens.

Nobunanga étant sur le point d'aller faire un voyage dans ses états, le P. Froez fut invité par Vatadono à aller lui souhaiter un bon voyage. Le missionnaire se rendit donc à son palais; il y trouva un bonze célèbre et aussi méchant qu'habile qui se nommait Niquixoxuni; une discussion s'engagea entre eux, et le prêtre idolâtre, furieux de l'avantage que son adversaire avait sur lui, saisit un sabre, et en aurait frappé Laurent qui accompagnait le P. Froez, s'il n'en avait été empêché.

A peine le roi de Voary fut-il éloigné de Méaco que Niquixoxuni se mit à intriguer auprès du Dairy pour faire bannir les prêtres européens; déjà même il semblait sur le point de réussir. D'après le conseil de Vatadono, le P. Froez partit pour aller trouver Nobunanga dans son royaume de Mino. Il le trouva dans sa capitale Anzuquiama, ville qu'il avait fait construire avec une magnificence qui surpassait tout ce qu'on avait vu au Japon jusqu'à lui. Anzuquiama était construite en amphithéâtre au pied d'une montagne qui se terminait en trois sommets; ses rues larges et droites, les nombreux canaux qui la coupaient, ses magnifiques jardins lui donnaient l'aspect le plus opulent. La cime du mont qui la domine était entourée d'un gros mur de pierre de trente coudées

de haut, et sur le point le plus élevé on voyait le château du roi auquel on parvenait par de magnifiques escaliers; tous les appartements étaient d'une richesse incroyable : l'or, l'azur, les plus belles étoffes, les meubles les plus précieux, rien n'y était épargné; les gonds, les serrures, les pitons des portes et des fenêtres, tout était d'or fin, et les jardins étaient des lieux enchantés. La citadelle dominait encore le château, et on découvrait de là tout le royaume de Mino et celui de Voary. Cette forteresse était terminée par une espèce de dôme surmonté d'une couronne d'or massif. Il était à jour, enrichi en dedans et en dehors de peintures et d'ornements en mosaïque dont le vernis était si brillant qu'on avait peine à y arrêter la vue. Tels étaient les lieux que l'on appelait communément le *Paradis de Nabunanga.*

Ce prince reçut très-bien le P. Froez, lui remit une lettre pour l'empereur et une autre pour le Dairy, lui recommandant de ne pas s'inquiéter de tout ce que l'on pourrait tramer contre lui, et lui promettant de le mettre à l'abri de tout danger. Il voulut ensuite lui faire visiter tous ses appartements ainsi que sa forteresse, où il le conduisit lui-même, honneur qu'il n'accordait pas aux plus grands princes. Enfin il lui fit apporter un

habit japonnais, lui recommanda de le porter afin qu'on fût instruit de l'affection qu'il lui portait, l'assura de nouveau de sa protection, et le congédia.

Niquixoxuni attribuait à Vatadono le succès des prêtres chrétiens, et le désir de la vengeance lui fit inventer contre ce seigneur un tissu d'accusations si adroitement tramé que Nobunanga le dépouilla de toutes ses charges, supprima ses pensions, saisit ses revenus et fit raser une de ses forteresses. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les chrétiens, mais Dieu, qui tourne à son gré le cœur des rois, permit que Nobunanga ne voulût jamais céder en rien à Niquixoxuni sur ce qui regardait les chrétiens. Vatadono, de son côté n'aidait pas peu à les consoler par la manière héroïque dont il supportait sa disgrâce. Toutefois elle ne dura pas longtemps ; au bout de quelques mois, Nobunanga le rétablit dans tous ses emplois, et Niquixoxuni, convaincu de calomnie, ne dut la vie qu'à l'intercession du Dairy, mais il passa le reste de ses jours dans l'opprobre et dans une affreuse indigence.

(1569) Ainsi le culte du vrai Dieu s'affermissait de plus en plus dans le centre de l'empire. Ses progrès n'étaient pas moins sensibles dans toutes les provinces du Ximo où la lumière de l'Évangile

avait pénétré, et il ne tint pas au roi de Bungo que le Naugato ne devînt tout chrétien. Le prince d'Omura voulait faire de Nangazaqui le centre du commerce des Portugais et un asile toujours assuré pour les chrétiens. Ce lieu présentait un mouillage excellent, et la ville que Sumitanda y fonda prit de rapides développements; le P. Vilela qui s'y rendit, la convertit presque entièrement au christianisme, et on y construisit une église.

(1570) Ces nouveaux succès déterminèrent Sumitanda à ordonner à tous ses sujets d'embrasser le christianisme, et d'abord il voulut convertir sa mère, sa femme et ses enfants. A cette époque arriva au Japon le P. François Cabral, qui venait, avec le titre de vice-provincial, décharger le P. de Torrez du poids de la supériorité que son grand âge ne lui permettait plus de porter. Ce fut le nouveau chef de la mission qui baptisa la famille du prince. Le P. de Torrez fut presque aussitôt attaqué d'une fièvre et d'une langueur qui le conduisirent en quelques jours au tombeau; il expira au milieu des regrets universels des chrétiens et même des infidèles, et dans ces transports de joie qui commencent dès cette vie la souveraine félicité des Saints. Trente mille personnes baptisées de sa main et cinquante églises fondées par ses soins attestent son zèle infatigable, sa charité sans bor-

nes, et l'influence que ses vertus lui avaient acquise sur le peuple japonnais. Ses obsèques furent célébrées au milieu d'un concours surprenant, et accompagnées de ces acclamations des fidèles qui, dans les premiers siècles de l'Église, canonisaient les saints. Le P. Vilela qui prononça son éloge ne lui survécut pas longtemps; s'étant embarqué pour les Indes, il mourut presque en arrivant à Malaca, et alla recevoir dans le ciel la récompense due aux grands travaux qu'il avait soufferts et aux éminentes vertus qu'il avait pratiquées dans la carrière apostolique.

Vers cette époque, le P. Cabral crut devoir se transporter lui-même dans l'île d'Amacusa où les missionnaires étaient rappelés, après avoir été obligés de la quitter par suite des révolutions excitées par les bonzes. Sa présence produisit dans cette île les fruits les plus abondants; le prince et son épouse reçurent le baptême avec leurs deux fils, dont l'aîné, nommé Jean, s'est illustré par son héroïque fermeté à soutenir la foi dans les temps les plus difficiles. Les bonzes se convertirent ou quittèrent l'île, et il n'y resta plus aucun vestige d'idolâtrie.

Mais, de toutes les parties du Ximo, il n'y en avait pas qui donnât plus de consolation aux missionnaires que le Gotto. Bien que les fidèles fus-

sent restés deux ans sans prêtres, leur ferveur ne s'était pas ralentie, et le prince héréditaire, baptisé sous le nom de Louis par le P. de Monti, devint lui-même l'apôtre du pays. Les bonzes, appuyés par un frère du roi, voulurent susciter une révolte, le roi les força à rentrer dans le devoir, et quelques années après, le prince Louis étant monté sur le trône après la mort de son père, fit plus que jamais fleurir le christianisme dans le Gotto.

(1571) Tout paraissait alors tranquille dans toutes les parties de l'empire. Nobunanga avait établi son autorité dans la capitale et dans les provinces du domaine impérial, mais il avait laissé trop de pouvoir aux chefs des révoltés qui avaient assassiné le dernier empereur. Ces hommes, humiliés mais non réconciliés, réunirent des forces imposantes et tendirent des embûches au roi de Voary. Mais c'était un homme plus facile à surprendre qu'à vaincre; aidé de Vatadono qui l'accompagnait, il se défendit si bien à la tête de son escorte qu'il mit ses ennemis en fuite. Le vice-roi de Méaco se comporta dans cette occasion avec une telle valeur que Nobunanga, lui présentant son sabre au sortir du combat, déclara qu'il lui devait le succès de la journée. Toutefois Vatadono avait été blessé, et il resta à Tacaçuqui pour

y attendre son rétablissement. Il profita de ce loisir pour se faire instruire dans la doctrine du christianisme, et il se disposait à recevoir le baptême, lorsqu'il fut tué dans une embuscade, au moment où il courait sans assez de précautions au secours de son frère Tacayama, assiégé dans un fort par un de ses voisins. La surprise et la douleur que ressentit l'Église du Japon fut inexprimable, lorsqu'elle apprit cette triste nouvelle. Les chrétiens venaient en effet de perdre leur plus puissant appui; mais la Providence voulut qu'en même temps l'Église se trouvât délivrée de ses plus implacables ennemis, voici à quelle occasion.

Nous avons déjà parlé d'une suite de montagnes voisines de Méaco, nommées Iésan, et qui étaient comme le principal sanctuaire des bonzes du Japon. Ces faux prêtres avaient toujours favorisé le parti de Mioxindono et de son collègue; Nobunanga était instruit que, dans le dernier armement que ces deux princes avaient fait contre lui, ils en avaient reçu de grands secours. Il était résolu de s'en venger, mais il crut devoir dissimuler quelque temps et faire ses préparatifs en secret. Au moment où on s'y attendait le moins, il vint subitement attaquer Iésan qu'il avait fait investir par ses troupes. En vain le Cubo-Sama et le Dairy intercédèrent-ils pour les bonzes, en vain ceux-

ci lui firent-ils les propositions les plus avantageuses ; rien ne put apaiser un prince qui haïssait les bonzes par passion et par principe, qui savait bien qu'il en était haï, et qu'il devait s'attendre à périr par leurs œuvres, s'il ne les prévenait. Malgré toute la résistance des bonzes, les troupes pénétrèrent jusque dans les plus profondes cavernes de Iésan, et massacrèrent tout ce qu'ils y rencontrèrent de ces religieux idolâtres. Peu de temps après, Nobunanga remporta encore une grande victoire sur les anciens meurtriers de l'empereur ; puis, croyant n'avoir plus rien à redouter de leur part, il montra une grande modération, et laissa ses ennemis jouir tranquillement d'une partie de leurs biens.

Le Cubo-Sama avait promis de protéger la religion chrétienne ; mais comme son pouvoir n'avait pas une grande étendue, le P. Cabral crut devoir aller saluer Nobunanga à Anzuquiama ; ce prince le reçut parfaitement, et se tournant vers les seigneurs qui l'accompagnaient, il s'écria : « Voilà » des hommes tels que je les aime : droits, sin- » cères, et qui me disent des choses solides, au » lieu que les bonzes, avec leurs camis et leurs » fotoques, ne nous débitent que des fables, et » sont de vrais hypocrites. » Il combla ensuite les missionnaires d'honneurs, et leur donna sa

parole qu'il leur ferait connaître en toute occasion combien il les estimait. Cette haute protection imposa silence aux ennemis de la foi, et rien ne s'opposa plus au progrès du christianisme qui se répandit en peu de temps dans tous les royaumes voisins. Celui où les missionnaires recueillirent le plus de fruit, fut le royaume de Tamba, un des cinq qui composent le Tense, et dont le roi se montra l'un des plus fervents propagateurs du christianisme.

(1573) Tout semblait tranquille au Japon, et Nobunanga jouissait en paix de la toute-puissance; mais l'empereur, qui se sentait en tutelle sur son trône, se laissa entraîner par les conseils dangereux de quelques ambitieux qui l'excitaient à reconquérir l'autorité dont il n'avait que l'apparence. Enfin il déclara la guerre à Nobunanga, et poussa l'imprudence jusqu'à s'allier contre lui avec les meurtriers de son père. Le roi de Voary se mit en marche à la tête de cinquante mille hommes, et le bruit seul de sa marche suffit pour dissiper deux puissantes armées qu'on avait envoyées à sa rencontre. Parvenu auprès de Méaco, Nobunanga écrivit à l'empereur pour lui offrir la paix, en lui rappelant que, s'il était sur le trône, c'était à lui qu'il le devait. Il attendit ensuite quatre jours, sans faire aucun acte d'hostilité;

puis il fit piller les environs de la ville, et offrit encore un accommodement; Cavadono ne voulut rien entendre. Enfin Nobunanga entra dans Méaco, traversa, sans toucher à une seule maison, la ville basse qui avait fait sa soumission, força et brûla la ville haute qui était habitée par les seigneurs, et se présenta devant la citadelle. Alors l'empereur eût voulu traiter, mais il n'était plus temps; il fallut qu'il se rendît à discrétion. On dit cependant que Nobunanga lui laissa son titre et l'apparence d'un souverain. Quoi qu'il en soit, les historiens, à partir de cette époque, donnent à Nobunanga le titre d'empereur sous lequel nous le désignerons dorénavant. En retournant dans son royaume de Voary, il apprit qu'un aventurier avait pillé quelques provinces, et avait déposé son butin dans un lieu nommé Facusin, où il y avait une université de bonzes. Il n'en fallait pas tant pour réveiller toute la haine de l'empereur contre ces prêtres idolâtres; il brûla Facusin, et n'y laissa pas une maison sur pied.

Le P. Cabral profita de la paix qui succéda à ces troubles pour visiter les provinces où les fidèles étaient sans pasteurs, et il y rencontra partout de grands sujets de consolation. Quoique depuis dix ans, aucun missionnaire n'eût paru à Facata, le vice-provincial y trouva une fort belle

église et des chrétiens en grand nombre. De là, il passa dans le Naugato, où la chrétienté d'Amanguchi gémissait sous la tyrannie de Morindono; très-peu de chrétiens avaient échappé aux carnages furieux par lesquels ce conquérant s'était frayé un chemin au trône; il y avait cependant encore un petit troupeau de fidèles qui s'assemblaient régulièrement chez l'un d'entre eux. Le P. Cabral baptisa à Amanguchi un homme de distinction qu'un pauvre ouvrier chrétien avait converti. Le supérieur de la retraite arriva ensuite à Amura, où il trouva Sumitanda qui venait d'échapper au danger le plus imminent; en effet il avait été surpris par ses ennemis dans un château où il se trouvait seulement avec douze hommes, et il ne semblait pas possible qu'il échappât. Cependant, aidé de trente chrétiens qui étaient parvenus à le rejoindre, il repoussa une première fois les agresseurs dans le chemin étroit qui conduisait à sa forteresse. Bientôt il vit sa petite troupe se grossir de sujets fidèles; il mit avec une poignée d'hommes une armée en déroute; la tempête dispersa la flotte du Firando qui le menaçait, et il finit par s'emparer de plusieurs places importantes sur des ennemis auxquels il semblait d'abord hors d'état de résister.

Tant de marques sensibles d'une protection

particulière du ciel déterminèrent Sumitanda à bannir entièrement l'idolâtrie des terres de son obéissance ; il y parvint facilement ; il sut même convaincre les bonzes, et, à l'exception de quelques-uns qui se retirèrent ailleurs, tous embrassèrent le christianisme. Les temples furent convertis en églises, et on compta plus de cinquante mille chrétiens dans cette principauté. L'idolâtrie n'avait plus de retranchement dans Omura que la petite ville de Cori, dont les bonzes étaient seigneurs; le P. Cuello voulut s'y rendre, malgré l'avis de Sumitanda qui craignait que l'on n'attentât à sa vie. Le pieux missionnaire y rencontra en effet de grandes difficultés ; mais son zèle triompha de tous les obstacles, et il eut la consolation de baptiser dix mille personnes en deux mois. Malheureusement, sa ferveur produisit l'effet que l'on redoutait de la haine des idolâtres, et l'excès de ses travaux le jeta dans une langueur qui le consuma en très-peu de temps.

LIVRE III.

SOMMAIRE.

Un des fils du roi de Bungo reçoit le baptême. — Conversion du roi d'Arima. — Sa mort. — Histoire de Cicatora. — La reine et son frère persécutent les chrétiens. — Ardeur des Néophites pour le martyre. — La reine de Bungo est répudiée. — Civan, converti, dépose sa couronne et fonde une ville toute chrétienne. — Le P. Valegnani arrive au Japon en qualité de visiteur. — Les Saxumans attaquent le Fiunga. — Défaite de l'armée de Bungo. — Conversion et baptême du roi d'Arima. — Nouvelles victoires de Nobunanga. — Séminaire des nobles à Anzuquiama. — L'ancien roi de Bungo reprend les rênes du gouvernement. — Le P. Valegnani à la cour de l'empereur. — Les rois de Bungo et d'Arima et le prince d'Omura envoient des ambassadeurs à Rome. — Voyage des ambassadeurs. — Ils sont reçus par le Pape. — Ils retournent au Japon. — Nobunanga veut se faire adorer comme un Dieu. — Il est trahi et tué dans son palais avec son fils aîné. — Punition du meurtrier de l'Empereur. — Faxiba se rend maître de l'empire. — Portrait de ce prince.

(1575) Le P. Cabral eût bien voulu pouvoir demeurer quelque temps dans la principauté d'Omura, pour y régler les affaires de la religion, mais deux lettres très-pressantes qu'il reçut coup sur coup du roi de Bungo l'obligèrent d'en sortir pour se rendre auprès de ce prince. Civan avait

trois fils, dont le second était celui qui lui ressemblait le plus par les qualités qui font les grands rois. Ce prince était destiné au sacerdoce des faux dieux, comme tous les princes qui ne doivent pas monter sur le trône, mais ce jeune homme, âgé de quatorze ans, déclara formellement qu'il ne voulait pas être bonze, et qu'il voulait se faire chrétien. Le roi y consentit malgré les emportements de la reine, et le P. Cabral, ayant trouvé le prince très-instruit dans la religion, le baptisa sous le nom de Sébastien. Un grand nombre de nobles, déterminés par un exemple aussi éclatant, embrassèrent aussitôt le christianisme, et la réforme de leurs mœurs fit le plus grand honneur à leur nouvelle religion. Un des gendres de Civan, roi de Tosa et pour le moment chassé de son royaume par une faction, se fit aussi baptiser sous le nom de Paul.

(1576) Une conversion plus éclatante encore fut celle du roi d'Arima qui fit venir le P. Almeyda de Cochinotzu pour l'instruire, et qui se fit ensuite baptiser avec la reine, une partie de sa famille et un grand nombre de seigneurs. L'exemple du roi fut si puissant sur ses sujets que les missionnaires ne pouvaient suffire à instruire tous ceux qui le demandaient. Heureusement, quatre nouveaux ouvriers prirent terre vers cette époque

à Cochinotzu; c'étaient les Pères Alphonse Gonzalès, Christophe de Léon, Jean-François, et Antoine Lopez. Jamais secours ne vint plus à propos, et le roi seconda si bien leur zèle qu'il pouvait se flatter de n'avoir bientôt plus un seul idolâtre dans ses états; mais il fut tout à coup atteint d'une maladie violente, qui l'emporta en quelques jours; il n'eut pas même la consolation de recevoir les sacrements de l'Église, parce que le prince, son fils aîné, zélé idolâtre, ne permit à aucun missionnaire ni à aucun chrétien de l'approcher. Le roi n'eut pas plutôt rendu les derniers soupirs, que son successeur fit publier un édit qui ordonnait à tous les docteurs étrangers de sortir incessamment du royaume, et aux chrétiens de retourner au culte des dieux du pays. Tous les lieux saints furent détruits et les croix abattues.

La persécution semblait en même temps menacer les chrétiens du Bungo; le roi Civan avait, suivant la coutume, abandonné le pouvoir à son fils aîné, prince d'un caractère faible, que sa mère se flattait de dominer et de diriger. Elle usa d'abord de son influence pour faire rendre à son fils un édit contre les chrétiens, mais Civan en arrêta les effets. Une nouvelle circonstance ne tarda pas venir ranimer la fureur de la reine contre les chrétiens: elle avait un frère nommé Cicantodono,

riche et puissant, qui, n'ayant pas d'enfants, avait adopté le fils d'un des conseillers du Dairy. Ce jeune homme, nommé Cicatora, remarquable par les plus heureuses qualités, ne tarda pas à s'attacher aux chrétiens, et fut baptisé à l'insu de son père adoptif et de la reine. Quand ils connurent sa conversion, ils usèrent de tous les moyens pour lui faire abjurer sa religion; mais les caresses, les séductions, les menaces et les rigueurs ayant été inutiles, Cicatandono et la reine, ordonnèrent que l'on tuât le P. Cabral, que l'on fît main-basse sur les chrétiens, et qu'on réduisît leur église en cendres. Les deux rois étaient absents, et Civan, instruit de ce qui se passait, n'avait pu obtenir de son fils qu'une lettre qui engageait sa mère à la modération, mais à laquelle on ne fit aucune attention. Les chrétiens se réunirent alors pour recevoir la mort ensemble, et il en venait de la campagne, des troupes considérables, qui s'empressaient de chercher le martyr. Le P. Cabral ayant voulu envoyer les vases sacrés au P. de Monti, aucun chrétien ne voulut se charger de les porter, dans la crainte d'être absent au moment où il faudrait souffrir pour la foi. Le prince Sébastien parla aussi à son oncle de manière à lui faire sentir qu'il n'aurait pas aussi bon marché des chrétiens qu'il l'avait espéré.

La reine et son frère, ne sachant plus quel parti prendre, accusèrent les chrétiens de complots dirigés contre le roi, mais Civan repoussa cette inculpation en menaçant son épouse de la répudier. Cette princesse fut saisie en même temps d'une maladie fort douloureuse qu'on ne pouvait expliquer; touchée enfin de cette marque visible de l'indignation du ciel, elle promit de ne plus molester les chrétiens et fut aussitôt délivrée de son mal. Quant à Cicatondono, comme il n'agissait guère qu'à l'instigation de sa sœur, il se calma facilement; les deux rois revinrent, et la persécution qui avait menacé l'Église n'eut pas d'autre suite, mais elle avait servi à faire éclater la foi vive et ardente des chrétiens du Bungo.

Peu de jours après, le P. Balthazar Lopez débarqua à Cochinotzu, ramenant avec lui douze missionnaires de la Compagnie de Jésus, parmi lesquels il n'y en avait que cinq qui ne fussent pas prêtres. Le P. Cabral assigna sur-le-champ à chacun sa mission, et comme on lui demandait de toutes parts des ouvriers, il n'en eut bientôt plus un seul dont il pût disposer. Le jeune prince d'Arima ayant changé de sentiment à l'égard du christianisme, le vice-provincial lui rendit une visite, et le prince, après l'avoir parfaitement accueilli, lui demanda pardon de ce qu'il avait fait d'abord

contre la religion, et réclama deux religieux pour Cochinotzu. La principauté d'Omura était presque toute chrétienne, et le zèle du prince Louis faisait espérer qu'il en serait bientôt de même du Gotto. Il était devenu roi par la mort de son père, et son zèle ne s'en était pas ralenti. Il lui restait bien peu de chose à faire pour détruire entièrement l'idolâtrie dans ses états, lorsque Dieu l'appela pour lui faire porter au ciel une couronne bien plus précieuse que celle qu'il portait sur la terre. Malheureusement le tuteur de son fils était un prince idolâtre dont les persécutions arrêtèrent les progrès du christianisme dans cette contrée.

(1578) Quoique Civan, roi de Bungo, eût déjà mis le prince Joscimon, son fils aîné, sur le trône, il y était resté lui-même pour le former au grand art de régner. La reine son épouse ayant recommencé ses persécutions contre Cicatora et les chrétiens, le roi ne manifesta pas immédiatement son mécontentement, mais quelque temps après il fit dire à cette princesse qu'elle eût à se retirer chez son frère, et pour lui il épousa une dame qui se faisait instruire dans le christianisme, et qui fut baptisée bientôt après. Le roi lui-même, après de sérieuses réflexions, embrassa la religion du Christ, dont la vérité et la

sublimité avaient depuis longtemps pénétré son cœur. Voulant ensuite vaquer librement au soin de son salut, il abandonna entièrement le soin du gouvernement, et se retira dans une ville qu'il fonda dans le royaume de Fiunga, et où il n'admit que des chrétiens.

Après son départ, Joscimon déclara aux missionnaires que leur culte serait protégé comme sous le règne de son père. Il favorisa l'érection d'un collége à Fuchéo, et donna aux prêtres du vrai Dieu un temple magnifique, bâti autrefois par son père en l'honneur des idoles. Il voulut aussi se faire instruire dans le christianisme, et écrivit à son père qu'il était décidé à se faire baptiser, mais qu'il ajournait l'exécution de ce projet, pour avoir le temps de disposer les seigneurs de la cour à l'approuver.

(1579) Sur ces entrefaites le P. Alexandre Valegnani, visiteur-général des Indes, arriva au port de Cochinotzu, où il appela tous les missionnaires qui s'empressèrent de s'y rendre. Le rapport que ce père, qui était un des plus grands hommes que sa Compagnie ait eus dans l'Orient, adressa au père Acquaviva, son général, est le plus digne éloge que l'on puisse faire de ces hommes apostoliques qui avaient formé la plus belle chrétienté qui eût peut-être été depuis les apôtres. Il ajoutait que

ces zélés ouvriers succombaient sous le poids du travail; un seul avait baptisé en deux ans soixante-dix mille persônnes ; le visiteur réclamait pour le Japon l'établissement d'un noviciat et d'un séminaire, ainsi que l'érection d'un évêché. L'assemblée terminée, chaque missionnaire retourna au poste qui lui avait été assigné.

Tandis que le jeune roi de Bungo se faisait instruire des vérités de la religion, il apprit que le prince de Saxuma avait fait une invasion sur ses états. Il envoya aussitôt Cicatondono à la tête d'une armée, en lui recommandant de suivre les conseils de Civan. Le commencement de cette expédition fut fort avantageux ; Cicatondono obtint de brillants succès, mais, ayant négligé les mesures de prudence, il fut surpris par le général de Saxuma, et son armée fut taillée en pièces. Cicatora, le fils adoptif du général bongois, perdit la vie en sauvant celle de son père, et la province de Fiunga fut perdue pour Joscimon. Quelques seigneurs voisins profitèrent aussitôt de l'affaiblissement du Bungo pour l'attaquer de plusieurs côtés à la fois, et enlevèrent au jeune roi toutes les conquêtes que son père avait jointes aux états de ses aïeux.

(1580) Ces événements jetèrent un grand trouble dans la cour du Bungo, et les progrès de la

religion en furent retardés, mais elle en faisait de rapides dans le royaume d'Arima. Le roi, qui avait commencé son règne par proscrire le christianisme de ses états, fut ramené à d'autres sentiments par le P. Valegnani, et reçut le baptème avec une partie de sa famille ; on lui donna le nom de Protais. Dieu ne tarda pas à lui faire sentir sa protection ; en effet, des ennemis qui le menaçaient acceptèrent les conditions de paix que le P. Valegnani se chargea de leur porter, et le jeune roi vit régner dans ses états la paix qu'il avait rendue à l'Eglise.

La religion prospérait aussi dans le centre de l'empire et dans toutes les provinces qui obéissaient à Nobunanga. Ce prince avait accordé une maison aux missionnaires, dans la ville d'Anzuquiama, faveur que les bonzes n'avaient jamais pu obtenir. Nobunanga remporta de nouvelles victoires contre quelques-uns de ses vassaux révoltés, et la fidélité qu'il trouva partout chez ses sujets chrétiens, lui fit encore davantage apprécier la pureté de leur culte ; aussi il semblait ne plus faire la guerre que pour ruiner l'idolàtrie dans l'empire, et il paraissait surtout s'ètre fait un point d'honneur d'exterminer les bonzes. On avait nourri pendant quelque temps l'espoir que ce puissant prince finirait par embrasser le chris-

tianisme comme le roi de Bungo, mais on ne tarda pas à se convaincre qu'il n'avait aucune religion, et que si la droiture de son esprit lui faisait estimer le christianisme et ceux qui le prêchaient, il était loin encore d'ouvrir son âme à la vraie lumière. Toutefois il faisait tout ce qui dépendait de lui pour favoriser la religion et ses ministres. Il avait fait combler en vingt jours une baie considérable, formée par une partie du lac qui s'avançait entre la ville de Nanzuquiama et la montagne où était son palais. De grands seigneurs lui demandèrent en vain ce terrain pour y construire leurs palais, mais il l'accorda sans hésiter au P. Gnecchi, qui lui proposa d'y élever un séminaire pour y élever de jeunes gentilshommes sous ses yeux. On avait depuis peu construit à Méaco une fort belle maison destinée au même usage ; les chrétiens, profitant de l'avantage qu'offrent les bâtiments japonnais de pouvoir facilement se monter et se démonter, la transportèrent tout entière à Anzuquiama, où elle produisait un effet dont Nobunanga se montra fort satisfait.

Pendant ce temps, Joscimon, le jeune roi du Bungo, se voyait sans cesse en butte aux exigences des seigneurs de son royaume qui lui montraient d'autant moins de soumission qu'ils le croyaient moins en état de leur résister. Ce prince

prit alors le meilleur parti qui s'offrît à lui : il pria son père Civan de reprendre les rênes de l'État que ses faibles mains ne pouvaient tenir, et bientôt la paix et l'ordre furent rétablis. Ce fut vers ce temps que le P. Valegnani arriva à Vosuqui ; les deux rois lui firent l'accueil le plus favorable, et Joscimon lui renouvela la promesse de se faire baptiser, aussitôt que les troubles du royaume seraient entièrement apaisés. Le visiteur s'occupa avec les pères Cabral et Froez d'établir des règlements exacts sur la manière dont les missionnaires devaient se comporter dans leurs rapports ordinaires avec les Japonnais, dans ce qui ne concernait pas la religion ; il apporta ensuite toute son attention à donner une forme convenable aux séminaires qu'il venait de former à Arima et à Fuchéo.

Le P. Valegnani visita ensuite Méaco, et fut fort édifié de la ferveur qu'y montraient les chrétiens. Il partit de cette ville avec l'empereur qui s'en retournait à Anzuquiama, après avoir donné dans la capitale de l'empire une fête où il étala toute sa magnificence, mais qu'il ensanglanta par sa cruauté. Tous les nobles s'y étaient trouvés dans un appareil qui les aurait fait prendre tous pour les souverains d'un grand état, car on savait que cette somptuosité plaisait au prince.

Mais, comme il avait donné au troisième de ses fils le nom du roi d'Ixo, ayant appris que les principaux gentilshommes de ce royaume en avaient murmuré, il en fit arrêter trente, et leur fit couper la tête. Cette sévérité inspira une si grande terreur dans tout l'empire, que le seul nom de Nobunanga faisait trembler les plus hardis.

Le principal but du P. Valegnani, dans ce voyage, était d'établir un ordre convenable dans le séminaire d'Anzuquiama; l'empereur qui voulut tout examiner par lui-même, fut enchanté de la tenue de cet établissement, et si le règne de ce prince eût été plus long, le seul séminaire d'Anzuquiama eût fait embrasser le christianisme à toute la première noblesse du Japon, parce que les grands seigneurs et les rois mêmes, voyant l'intérêt que l'empereur y prenait, n'auraient pas manqué d'y envoyer leurs enfants. Quand le visiteur prit congé de Nobunanga, celui-ci lui fit don d'une tenture de tapisserie qu'il avait refusée au Dairy, et qui représentait le plan de la ville d'Anzuquiama avec ses plus beaux édifices. Ce travail fit l'admiration du pape Grégoire XIII, auquel le P. Valegnani l'envoya, et l'on convint à Rome qu'il ne se voyait rien en ce genre de si beau ni de si fini.

Le nombre des nouveaux chrétiens allait toujours en augmentant, et cependant il n'y avait pas au Japon plus de cinquante Jésuites, qui ne pouvaient suffire à administrer les sacrements, à rompre le pain de la parole aux fidèles, encore moins à instruire les idolâtres. Ce fut en partie pour remédier à un si grand mal que le P. visiteur se hâta de mettre à exécution un projet qu'il avait concerté avec les rois de Bungo et d'Arima et avec le prince d'Omura. Il s'agissait d'une ambassade d'obédience vers le pape de la part de ces trois princes. Le roi de Bungo choisit pour le représenter son petit-neveu Mancio-Ito, jeune prince de quinze à seize ans d'un esprit extrêmement avancé; le roi d'Arima et le prince d'Omura ne nommèrent qu'un seul ambassadeur qui fut Michel de Cingiva, leur parent, presque aussi jeune que son collègue. Deux seigneurs de la maison royale d'Arima, Julien de Nacaura et et Martin de Fara furent désignés pour les accompagner. Le P. Valegnani voulut conduire lui-même les ambassadeurs, et prit avec lui le P. Diégo de Mesquita qui devait leur servir de précepteur, et un frère japonnais nommé Georges Loyola.

Ce fut le 20 février 1582 que les ambassadeurs s'embarquèrent à Nangazaqui sur un navire por-

tugais qui allait à Macao. Ils furent contraints de rester dix mois dans ce port, et ce ne fut qu'au mois de janvier 1583 qu'ils parvinrent à Malaca, après avoir couru de grands dangers dans la traversée. Au mois d'avril, ils arrivèrent à Cochin, mais c'était encore la saison pendant laquelle ces mers ne sont point navigables, et il fallut attendre six mois avant de pouvoir passer à Goa, où le vice-roi leur fit une magnifique réception. Il fit aussitôt préparer le plus grand navire qui fût alors dans le port de Cochin, et le 20 février 1584, ils appareillèrent, après avoir pris congé du Père visiteur, qui venait de recevoir des ordres très-précis de ne point quitter l'Asie, et qui substitua à sa place le P. Nugno Rodriguez. Le 10 août, les ambassadeurs entrèrent dans le port de Lisbonne où ils passèrent vingt-cinq jours, chacun desquels fut marqué par quelque fête. De-là ils se rendirent à Madrid au milieu des honneurs qu'on leur prodigua sur toute leur route. Dans cette capitale, ils eurent une audience publique du roi, où tout se passa avec une magnificence extraordinaire. Ils allèrent ensuite s'embarquer à Alicante, et arrivèrent à Livourne où on leur rendit les honneurs royaux ; à Pise, à Florence, à Sienne, le même accueil les attendait.

Le dernier jour de leur marche, qui était le 22 mars, Julien de Naucara fut saisi d'une fièvre violente, ce qui leur fit retarder leur marche, d'autant plus qu'ils auraient voulu entrer dans la capitale du monde chrétien, la nuit et sans être vus. Mais une compagnie de cavalerie que le Pape avait envoyée à leur rencontre et à laquelle s'étaient réunis un grand nombre de gentilshommes, signala leur arrivée à la foule qui les attendait, et qui les accueillit par ses acclamations. Grégoire XIII, qui sentait ses forces décliner, avait fixé le lendemain pour leur entrée publique et solennelle. Nacaura étant toujours fort malade n'aurait pu supporter cette cérémonie; on le conduisit d'abord en carrosse au Vatican, où il baisa les pieds du Saint-Père; il voulait attendre que le consistoire fût assemblé, mais sa Sainteté, l'ayant embrassé, l'engagea à se retirer, et lui promit d'assembler une autre fois le consistoire, afin qu'il eût la consolation de le voir.

Les autres ambassadeurs firent leur entrée solennelle avec la plus grande pompe. Les chevaux légers et la garde suisse du Pape ouvraient la marche du cortége, puis venaient les voitures des ambassadeurs de France, d'Espagne et de Venise; toute la noblesse de Rome à cheval marchait précédée de trompettes et de timbales. Les

caméricrs du Pape et les officiers du palais, tous en robes rouges, précédaient immédiatement les ambassadeurs qui étaient à cheval, et vêtus à la japonnaise. Leur costume était très-riche ; ils portaient trois robes longues l'une sur l'autre, d'une blancheur éblouissante et d'une finesse extraordinaire. Ces étoffes étaient semées de fleurs, de feuillages et d'oiseaux parfaitement dessinés, d'une vivacité de couleurs étonnante, et qui paraissaient travaillés au point. Ces robes étaient ouvertes par devant et avaient des manches extrêmement larges qui ne venaient que jusqu'au coude. Ils avaient encore sur leurs épaules une espèce d'écharpe attachée avec des rubans, croisée sur la poitrine, rejetée en arrière et nouée comme une ceinture. Ils étaient chaussés jusqu'aux genoux d'une espèce de brodequins d'un cuir extrêmement fin, fendus au pied entre l'orteil et les autres doigts ; avec une semelle attachée par des courroies : leurs cimeterres et leurs sabres étaient de la plus fine trempe, et leurs poignées, aussi bien que les fourreaux, étaient garnis de perles fines, de pierres de prix, et de plusieurs sujets travaillés en émail. Ils n'avaient rien sur la tête, qui était toute rasée, à la réserve du haut, d'où tombait par derrière un flocon de cheveux. Les traits de leur visage ne paraissaient pas moins étranges que leurs vê-

tements ; mais on y remarquait cet air aimable que donnent l'innocence et la vertu, une fierté modeste, et je ne sais quoi de noble et de distingué.

Le prince de Fiunga marchait le premier entre deux archevêques ; le prince d'Arima le suivait entre deux évêques, et Martin de Fara venait après, entre deux personnes titrées; le Père Diégo de Mesquita, en qualité de leur interprète, était derrière, aussi à cheval, et un grand nombre de cavaliers richement vêtus fermaient la marche. Quand les ambassadeurs furent sur le pont Saint-Ange, tout le canon du château tira, l'artillerie du Vatican y répondit, ensuite on entendit un concert de toutes sortes d'instruments, qui les accompagna jusque chez le Pape. Sa Sainteté descendit, pour les recevoir, à la salle royale ; à peine y était-elle assise, que les ambassadeurs parurent, chacun la lettre de son prince à la main ; ils se prosternèrent aussitôt à ses pieds, et déclarèrent qu'ils venaient des extrémités de la terre reconnaître en sa personne le vicaire de Jésus-Christ et lui rendre obéissance, au nom des princes dont ils étaient les envoyés. Le Père de Mesquita traduisit en latin ce discours qu'ils avaient prononcé dans leur langue naturelle. Le Pape les releva, les embrassa plusieurs fois, les

baigna de ses larmes, et leur témoigna une tendresse dont l'impression leur resta toute leur vie. On les conduisit ensuite sur une estrade qu'on avait dressée exprès, et où ils demeurèrent debout, tandis que le secrétaire du consistoire lut à haute voix les lettres qu'ils avaient apportées, et que le Père de Mesquita avait traduites en Italien.

Cette lecture terminée, les ambassadeurs furent conduits de nouveau au pied du trône, et baisèrent encore une fois les pieds du Pape, après quoi les cardinaux, s'étant approchés, les embrassèrent, et conversèrent avec eux. Quand le saint Père fut rentré dans son appartement, son neveu le cardinal de Saint-Sixte leur fit servir un magnifique repas. Ensuite le Pape voulut encore les entretenir; ils allèrent de là à l'Église de Saint-Pierre rendre de nouvelles grâces à Dieu, et réitérer leurs hommages au prince des apôtres sur son tombeau. Le Saint Père déclara au Père Aquaviva qu'il se chargeait de veiller à tous les besoins des ambassadeurs; il leur fournit des habits magnifiques, et leur faisait porter tous les jours des plats de sa table. Julien de Nacaura était toujours malade, et l'on craignit même pour sa vie, mais grâce aux soins empressés de sa Sainteté qui lui envoya ses médecins et l'entoura

des soins les plus attentifs, il revint enfin à la santé.

Cinq jours après l'audience solennelle, Grégoire XIII mourut, et le pape Sixte V qui lui succéda immédiatement ne leur donna pas de moindres preuves de bienveillance et d'affection. Ils assistèrent à son couronnement, et y tinrent le rang d'ambassadeurs de rois. Quelques jours après, le Pape les fit solennellement chevaliers de l'Éperon d'Or, en présence de toute la noblesse romaine. Le Pape leur mit lui-même le ceinturon et l'épée, et, en les embrassant, il passa au cou de chacun d'eux une chaîne d'or avec sa médaille. Sa Sainteté s'occupa ensuite des sujets traités dans les mémoires qu'ils lui avaient remis, et répondit de la manière la plus obligeante et la plus honorable aux princes qui avaient écrit à son prédécesseur.

Les missionnaires du Japon eurent aussi part aux bontés du Saint Père, et l'on peut dire que ce Pontife n'omit rien de tout ce qui pouvait contribuer à l'avancement et à l'affermissement du christianisme dans le Japon. La dernière visite des ambassadeurs fut au Capitole, où on les reçut en qualité de patrices. Le temps de leur départ étant arrivé, le Pape les combla de caresses, pourvut généreusement aux frais de leur voyage,

et les congédia pénétrés de la plus vive reconnaissance pour ses bontés.

Ce nouveau voyage à travers de l'Italie fut accompagné partout de l'éclat qui les avait entourés à leur arrivée. Les princes et les villes s'empressaient à l'envi de les fêter et de leur faire la réception la plus splendide. Ils reçurent les plus grands honneurs à Spolette, à Pérouse, à Lorette, à Bologne, à Ferrare, à Venise où l'on avait retardé de plusieurs jours la procession de Saint-Marc, afin qu'ils en fussent témoins, à Milan où ils passèrent toute une semaine en exercices de piété et en toutes sortes de divertissements. Enfin ils s'embarquèrent à Gênes, et arrivèrent heureusement à Barcelone; la mauvaise santé de Nacaura les retint plus d'un mois dans cette ville. Ils firent ensuite le pélerinage de Notre-Dame de Montserrat, et de là ils allèrent à Monçon, où le roi d'Espagne les attendait, et les reçut avec les plus grands honneurs. Ils prirent la route de Sarragosse, d'où ils se rendirent à Lisbonne, et le 13 avril 1586, ils s'embarquèrent avec dix-sept jésuites qu'ils avaient obtenus du Pape et du roi d'Espagne, pour le Japon. Nous parlerons ailleurs de leur arrivée à Goa et de leur retour dans leur patrie, où les affaires avaient bien changé de face pendant leur absence, et où il est temps que nous retournions.

Les succès constants de Nobunanga avaient porté à un tel point sa vanité naturelle qu'il voulait se faire adorer. Il construisit à grands frais et avec une extrême diligence un temple magnifique qu'il orna des plus belles idoles du Japon, et plaça dans le lieu le plus apparent une pierre où ses armes étaient gravées avec quantité de devises. Il parut après cela un édit qui suspendait tout culte religieux dans l'empire, et qui ordonnait de venir adorer le Xantai (c'était le nom de cette pierre dont nous venons de parler), et de lui adresser toutes ses prières et ses demandes. On s'empressa d'obéir à l'empereur, et le concours fut immense. Aucun chrétien n'y parut cependant ; l'empereur s'y était bien attendu sans doute, et il fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Mais il ne savait pas encore jusqu'à quel point leur Dieu est jaloux de sa gloire. Son impiété ne resta pas longtemps impunie, et Dieu se servit, pour précipiter le superbe Nobunanga, de l'instrument le plus misérable. Ce prince était toujours en guerre contre Morindono, roi de Naugato ; pour terminer cette lutte par un coup d'éclat, il envoya à son général trente mille hommes, sous le commandement d'un de ses favoris, nommé Aquechi. Cet homme, que Nobunanga avait tiré des rangs du peuple pour l'élever sur

un trône, ne se vit pas plutôt à la tête d'une force aussi considérable qu'il conçut la pensée de détrôner son maître et son bienfaiteur. Il sut gagner les principaux officiers de son armée, et répandant le bruit que l'empereur venait de lui envoyer un contre-ordre, il reprit la route de Méaco. Nobunanga n'apprit cette contre-marche que quand on vint l'avertir que les troupes environnaient son palais. Il s'avança aussitôt vers une fenêtre, et, dans ce moment, Aquechi lui tira une flèche qui le blessa au côté. Cela ne l'empêcha point de sortir le sabre à la main avec le roi de Mino, son fils aîné, et un petit nombre de gardes qui se trouvaient auprès de sa personne: il combattit quelque temps avec cette valeur qui portait la frayeur dans l'âme des plus hardis, mais ayant eu le bras cassé d'un coup de mousquet, il fut obligé de rentrer dans son palais avec le roi de Mino, et les rebelles y ayant mis le feu de toutes parts, ils y furent en peu de temps réduits en cendres avec tous ceux qui y étaient renfermés. Telle fut la fin tragique du fier Nobunanga, qui trouva la mort dans la force de son âge et au milieu de ses conquêtes, le 20 juin 1582.

Aquechi, se croyant maître de l'empire, exerça les plus cruelles vengeances sur tous ceux qui avaient eu part aux bonnes grâces du malheureux

Nobunanga. Les missionnaires s'attendaient à éprouver aussi les effets de sa cruauté ; mais il les ménagea, espérant gagner par eux l'alliance des princes chrétiens, et particulièrement d'Ucondono ; mais celui-ci avait déjà pris son parti, et, après avoir réuni ses forces à celles de Faxiba et du roi d'Ava, il marchait contre l'usurpateur. Ce roi d'Ava était, ainsi que nous l'avons déjà dit, le troisième fils de Nobunanga. Des deux autres, l'un était mort avec son père, l'autre était tombé en démence, et il ne tarda pas à en donner une preuve frappante, en mettant le feu au palais d'Anzuquiama, qui fut consumé par les flammes, avec la ville, la forteresse et tous les autres édifices qui avaient fait de cette ville la merveille du Japon.

Aquechi avait été défait à la première rencontre ; des paysans l'arrêtèrent et lui tranchèrent la tête, comme il cherchait à se sauver sous un déguisement. Le roi d'Ava fit rattacher cette tête au tronc, et le corps fut mis en croix, douze jours après qu'il eut ôté la vie et l'empire à Nobunanga. Ce ne fut les jours suivants qu'un massacre continuel ; on ne voyait autre chose sur les chemins de Méaco que des têtes que l'on portait sur de longs bâtons, et il s'en trouva un jour jusqu'à deux mille qui venaient d'êtres placées autour des ruines du palais du feu empereur.

Le roi d'Ava croyait qu'il allait se mettre en possession de la toute-puissance; mais Faxiba, qui commandait l'ancienne armée de Nobunanga, lui déclara qu'il devait se contenter de l'île de Xicoco, que son père lui avait donnée en apanage, et que le feu roi de Mino, son frère aîné, ayant laissé un fils au berceau, l'empire appartiendrait à cet enfant. Pour lui, il prit la tutelle du jeune prince et la régence de ses états; c'est-à-dire qu'il couvrit d'abord son usurpation de ce prétexte, car le jeune roi de Mino n'hérita jamais de la puissance de son aïeul.

Faxiba, qui venait ainsi de parvenir à la souveraine puissance, était d'une naissance très-obscure. Il avait d'abord été domestique, puis soldat; Nobunanga s'amusa de son esprit plaisant, distingua son courage, et le promut promptement aux grades les plus élevés de l'armée. Cet homme était petit, gros, et extrêmement fort. Il avait six doigts à une main; ses yeux sortant de la tête, la laideur de son visage dépourvu de barbe, rendaient son aspect hideux. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir, fut de célébrer en l'honneur de Nobunanga les plus magnifiques obsèques dont on eût jamais entendu parler au Japon.

LIVRE IV.

SOMMAIRE.

État florissant du christianisme au commencement du règne de Faxiba. — Le roi d'Ava est dépouillé de ses états. — Faxiba prend le titre de Cambacondono. — Il rebâtit et agrandit Ozaca. — Voyage du vice-provincial des jésuites à la cour. — Accueil qu'il y reçoit. — Mauvaise conduite du jeune roi Joscimon. — Guerres dans le Bungo. — L'empereur s'empare du Ximo. — Mort de l'ancien roi de Bungo et du prince d'Omura. — Ucondono est exilé. — L'empereur proscrit le christianisme, et ordonne aux missionnaires de sortir du Japon. — Ce qui sauva la religion dans ces circonstances. — Apostasie de Joscimon. — Persécutions contre les chrétiens. — Ferveur des missionnaires. — Ucondono est rappelé à la cour et exilé de nouveau. — Mort du P. Cuello. — L'empereur célèbre le couronnement du nouveau Dairy, et feint de vouloir le rétablir dans sa puissance. — Palais et luxe de ce prince. — Conquête de Bandoue par l'empereur. — Il conçoit le projet de soumettre la Chine. — Le P. Valegnani, ambassadeur du vice-roi des Indes, et les princes japonnais qui avaient été à Rome arrivent au Japon. — Cambacondono leur donne audience. — Sa réponse au vice-roi.

Les premières années du règne de Faxiba furent assez tranquilles. Il affectait de suivre en tout les traces de Nobunanga ; les amis de ce prince furent les siens ; il s'attacha surtout à faire du bien aux missionnaires et à protéger la reli-

gion chrétienne. Les bonzes étaient aussi maltraités par Faxiba qu'ils l'avaient été par son prédécesseur ; il en extermina un grand nombre, et força les autres à s'expatrier ou à embrasser le christianisme. Il donna même aux missionnaires un des plus beaux temples qu'eussent les Négores.

Le christianisme triomphait aussi dans d'autres états qui semblaient lui devoir la prospérité dont ils jouissaient. Le Bungo s'était parfaitement remis de ses anciennes pertes; il en était de même de la principauté d'Omura et du royaume d'Arima, où Riozogni, ayant recommencé la guerre, fut battu et tué. Méaco et les provinces du domaine impérial, quoique sous la domination d'un prince idolâtre, ne donnaient pas moins de consolation aux ouvriers évangéliques que les royaumes où le christianisme était le plus en honneur. Les progrès prodigieux du christianisme dans la capitale de l'empire, furent dûs en grande partie à la conversion d'un célèbre médecin nommé Dosam, qui s'était fait un nom illustre dans la Chine et dans le Japon, et que l'on regardait comme le plus savant docteur des deux nations. Il entrait d'ailleurs dans la politique de Faxiba de se montrer favorable à une religion que professaient les hommes de son royaume dont il avait le plus be-

soin. En effet, tous ses principaux officiers étaient chrétiens : c'étaient Ucondono, le plus célèbre général de l'empire ; son grand amiral était Tincamidono, qui venait de recevoir au baptême le nom d'Augustin ; et le colonel-général de la cavalerie était Condera, qui avait été nommé Simon ; ces deux personnages sont célèbres dans les fastes du Japon.

Cependant le roi d'Ava supportait fort impatiemment la honte de voir un sujet et un homme de néant occuper un trône où il croyait que sa famille seule eût le droit d'être assise. Il avait rassemblé quelques troupes, s'était joint au roi de Miscava, son oncle, et ne laissait pas de donner de l'occupation à Faxiba. Enfin le régent voulut une bonne fois se tirer d'inquiétude. Il se mit en campagne à la tête d'une puissante armée, et obligea les deux rois à s'enfermer dans une place qui passait pour imprenable, mais dont il savait bien le moyen de s'emparer. Elle était toute environnée d'une forêt, à l'exception d'un seul endroit qu'il ferma d'un bon mur. Il détourna ensuite une rivière qu'il fit entrer dans la forêt ; et comme les eaux, par la disposition du terrain, ne pouvaient avoir d'autre issue que par l'endroit que l'on venait de fermer de murailles, la place assiégée se trouva bientôt au milieu d'un lac qui croissait

toujours sans aucune espérance de secours. Le roi d'Ava et son oncle n'eurent point d'autre parti à prendre que de se remettre à la discrétion de Faxiba. Retenu par un reste de respect pour le sang de son ancien maître, ce prince leur fit grâce de la vie, mais il ne leur laissa pas un pouce de terre, et leur assigna seulement un revenu suffisant pour vivre honorablement.

Ce fut après cette victoire que Faxiba prit le titre de Cambacu, ou Cambacondono, et fut reconnu empereur dans tout le Japon ; il demanda en même temps une des filles du Dairy en mariage, et l'obtint, mêlant ainsi le sang des anciens Camis avec le sien. Voulant imiter et surpasser en tout Nobunanga, il résolut d'opposer à Anzuquiama une ville où il réunirait toutes les richesses de l'empire, et il fit choix d'Ozaca. Cette ville est heureusement située, sur les bords de la rivière de Iedogawa, qui se jette dans la mer douze cents pas plus loin. Elle est défendue à son extrémité orientale par un château bien fortifié, de forme carrée, et composé de plusieurs enceintes qui vont en s'élevant comme des terrasses. Il avait au milieu de la dernière enceinte une tour d'une grande magnificence, au sommet de laquelle brillaient deux poissons monstrueux couverts d'écailles d'or poli ; cette tour a été brûlée

par accident vers 1660. Cambacondono fit abattre la ville, et en fit construire une autre, avec des rues régulières coupées d'un grand nombre de canaux que l'on traverse sur plus de cent ponts, dont quelques-uns sont d'une beauté remarquable. Le palais de l'empereur, placé sur le bord du fleuve, était d'une grandeur et d'une magnificence incroyables, et tout couvert de tuiles d'or, en sorte que quand le soleil donnait dessus, il n'était pas possible d'y arrêter les yeux. Ces édifices furent achevés avec une promptitude incroyable; aussi dit-on que soixante mille ouvriers y travaillèrent en même temps.

Le vice-provincial, Père Cuello, visitant les églises de cette contrée, demanda une audience à Cambacondono. Il se rendit au palais à l'heure indiquée, accompagné de plusieurs de ses religieux; ils furent reçus à la première porte par le le principal médecin du prince, qui les combla de civilités, et les conduisit auprès de son maître. Ce dernier les reçut dans l'appartement où il avait coutume de donner audience aux ambassadeurs et aux princes, ayant tous ses grands officiers autour de lui, et à ses pieds un secrétaire d'état, qui lui nommait tous les religieux à mesure qu'ils entraient, ajoutant quelque chose d'obligeant pour chacun. Après le cérémonial, il congédia tous les

seigneurs excepté Ucondono, et, s'entretenant familièrement avec les missionnaires, il leur dit que, quand il aurait accompli tous ses projets, il assujettirait tout le pays à leur doctrine, et purgerait le Japon de tous les bonzes, en donnant leurs biens aux religieux d'Europe. Il les envoya ensuite visiter son palais qui était d'une richesse incroyable; pendant cette promenade, l'empereur les rejoignit après avoir quitté son costume de cérémonie, et ne cessa de les combler de civilités et d'honneurs. Quelques jours après, il voulut que lès religieux fussent présentés à l'impératrice; cette princesse les accueillit avec les plus grands égards, et voulut demander elle-même pour eux quelques grâces qu'ils réclamaient de l'empereur, et que celui-ci leur accorda de suite. Elle voulut ensuite que les missionnaires soupassent dans son appartement, et leur envoya les fruits les plus exquis qu'on pût trouver dans Ozaca.

Pendant que l'empereur s'occupait d'affermir et d'accroître sa puissance, les princes du Ximo s'affaiblissaient en se faisant continuellement la guerre, et lui préparaient eux-mêmes la conquête de leurs états. Civan avait de nouveau remis le pouvoir à son fils Joscimon, qui, cédant aux suggestions de sa mère et de son oncle, ne tarda pas à persécuter les chrétiens. Il tourna même sa

fureur contre le prince Sébastien, son frère, qu'il dépouilla de tous ses biens, et qu'il laissa mourir dans la plus grande misère. Il en fut bientôt puni, car le roi de Saxuma envahit ses états, et les conquit en grande partie. Civan recourut alors à l'empereur pour réclamer ses secours. Cambacondono le reçut bien; il envoya des troupes contre le roi de Saxuma, et Condera, qui commandait cette armée, eut bientôt forcé le roi de Saxuma à retourner dans ses états. Son zèle pour la religion le porta à adresser à Joscimon de vives représentations sur les torts dont il s'était rendu coupable; des reproches passant aux exhortations, il convertit si bien ce jeune prince, qu'il demanda le baptême; ce fut le P. Gomez qui lui conféra ce sacrement, en lui donnant le nom de Constantin.

Les choses en étaient là lorsqu'on apprit que l'empereur se disposait à entrer dans le Ximo à la tête d'une armée formidable. Cambacondono commença par s'emparer de la forteresse de Fingo, et il allait faire trancher la tête à tous ceux qui l'avaient défendue, lorsque le P. Cuello, arrivant auprès de l'empereur, demanda et obtint la grâce de ces malheureux. Le Fingo réduit, tout le Ximo fut sommé de reconnaître l'empereur pour son souverain, et comme il n'y avait pas

moyen de résister à une sommation appuyée par des forces aussi considérables, l'empereur, sans avoir presque tiré l'épée, se trouva maître absolu de cette belle et grande île, que la commodité de ses ports, la fertilité de ses campagnes et l'avantage de sa situation rendent une des plus importantes parties de l'empire japonnais. Les royaumes de Bungo, de Firando, d'Arima, et la principauté d'Omura, conservèrent leurs gouvernements respectifs; le Fiunga fut offert au roi Civan, mais ce prince répondit qu'il n'avait plus d'ambition que pour régner dans le ciel. L'Empereur admira ce détachement des choses humaines, et partagea ses terres entre ses grands officiers. Le grand amiral eut en outre la lieutenance générale du Ximo. Il rétablit ensuite l'église et la maison que les missionnaires avaient possédées à Facata, et défendit qu'il y eût dans cette ville aucun autre temple ni de maison de bonze. Jamais les chrétiens n'avaient semblé si en faveur, et cependant on doit reconnaître que la révolution qui soumit les rois chrétiens du Ximo à l'autorité de l'empereur fut fatale à la religion, car cette île avait offert jusque là à religion un asile contre les édits des empereurs, et il ne pouvait plus en être de même dorénavant.

(1587) Les fidèles eurent en ce temps à pleurer des pertes qui leur furent bien sensibles :

Sumitanda, prince d'Omura, mourut après une longue maladie qui acheva de le purifier, et donna un nouveau lustre à ses vertus. Il passa ses derniers instants entre son confesseur et quelques autres missionnaires dont les pieux discours remplissaient son âme de confiance, et lui faisaient verser d'abondantes larmes. Civan, ancien roi de Bungo, ne lui survécut que de quatorze jours. Dans le peu de temps que ce prince avait été chrétien, il était parvenu à un degré de perfection si sublime, qu'il était également l'admiration des fidèles et des idolâtres. Il posséda toutes les vertus qui font les plus grands saints; ses austérités étaient extrêmes; son oraison perpétuelle; il avait une dévotion tendre et solide envers la reine des anges, et son inébranlable constance dans l'adversité lui a mérité une place distinguée parmi les héros du christianisme. Sa mort fut précieuse devant Dieu comme l'est celle de tous les saints, et les merveilles qui ont rendu son tombeau glorieux ont fait penser à le placer sur les autels; mais la situation où le Bungo a presque toujours été depuis, a sans doute empêché que cette affaire ne fût suivie.

La perte irréparable que venait de faire l'Église du Japon fut d'autant plus sensible aux missionnaires, qu'ils avaient tout à craindre et peu à es-

pérer de l'empereur. En effet, quoique ce prince semblât les combler de faveurs, ils étaient loin d'avoir confiance dans ses sentiments à leur égard, et leurs tristes pressentiments ne se réalisèrent que trop tôt. Le 25 juillet, 1587, Cambacondono signa un édit qui ordonnait le bannissement des missionnaires, et il le fit signifier au P. Cuello. Quelques heures auparavant il s'entretenait encore familièrement avec ce Père, et jamais il n'avait semblé mieux disposé en faveur de la religion. Il est vrai qu'il avait passé la nuit dans une orgie où ses compagnons de débauche l'avaient excité contre les chrétiens; en même temps, un ancien bonze qui remplissait auprès de lui les honteuses fonctions de ministre de ses plaisirs dissolus, arrivait du royaume d'Arima, où les femmes chrétiennes avaient toutes résisté à ses séductions, et où même il avait été accueilli de telle manière qu'il s'estimait heureux d'en être sorti avec la vie sauve; cet homme infâme, voyant l'empereur disposé à l'entendre, vomit toute espèce de calomnies contre les prêtres chrétiens, qui, dit-il, faisaient autant de rebelles qu'ils convertissaient de sujets de l'Empire. Avant la fin de la nuit, les seigneurs idolâtres obtinrent plus qu'ils n'avaient osé espérer, et la destruction du christianisme au Japon fut résolue.

Le premier coup de foudre tomba sur Ucondono, à qui l'empereur ordonna de choisir immédiatement entre l'abjuration du christianisme ou l'exil. Ce seigneur n'hésita pas un moment, et dit qu'il préfèrerait même la mort à l'abandon de ses croyances. Ucondono était à la tête de l'armée qui l'adorait ; ses officiers, qui lui étaient tous dévoués, se présentèrent à lui avec leurs cheveux coupés, ce qui est la plus grande marque de désespoir, et s'offrirent à le suivre en exil ou à le seconder dans une résistance ouverte. Mais Ucondono était aussi incapable de se révolter qu'il aurait été en état de soutenir la révolte, et s'apercevant de la rumeur séditieuse qui se répandait parmi les soldats, il précipita son départ.

En même temps des courriers furent envoyés au P. Cuello pour lui signifier la sentence de bannissement, avec ordre d'assembler au plus tôt tous ses religieux à Firando, et de s'embarquer avec eux pour les Indes dans six mois. Le jour même il ordonna d'abattre toutes les croix et les églises des chrétiens, et il menaça les chrétiens de les obliger, sous peine de mort ou d'exil, à renoncer à l'Évangile, menace qu'il n'effectua pourtant jamais. Il ajoutait que les missionnaires auraient vingt jours pour se rendre à Firando, mais qu'après cette époque, tous ceux qui seraient décou-

verts ailleurs qu'à Firando auraient la tête coupée. Les missionnaires, sur l'ordre du vice-provincial, cédèrent à l'orage, livrèrent leurs maisons et leurs églises aux officiers du prince, après avoir mis en sûreté les vases sacrés, et se réunirent dans le port de Firando, au nombre d'environ cent vingt. Ceux qui étaient venus d'Ozaca, furent obligés d'amener presque tous leurs séminaristes, qui ne voulurent jamais se séparer d'eux. Le P. Gnecchi était demeuré caché à Ozaca, et un frère était resté dans le Bungo.

Cependant ces mesures tyranniques soulevèrent dans toutes les provinces des murmures qui se changèrent bientôt en un cri général. Les idolâtres eux-mêmes s'écriaient que la nation avait toujours joui de la liberté religieuse la plus illimitée, et que l'empereur ne pouvait la dépouiller de ce droit. Cambacondono n'ignorait pas la disposition des esprits à cet égard, et il est probable qu'il reconnaissait intérieurement son tort; mais il plaçait sa vanité à ne jamais revenir sur ce qu'il avait une fois résolu, et il ne songeait qu'à faire exécuter ses édits. Un navire portugais, qui était à Firando, se disposant à faire voile pour les Indes, il fut signifié au capitaine qu'il eût à y faire embarquer tous les missionnaires. Le vice-provincial en fit partir quelques-uns pour la Chine,

mais en même temps tous les autres se répandirent, déguisés, dans les diverses provinces appartenant à des princes chrétiens. Le plus grand nombre se retira dans les états du roi d'Arima, qui leur fit bâtir deux maisons très-commodes, l'une pour eux, et l'autre pour les jeunes séminaristes qui les avaient suivis.

L'empereur n'ignorait pas ce qui se passait dans le Ximo, mais il croyait de son intérêt de sembler ne pas s'en apercevoir. Il craignait en effet que, s'il poussait à bout les princes chrétiens, Ucondono ne se mît à leur tête, et ne lui donnât de l'embarras. Le grand amiral Tsucamidono et Condera, général de la cavalerie, étaient fervents chrétiens, et l'empereur, qui avait besoin d'eux, n'osait pas les contrarier ouvertement. Le premier de ces deux seignenrs, qui avait la lieutenance générale du Ximo, veillait en secret à ce que rien ne manquât aux missionnaires et aux seigneurs exilés pour cause de religion, et c'est peut-être à sa puissante protection que l'Église du Japon dut sa conservation dans cette circonstance. Cette persécution donna une nouvelle ferveur aux chrétiens de toutes les provinces qui attendaient le martyre avec joie, et cette époque vit les conversions les plus éclatantes, parmi lesquelles il faut placer celle de la reine de Tango, épouse de Ju-

condono. Cette princesse, douée de la plus grande beauté et des plus brillantes qualités de l'esprit, résista pendant quinze ans aux persécutions continuelles de son mari qui la tenait comme prisonnière dans son palais, et mourut dans la foi qu'elle avait embrassée après de profondes réflexions. Souvent son mari avait changé ses officiers et toutes les personnes qui l'approchaient, mais c'étaient autant de conquêtes qu'il préparait à la doctrine chrétienne ; aucun de ceux qui l'entendaient ne pouvait résister à la douceur et à la force de ses discours.

Tandis que la chrétienté du Japon prenait ainsi de nouvelles forces, l'Église du Bungo était dans la désolation : Joscimon, qui avait d'abord montré une grande ferveur, cédant aux instigations de son oncle Cicatondono, et craignant de déplaire à Cambacondono , obligea les missionnaires de quitter ses états. Il avait surtout pour but d'humilier Scingandono , un de ses parents , fort zélé pour la religion. Après avoir pris ces mesures qu'il croyait devoir être fort agréables à l'empereur, Joscimon se rendit à Ozaca ; mais là il reçut un sanglant affront, car Cambacondono le recut fort mal, et montra, au contraire, qu'il faisait grand cas de Scingandono , le plus grand homme de guerre, dit-il, qui fût dans le Bungo. De retour

dans ses états, le roi, toujours excité par son oncle, voulut forcer Scingandono à quitter la religion chrétienne; mais ce seigneur lui ayant répondu avec une noble fermeté, il n'osa pas se déclarer hautement contre un homme que l'Empereur honorait d'une si grande estime. Il déchargea sa fureur sur des citoyens moins considérables, qu'il condamna à mort parce qu'ils se montraient fidèles à la foi. Ainsi les premiers martyrs que la persécution du Japon ait donnés à l'Église périrent par ordre d'un roi chrétien. En même temps, un prince idolâtre rétablissait le christianisme dans ses états : en effet, l'usurpateur de Gotto, qui d'abord avait persécuté les chrétiens, ne tarda pas à les tolérer, et même il fut le premier à rappeler les missionnaires.

On crut à cette époque Ucondono allait rentrer en grâce auprès de l'empereur; en effet, ce prince avait dit aux amis de cet illustre proscrit qu'il pouvait se présenter à la cour. Ucondono, qui était alors chez le prince d'Arima, vint sur cette assurance, et fut bien accueilli par le monarque. Mais quelques jours après, Cambacondono l'envoya en mission auprès du roi de Canga; et il fit dire en même temps à ce prince de le traiter en exilé. Personne ne douta alors que le monarque n'eût eu pour unique but de ti-

rer Ucondono du Ximo où il appréhendait quelque soulèvement en sa faveur.

L'année suivante, les missionnaires du Japon perdirent leur supérieur-général, le P. Gaspard Cuello. Il eut la consolation de finir une vie toute apostolique pour le baptême de la princesse douairière d'Isafay, sœur du roi d'Arima. Sa vertu et son zèle le firent beaucoup regretter des fidèles, et le roi lui fit, dans Arima, des obsèques magnifiques.

Vers cette époque, l'empereur, qui aimait à voir à sa cour les rois qu'il avait subjugués, donna ordre au roi d'Arima et au prince d'Omura de se rendre auprès de lui. Les deux princes hésitaient à obéir, craignant que Cambacondono ne voulût les punir de la désobéissance qu'ils avaient commise à son égard, en retirant les missionnaires dans leurs États. Ils communiquèrent leurs inquiétudes au grand amiral, qui les engagea vivement à se rendre à l'invitation de l'empereur, ajoutant qu'il répondait de leur sûreté. En effet, l'empereur combla d'honneurs les deux princes, et les renvoya chargés de présents.

Cambacondono était occupé en ce moment à rebâtir avec magnificence à Méaco le grand temple de Daïbo que Nobunanga avait ruiné; il en fit la dédicace avec un appareil prodigieux où il

étala toute sa grandeur et sa puissance. Il s'avisa aussi de faire publier qu'il allait remettre les empereurs héréditaires en possession de toute leur autorité. Il commença par leur faire bâtir un palais superbe; et comme le Dairy venait d'abdiquer la couronne en faveur de son fils, il prit occasion du couronnement du nouveau monarque pour donner à cette cour une fête splendide. Le jeune Dairy y parut comme monarque tout puissant, mais après que la comédie eut duré quelques jours, les choses furent remises au même état où elles étaient auparavant, et le nouvel empereur n'y gagna que le magnifique palais qu'on lui avait construit.

Si l'on en croit les récits des ambassadeurs hollandais, cette demeure était d'une richesse prodigieuse. On entre dans ce palais par un portail surmonté d'énormes boules de vermeil; et qui donne accès dans une galerie ornée de peintures et de statues. On trouve ensuite une cour pavée de mosaïques, aux deux extrémités de laquelle sont deux édifices somptueux occupés par les femmes de l'empereur; derrière se trouvent des jardins délicieux où l'on cultive les fleurs les plus rares, et qui sont ornés de tours et de pavillons. Le palais, lui-même, s'élève sur une hauteur à laquelle on parvient par un large escalier

de bronze; la principale entrée est ornée de colonnes, et toute la sculpture de la façade se détache encor sur un fond blanc. Le second est supporté sur seize colonnes et surmonté d'un toit saillant. Aux quatre angles de ce toit sont couchés quatre dragons volants d'or bruni. Le milieu du château est en dôme, et s'élève à perte de vue. A droite et à gauche sont des galeries magnifiques. Les croisées sont garnies de tissus de soie si fins et si unis, qu'on les prendrait pour du cristal. Le pavé est noir, gris, bleu, et couvert des plus belles nattes qui se fassent au Japon.

Quand le Dairy sort de son palais, c'est toujours dans une litière faite à peu près comme nos carrosses, et dont l'impériale, soutenue par des colonnes d'or massif, est ornée de figure et surmontée de pointes du même métal. Il est porté par quatorze gentilshommes des plus qualifiés. Sa garde est nombreuse, et en outre il est suivi d'une foule d'officiers qui ne le quittent jamais. La litière de la reine marche derrière, et elle est ornée de perles et de diamants; des gentilshommes marchent à côté, portant de grands éventails et des parasols. Les dames de la suite et les courtisans viennent ensuite dans un grand nombre de voitures traînées par des chevaux; les litières et les voitures sont enveloppées de toiles extrê-

mement fines qui empêchent d'être vu, mais qui n'empêchent point de voir.

Cependant Cambacondono ne perdait pas de vue son projet secret de se rendre maître de tout le Japon; il ne lui restait plus que le Bandoue à conquérir, et après avoir de longue main préparé le succès de son expédition, il se dirigea tout à coup vers ce royaume, à la tête de deux cent mille hommes. Cette conquête fut pour lui l'affaire d'une campagne, et ce nouveau succès lui fit concevoir les gigantesques projets d'ambition dont nous parlerons bientôt.

(1590) Les ambassadeurs qui avaient été à Rome étaient enfin de retour, après avoir éprouvé bien des fatigues et des traverses; ils avaient pris en passant à Goa le P. Alexandre Valegnani, qui était revêtu du titre d'ambassadeur du vice-roi des Indes, et débarquèrent à Nangazaqui, au milieu des transports de joie des chrétiens. Le P. Valegnani avait fait prévenir l'empereur de son arrivée, et celui-ci avait répondu que l'ambassadeur du vice-roi serait toujours le bienvenu à sa cour. Peu de temps après, le roi d'Arima et le prince d'Omura ayant été de nouveau mandés à Ozaca, le père aurait voulu s'y rendre avec eux, mais une maladie l'en empêcha. Il profita de ce délai pour régler la conduite des ou

vriers apostoliques qui n'étaient pas alors moins de cent quarante, répartis dans les états des princes chrétiens.

Cambacondono, se voyant maître de tout l'empire japonnais, ce qui était sans exemple dans l'histoire des Cubo-Sama, résolut de porter ses armes dans la Chine, et écrivit à l'empereur de ce pays pour le sommer de se reconnaître son vassal. La réponse de ce prince n'ayant pas été favorable, Cambacondono fit construire une flotte immense, et fortifia le port de Nangoya, dont il fit sa place d'armes. On présume que cette expédition avait pour but secret d'abolir le christianisme au Japon, sans employer la violence et les persécutions ouvertes. En effet, Cambacondono désirait par-dessus tout être adoré comme un Dieu après sa mort, et pour cela il fallait détruire la religion du Christ. Il résolut donc de confier cette tentative aventureuse aux princes chrétiens; s'ils ne réussissaient pas, ils y périraient probablement; si au contraire ils faisaient des conquêtes, il les leur donnerait à gouverner, et se débarrasserait ainsi, dans l'un ou dans l'autre cas, d'hommes dont la présence et l'autorité contrariaient ses projets.

Les ennemis des chrétiens ne tardèrent pas aussi à exciter ses soupçons contre l'ambassade du vice-

roi qui, suivant eux, n'avait pas d'autre objet que de l'entraîner à rendre ses bonnes grâces aux missionnaires. Cependant l'ambassadeur partit de Nangazaqui, accompagné de quatre religieux européens, de quelques jeunes jésuites japonnais, des quatre ambassadeurs revenus de Rome et de vingt-six ou vingt-sept négociants portugais qui avaient fait les plus grands efforts pour donner à l'ambassade un aspect brillant et imposant. Le voyage fut long, mais il y avait longtemps qu'on n'avait fait autant et de si illustres conversions qu'en fit le P. Valegnani dans ce trajet. Partout on fit à l'ambassadeur les plus magnifiques réceptions, et les seigneurs idolâtres eux-mêmes le comblèrent de marques de respect et d'affection.

Le roi de Bungo, Joscimon, vint trouver le P. Valegnani sur la route. Déjà il avait demandé à rentrer dans le sein de l'église, mais on connaissait trop la légèreté et la faiblesse de son caractère pour croire sa conversion sérieuse. Cependant il accompagna de tant de larmes ses promesses de réparer tout le mal qu'il avait fait, et la mémoire du roi Civan plaidait si efficacement en sa faveur, que le P. Valegnani crut devoir lui tendre les bras, et la cérémonie de sa réconciliation eut lieu avec une grande pompe.

A Ozaca, les missionnaires furent agréable-

ment surpris par la visite d'Ucondono. Ce grand homme était plus que jamais inébranlable dans sa foi, et il leur protesta qu'il regardait comme le jour le plus heureux de sa vie, celui auquel il avait tout perdu pour Jésus-Christ.

(1591) Lorsque le P. Valegnani, avec sa brillante escorte, arriva à Méaco, l'empereur lui fit rendre les plus grands honneurs, lui donna un de ses palais pour habitation, et convoqua tous les grands à un repas somptueux, pour donner plus d'éclat à l'audience qu'il allait donner à l'ambassadeur. Le cortége se rendit au palais dans l'ordre le plus imposant : on voyait d'abord un magnifique cheval arabe, richement caparaçonné, conduit par des palefreniers en costume musulman. Le vice-roi avait envoyé en présent deux chevaux arabes, mais il en était mort un en chemin. Derrière le cheval, on portait les autres présents, consistant en armes, étoffes, etc. Ensuite venaient des pages magnifiquement vêtus; puis les ambassadeurs japonnais, vêtus à l'italienne des habits de velours noir à passements d'or que le Pape Grégoire XII leur avait fait faire; le P. Valegnani et ses religieux les suivaient, portés chacun dans un magnifique norimon. Enfin la marche était fermée par les Portugais à cheval, couverts d'or et de pierreries. L'ambassadeur fut

conduit avec beaucoup de cérémonie en présence de l'empereur qui l'attendait au milieu de sa cour, et lui remit la lettre du vice-roi. L'empereur, après s'être fait lire cette lettre et après avoir reçu d'une manière fort gracieuse les présents dont nous avons parlé, fit distribuer des habits de soie aux missionnaires et à leur suite de l'ambassade; puis il les invita à un grand banquet. A la fin de ce repas qui se passa tout entier en cérémonies, l'empereur revint en déshabillé s'entretenir familièrement avec les ambassadeurs. Le soir même, il fit appeler Jean Rodriguez, jésuite portugais qui n'était pas encore prêtre, pour apprendre de lui à monter une pendule que le vice-roi lui avait envoyée. Quelque temps après, il le nomma son interprète, ce qui l'attacha à la cour, et le mit à même de rendre de grands services à la religion.

Cambacondono avait permis au P. Valegnani de séjourner où il voudrait, en lui recommandant toutefois une discrétion qui ne le forçât pas à faire un éclat; le pieux missionnaire profita de cette faculté qui lui était accordée pour visiter plusieurs endroits où il communiqua une nouvelle ardeur aux chrétiens. Il se rendit ensuite auprès des rois d'Arima et d'Omura auxquels il remit les présents du saint Père, qui furent reçus

avec de grandes cérémonies, et surtout avec une profonde religion. Ce fut à la même époque que les quatre ambassadeurs japonnais, ayant levé par leur constance tous les obstacles qui s'opposaient au désir qu'ils manifestaient depuis longtemps, furent admis dans la compagnie de Jésus.

La tranquillité dont jouissaient les chrétiens ne fut pas de longue durée; deux seigneurs païens, gouverneurs de Nangazaqui, s'efforcèrent de persuader à l'empereur que l'ambassade du P. Valegnani n'était pas réelle, et que ce missionnaire avait inventé ce prétexte pour rétablir les prêtres chrétiens dans le Japon. Ils parvinrent à exciter la colère du roi qui se livra à d'affreuses menaces contre les chrétiens. On crut que la persécution allait recommencer, et on cacha dans des îles les séminaires qui existaient dans le Ximo. Cependant les mesures rigoureuses que l'on redoutait ne furent pas prises, et même les gouverneurs de Nangazaqui, ayant trop compté sur le succès de leurs manœuvres, et ayant voulu exercer des violences et des exactions contre les négociants portugais, ces derniers trouvèrent moyen de faire parvenir leurs plaintes à l'empereur, qui révoqua les gouverneurs.

Cependant le navire qui devait emmener le P. Valegnani aux Indes était prêt à partir, et l'on n'at-

tendait plus que la lettre et les présents de l'empereur, lorsque l'ambassadeur apprit que cette lettre contenait des invectives contre les missionnaires. Le P. Valegnani mit alors tout en usage pour faire changer les termes de cette missive, et il y parvint, grâce à l'intervention d'un seigneur idolâtre qui était gouverneur de Méaco. Une lettre plus convenable, quoiqu'elle peignît tout l'orgueil de Cambacondono, lui fut donc remise avec les présents destinés au vice-roi; cependant des circonstances qui nous sont inconnues retinrent encore longtemps ce religieux au Japon.

LIVRE V.

SOMMAIRE.

Préparatifs pour la guerre contre la Chine. — L'empereur associe son neveu au pouvoir, et prend le titre de Tayco-Sama. — Guerre de la Corée. — Victoires et désastres de l'armée japonnaise. — Le gouverneur des Philippines envoie quatre religieux de saint François au Japon. — Ils sont admis à l'audience de l'empereur qui leur permet de demeurer au Japon. — Tayco-Sama se brouille avec son neveu. — Mort du jeune empereur. — Progrès de la foi en Corée. — Conduite peu mesurée des Pères de saint François. — Arrivée d'un évêque au Japon. — L'empereur de la Chine envoie une ambassade à Tayco-Sama. — Le fils de l'empereur est proclamé Cambacondono. — Phénomènes singuliers. — Un galion espagnol dans le port de Tosa. —Calomnies contre les Jésuites.— Arrestation de religieux et de chrétiens. — Leurs souffrances. — Leur martyre. — Proscription des missionnaires.

(1592) L'empereur continuait les préparatifs pour l'expédition contre la Chine, et, comme il devait la commander en personne, il voulut donner à l'empire un chef qui le remplaçât pendant son absence; ce fut dans ce but qu'il associa Daïnangandono, son neveu, à la souveraine puissance. Pour célébrer cette solennité, il ordonna des fêtes magnifiques, parmi lesquelles

on remarque une chasse merveilleuse, où plus de cent cinquante rois et princes assistèrent, chacun avec une suite brillante, et où il fut pris au moins trente mille oiseaux de toutes les espèces. Au retour de cette chasse, il rentra en triomphe à Méaco au milieu d'un cortége somptueux dont lui-même avait réglé la marche. Enfin l'empereur déclara Daïnangandono son collègue dans le pouvoir, et lui fit donner par le Dairy le titre de Cambacondono; pour lui, il se fit nommer Tayco-Sama, titre qui veut dire très-haut et souverain seigneur, et c'est ainsi que nous le nommerons désormais. Ensuite il se rendit à Nangoya, rendez-vous de son armée.

Avant de rendre compte des événements de cette guerre, nous donnerons en quelques mots une idée du pays qui en fut le théâtre. La Corée est une péninsule qui tient par le nord au pays des Tartares Niuches ou Orientaux, et à celui des Orancays; au nord-ouest, elle est séparée du continent par la rivière de Yalo. Les Coréens sont originaires de la Chine, dont ils ont conservé la langue, la manière d'écrire, et la forme du gouvernement; ils suivent la religion de Xaca et le culte des Foës, et s'appliquent beaucoup à l'étude de la philosophie et des sciences. Ils sont braves, et se sont souvent rendus redoutables

aux Chinois. A cette époque, le roi de Corée ne laissait pénétrer dans ses états aucun étranger, à l'exception de quelques marchands de Zeuxima. La Corée fournit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, on y trouve toutes sortes de légumes et de fruits ; on y voit des manufactures de diverses sortes, et l'on trouve des mines d'or et d'argent dans les montagnes.

Tayco-Sama ne voulut pas attaquer ce pays sans avoir au moins une raison spécieuse. Il envoya demander au roi passage sur ses terres pour envoyer des troupes contre la Chine ; sur son refus qui était bien prévu, le grand amiral reçut l'ordre de mettre à la voile avec le corps qu'il commandait. La flotte japonnaise prit terre auprès d'un fort nommé Fusancay, que Tsucamidono emporta d'assaut le lendemain. Deux jours après, il s'empara de même d'une autre forteresse nommée Foquinangi, qui était considérée comme le principal rempart du pays, et défendue par vingt mille hommes. Après ce brillant avantage, le grand amiral se vit maître de plusieurs places qui lui ouvrirent leurs portes sans résistance ; il dissipa avec le même bonheur une armée de vingt mille hommes envoyée contre lui. De nouvelles victoires qu'il remporta effrayèrent tellement le roi de Corée qu'il fit mettre le feu à

son palais et à ses magasins, et s'enfuit avec ses trésors et sa famille à la Chine, où il jeta la consternation et l'effroi. En même temps, Tsucamidono se rendait maître, presque sans coup férir, de la ville de Sior, capitale du pays.

Tandis que l'empereur, qui s'était rendu à Nangoya, était au comble de la joie en apprenant les succès de ses armes, les chrétiens étaient plongés dans la plus grande affliction. En effet, Tayco-Sama, excité par un aventurier nommé Faranda, avait écrit au gouverneur des Philippines, pour le sommer de reconnaître la souveraineté de l'empereur du Japon sur ces îles. Le gouverneur, ne sachant trop comment résister à cet ordre sans irriter l'empereur et sans compromettre la dignité de l'Espagne, avait envoyé au Japon deux Espagnols chargés de demander à l'empereur si cette lettre était réellement émanée de lui. Ces envoyés, jaloux du commerce que les Portugais faisaient au Japon, se répandirent en calomnies contre les religieux de cette nation, et prétendirent que les missionnaires, restés au Japon malgré les ordres de l'empereur, étaient maîtres absolus à Nangazaqui. L'empereur prit feu à ce discours, et sur-le-champ il nomma un gouverneur de Nangazaqui, et lui ordonna de renverser l'Église et la maison des Jésuites. Cet or-

dre fut exécuté, et les missionnaires durent se retirer dans l'hôpital de la Miséricorde. Le ciel se chargea de punir les auteurs de ces maux, car la mère de l'empereur mourut à Méaco le jour même que l'arrêt sacrilége était signé à Nangoya, et les Espagnols qui, par leur jalousie, avaient causé ces malheurs, se noyèrent en retournant aux Philippines. Le P. Valegnani, qui venait de convertir le roi d'Inga, partit la même année, emmenant avec lui le P. Froez à Macao.

On n'avait pas cessé de faire passer des troupes en Corée, et bientôt les généraux japonnais s'y virent à la tête de plus de deux cent mille hommes. L'empereur lui-même disait hautement qu'il allait s'y transporter, et il fit revenir la flotte sous ce prétexte, mais on pensa qu'il n'en avait pas l'intention. Cependant l'armée japonnaise se trouva bientôt dans la situation la plus critique au milieu d'un pays qu'il était plus facile de conquérir que de conserver. Les Coréens s'étaient retirés dans des lieux inaccessibles, et leurs ennemis, maîtres des villes au milieu d'un pays ruiné, se virent bientôt exposés à la plus grande disette. En les voyant ainsi affaiblis, les Coréens se rassurèrent, et secondés par une puissante armée de Chinois et de Tartares, ils reprirent l'offensive. Le grand amiral supporta presque

seul tout leur effort ; il fut plusieurs fois assiégé, il livra plusieurs batailles, et quoiqu'il eût perdu la plus grande partie de ses troupes, il ne laissa pas de remporter quelques avantages, et ne fut jamais entamé. Les deux partis, fatigués enfin d'une lutte si pénible, convinrent d'une trève pendant laquelle des ambassadeurs Coréens allèrent trouver l'empereur japonnais, et conclurent avec lui une convention d'après laquelle cinq provinces de la Corée étaient abandonnées au Japon ; l'empereur de Chine devait donner une de ses filles en mariage à Tayco-Sama ; le commerce entre les deux nations était rétabli, et l'empereur de Chine payait un tribut annuel au Japon. Le grand amiral fut nommé lieutenant-général des possessions japonnaises en Corée, et tous les chrétiens qui y étaient reçurent l'ordre d'y rester. Plus que jamais, on pensa que leur éloignement du Japon avait été le but principal et caché de l'expédition de Corée.

(1593) Le roi de Bungo, ayant été mandé à la cour, fut dépouillé de ses états pour avoir compromis l'armée par sa lâcheté, et toute sa famille, réduite presque à la mendicité, alla chercher un asile à Nangazaqui, où elle n'eut d'autre ressource que les soins des missionnaires et la charité des chrétiens. La désolation était grande

aussi dans la principauté d'Omura et dans tous les lieux voisins de Nangoya où le grand nombre d'officiers et de soldats qui s'y trouvaient réunis rendaient la mission des religieux très-périlleuse. L'empereur, excité contre les chrétiens du Ximo, ordonna qu'ils fussent tous désarmés ; malgré la délicatesse des Japonnais sur ce point, ils se soumirent avec une patience qui est peut-être la preuve la plus frappante de leur attachement à la religion. Le gouverneur que Tayco-Sama avait envoyé à Nangazaqui rendit bientôt quelques services aux chrétiens, car, ayant reconnu la fausseté des calomnies répandues contre les missionnaires, et ayant admiré la résignation avec laquelle ils s'étaient soumis aux ordres sévères de l'empereur, il obtint de lui que les pères de la compagnie restassent à Nangazaqui au nombre de douze, et qu'ils reconstruisissent leur maison et leur église. Un capitaine Portugais et le père Pasio vinrent le remercier de cet adoucissement à ses premiers ordres, et il les reçut de manière à les remplir d'espérance.

Cependant les gouverneurs que l'empereur avait envoyés dans le Bungo et qui s'y conduisaient comme en pays conquis accablaient les chrétiens de mauvais traitements ; les fidèles n'étaient pas plus heureux dans le Firando, où qua-

tre missionnaires furent empoisonnés par les seigneurs de ce pays, malgré la protection de la princesse Mancie, fille de Sumitanda, dont le mari gouvernait cette contrée.

Pendant que l'empereur semblait revenir à des sentiments plus doux à l'égard des chrétiens, Faranda, cet intrigant dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, continuait aux Philippines le rôle qu'il avait déjà joué au Japon. Il publiait toute espèce de calomnies contre les Jésuites, il affirmait que le christianisme était entièrement aboli au Japon, par suite de la retraite de ces missionnaires. Il alla trouver les pères de Saint-François de la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara, et leur dit que l'empereur, ayant eu connaissance de leurs vertus, désirait ardemment de voir dans ses états des religieux de l'ordre; auprès du gouverneur, il étalait les avantages que les Portugais retiraient du commerce avec le Japon; enfin il fit si bien que, malgré le bref du pape et les ordres du roi d'Espagne, qui recommandaient de ne pas envoyer au Japon d'autres ouvriers apostoliques que les membres de la compagnie de Jésus, le père Baptiste, commissaire des pères de Saint-François, accompagné de trois autres religieux de son ordre, de Faranda, et d'un gentilhomme espagnol, partit pour le Japon, chargé

d'une lettre du gouverneur. Ils débarquèrent heureusement à Firando, passèrent un mois à Nangazaqui, où les missionnaires leur firent l'accueil le plus cordial, et se rendirent enfin auprès de l'empereur. Celui-ci s'emporta d'abord quand il apprit que les pères n'apportaient pas encore la soumission du gouverneur des Philippines, puis il s'apaisa sur les promesses que lui firent les interprètes qui ne rendaient pas exactement les paroles des religieux. Enfin il leur permit de séjourner à Méaco, tout en leur défendant de prêcher la foi chrétienne aux Japonnais. Les pères se hâtèrent cependant d'apprendre la langue du pays et de commencer l'exercice de leur ministère; heureusement pour eux, l'empereur, occupé par d'autres intérêts, ne surveillait plus leurs démarches.

Ce prince, que rien ne retenait plus à Nangoya, en partit au commencement de 1594; le vaisseau qu'il montait se brisa contre un écueil, tout l'équipage fut noyé, et lui seul se sauva à la nage au milieu des plus grands dangers. Il alla aussitôt faire terminer les magnifiques bâtiments qu'il avait commencés à Fucimi, et qui firent de cette ville une des plus grandes cités et peut-être la plus belle du Japon. Pour l'embellir il avait détourné des rivières, formé d'immenses monta-

gnes factices et construit des ponts dont les arches étaient tellement élevées que les plus grands bateaux passaient dessous, voiles déployées.

La satisfaction d'amour-propre que lui fit éprouver le succès de ces grands travaux sembla rendre son caractère plus facile, et les chrétiens s'en ressentirent. Leur culte était toléré; les princes chrétiens qui séjournaient en Corée y avaient appelé des missionnaires qui y faisaient de grandes conquêtes. Les religieux de Saint-François étaient assez bien dans l'esprit de l'empereur, et lui avaient demandé la permission de se bâtir une maison à Méaco. Cette requête leur ayant été accordée, ils gardèrent peu les règles de la prudence, car ils construisirent une église dont ils célébrèrent l'inauguration avec autant d'appareil qu'ils auraient pu le faire en Espagne ; et depuis ce jour, ils continuèrent à chanter en chœur, à prêcher publiquement dans leur église, et à accomplir toutes les fonctions du ministère avec une confiance qui alarmait les gens prudents.

Vers la fin de la même année, trois autres religieux franciscains arrivèrent à Méaco, chargés de nouveaux présents et d'une lettre du gouverneur des Philippines. Tayco-Sama reçut les présents, mais se montra fort irrité de la lettre qui ne parlait pas de l'hommage qu'il exigeait ; on l'apaisa en-

core en lui disant que le gouverneur attendait les ordres du roi d'Espagne. Le P. Baptiste fonda à Ozaca un couvent sous le nom de Bethléem, et personne ne s'opposa à cette nouvelle entreprise. Il envoya ensuite deux de ses religieux à Nangazaqui où ils furent reçus avec de grands témoignages d'amitié par les Jésuites. Les deux nouveaux venus s'emparèrent d'une petite église où l'on ne célébrait plus le service divin depuis les derniers édits de Tayco-Sama, et y exercèrent le ministère aussi publiquement que leurs confrères le faisaient à Méaco et à Ozaca; mais le gouverneur les força de sortir de l'étendue de sa juridiction, et ils retournèrent à Méaco.

(1595) Depuis longtemps on prévoyait une rupture entre l'empereur et son neveu; elle éclata enfin, sans que l'on sût trop pourquoi ces deux princes s'étaient brouillés; la véritable raison est sans doute que l'empereur, ayant eu un fils, se repentit d'avoir trop tôt associé son neveu à l'empire. Cambacondono était alors dans sa trente-unième année, beau, bien fait, d'un esprit vif et pénétrant, prudent, sobre, modeste et aimant les arts. Mais ces belles qualités étaient ternies par le plaisir que ce prince trouvait à répandre le sang humain, au point que sa plus grande distraction était de se faire amener les criminels condamnés

à mort, et de leur faire souffrir de sa propre main tout ce que pouvait lui suggérer la plus capricieuse et la plus féroce barbarie.

Tayco-Sama, voulant cacher à son neveu ses dispositions hostiles, lui manda qu'il voulait lui abandonner le trône tout entier, et qu'en cette circonstance, il voulait, suivant l'usage, lui faire une visite solennelle. Des préparatifs immenses furent faits pour cette cérémonie qui s'accomplit avec une pompe prodigieuse. Le jeune prince ne se dissimula pas cependant les dangers qui le menaçaient, et il chercha à s'assurer de la fidélité des seigneurs sur lesquels il croyait pouvoir compter. Ceux-ci allèrent le dénoncer à l'empereur qui manda aussitôt son neveu auprès de lui. Cambacondono refusa d'obéir, mais son oncle ayant réuni promptement des forces imposantes, il fut obligé de se rendre dans un couvent qui lui avait été assigné pour lieu d'exil. Peu de jours après, il reçut un écrit signé de la main de son oncle, qui lui ordonnait, à lui et à ses pages, de se fendre le ventre. Celui qui était chargé de faire exécuter cette sentence avait ordre de couper la tête à tous, après qu'ils auraient expiré, et d'apporter ces tristes trophées à l'empereur; un des pages de Cambacondono âgé seulement de dix-neuf ans, rendit ce service à

son maître et à ses compagnons, après quoi il se fendit le ventre en croix, et l'envoyé lui coupa la tête avec un sabre que l'empereur lui avait mis en main pour cette exécution. Dans le désir de faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler son neveu, Tayco-Sama fit décapiter les confidents de Cambacondono, ses femmes et ses enfants; il fit en outre raser les palais et les autres édifices que ce prince avait fait bâtir à Méaco et ailleurs.

Ces sanglantes exécutions avaient rendu l'empereur farouche et irritable à l'excès ; cependant les missionnaires voyaient, grâce aux sages précautions qu'ils prenaient, le royaume de Jésus-Christ s'étendre tous les jours; le gouverneur de Nangazaqui lui-même avait embrassé la vraie foi; jamais le christianisme n'avait été plus florissant dans cette contrée. Tant d'heureux succès ne purent pourtant engager les Pères de St.-François à imiter une conduite que Dieu bénissait si visiblement. Il y eut plus; ils pensèrent et dirent que c'étaient les Jésuites qui les avaient fait exiler de Nangazaqui; ce bruit commença à faire naître parmi les fidèles une espèce de schisme dont les suites furent très-funestes. Le mal croissant tous les jours, on crut devoir signifier aux Pères de Saint-François la bulle de Grégoire XIII, qui chargeait exclusivement les Jésuites d'exercer le

ministère dans le Japon, mais ils répondirent que cette bulle ne pouvait les regarder, eux qui étaient venus comme envoyés du gouverneur des Philippines, et qui résidaient à Méaco par l'autorisation de l'empereur. Ils ne voulurent pas même déférer à l'autorité de l'évêque du Japon qui arriva sur ces entrefaites à Nangazaqui, revêtu de toute l'autorité du siége apostolique.

(1596) Le P. Martinez, provincial aux Indes, avait été nommé à cette dignité; c'était le quatrième évêque nommé pour le Japon, mais les trois premiers étaient morts en s'y rendant. Ce prélat était chargé par don Mathias d'Albuquerque, vice-roi des Indes, d'une lettre et de présents pour l'empereur; grâce à l'entremise du grand amiral Tsucamidono, il obtint une audience du Tayco-Sama, qui le reçut bien, mais lui montra des dispositions peu favorables au christianisme.

Depuis longtemps le grand amiral s'était aperçu que son maître souhaitait ardemment de recevoir une ambassade de la part de l'empereur de la Chine; il sut si bien agir auprès de ce dernier qu'il le détermina à une démarche qui étonna tout l'Orient, et devait couvrir Tayco-Sama de gloire, s'il avait su se modérer. Les préparatifs qui furent faits au Japon pour recevoir les am-

bassadeurs chinois, sont si prodigieux et d'une si grande splendeur qu'on ne lit rien de semblable dans l'histoire d'aucune monarchie. En même temps, l'empereur songeait à assurer le trône à son fils, qui n'avait encore que trois ans et qui se nommait Fide-Jori; il lui fit donner le titre de Cambacondono, au milieu des fêtes magnifiques qui furent célébrées à Méaco.

Tout prospérait alors à Tayco-Sama; mais Dieu sembla vouloir lui faire sentir, au moment de sa plus grande puissance, qu'il avait un maître qui pouvait renverser en un jour ses ambitieux projets. Le 21 juillet, il tomba du ciel, à Fucimi et à Méaco, beaucoup de cendre, ce qui dura une demi-journée. En même temps, il plut du sable rouge à Ozaca et à Sacai, et peu de temps après, une quantité d'une espèce de poils gris qui offraient l'apparence des cheveux grisonnants d'une personne âgée; la terre parut toute couverte de ces espèces de cheveux. Trois semaines après, une comète vint effrayer les Japonnais, et le 30 août, on ressentit dans tout le pays un tremblement de terre qui causa de terribles ravages. Il se renouvela le 4 septembre, et fut tellement violent, surtout à Ozaca, qu'il renversa tous les palais que l'empereur avait fait construire. La ville de Fucimi fut aussi presque entièrement dé-

truite ; mais on remarqua que presque partout les maisons des chrétiens étaient restées debout au milieu des ruines qui les entouraient. Tayco-Sama s'était sauvé presque nu, portant son fils dans ses bras, et demeura longtemps sous une cabane de jonc qu'il faisait construire tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Le nombre des personnes qui périrent est incroyable; mais ce qui causa les plus grands ravages, ce fut un débordement de la mer qui inonda tout le pays jusqu'à Méaco d'un côté, et de l'autre, jusqu'à l'extrémité du Bungo.

La protection évidente que le ciel avait accordée aux chrétiens au milieu de ces calamités aurait dû frapper Tayco-Sama; mais Dieu avait endurci son cœur, et il ne vit pas plutôt la terre tranquille et la mer rentrée dans ses limites qu'il fit rebâtir ses palais et se livra de nouveau à ses ambitieuses pensées. La réception des ambassadeurs chinois eut lieu à Ozaca, dans des bâtiments élevés à la hâte sur les débris des palais renversés. On déploya en cette occasion une grande magnificence ; les présents de l'empereur de la Chine étaient fort beaux : sa lettre était écrite sur une lame d'or, et accompagnée de deux couronnes du même métal, l'une pour Tayco-Sama, et l'autre pour son épouse. L'au-

dience se passa en civilités réciproques; le premier ambassadeur y fut assis à côté de l'empereur; le monarque chinois se regardait comme fort au-dessus de l'empereur du Japon, et il avait prétendu l'honorer de la dignité royale en lui envoyant une couronne. Le P. Froez dit même que, dans sa lettre, l'empereur de la Chine commandait avec menaces à Tayco-Sama de laisser désormais la Corée en repos; mais ce prince ignora le contenu de cette lettre, ou feignit de l'ignorer. Les ambassadeurs furent reconduits à Sacai dans des bâtiments où tout, jusqu'aux rames, était d'or moulu; de là ils écrivirent à l'empereur pour lui demander de faire évacuer et raser les forts que ses troupes occupaient en Corée. A la lecture de cette lettre, Tayco-Sama, qui s'était flatté de partager la Corée avec l'empereur chinois, tomba dans un violent accès de colère; il maltraita cruellement le grand amiral, et fit dire au gouverneur de Sacai que si, dans deux jours, les ambassadeurs et tous les Chinois et les Coréens n'étaient embarqués, il lui en coûterait la vie. Il ordonna en même temps que la guerre recommençât en Corée, et fût poussée à toute outrance; les Coréens, surpris et épuisés par la guerre précédente, ne résistèrent sur aucun point, et les Japonnais se virent en peu de temps maîtres encore une fois de toute la presqu'île.

(1596) Tandis que ces guerres occupaient l'empereur, les Pères de Saint-François continuaient à travailler au salut des Japonnais avec un zèle et des vertus qui, dans d'autres temps, auraient pu convertir tout le Japon, mais qui ne convenaient pas à la situation de la religion dans cet empire. Le vice-roi de Méaco, les ayant inutilement avertis d'agir avec plus de réserve, informa l'empereur de tout ce qui se passait. Tayco-Sama entra à cette nouvelle dans une grande colère, qui fut encore augmentée par un autre événement qui arriva en même temps. Un galion espagnol ayant échoué dans le port de Tosa, le roi de ce pays confisqua au nom de l'empereur son chargement, montant à deux millions. Le capitaine envoya réclamer auprès de Tayco-Sama, et une parole imprudente prononcée par le pilote du vaisseau espagnol, pendant le cours de ces négociations, porta un coup terrible aux affaires de la religion. Comme on demandait à cet homme par quels moyens le roi d'Espagne avait pu acquérir de si grandes possessions dans les Indes, il répondit : « Nos rois commencent par envoyer » dans les pays qu'ils veulent conquérir des re» ligieux qui engagent les peuples à embrasser » notre religion, et quand ils ont fait des progrès » considérables, on envoie des troupes qui se

» joignent aux nouveaux chrétiens, et n'ont pas » beaucoup de peine à venir à bout du reste. » Les officiers qui entendirent ce langage en informèrent promptement l'empereur, sur l'esprit duquel cet imprudent discours produisit une profonde impression. Il fit aussitôt donner des gardes aux Pères Franciscains d'Ozaca, jurant qu'il ne laisserait pas un seul missionnaire en vie, et il répondit au capitaine du vaisseau espagnol qu'il le considérait comme un corsaire, et qu'il eût à sortir immédiatement de l'empire, s'il ne voulait être traité comme tel.

Le P. Gnecchi et les autres Jésuites s'empressèrent de pourvoir aux besoins des Espagnols, qui se trouvaient dans le plus complet dénuement, et qui auraient péri de misère sans eux. Cette conduite généreuse n'empêcha pas les Castillans des Philippines, qui étaient jaloux du commerce des Portugais, de publier toute espèce de calomnies contre les Pères de la Compagnie; ils les accusèrent d'avoir dénoncé le vaisseau comme un corsaire, et d'avoir causé la saisie du chargement; ils prétendaient en outre que les Jésuites faisaient au Japon, pour leur propre compte, un commerce fort lucratif, tandis qu'en réalité ces missionnaires n'auraient pu subsister avec le faible secours annuel que leur envoyaient les rois

de Portugal, si la Providence ne leur avait envoyé de temps en temps quelques dons que leur faisaient les princes chrétiens ou les commerçants de Macao.

Le gouverneur d'Ozaca, qui avait reçu ordre de donner des gardes aux religieux de Saint-François, crut devoir prendre la même mesure à l'égard des Jésuites; mais il ne s'en trouva à Ozaca qu'un seul, avec deux prosélytes. Ce Jésuite se nommait Paul Miki, les deux prosélytes étaient Jean Soan et Diego ou Jacques Kisaï, tous trois Japonnais. Les Pères de Saint-François se rencontrèrent au nombre de six, dans les villes d'Ozaca et de Méaco; savoir, trois prêtres, un clerc et deux laïcs.

A la suite de ces arrestations, le bruit se répandit aussitôt qu'on allait faire main basse sur tous les chrétiens qu'on trouverait dans les églises ou avec un missionnaire, et cette nouvelle excita dans tous les cœurs des fidèles une joie et un désir du martyre qui causèrent de l'admiration, même aux idolâtres. Ucondono fut le premier qui donna dans cette rencontre à toute l'Église du Japon l'exemple de ce courage dont nous verrons tant de traits surprenants dans la suite de cet ouvrage; il se rendit aussitôt auprès du P. Gnecchi, pour avoir la consolation de mourir avec ce

religieux, dont il respectait fort la vertu. Cet exemple fut suivi par un nombre infini de chrétiens, et les fidèles de tout âge et de toute condition n'étaient plus occupés qu'à chercher les moyens de se procurer l'honneur du martyre. L'empressement avec lequel on se faisait inscrire sur les listes des chrétiens embarrassait les officiers de Tayco-Sama eux-mêmes. Mais tout ce mouvement, qui avait donné lieu à un spectacle si glorieux à la religion, s'apaisa tout à coup; la nouvelle se répandit qu'on ne ferait mourir que les religieux qui étaient actuellement arrêtés à Ozaca et à Méaco, avec quelques chrétiens qu'on avait trouvés chez eux. En effet, on était parvenu à adoucir l'empereur, surtout à l'égard des religieux portugais qui s'étaient toujours soumis à ses ordres, et qui n'avaient cessé de prêcher l'obéissance au prince; il ordonna même d'écrire à l'évêque et au P. Gnecchi pour les rassurer.

On espérait qu'il se contenterait d'exiler les Pères de Saint-François; mais, dans les derniers jours de décembre, il donna ordre à Xibunojo de prendre les prisonniers arrêtés à Ozaca et à Méaco, dont il lui remit une liste, de leur couper le nez et les oreilles, de les promener en cet état dans les rues de Méaco, d'Ozaca et de Sacai, en portant devant eux la sentence de mort qui les con-

damnait à être crucifiés à Nangazaqui. Les condamnés de Méaco étaient au nombre de dix-sept, cinq religieux de Saint-François et douze laïcs, la plupart domestiques ou catéchistes de ces Pères. Comme on les appelait tous par leur nom, l'un d'eux, nommé Mathias, ne se trouva pas; il était allé faire quelques emplettes pour le couvent, car on leur avait laissé la liberté sur parole. Alors un bon artisan du voisinage, qui portait le même nom, entendant appeler Mathias, s'approcha, déclara qu'il était chrétien et fort disposé à mourir pour son Dieu. Les gardes, voulant que leur liste fût complète, le joignirent, à sa grande joie, aux autres confesseurs de Jésus-Christ. On envoyait en même temps d'Ozaca à Méaco les sept chrétiens arrêtés dans cette ville; il s'y trouvait les trois Jésuites dont nous avons parlé, un religieux de Saint-François et trois séculiers. Parmi les chrétiens condamnés à mourir, il y avait trois enfants; l'un se nommait Louis, et n'avait que douze ans; les deux autres, Antoine et Thomas, n'en avaient pas plus de quinze. Il n'eût tenu qu'à eux de ne pas être portés sur la liste fatale, mais ils firent tant par leurs larmes et leurs prières qu'ils obtinrent cette satisfaction, et ils continuèrent jusqu'au dernier moment à étonner les infidèles par leur constance et leur ferveur.

(1597) Le trois janvier, les vingt-quatre prisonniers furent conduits sur une place de Méaco, où on leur coupa à chacun un bout de l'oreille gauche, Xibunojo n'ayant pu se résoudre à les faire défigurer, comme l'ordonnait l'arrêt. On les fit ensuite monter trois à trois dans des charrettes, et on les promena de rue en rue. Cette exposition, qui est pour les coupables un traitement ignominieux, fut pour les confesseurs de Jésus-Christ l'occasion d'un véritable triomphe. Le peuple criait à l'injustice, et les autres chrétiens les suivaient, en suppliant leurs gardes de leur faire partager le sort des martyrs. Le lendemain, on les fit partir pour Sacai, où ils furent traités de la même manière. On les fit ensuite partir par terre, au milieu de l'hiver, quoique le voyage eût été beaucoup plus facile par mer; deux fervents chrétiens, Cosaqui et Danto, qui les avaient suivis pour chercher à soulager leurs souffrances, furent joints aux autres prisonniers par le commandant de l'escorte, et ils en eurent une joie inexprimable. Les martyrs prêchaient Jésus-Christ avec beaucoup de zèle dans tous les lieux de leur passage, et ils firent encore en cette circonstance d'éclatantes conversions.

Deux Jésuites de Nangazaqui avaient été envoyés par l'évêque à la rencontre des prisonniers;

ils les embrassèrent tendrement, et le P. Baptiste, qui était comme le chef de cette troupe de martyrs, se plut à reconnaître en ce moment suprême que ses frères et lui avaient été indignement trompés, quand ils s'étaient laissé prévenir contre les missionnaires portugais.

Vingt-six croix avaient été élevées sur une montagne qui entoure presque entièrement Nangazaqui, et qui, depuis cette époque, fut appelée *le Mont des Martyrs*, ou *la sainte Montagne.* Le P. Pasio et le P. Rodriguez attendaient les confesseurs à l'ermitage de Saint-Lazare, qui se trouvait sur leur passage; ils les confessèrent et reçurent leurs vœux. Les martyrs se rendirent ensuite sur la colline, où on les attendait; ils montraient une vive allégresse, et dès qu'ils aperçurent leurs croix ils coururent les embrasser.

Les croix du Japon ont vers le bas une pièce de bois en travers sur laquelle les patients ont les pieds posés, et au milieu une espèce de billot sur lequel ils sont assis. On les attache avec des cordes par les bras, par le milieu du corps, par les cuisses et par les pieds, qui sont un peu écartés. On ajouta aux martyrs un collier de fer. On élève ensuite la croix, et le bourreau perce le côté du patient d'un coup de lance; il redouble ses coups si le crucifié respire encore.



Presque tous étaient attachés à leurs croix, et prêts à être frappés du coup mortel, lorsque le P. Baptiste, qui se trouvait placé au milieu de la troupe rangée sur une même ligne, entonna le cantique de Zacharie, que tous les autres achevèrent avec un courage et une piété qui transportèrent les fidèles et attendrirent les idolâtres. Quand il fut fini, le petit Antoine commença le psaume *Laudate, pueri, Dominum*; mais ayant quelques moments après, reçu le coup de la mort, il l'alla achever dans le ciel avec les anges. Le premier qui mourut fut Philippe de Jésus, et le P. Baptiste fut le dernier. Paul Miki prêcha de dessus sa croix avec une éloquence toute divine, et finit par une fervente prière pour ses bourreaux.

Dès qu'ils eurent tous expiré, les gardes ne furent plus les maîtres; ils furent contraints de s'éloigner, et de laisser les chrétiens recueillir tout ce qu'ils purent du sang dont la terre était teinte. Le ciel fit connaître par quantité de signes sensibles la gloire dont il avait récompensé le courage de ces invincibles soldats de Jésus-Christ ; sur les témoignages juridiques de ces merveilles, le pape Urbain VIII, trente ans après, décerna aux vingt-six confesseurs de Jésus-Christ les honneurs des saints martyrs que l'Église ré-

vère. Le concours des fidèles de tout le Ximo qui venaient adorer les précieuses reliques des confesseurs fut si grand, que les officiers de l'empereur s'en alarmèrent, et prirent des mesures sévères pour l'empêcher, ou du moins pour le diminuer.

Le martyre des vingt-six chrétiens n'avait fait que raviver le zèle dans les royaumes d'Arima, de Firando et de Bungo; l'empereur en étant instruit, au moment où il allait se rendre à Nangoya pour activer par sa présence la guerre de Corée, ordonna de rassembler à Nangazaqui tous les missionnaires qui étaient répandus dans les environs, et de les embarquer sur les premiers vaisseaux qui feraient voile pour la Chine ou pour les Indes. Il excepta de ces dispositions le P. Rodriguez, son interprète, et quelques Jésuites, pour le service des Portugais. Pour adoucir Tayco-Sama par une apparente déférence, il fut décidé que l'évêque du Japon retournerait à Macao; on abandonna le noviciat et le collége d'Amacusa, quelques religieux se rendirent ostensiblement à Nangazaqui, pendant qu'un plus grand nombre se répandaient en cachette dans les provinces. L'évêque mourut sur mer d'une fièvre lente, et presque en même temps la religion perdait le P. Louis Froez.

Cependant le gouverneur de Nangazaqui avait fait partir tout ce qu'il avait pu découvrir de Franciscains, et il fut si bien servi qu'il ne resta dans le Japon qu'un seul de ces religieux, nommé Jérôme de Jésus. Au moment du départ d'un navire pour les Indes, le P. Gomez fit déguiser en religieux un grand nombre de Portugais qui s'embarquèrent en plein jour, et cet innocent stratagème sauva la mission.

Dans ces circonstances, on vit arriver un envoyé du nouveau gouverneur des Philippines qui, après s'être plaint de la confiscation du chargement du galion et du traitement fait aux Franciscains revêtus du caractère d'ambassadeurs, réclamait des sûretés pour les navires espagnols qui viendraient au Japon, et demandait la permission d'emporter les corps des martyrs. Tayco-Sama accueillit assez bien l'envoyé, lui accorda un sauf-conduit pour les vaisseaux de sa nation, et lui permit d'emporter les reliques, mais on ne les retrouva pas toutes.

(1598) L'année suivante, on pressa de nouveau le P. Gomez de faire embarquer ses religieux, et il fut contraint d'en faire partir quelques-uns. Au même moment, un navire japonnais arriva des Philippines, portant deux religieux Franciscains déguisés en Japonnais. Ceux qui les

avaient amenés les ayant dénoncés, l'un d'eux fut immédiatement saisi et renvoyé à Manille; mais l'autre, le P. Gomez de Saint-Louis, qui était déjà venu au Japon, échappa à toutes les recherches.

LIVRE VI.

SOMMAIRE.

L'empereur tombe malade. — Il donne Gixasu pour tuteur à son fils. — Sa mort. — Les troupes japonnaises reviennent de Corée. — Brouillerie entre les régents. — Persécution dans le Firando. — Mort du P. Gomez. — Apothéose de Tayco-Sama. — Guerre civile entre les régents et le tuteur. — Bataille générale. — Les rois d'Omi et de Fingo sont faits prisonniers et exécutés. — Le tuteur prend le titre de Cubo-Sama. — Canzugedono désole le Fingo. — Apostasie du prince d'Omura. — Mort de Joscimon, roi de Bungo. — Le Supérieur des Jésuites visite le Cubo-Sama et l'empereur. — Mort du P. Valegnani. — Nouveaux martyrs dans le Fingo. — Premier établissement des Hollandais au Japon. — Combat entre les Portugais et le roi d'Arima. — Un navire portugais coulé bas à Nangazaqui. — Le Cubo-Sama dépose le Dairy. — Ambassadeurs européens auprès du Cubo-Sama. — Le roi d'Arima tombe dans le relâchement. — Son fils devient apostat et parricide. — Les Anglais aigrissent le Cubo-Sama contre les Espagnols et les missionnaires.

(1598) Malgré les persécutions dirigées contre les chrétiens, la bonne intelligence qui régnait depuis longtemps entre les Japonnais et les Portugais n'avait point été troublée, et les missionnaires de cette dernière nation étaient même quelquefois tolérés ; c'est ainsi que le nouvel évêque, don Louis Sergueyra, put venir à Nan-

gazaqui avec le Père Valeganni et plusieurs autres Jésuites, sans que personne y trouvât à redire. Il est vrai que la nouvelle qui se répandit tout à coup que l'empereur était à l'extrémité empêcha qu'on ne pensât à autre chose qu'à ce grand événement.

Ce prince avait été attaqué d'une dyssenterie qui le réduisit à une extrême faiblesse; il vit bien qu'il était frappé à mort, et il ne songea plus qu'aux moyens d'assurer l'empire à son fils, qui n'avait que six ans. L'exemple tout récent du petit-fils de Nobunanga, à qui lui-même il avait enlevé le sceptre, lui faisait comprendre combien ce projet était difficile à exécuter, et combien un enfant est peu affermi sur un trône auquel il n'a d'autre droit que l'usurpation de son père.

Si l'empereur n'avait pas ressenti contre les chrétiens d'injustes défiances, il aurait trouvé parmi eux des hommes habiles et fidèles; mais Dieu ne voulait pas que la postérité de ce monarque régnât dans un pays où il avait tenté d'exterminer son culte, et les moyens mêmes que ce grand politique employa pour conserver la couronne à son fils furent ce qui la lui fit perdre. Tayco-Sama se confia dans cette circonstance à l'homme qu'il devait le plus redouter, à Gixasu, roi de Boudouë, beau-frère de Nobunanga; cette

résolution prise, il le fit appeler, et devant toute cour, lui remit le sceptre comme un dépôt qu'il devait conserver pour son fils. Il voulut aussi que Fide-Jori, l'héritier du trône épousât immédiatement la petite-fille de Gixasu; et ce mariage fut célébré le jour même avec de grandes réjouissances. Le roi de Boudouë prêta ensuite serment de fidélité entre les mains du monarque, qui lui fit prendre le nom de Daysu-Sama, c'est-à-dire *grand gouverneur;* puis il ordonna que les princes et seigneurs prononçassent entre ses mains le serment de maintenir de tout leur pouvoir Fide-Jori sur le trône, et il leur fit à tous de magnifiques présents. L'empereur forma ensuite un conseil de régence composé de neuf personnes, et sans l'avis duquel le Daysu-Sama ne devait rien entreprendre de considérable.

Après avoir ainsi travaillé pour son successeur, Tayco-Sama s'occupa encore de son ambition personnelle, qui avait toujours été sa passion dominante: et qui devait même lui survivre. Il avait construit un temple superbe dans lequel il voulait être adoré après sa mort; ce désir occupa ses derniers moments, et il mourut le seize septembre, âgé de soixante-quatre ans.

Un des premiers soins de Daysu-Sama et de ses collègues fut de terminer la guerre de la Co-

rée, en rappelant les troupes qui occupaient ce pays. Le retour de cette armée rendit au christianisme de puissants protecteurs et un grand nombre de fervents prosélytes; le nouveau gouverneur et plusieurs des régents avaient depuis longtemps témoigné les dispositions les plus favorables à l'égard des missionnaires; il était donc permis d'espérer un moment de calme et de triomphe pour la vraie foi. Toutefois les religieux continuèrent d'agir avec beaucoup de mesure et de modération, et cette règle de conduite réussit au-delà de toute espérance, car ils firent en peu de temps un grand nombre d'illustres conversions, jusque dans les provinces les plus reculées, où la religion avait fait jusque-là moins de progrès.

(1599) Un orage imprévu arrêta un peu le cours de tant d'heureux succès. La division se mit entre le tuteur du jeune empereur et les régents. L'un de ces derniers, Xibunojo, roi d'Omi, le protecteur le plus déclaré des chrétiens, était à la tête du parti opposé à Daysu-Sama; mais, abandonné par ses collègues, il fut obligé de se démettre de la régence et de se retirer dans ses états. La disgrâce de ce prince causa beaucoup de regrets aux chrétiens; en même temps le roi de Firando commença à les persécuter pour les

forcer à rendre les honneurs divins à son père; mais, ayant vu une partie de la famille royale et un grand nombre de ses principaux sujets s'exiler pour se rendre à Nangazaqui, il revint à des sentiments plus doux, et laissa la conscience de ses sujets en repos.

L'apothéose de Tayco-Sama, qui fut célébrée vers ce même temps avec une pompe extraordinaire, ne contribua pas peu à inspirer aux peuples et aux grands une grande estime pour le christianisme, et du mépris pour les sectes du Japon. On compta cette année-là soixante-dix mille conversions, dont vingt-cinq mille dans les seuls états du roi de Fingo.

(1600) Cependant cette tranquillité n'était accordée aux ouvriers de l'Évangile que pour les préparer à essuyer de nouveaux combats plus terribles que ceux qu'ils avaient eus à soutenir jusqu'alors. Daysu-Sama ne gardait plus aucun ménagement avec les régents, et ne leur laissait aucune part du pouvoir. Ceux-ci, irrités d'une pareille conduite, formèrent une ligue contre le tuteur, et Xibunojo, roi d'Omi, y adhéra, ainsi que Tsucamidono, roi de Fingo, grand amiral sous Tayco-Sama. Aussitôt tout le Japon parut en feu, et jamais guerre ne s'annonça comme plus acharnée. Les opérations de la ligue furent

d'abord assez heureuses. Les régents s'emparèrent de Fucimi, et la forteresse de cette ville fut réduite en cendres avec le magnifique palais qui était devenu le principal sanctuaire du nouveau dieu Tayco-Sama. Mais bientôt les confédérés perdirent du temps, faute de s'entendre, et laissèrent leur ennemi se créer des intelligences parmi leurs principaux officiers ; le roi de Buygen, le roi d'Omura et le prince d'Omura passèrent aussi au parti de Daysu-Sama ; ainsi les princes chrétiens se trouvaient divisés entre les deux camps.

A cette époque la religion fit une perte qui lui fut bien sensible. Jucondono, roi de Tango, attaché au parti du tuteur, avait laissé sa famille à Ozaca, en donnant ordre à son intendant de décapiter la reine et de brûler son palais, si la place était forcée par les ennemis. Les régents étant entrés à Ozaca voulurent s'emparer de la reine de Tango, comme d'un otage; l'intendant fit alors part à sa maîtresse des ordres du roi, et cette princesse, qui était une des plus belles personnes et en même temps une des plus ferventes chrétiennes du Japon, s'y soumit immédiatement. Après avoir adressé sa prière au ciel et pardonné à ceux qui allaient la faire mourir, elle tendit elle-même son cou au cimeterre qui fit voler sa

tête. L'intendant et les autres serviteurs du palais se fendirent le ventre, après avoir mis le feu à des traînées de poudre disposées à dessein, et qui incendièrent tout le palais. Les chrétiens recueillirent quelques restes de la reine, et le Père Gnecchi célébra un service solennel pour l'illustre défunte.

(1600) Cependant les armées des deux partis se trouvèrent en présence dans une bataille générale; dès le commencement, quelques-uns des officiers gagnés par Daysu-Sama passèrent de son côté, ce qui jeta du désordre dans les troupes des régents. Le roi de Nangato, qui commandait le principal corps de bataille, se retira avec une précipitation qui ressemblait à une fuite. Il ne resta donc plus que les rois de Fingo, de Saxuma et d'Omi qui se trouvaient à l'avant-garde, et qui ne combattaient plus que pour mourir les armes à la main. Le roi de Saxuma parvint cependant, à la tête de quarante hommes, à traverser l'armée victorieuse, et à s'embarquer à Ozaca pour ses états; Tsucamidono, roi d'Omi, et Xibunojo, roi de Fingo, furent pris vivants malgré tous les efforts qu'ils firent pour trouver la mort dans le combat. Aussitôt le roi de Nangato livra la ville d'Ozaca au vainqueur, et la ligue se trouva dissoute. Les deux rois furent condamnés à être

promenés comme des criminels dans les rues d'Ozaca et à avoir la tête tranchée. Tsucamidono montra jusque sur l'échafaud une grandeur d'âme et une piété que ses ennemis mêmes furent forcés d'admirer, et il expira en prononçant les noms sacrés de Jésus et de Marie. Le fils aîné de Tsucamidono, qui avait hérité des belles qualités et des vertus de son père, s'était réfugié chez le roi de Naugato; mais celui-ci crut assurer sa réconciliation avec Daysu-Sama en lui envoyant la tête du jeune prince.

(1601) Si quelque chose eût pu consoler les ouvriers de l'Évangile au milieu de tant d'afflictions, c'eût été la manière dont le régent agit avec eux, quand il se vit maître de l'empire. Il leur permit d'élever des établissements à Méaco, à Ozaca et à Nangazaqui, et se montra pour eux plein d'estime et d'amitié. Plusieurs religieux de différents ordres arrivèrent à cette époque des Philippines, et ce renfort eût été précieux si tous eussent agi de concert; mais les anciens préjugés subsistaient, et empêchaient toujours une union qui eût été si utile aux intérêts de la religion. D'un autre côté, les missionnaires trouvaient de nouveaux protecteurs : le jeune roi de Buygen avait obtenu le royaume de Chicugen en échange du sien, et il y appela les religieux;

Jecundono, roi de Tango, se déclara aussi favorable au christianisme.

Cependant le titre de chef de la régence ne convenait plus à un prince qui s'était défait de tous ses collègues; le tuteur se fit donner par le Dayri le titre de Cubo-Sama, et à partir de ce moment tous les historiens le nomment l'empereur, quoique Fide-Jori fût toujours traité en monarque à Ozaca. Le nouveau Cubo-Sama alla établir sa cour à Surunga, capitale d'un royaume de même nom, à six journées de Méaco. Cette ville, devenue le centre de toutes les affaires de l'empire, se trouva bientôt dans l'état le plus florissant.

Ce fut aux quatre-temps de septembre 1601 que l'on ordonna les premiers prêtres séculiers au Japon. Le peu de services qu'on en tira par la suite donna beaucoup de poids aux raisons de ceux qui s'étaient longtemps opposés à cette nouveauté.

(1602) L'année suivante fut remarquable par l'arrivée d'une troupe d'illustres missionnaires à la tête desquels étaient les Pères Charles Spinola, Génois, et Jérôme de Angelis, Sicilien, dont nous aurons souvent occasion de parler dans la suite.

Au milieu d'une paix si profonde et si favorable à l'accroissement du royaume de Dieu, le

Fingo seul était dans l'affliction, bien qu'on y comptât plus de cent mille chrétiens, dont plus de la moitié étaient entrés dans le sein de l'Église par les soins du roi Tsucamidono. Pendant la guerre civile, Canzugedono, qui possédait déjà de grandes terres dans ce royaume, avait affecté un grand zèle pour la cause du tuteur, et il en fut récompensé, ainsi qu'il l'avait espéré, par le titre de roi du Fingo. Il n'eut pas plutôt pris possession d'un si beau domaine, qu'il sembla s'être fait un point d'honneur d'y exterminer le christianisme. Il voulut forcer tous les gentilshommes de Jutenxicoro, une des villes du Fingo, d'embrasser la secte de Foquexus, et sur le refus des chrétiens il résolut de poursuivre sans aucun ménagement deux des principaux seigneurs, dont il s'imaginait que l'exemple avait déterminé la résistance des chrétiens à ses ordres. Sur leur refus constant de satisfaire le roi, même par la moindre marque de déférence envers les idoles, ils furent décapités sous les yeux de leurs femmes qui les encourageaient à ce noble sacrifice ; les veuves et les enfants de ces illustres martyrs furent crucifiés ensuite, et marchèrent au supplice avec une joie indicible.

Heureusement cette persécution ne semblait pas devoir s'étendre aux royaumes voisins, dont les

princes montraient aux missionnaires les dispositions les plus favorables. Jecundono, roi de Buygen, y mettait tant de chaleur, que, discutant un jour sur le christianisme avec le roi de Fingo, ces deux princes en vinrent à tirer l'épée l'un contre l'autre, et ils allaient s'égorger, si un seigneur qui se trouvait présent ne les eût séparés.

(1604) Les Pères Jésuites avaient de fréquents rapports avec le Cubo-Sama qui les recevait bien, et même ayant appris que le navire portugais qui leur apportait leurs revenus annuels, avait été capturé par des pirates hollandais, il voulut remplacer par ses libéralités cette perte qui mettait les missionnaires dans un grand embarras. Cependant il ne persévéra pas longtemps dans ces sentiments, et il conçut contre les chrétiens des soupçons et une haine qu'il dissimula d'abord, mais qui ne se manifesta que trop par la suite. Ce prince avait fait donner à son fils, par le Dairy, le titre de Xogun-Sama, et dès lors on n'hésita pas à penser qu'il voulait rendre l'empire héréditaire dans sa famille.

La défiance que les espagnols inspiraient depuis longtemps aux souverains du Japon, attira encore aux religieux de cette nation une affaire qui commença à montrer la haine du Cubo-Sama contre les chrétiens. Des religieux de Saint-Fran-

çois voulant s'établir dans le Quanto, qui était toujours le domaine particulier du tuteur, lui avaient promis qu'il s'établirait un commerce suivi entre ce canton et les Philippines. Cependant aucun vaisseau ne s'y étant présenté pendant l'intervalle d'une année, le Cubo-Sama crut que l'on s'était joué de lui. Ayant su que des Espagnols avaient pris terre dans un autre port, il leur fit défense de trafiquer, et, comme il apprit qu'on avait reçu à Manille une grande quantité d'armes et de provisions de guerre destinées à la conquête des Moluques, les craintes que lui inspiraient des voisins si puissants et si entreprenants se réveillèrent dans son cœur, et il donna ordre de faire sortir de son empire tous les Espagnols qui s'y trouvaient. On lui obéit facilement en ce qui concernait les marins et les négociants; mais les religieux, s'étant déjà dispersés dans différentes provinces, ne purent être trouvés. Les recherches que l'on fit pour les saisir furent encore une occasion de persécution que saisirent le roi de Fingo et quelques autres princes ennemis du christianisme; mais la religion n'en continua pas moins à être florissante dans un grand nombre de royaumes, dans le Méaco et dans les grandes villes soumises directement au Cubo-Sama.

Plusieurs malheurs successifs vinrent cepen-

dant affliger le christianisme; le premier coup qui lui fut porté fut l'apostasie subite et inattendue du prince d'Omura. Ce seigneur, dont la famille avait été une des premières à embrasser et à favoriser le christianisme, abandonna la vie édifiante qu'il menait depuis longtemps, pour les plaisirs coupables et la dissolution des idolâtres, et cette résolution fut la suite d'un dépit qu'il conçut contre deux missionnaires auxquels il attribuait une décision du Cubo-Sama, qui lui enlevait la propriété d'une partie de la ville de Nangazaqui, et lui donnait en échange un terrain bien moins avantageux. Le roi de Chicugen se laissa en même temps entraîner par des habitudes de débauche, et abandonna le christianisme qu'il avait professé jusque-là.

Comme pour consoler les chrétiens de ces sujets d'affliction, Dieu voulut qu'ils fussent édifiés, à peu près vers la même époque, par la mort religieuse de Joscimon, fils de Civan et ancien roi de Bungo, dont la vie avait été marquée par bien des tergiversations, des scandales et des crimes, mais qui expia toutes ses fautes, dans les derniers temps de sa vie, qu'il passa dans l'exercice des vertus les plus pures, et des plus austères mortifications.

(1606) L'évêque du Japon, don Louis Ser-

queyra, alla faire une visite au Cubo-Sama, et il en fut accueilli avec une distinction qu'il n'avait osé espérer. Il visita ensuite plusieurs provinces, et fut reçu partout avec les plus grands respects, même par les infidèles. Le roi de Buygen se distingua particulièrement par les honneurs qu'il rendit à ce prélat. On comptait alors dix-huit cent mille chrétiens au Japon.

A son retour à Nangazaqui, l'évêque apprit une nouvelle qui lui donna d'abord de grandes inquiétudes. L'impératrice, mère de Fide-Jori, ayant appris que quelques dames de son palais avaient embrassé la religion chrétienne sans son consentement, s'en montra fort irritée, et en porta plainte au Cubo-Sama, qui, sur sa demande, rendit un édit par lequel il était défendu aux Japonnais d'embrasser la religion des Européens. Toutefois cet édit qui ne fut publié qu'à Ozaca, n'eut aucun effet, et ne fut suivi d'aucune persécution. L'impératrice elle-même revint bientôt à des sentiments d'estime en faveur de notre sainte religion, et le Cubo-Sama se montra le même pour les missionnaires.

(1607) L'année suivante, le père Pasio, qui exerçait les fonctions de provincial, visita le Cubo-Sama, qui lui donna deux audiences, et le reçut très-favorablement. Il se rendit ensuite,

comme le Cubo-Sama l'y avait engagé, à Yedo, auprès du Xogun-Sama, fils du Cubo-Sama. Le jeune prince accueillit le missionnaire mieux encore que ne l'avait fait son père, et lui offrit de riches présents. En retournant à Nangazaqui, le père Pasio alla encore visiter à Ozaca Fide-Jori et sa mère, qui lui firent une réception semblable à celle qui lui avait été faite dans les deux autres cours. A son arrivée dans sa résidence, le pieux missionnaire apprit la mort du père Valegnani, un des plus dignes successeurs qu'ait eus l'apôtre des Indes dans le gouvernement de sa compagnie en Asie.

(1608) La persécution se rallumait de temps en temps dans le Saxuma et dans le Naugato; elle n'avait jamais cessé dans le Fingo, et le roi de ce pays fit encore décapiter deux seigneurs qu'il tenait depuis longtemps en prison à cause de leur religion. Il fit supplicier en même temps les enfants de ces seigneurs; l'un de ces jeunes martyrs était âgé de neuf ans, l'autre de sept, et tous les deux montrèrent la plus grande joie de mourir pour le nom de Jésus. Le bruit de ces horribles exécutions parvint à la cour de Suranga, le roi y fut généralement blâmé. Il y avait aussi quelques martyrs dans le Firando; mais ces persécutions n'empêchaient pas l'Église

du Japon de prospérer, et contribuaient même beaucoup à entretenir les fidèles dans une ferveur qui tenait véritablement du prodige.

(1609) La religion fit à cette époque des pertes considérables par la mort d'un grand nombre de de ses plus illustres ouvriers. Celui qui laissa le plus grand vide, fut le père Gnecchi, qui alla, dans une extrême vieillesse, recevoir au ciel la récompense d'une vie toute sainte et consommée dans les plus pénibles travaux de l'apostolat.

L'événement le plus mémorable de cette année fut le premier établissement des Hollandais au Japon. Il y avait longtemps qu'ils regardaient avec un œil jaloux les grandes richesses que le commerce de ces îles procurait aux Portugais, et ils trouvèrent moyen d'obtenir du Cubo-Sama l'autorisation d'établir un comptoir à Firando. Dans le même temps, les Portugais semblaient sur le point de se brouiller avec les Japonnais; en effet, plusieurs navires de cette dernière nation s'étant trouvés ensemble à Macao, leurs équipages s'étaient portés à de graves excès, et le gouverneur portugais, qui se nommait Pessoa, avait cru devoir prendre contre eux des mesures de rigueur; un assez grand nombre de Japonnais avaient été tués dans cette circonstance. L'année suivante, ce fut Pessoa lui-même qui conduisit à

Nangazaqui le grand navire du commerce de Macao. Le roi d'Arima, voulant venger ses sujets tués à Macao, alla aussitôt porter plainte au Cubo-Sama, et lui demander l'autorisation d'attaquer les Portugais. Le monarque hésita d'abord, mais, déterminé par des Espagnols qui se trouvaient à sa cour, il accorda au roi d'Arima la permission qu'il demandait, et ordonna en même temps de faire sortir du Japon tous les religieux portugais. Le roi d'Arima réunit immédiatement douze cents hommes qu'il envoya à Nangazaqui par différents chemins, dans l'espoir de surprendre le capitaine portugais ; mais celui-ci, averti à temps, se tenait prêt à appareiller. Cependant, le vent étant contraire, il ne put s'éloigner. Le roi d'Arima, après avoir vainement essayé par de trompeuses protestations d'attirer les Portugais dans la ville, s'embarqua pendant la nuit avec toutes ses troupes sur trente bâtiments à rames. Les Japonnais s'étant avancés à la portée du trait, décochent leurs flèches et font jouer leur mousqueterie, faisant à chaque décharge retentir tout le rivage de leurs cris. Le navire portugais, au contraire restait immobile et silencieux, mais quand les Japonnais se furent approchés, il leur répondit par cinq coups de canon dont aucun ne porta à faux, et, par une

sorte de dérision, chaque coup était accompagné d'un concert de flûte. Les Japonnais se retirèrent, et revinrent la nuit suivante sans plus de succès; à leur troisième attaque, ils essayèrent de quelques brûlots qui ne produisirent aucun effet. Le vent s'était enfin un peu levé, Pessoa en profita pour sortir de la rade, mais avant qu'il se fût éloigné, les Japonnais firent un si grand effort qu'il succomba enfin. Le roi d'Arima avait fait construire une machine en forme de tour qu'il fit porter sur deux gros bateaux; elle avait des crénaux garnis de mousquetaires et d'archers, et elle était revêtue en dehors de peaux toutes fraîches. Pessoa, faute de vent, ne pouvait manœuvrer, et fut porté par le courant dans un détroit où la machine le battit par un feu terrible et continuel. Il se défendit pourtant avec beaucoup de valeur, et ne désespérait point encore de se tirer de ce mauvais pas, lorsque le feu prit à son navire, et gagna de telle sorte qu'on ne put s'en rendre maître. Jetant alors ses armes et prenant son crucifix, le capitaine s'élança à la mer, et fut suivi de tous ses gens. Un instant après, le navire coula bas; les Japonnais, au désespoir de voir une si belle proie leur échapper, tiraient sans pitié sur les Portugais qui furent tous tués ou noyés.

On célébr par de grandes réjouissances la victoire d oi d'Arima, mais la joie de ce prince fut loir être pure. Le désir de se venger n'avait pas é plutôt satisfait qu'il avait fait place dans sor cœur à de violents remords. Il se rendit au- ès du Cubo-Sama, et fit pour l'adoucir à l'égard des Portugais autant d'efforts qu'il en avait fait auparavant pour l'exciter contre eux. Ce monarque fit en conséquence annoncer aux Portugais que, maintenant que sa justice était satisfaite par la mort de Pessoa, ils pouvaient continuer leur commerce en toute liberté.

(1610) Cependant la puissance et l'autorité du Cubo-Sama s'affermissaient de jour en jour. Il en fit alors un essai qui surprit tout l'empire et qui lui réussit. Il partit de Surunga à la tête de soixante-dix mille hommes, se fit suivre de tous les grands du Japon, et, s'étant rendu à Méaco, il déposa le Dairy, et mit sur le trône le fils de ce prince. Nous ignorons les raisons qui le déterminèrent à ce grand coup d'éclat. Il voulut aussi faire sentir sa puissance au fils du Tayco-Sama, et l'envoya inviter à le venir voir. Le jeune empereur, qui déjà une fois avait éludé une pareille invitation, crut cependant devoir se rendre aux instances de son redoutable tuteur, et partit d'Ozaca avec un magnifique cortége. Le Cubo-

Sama alla fort loin à la rencontre du jeune prince ; il lui prodigua les démonstrations d'attachement et de fidélité, et voulut que le Xogun-Sama qui l'accompagnait, traitât avec Fide-Jori comme un sujet avec son souverain. L'événement a prouvé que les fêtes qu'il donna en l'honneur de son pupille, et les honneurs dont il l'entoura n'avaient d'autre but que de lui inspirer de la confiance, et de l'empêcher de se tenir sur ses gardes.

Le zèle des missionnaires continuait à produire les fruits les plus abondants. Les Jésuites de Méaco, voyant le goût que les grands prenaient à l'étude des mathématiques, établirent une espèce d'académie, où ils réunissaient toutes les personnes distinguées par leurs mérites et par leurs emplois. En leur expliquant le cours des astres et les plus beaux secrets de la nature, ils avaient soin d'élever leurs esprits jusqu'à l'Être invisible qui a créé le ciel et la terre, et qui en conserve l'admirable harmonie. L'effet produit par cette institution fut admirable ; les meilleurs esprits du Japon s'écriaient que des gens si instruits ne pouvaient être accusés d'erreur ou d'ignorance dans leur religion, et l'on compta jusqu'à huit mille adultes baptisés dans une seule année à Méaco.

(1611) Cependant les Hollandais faisaient de nouveaux efforts pour établir des relations commerciales avec le Japon ; un de leurs vaisseaux étant venu à Firando fut parfaitement reçu par le roi de ce pays, qui était toujours animé de la même haine contre les chrétiens, et qui espérait que ces nouveaux venus feraient un tort considérable aux Portugais. Le capitaine hollandais se rendit à la cour, où il se trouva en même temps que deux autres ambassadeurs, l'un portugais, qui venait demander réparation de l'affaire de Pessoa, et renouer les relations avec le Japon ; l'autre castillan, qui faisait ses efforts pour appeler la faveur du prince sur le commerce de la Nouvelle Espagne. Malgré les efforts de leurs concurrents, les Hollandais se retirèrent avec de grandes espérances pour l'avenir.

Cette même année, on reçut au Japon un bref du pape Paul V, par lequel ce pontife permettait à tous les religieux, de quelque ordre qu'ils fussent, de se rendre dans ces îles indifféremment par les deux voies de Manille et de Macao. Cette permission était devenue nécessaire pour les Jésuites mêmes, depuis que le commerce était également libre des deux côtés. Cette décision contribuait à rendre plus grande la paix de l'Église du Japon, qui était florissante en ce moment ; mais un certain pressentiment, trop universel

pour n'être fondé que sur de vaines conjectures, faisait juger à tout le monde que ce calme précédait un grand orage. Il fut encore confirmé par la découverte miraculeuse de deux croix, qui furent les instruments de plusieurs merveilles.

Les malheurs de la religion vinrent en grande partie de la conduite du roi d'Arima. Ce prince, que l'on avait vu, dans les temps les plus difficiles, prendre en main les intérêts du christianisme avec un courage et une ferveur qui excluaient même tout calcul de prudence, n'était plus le même homme. L'ambition l'avait fait consentir au divorce du prince Suchendono, son fils aîné, avec la princesse Lucie, nièce de Tsucamidono, pour épouser une petite-fille du Cubo-Sama. Cette princesse idolâtre fut une furie qui remplit sa maison de troubles et d'horreurs. Elle corrompit d'abord le cœur de son époux, lui fit abandonner sa religion, et lui inspira un tel désir de régner, qu'il ne craignit pas d'aller dénoncer son père au Cubo-Sama, l'accusant de trahison et d'autres crimes imaginaires. Sans entendre le roi d'Arima, le Cubo-Sama l'envoya en exil, et fit passer sa couronne à son fils. La jeune reine n'était pas encore satisfaite, elle chargea son beau-père de nouvelles imputations, et le Cubo-Sama, qui allait se déclarer contre les chrétiens, saisit avec empressement l'occasion

de se débarrasser d'un de leurs plus anciens défenseurs. Il envoya donc un officier et des soldats au prince exilé, avec ordre de lui couper la tête, s'il n'aimait mieux mourir en brave. Le vieux roi était revenu à ses premiers sentiments; il fit ses dernières dispositions, pardonna à son fils et à ses ennemis, et, chargeant un de ses serviteurs de lui trancher la tête, il mourut avec la résignation d'un chrétien, encouragé jusqu'aux derniers moments par la reine Juste, son épouse.

Cette fâcheuse affaire avait fait déjà beaucoup de mal à la religion chrétienne, lorsqu'une nouvelle iniquité vint faire crever l'orage et déterminer le Cubo-Sama à éclater contre les chrétiens. Quelques Anglais avaient trouvé moyen de s'introduire à la cour de ce prince et de s'y faire bien accueillir. Ils profitèrent adroitement d'un moment où le Cubo-Sama était mécontent des Espagnols pour faire revivre toutes les craintes qu'on avait déjà conçues au Japon sur la prétendue ambition de cette nation. Ils représentèrent surtout leurs religieux comme des agents dangereux, que la plupart des princes européens avaient été obligés de chasser de leurs royaumes. Il n'en fallait pas tant pour décider le Cubo-Sama, et il déclara qu'il allait chasser de l'empire ces religieux qui inspiraient une telle défiance même dans leur pays, même à ceux qui professaient leur religion.

LIVRE VII.

SOMMAIRE.

Le Cubo-Sama se déclare hautement contre le christianisme. — Persécution dans le royaume d'Arima. — Fermeté des chrétiens. — Huit seigneurs sont condamnés au feu. — Leur marche triomphante au lieu du supplice. — Leur martyre. — Mort de l'évêque du Japon. — Schisme qui s'élève à cette occasion. — Nouvel édit contre les chrétiens. — Supplices inventés contre eux. — Plusieurs familles sont exilées dans le nord du Japon. — Bannissement de beauconp d'autres chrétiens. — Mort d'Ucondono à Manille. — Le Cubo-Sama assiége l'empereur dans Ozaca. — Fide-Jori est vaincu dans une bataille générale. — Mort du Cubo-Sama. — Nouvelle persécution. — Nombre prodigieux des martyrs. — Mort du roi d'Arima. — Apostasie de quelques chrétiens. — Cinquante personnes sont condamnées au feu par l'empereur. — Deux princes d'Omura meurent apostats.

(1613) Le Cubo-Sama ne tarda pas à exécuter les funestes desseins qu'il avait conçus contre le christianisme. Il fit d'abord venir devant lui quatorze seigneurs chrétiens de sa cour, et les somma d'abandonner une religion qu'il réprouvait. Surpris de la fermeté de leur réponse, et voulant essayer des voies de rigueur, il les fit dépouiller de leurs titres et de leurs richesses, et les exila, eux et leurs familles, en défendant à tous ses su-

jets de les recevoir ni de leur rendre aucun bon office. Réduits à errer dans les bois et dans les déserts sans autre ressource que cette même Providence qui nourrit les oiseaux du ciel, ces infortunés firent assez voir au prince, par la manière dont ils soutinrent ce renversement de fortune, qu'il n'avait pas bien connu les chrétiens. Le sexe le plus faible triompha même de tous ses efforts. Jamais l'ambition ni les autres passions ne firent jouer plus de ressorts que les dames chrétiennes n'en mirent en œuvre pour mériter d'être martyres de Jésus-Christ. Le Cubo-Sama s'étant lui-même attaché à en poursuivre trois des plus remarquables par leur piété, il ne put pas même obtenir d'elles qu'elles dissimulassent leurs sentiments. L'une d'elles, qui était Coréenne, se nommait Julie Ota; après avoir résisté aux plus rudes assauts, elle fut remise entre les mains d'une compagnie de soldats qui la laissèrent dans une île où il n'y avait que quelques misérables pêcheurs logés dans des cabanes. Elle y vécut quarante ans sans aucune consolation de la part des hommes, mais comblée des faveurs célestes qui lui firent trouver un véritable paradis dans ce désert.

Après ce premier éclat, le Cubo-Sama sembla fermer les yeux sur ce qui regardait les chrétiens; mais le feu de la persécution, qui avait été allumé

dans le royaume d'Arima par le cruel Suchendono, ne s'éteignit pas si vite. On poursuivait tous ceux dont la vertu et le mérite donnaient plus d'ombrage, ou reprochaient plus vivement au roi son apostasie. La princesse Lucie, que le roi avait répudiée, fut condamnée à l'exil comme chrétienne. Elle y passa le reste de ses jours, manquant souvent du nécessaire; mais dans un contentement qu'elle n'avait pas goûté à la cour.

Sasioye, gouverneur de Nangazaqui, excitait de tout son pouvoir Suchendono à commettre tous ces forfaits, lui promettant pour récompense la faveur du Cubo-Sama; il devait encore l'entraîner dans un nouveau crime qui le rendit le sujet de l'exécration des païens mêmes. Le feu roi d'Arima avait eu, de son second mariage avec la reine Juste, deux enfants qui étaient restés auprès de leur frère; l'aîné avait huit ans, et le second deux ans de moins. Ces deux enfants professaient la religion chrétienne avec un zèle et une fermeté au-dessus de leur âge. Le perfide Sasioye persuada au malheureux Suchendono que les chrétiens fondaient de grandes espérances sur ces deux enfants qu'ils regardaient comme le sang le plus pur de leurs rois, et qu'ils mettraient quelque jour sur le trône à sa place; il l'assura en outre que le sacrifice de ces deux enfants serait très-

agréable à l'empereur. Il fit tant enfin que le roi envoya au gouverneur d'Arima l'ordre de faire mourir les jeunes princes. Ils furent enfermés pendant quelque temps, et leur tendre piété, leur douceur, leur constance auraient touché des tigres; enfin on les poignarda tous les deux pendant leur sommeil.

Le roi d'Arima avait appelé d'Ozaca un célèbre bonze, nommé Banzui, sur le talent duquel il comptait beaucoup pour ramener ses sujets au culte des idoles; mais il vit bientôt qu'il n'avait pas assez tenu compte de la constance des chrétiens. La reine elle-même ne put jamais, par ses prières, encore moins par ses menaces, déterminer aucune personne de sa maison à communiquer avec ce faux prêtre. Une de ses filles d'honneur, ayant rejeté au ministre des faux dieux une espèce de chapelet qu'il lui avait mis entre les mains, fut enfermée dans une prison où elle resta douze jours sans recevoir aucune nourriture. Elle résista à tous les tourments, à toutes les séductions, et ce qui étonna le plus la cour, elle sortit de prison après une si excessive abstinence, sans que son extérieur et sa santé en eussent reçu la moindre atteinte.

Le royaume de Figen eut aussi ses martyrs qui furent les premiers que l'on fit périr par le feu.

La persécution devenait peu à peu générale, et cependant la ville de Nangazaqui, gouvernée par le plus grand ennemi du nom chrétien, n'y avait encore que peu de part. Il paraît que Sasioye recevait en secret du Cubo-Sama des ordres qui retenaient sa fureur. Il s'en vengeait en excitant sans cesse le roi d'Arima à montrer plus de rigueur contre les fidèles. Ce fut encore lui qui détermina Suchendono à faire périr trois seigneurs de la cour qui avaient répondu par un refus formel à la demande que leur faisait le roi de dissimuler au moins leur foi religieuse. Ils furent d'abord mis en prison avec leurs femmes et leurs enfants, ce qui formait huit personnes. Au bruit de la mort qui les menaçait, les chrétiens des campagnes environnantes, au nombre de vingt mille personnes, accoururent, jaloux de partager leur sort. Ce concours extraordinaire donna d'abord quelque inquiétude au roi, mais ayant appris qu'ils étaient sans armes, il les laissa en paix. Cette foule campa aux portes de la ville, et les chrétiens d'Arima pourvurent à sa subsistance, car ils n'avaient avec eux aucunes provisions.

Les confesseurs de Jésus-Christ apprirent que l'arrêt de leur condamnation était prononcé, et ils eurent le bonheur de recevoir la visite de deux Jésuites qui, s'étant introduits dans leur prison,

leur distribuèrent le pain des forts. Enfin le moment du sacrifice était arrivé, et l'on vit commencer une espèce de triomphe qui n'avait point eu d'exemple peut-être depuis la naissance de l'Église. Les vingt mille chrétiens de la campagne entrèrent dans la ville en bel ordre, la tête couronnée de guirlandes et tenant leur chapelet à la main. Ceux de la ville, dont le nombre était aussi grand, couronnés aussi de guirlandes et ayant un cierge à la main, les attendaient, et au moment où les confesseurs parurent, tous se mirent en marche dans le rang qui avait été marqué à chacun. Les huit martyrs étaient au milieu; ils n'étaient point liés, mais leurs bourreaux les suivaient avec une compagnie de soldats, faible défense contre quarante mille hommes, mais inutile précaution contre quarante mille chrétiens dont l'unique regret était de ne pouvoir mourir avec ceux qu'ils accompagnaient au lieu de leur supplice.

L'exécution eut lieu sur une grande esplanade, sous les fenêtres du palais; chaque martyr fut attaché à une colonne placée au milieu d'un bûcher; aucun d'eux ne marqua la moindre faiblesse. Les liens qui retenaient un de ces martyrs, encore enfant, ayant été brûlés, on le vit courir au milieu des flammes et des brasiers. On crut qu'il

cherchait à s'échapper, mais on le vit bientôt joindre sa mère qui était attachée à un autre poteau, et se précipiter dans ses bras pour y mourir. Cette sainte dame sembla se ranimer pour exhorter son fils à consommer courageusement son sacrifice. La fille de cette héroïne, restée debout et les yeux fixés vers le ciel, semblait insensible à ses douleurs, lorsqu'on la vit ramasser des charbons allumés, les porter sur sa tête et s'en former une couronne, comme si elle avait voulu se parer pour aller au-devant de son céleste époux. Les chrétiens s'emparèrent des corps de ces martyrs, qui furent trouvés entiers et sans odeur.

Pendant ce temps, le P. Sotelo, franciscain, qui remportait de grands avantages sur le paganisme dans le nord du Japon, avait déterminé le prince d'Oxa à envoyer une ambassade solennelle au souverain pontife et au roi catholique, et il partait avec les ambassadeurs et de grands présents adressés au Pape et au roi d'Espagne. Nous parlerons en son temps du succès de cette ambassade, dont les suites ne répondirent pas à la manière dont elle fut reçue dans les états du roi catholique et à Rome, ni aux espérances qu'elle avait fait concevoir au P. Sotelo.

(1614) Jamais l'Église du Japon n'avait eu en

même temps un aussi grand nombre de missionnaires d'un mérite distingué. Il ne leur manquait qu'un peu plus de concert et de subordination de la part des religieux mendiants qu'on ne put jamais engager à reconnaître la juridiction de l'ordinaire. Ce fut dans ces circonstances que cette chrétienté perdit dom Louis Serqueyra, son vénérable pasteur. Cette mort fut l'occasion malheureuse de nouvelles divisions : la cour de Rome avait prévu ce cas, et pour ne pas laisser la mission sans supérieur, pendant une vacance qui ne pouvait manquer d'être longue, le P. Carvaglio, provincial des Jésuites, avait été muni d'un bref apostolique en vertu duquel, dès que l'évêque eut expiré, il se porta pour vicaire-général et administrateur de l'évêché. Mais le P. Baptiste, commissaire des Pères de Saint-François, élevait la même prétention. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est qu'on voulut rendre le public juge de ce démêlé, et qu'on vit bientôt courir des placards contre le Père Carvaglio. Enfin, le clergé séculier, composé de sept prêtres, et qui d'abord s'était uni au provincial des Jésuites, se crut autorisé de faire un mandement qui déclarait le P. Baptiste seul vicaire-général. Ce débat était loin d'édifier les fidèles, et il est facile de penser qu'en voulant partager le troupeau, on affai-

blissait beaucoup le lien qui le tenait attaché à Jésus-Christ. L'archevêque de Goa mit fin à ce schisme en déclarant le provincial des Jésuites, seul administrateur de l'évêché du Japon, et sa sentence fut depuis confirmée par un bref de Paul V.

(1615) Cependant les Anglais et les Hollandais ne cessaient d'effrayer le Cubo-Sama de l'ambition effrénée des Espagnols et des Portugais; d'un autre côté, le gouverneur de Nangazaqui ne cessait de calomnier les chrétiens, disant qu'un des principaux dogmes de leur religion leur faisait un devoir d'adorer les criminels condamnés au plus ignominieux supplice. Enfin le Cubo-Sama, circonvenu de tous les côtés, rendit un édit qui enjoignait à tous les prêtres et religieux qui suivaient la croyance des Portugais de sortir incessamment de toutes les terres de l'empire, et à tous les Japonnais qui avaient embrassé leur doctrine d'y renoncer au plus tôt, sous peine de mort.

Jamais volonté souveraine ne fut plus promptement exécutée : des officiers furent envoyés de toutes parts pour renverser ce qui restait d'églises sur pied, et tout ce qu'on put découvrir de missionnaires fut conduit à Nangazaqui pour y être embarqué sur les premiers navires qui sortiraient du port. Mais les chrétiens ne montraient

pas moins de constance que leurs persécuteurs avaient de fureur. A Méaco, le crieur public ayant proclamé dans les rues que les chrétiens allaient être brûlés vifs, et qu'ils eussent à préparer leurs poteaux, il y en avait le lendemain de plantés devant toutes les portes des chrétiens, et en nombre suffisant pour les fidèles de la maison. On se saisit des principaux, hommes et femmes; on les renferma dans des sacs faits d'un tissu de paille, dont tous les bouts étaient en dedans; on les laissa des jours entiers sans nourriture; on les faisait en même temps solliciter par leurs parents et par les bonzes; mais rien ne put vaincre la courageuse résolution qui les faisait souffrir avec joie pour leur foi. A Ozaca, le même officier, voulant saper le christianisme dans ce qui devait le perpétuer, fit renfermer tous les enfants qui professaient cette doctrine, et les fit fouetter cruellement; mais tous les mauvais traitements qu'on essaya n'en ébranlèrent pas un seul.

Se flattant de réduire les chrétiens en éloignant leurs chefs, le Cubo-Sama rendit une sentence en vertu de laquelle un grand nombre des plus considérables familles chrétiennes de Méaco, de Sacai et d'Ozaca devaient être transportées dans les provinces du nord. Ce fut pour tout l'empire un

douloureux spectacle que la vue de tant de personnes illustres menées comme une chaîne de galériens de ville en ville, et condamnées à n'avoir plus d'autre demeure que les bois et les montagnes, ni d'autre compagnie que les bêtes sauvages. Dans la suite, le nombre des bannis augmenta considérablement, et tout un canton, nommé Tsugaru, jusqu'alors entièrement désert, en fut peuplé. Ils y seraient morts de besoin, si les fidèles n'avaient trouvé moyen, de temps en temps, de leur faire parvenir quelques provisions.

Enfin, un nouvel édit, de la cour de Surunga, priva l'Église du Japon de tout ce qui lui restait de fidèles d'une haute noblesse. Juste Ucondono, l'ancien roi de Tamba, Jean Naytadono, le prince Thomas, son fils, la princesse Julie, sa sœur, et un grand nombre d'autres personnes du premier rang devaient êtr e conduits à Nangazaqui pour être ensuite embarqués et transportés hors des terres du Japon. Ces illustres bannis se réunirent, et firent ensemble le trajet, marchant à pied, malgré la rigueur de la saison et la neige qui couvrait la terre. Ils furent reçus à Nangazaqui avec toute la magnificence que les fidèles purent déployer, car la religion était encore soufferte dans cette ville, à cause du commerce dont elle était le siége.

Suchendono, roi d'Arima, continuait la persé-

cution avec plus de fureur que jamais ; mais enfin, après avoir fait mourir les plus illustres de ses sujets, et dépouillé de leurs biens les plus riches de sa cour qui ne voulurent pas imiter son apostasie, il désespéra de pouvoir tenir au Cubo-Sama la parole qu'il lui avait donnée de faire changer de religion à tout son royaume. Alors Dieu permit qu'il commençât lui-même à se faire justice de tant d'excès, où la passion de régner l'avait fait tomber. Il écrivit à ce prince qu'il ne pouvait plus se résoudre à vivre parmi les irréconciliables ennemis des dieux tutélaires de l'empire, et qu'il le priait de lui confier un autre royaume. Il ne doutait point que son alliance avec la famille de ce prince, et son zèle pour les sectes du Japon ne lui fissent obtenir quelque chose de meilleur que ce qu'il quittait ; mais il fut trompé dans son attente. Le royaume d'Arima fut donné à Safioye, qui y aspirait depuis longtemps, et le malheureux Suchendono fut obligé de se contenter du petit royaume de Fiunga, beaucoup moins considérable que celui qu'il perdait. Ce prince reconnut, dit-on, la main qui le frappait si justement, surtout lorsque, s'étant embarqué avec tous ses trésors pour se rendre dans son nouveau domaine, il eut perdu dans un naufrage la plus grande partie de ses richesses ;

mais on n'ajoute point qu'il ait profité de ce rayon de lumière pour rentrer dans la voie du salut.

Le Cubo-Sama et tous les grands qui partageaient sa haine des chrétiens attendaient impatiemment le départ des missionnaires, persuadés que la fermeté des fidèles était l'effet de la présence des prédicateurs de l'Évangile ; aussi hâtaient-ils de tous leurs vœux la venue de quelque navire européen. Quatre-vingt huit Jésuites avaient été conduits à Facunda où le gouverneur aimait mieux les garder qu'à Nangazaqui même, au milieu de cinquante mille chrétiens. Cependant vingt-huit de ces religieux avaient échappé aux recherches des commissaires, et étaient répartis en différents lieux. Enfin, on contraignit tous les bannis de s'embarquer sur trois jonques chinoises assez mal équipées. Ucondono, le roi et le prince de Tamba, avec leurs familles, tous les religieux de Saint-Augustin, de Saint-Dominique et de Saint-François, avec vingt-trois Jésuites, prirent, sur un de ces bâtiments, la route des Philippines. Soixante-treize Jésuites et quantité de Japonnais de toute condition tournèrent sur les deux autres du côté de Macao, et y arrivèrent en peu de jours.

Il s'en fallut bien que le premier bâtiment eût le vent aussi favorable et la mer aussi calme : il

fut presque toujours en danger de périr, et quatre Jésuites moururent dans la traversée. Enfin, ils parurent en vue de Manille ; le gouverneur envoya à leur rencontre un officier de marque sur une galère magnifiquement ornée, et les reçut avec un grand appareil, à la tête de toutes ses troupes et aux décharges de tous les canons de la place et des navires qui étaient dans le port. On logea les princes et les autres personnes de marque dans des maisons qui avaient été meublées pour eux, et on leur fit, de la part de Sa Majesté catholique, les offres les plus généreuses, mais ils répondirent unanimement qu'ils ne voulaient pas être dédommagés sur la terre de ce qu'ils avaient perdu pour la cause de Dieu. On leur assigna cependant des pensions sur le trésor royal.

(1615) Il n'y avait guère qu'un mois que les bannis étaient à Manille lorsque la joie publique fut tout à coup troublée par la maladie d'Ucondono. Ce grand homme fut d'abord attaqué d'une fièvre continue qui en peu de jours fit désespérer de sa vie. Dès qu'il sut le danger où il était, il fit appeler son confesseur, et, après lui avoir témoigné le plaisir qu'il ressentait de mourir exilé pour Jésus-Christ, il ajouta : Je ne recommande ma famille à personne ; ils ont l'honneur, aussi bien que moi, d'être proscrits pour la religion ; cela

leur doit tenir lieu de tout. Il parla sur le même ton à sa femme et à ses enfants, et mourut dans ces sentiments, après avoir reçu les sacrements de l'Église avec une dévotion et dans des transports de ferveur dignes d'un héros chrétien et d'un confesseur de Jésus-Christ. Sa mort, qui fut annoncée par le son des cloches de toute la ville, mit également en deuil les Japonnais et les Espagnols. Il fut exposé sur un lit de parade où tout le peuple vint lui baiser les pieds, et les honneurs funèbres lui furent rendus avec la plus grande magnificence.

L'éloignement de ces illustres bannis n'avait pas apaisé la fureur des ennemis du nom chrétien au Japon ; ce fut surtout le royaume d'Arima qui fut ravagé par le feu de la persécution. Des corps armés parcouraient ce pays en tout sens ; des tribunaux étaient dressés au milieu des places publiques dans un enclos palissadé ; les chrétiens appelés dans cette enceinte étaient saisis par les oreilles avec des pinces de fer, traînés par les cheveux, foulés aux pieds ; on leur fracassait les jambes entre des pièces de bois, mais toutes ces tortures étaient sans effet. On faisait enfin mourir les plus intrépides : leurs têtes exposées sur les palissades et leurs corps hachés en pièces étaient laissés sur place pour servir de pâture aux oi-

seaux et aux animaux carnassiers. Le roi, s'étant rendu à Cochinotzu pour faire exécuter les édits, trouva sur la place un grand nombre de chrétiens qui s'y étaient réunis d'eux-mêmes pour venir chercher les supplices, et qui avaient eux-mêmes apporté des cordes dans la crainte que les bourreaux n'en manquassent. Outré de colère, Safioye ordonna qu'on leur fît souffrir les plus cruels tourments. Il est impossible de décrire tout ce que l'imagination des bourreaux inventa d'atroces cruautés. On leur lia les mains derrière le dos, et, après les avoir enlevés par les bras ainsi placés à une grande hauteur, on les laissait tomber à terre de tout leur poids augmenté par des pierres dont on les chargeait. Après un moment de relâche, on les liait de nouveau, on les brûlait, on les piquait par tout le corps; on leur coupait les doigts des pieds les uns après les autres, on leur brisait les dents à grands coups de cailloux; on leur crevait les yeux; mais ce qui portait jusqu'à la rage la fureur des bourreaux, c'était de ne jamais entendre ces malheureux pousser une plainte, et de les voir publier, au milieu des souffrances, les louanges du Dieu qu'on voulait les empêcher d'adorer.

De tant de courageux athlètes qui triomphèrent en cette occasion de la fureur des tyrans, il n'y

en a aucun dont on ne pût raconter des choses édifiantes, mais l'espace nous manque pour retracer tant de glorieux martyres. Les procès-verbaux envoyés à Rome, prouvent que le nombre de ceux qui signalèrent leur courage dans cette occasion est incroyable, et pas un de ceux qui parurent devant les tribunaux ne témoigna la moindre faiblesse.

(1615) Le roi d'Arima et les fidèles eux-mêmes ne regardaient ce que nous venons d'exposer que comme le prélude de la persécution, lorsque les événements politiques rappelèrent ce prince auprès du Cubo-Sama, qui voyait son autorité menacée par une guerre civile. Malgré l'autorité absolue dont il jouissait sur tout le Japon, le Cubo-Sama n'était pas sans inquiétude sur la solidité de son pouvoir; il redoutait toujours en secret les droits légitimes qu'avait au trône impérial le fils de son ancien maître. Plusieurs fois il avait essayé de s'emparer de la personne de Fide-Jori, mais ses plans avaient tous échoué contre la prudence de l'impératrice-mère; il résolut alors d'agir à force ouverte, et rassembla une armée de deux cent mille hommes. Le jeune empereur, averti à temps, se renferma dans la forteresse d'Ozaca qui était très-bien approvisionnée, et s'y défendit avec tant d'avantage, que

le Cubo-Sama fut obligé de proposer la paix que les deux princes signèrent de leur sang, et jurèrent d'observer sur tout ce qu'ils croyaient de plus respectable dans la religion de l'empire.

Cependant cette trève ne fut pas de longue durée; le Cubo-Sama faisait d'immenses préparatifs dont il ne pouvait dissimuler le but, et la guerre fut déclarée dans les formes. Tout le Japon s'agita pour cette grande querelle; les deux princes s'étaient mis en campagne, et leurs armées se trouvèrent en présence à peu de distance d'Ozaca. L'armée du Cubo-Sama avait un immense désavantage, et déjà la victoire et la couronne semblaient assurés à Fide-Jori, lorsque tout à coup Ozaca parut tout en flammes, le feu y étant mis par des gens que le Cubo-Sama avait gagnés. Le jeune prince abandonna aussitôt le champ de bataille pour aller mettre en sûreté sa famille et ses trésors; son armée, sur le point de remporter la victoire, s'arrêta indécise; une partie des troupes avait suivi l'empereur à Ozaca; le reste, étonné et privé de chef, fut facilement mis en déroute par le Cubo-Sama, qui sut habilement profiter d'un événement sur lequel il comptait. Ce fut alors une horrible boucherie, et l'on dit que plus de cent mille hommes restèrent sur le terrain. Ce massacre se renouvela à Ozaca, où

vainqueurs et vaincus étaient entrés en même temps ; le carnage et le pillage remplissaient toute la ville ; bientôt l'incendie, que personne n'avait combattu, vint ajouter de nouvelles horreurs et de nouveaux dangers à cette scène de destruction. Un grand nombre de femmes, de blessés, d'enfants et de vieillards périrent au milieu des flammes. Le P. de Torrez, qui se trouvait dans la ville, se sauva avec une peine infinie ; étant tombé dans un parti ennemi, il fut entièrement dépouillé de ses vêtements, et, s'étant encore échappé, il fit deux lieues en cet état, marchant toujours sur des corps morts, et entendant de toutes parts des gens qui criaient qu'on l'arrêtât. L'empereur n'était pas tombé aux mains de son ennemi, mais la précaution que prit le Cubo-Sama de démanteler tous les châteaux et toutes les places qui pouvaient lui servir d'asile, força ce malheureux prince à s'expatrier, et l'on croit qu'il finit ses jours dans quelque coin obscur de la Chine.

(1616) L'empereur était retourné à Surunga, où il s'occupait à satisfaire sa passion dominante, celle de thésauriser. Ce fut là qu'il mourut, vers le commencement de juin. Sa haine contre les chrétiens s'était encore augmentée parce qu'il en avait vu un grand nombre dans l'armée de Fide-

Jori; aussi ne recommanda-t-il rien plus vivement à son fils, en mourant, que d'arracher de ses états jusqu'à la racine de la religion chrétienne, et surtout de veiller à ce qu'il n'y restât aucun docteur européen. Ce prince, qui voulait être adoré comme un Dieu après sa mort, indiqua, pour le lieu de sa sépulture, la cime d'une montagne; son fils lui fit bâtir un temple magnifique, et n'oublia rien pour rendre auguste la cérémonie de son apothéose.

Si le Cubo-Sama jouit peu du fruit de la victoire qu'il avait remportée sur Fide-Jori, il eut du moins, en mourant, la consolation de laisser le trône impérial aussi assuré à sa famille que s'il l'eût reçu par la succession légitime d'une longue suite d'aïeux; c'était encore cette même famille qui l'occupait à la fin du dix-septième siècle, lorsque le Japon s'interdit toute communication avec les Européens.

Ce fut à cette époque que l'empereur fixa le siége de sa cour à Yedo, capitale du royaume de Musasi, qui est devenue la plus opulente cité du Japon. Cette ville est située dans une plaine agréable, au fond d'une baie peu profonde. Elle est entourée de fossés, et fermée par des portes qui peuvent résister à un coup de main; les maisons des particuliers ne sont ni plus hautes ni plus

grandes qu'ailleurs; elles ont toutes à leur sommet une cuve pleine d'eau, précaution qui n'a pas empêché de grands incendies de détruire souvent des quartiers considérables. Le nombre des temples et des palais est immense, et l'on trouve dans la ville plusieurs canaux dont les bords sont agréablement plantés d'arbres.

Le château est presque au milieu de la ville; sa figure forme un cercle irrégulier d'environ quatre lieues de circuit. Il est composé de trois enceintes, dont le palais impérial occupe le centre, et est flanqué de deux châteaux, défendus aussi par trois rangs de fossés et de murailles. C'est dans la première enceinte, défendue par de larges fossés et des portes bien fortifiées, que la plupart des princes de la famille royale ont leurs hôtels; on y trouve d'immenses jardins parfaitement soignés; la seconde est occupée par les conseillers d'état, les grands officiers de la couronne, et généralement par tous ceux que leurs emplois rapprochent de la personne du monarque. Tout ce qui compose le château impérial est d'une solidité extraordinaire, bâti de pierres énormes posées les unes sur les autres sans ciment, ce qui les met plus en état de résister aux tremblements de terre. Il y a dans le centre une tour d'une hauteur surprenante, et dont chaque étage a son toit,

suivant la coutume de ce pays. Tous les bâtiments ont aussi leurs toits recourbés avec des dragons dorés à tous les angles, ce qui produit un très-bel effet. Le palais n'a qu'un étage, ce qui ne l'empêche pas d'être assez haut; on y voit de longues galeries et des chambres spacieuses; les plafonds, les solives, les piliers sont de bois de cèdre, de camphre, ou de ce beau bois de *Jescry*, dont les veines forment des fleurs ou des figures variées; le tout est très-bien verni et ciselé avec art. Le plancher est partout couvert de belles nattes blanches, avec un bord ou une frange d'or.

On prétend qu'il y a sous ce palais des appartements souterrains dont le plafond soutient un grand réservoir d'eau, et où l'empereur se réfugie quand il tonne. On assure que le bruit de l'orage n'y pénètre pas, et on croit y être à l'abri des effets de la foudre. On a ménagé dans les mêmes lieux des chambres où se trouvent les trésors du monarque, et où des portes de fer les mettent à l'abri des voleurs et du feu.

C'est là que les derniers mémoires placent encore le siége du gouvernement japonnais; la politique des souverains oblige tous les rois particuliers à laisser à Yedo leurs familles et leurs trésors, qui servent comme d'otages de leur fidé-

lité, eux-mêmes ne peuvent s'absenter plus de la moitié de l'année de cette capitale, où la présence de tant de princes puissants entretient un immense commerce et une population innombrable.

Les chrétiens qui avaient respiré pendant la durée de la guerre civile, espéraient qu'à la mort du Cubo-Sama Fide-Jori reparaîtrait, et qu'il se formerait facilement un parti suffisant pour renverser Xogun-Sama; on espérait aussi que ce prince se montrerait reconnaissant du dévouement que les chrétiens lui avaient témoigné. Mais toutes ces idées flatteuses s'évanouirent; Fide-Jori ne se montra pas, le nouvel empereur s'empara du pouvoir sans obstacle, et la tranquillité de l'état produisit le renouvellement d'une persécution qui n'a fini que par l'extinction du christianisme dans l'empire.

(1617) Il y avait alors au Japon trente-trois Jésuites, seize religieux d'autres ordres et sept prêtres séculiers, avec un grand nombre d'excellents catéchistes, qui rendaient les plus grands services. Ils avaient échappé à toutes les recherches sous différents déguisements; ceux qui demeuraient à Nangazaqui portaient l'habit des marchands portugais qui continuaient d'y être reçus; ceux qui demeuraient dans l'intérieur étaient vê-

tus comme les Japonnais. Ils obtinrent encore de grands succès, mais le calme qu'ils devaient à leurs précautions fit oublier à quelques-uns les mesures de la prudence; ils reprirent les habits de leur ordre, et prêchèrent en public. Cette malheureuse tentative amena de nouveaux édits plus formels que les précédents, qui ne furent que trop ponctuellement exécutés. Le P. Pierre de l'Ascension, Franciscain espagnol, et le P. Tavora, Jésuite portugais, ayant été arrêtés, furent conduits à Omura, où ils eurent la tête tranchée sur la place publique. A la nouvelle de cette exécution, les Pères Navarette et Joseph, le premier Dominicain et le second Augustin, résolurent de braver la fureur des tyrans; ils revêtirent donc leurs habits, et se mirent à parcourir le pays, suivis d'une foule immense, qu'ils remplissaient de leur ferveur. Mais ces succès n'eurent pas une longue durée; ils furent saisis et conduits dans une île, où ils furent aussi décapités. Peu après, le commissaire-général des Pères de Saint-François eut le même sort, ainsi que plusieurs chrétiens de Nangazaqui, que l'on accusait d'avoir reçu chez eux des missionnaires. On cachait aux fidèles le lieu de la sépulture de ces martyrs, de peur qu'ils n'enlevassent leurs corps pour en garder les reliques.

(1618) L'année suivante, le P. Jean de Sainte-Marthe, qui avait été commissaire des Pères de Saint-François, fut décapité à Méaco, coupé par morceaux, et jeté à la voirie. Ce vertueux confesseur fit beaucoup de conversions dans sa prison, et refusa les propositions du gouverneur, qui lui offrait les moyens de sortir du Japon. Le cruel Safioye avait déjà reçu le juste châtiment de tous les maux qu'il avait faits à l'Église. Il était mort à Sacai, et sa fin fut digne d'un tyran; son sang se corrompit, et le rendit infect à tel point que personne ne pouvait plus approcher de lui.

Le canton de Tsugaru, où nous avons vu qu'on avait exilé un grand nombre de personnes de distinction, se peuplait encore de jour en jour de chrétiens de tout âge et de tout sexe, qu'on y envoyait de toutes les provinces de l'empire, et leur ferveur croissait à mesure qu'ils se multipliaient. Trois Pères Jésuites, qui ont été tous trois martyrs, les secouraient spirituellement, au milieu de dangers et de fatigues incroyables. Presque tous ceux qui faisaient partie de cette glorieuse troupe finirent par signer leur foi de leur sang. A Nangazaqui, le feu de la persécution était attisé par deux apostats, nommés Antoine Toan et Jean Feizo. Ils firent brûler tout vifs un nombre considérable des chrétiens les plus distingués, ce qui

ne leur porta pas bonheur, car le premier fut exilé, et peu après condamné à mort, sous l'accusation d'infidélité envers l'empereur. Un prêtre japonnais, nommé Antoine Toan, qui avait fait ses études à Rome, ayant été mis en prison, ne put résister à la terreur des supplices; il apostasia aussi, et ses dénonciations devinrent fatales à plusieurs missionnaires et à un grand nombre de chrétiens.

(1619) On avait arrêté à Firoxima deux hommes qu'on ne connaissait point pour ce qu'ils étaient, et que peu de gens de cette contrée savaient être deux des plus illustres ouvriers qu'eût alors la chrétienté du Japon. C'étaient le père Antoine Iscida Pinto et Léonard Kimura, tous deux Jésuites japonnais. Ils ne furent pas plutôt arrêtés qu'ils déclarèrent qui ils étaient. Ils eurent bientôt converti leur prison en maison de prières, et y firent un grand nombre de conversions. Le premier fut brûlé vif à Firoxima, et le second fut décapité à Nangazaqui.

L'empereur étant venu à Méaco, apprit qu'il y avait cinquante chrétiens dans les prisons; il ordonna sur-le-champ que, sans aucune distinction d'âge ni de sexe, ils fussent tous brûlés, et il ne voulut pas même différer le supplice d'une dame de qualité qui était prête d'accoucher.

On fit monter tous les confesseurs dans des charrettes qui parcoururent la ville au milieu d'un silence qui n'était troublé que par les sanglots de quelques-uns des assistants, et par les cantiques des confesseurs. En arrivant sur une place, les condamnés trouvèrent des croix dressées au milieu de grands amas de bois. Leur joie augmenta à cette vue, et bientôt, le feu ayant été mis de tous les côtés, on les vit au milieu de cette fournaise ardente où ils semblaient goûter d'avance les délices du paradis.

(1620) Cependant le malheureux Sanche, prince d'Omura, était mort sans donner le moindre signe de repentir. Le prince Barthélemi, son fils et son successeur, donna bientôt une nouvelle preuve qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois; le désir de se concilier les bonnes grâces de l'empereur le détermina à abjurer publiquement le christianisme. Il unit ensuite ses efforts à ceux de tous les princes qui persécutaient sans pitié et sans relâche les chrétiens. Il avait encore les mains teintes de leur sang lorsqu'il fut cité au tribunal du souverain juge, car il mourut cette même année. Avec lui s'éteignit la race du premier prince chrétien du Japon, race dont les chefs avaient bien dégénéré de la vertu de l'illustre Sumitanda.

LIVRE VIII.

SOMMAIRE.

Le roi d'Oxu devient hostile au christianisme. — L'Évangile prêché en Yesso. — Le jubilé de l'année sainte est avancé de trois ans en faveur des Japonnais. — Deux religieux sont pris par des Hollandais et déférés à l'empereur.—Leur martyre. — Exécution de soixante-deux religieux et chrétiens. — L'empereur cède le pouvoir à son fils. — Siége de Macao par les Anglais et les Hollandais. — Belle action du P. de Angelis. — Ambassade espagnole repoussée avec mépris. — Édits contre le commerce avec les étrangers et contre le christianisme. — L'empereur assujettit à son pouvoir tous les rois particuliers. — Nouveaux supplices mis en usage contre les chrétiens. — Leur ferveur. — Entrevue de l'empereur et du Dairy. — Nombre prodigieux de martyrs. — Les eaux ensoufrées du mont Ungen. — Cruauté du roi d'Arima. — Sa mort terrible. — Brouillerie et réconciliation entre les Japonnais et les Hollandais.

(1620) Les chrétiens des provinces septentrionales avaient été d'abord beaucoup moins inquiétés que ceux des autres parties de l'empire. Nous avons vu qu'en 1613, le père Angelo était parti du Japon avec un ambassadeur que Mazamoney, prince d'Oxu, envoyait au Pape et au roi catholique. C'est ici le lieu de rapporter l'issue de cette démarche, que ce prince avait faite plutôt dans le but d'attirer le commerce des Européens dans

ses états que par zèle pour la religion. Fraxecura, son ambassadeur, fut accueilli en Espagne avec les marques de la plus haute distinction, et reçut le baptême à Madrid, au milieu d'un pompeux appareil. Il eut ensuite une audience de sa Sainteté, et le Pape nomma le P. Sotelo évêque de la partie septentrionale et orientale du Japon; mais lorsqu'il arriva aux Indes, il y fut retenu par l'ordre du roi. Fraxecura, à son retour au Japon, ne fut reçu dans les états de Mazamoney qu'après avoir abjuré le christianisme, car à cette époque déjà, ce prince commençait à persécuter les chrétiens.

Peu de temps auparavant, le P. de Angelis s'était transporté dans l'île d'Yesso, et il eut la gloire de fonder une église dans ce pays, où la découverte récente de mines d'or fort abondantes attirait un grand nombre de marchands japonnais.

La persécution continuait dans le Ximo, mais avec moins de vivacité que dans le commencement, et les missionnaires en profitaient pour se transporter partout où les besoins de leur troupeau les appelaient; il leur arriva même un renfort d'ouvriers apostoliques que l'on distribua dans les églises qui les demandèrent. La ferveur des chrétiens fut encore ranimée par la réception

d'un bref de sa Sainteté, qui avançait de trois ans, en faveur des fidèles Japonnais, le jubilé de l'année sainte 1625. Cette attention du vicaire de Jésus-Christ, et les éloges qu'il donnait à l'église du Japon, inspirèrent à cette chrétienté un redoublement d'ardeur pour le martyre, et les jésuites japonnais, auxquels il était moins difficile de se déguiser, s'exposèrent aux plus grands dangers pour faire connaître aux chrétiens dispersés ce qu'ils devaient faire pour profiter de la libéralité du saint Père.

(1621) Deux religieux, l'un augustin, nommé P. Zugnica, et l'autre dominicain, nommé Louis Florez, s'étaient embarqués, déguisés en marchands, sur un petit navire japonnais frété à Macao. Rencontrés en mer par un bâtiment hollandais, leur petite embarcation fut bientôt capturée; les Hollandais, ayant trouvé dans les effets des prétendus marchands des habits et des patentes de religieux, conduisirent l'équipage à Firando, et dénoncèrent le capitaine comme un chrétien qui avait voulu introduire des missionnaires européens dans le Japon, malgré la défense du souverain. Les deux religieux voulurent d'abord, pour sauver l'équipage qui les avait amenés, cacher leur véritable profession; mais, dénoncés par des apostats et ne pouvant suppor-

ter la dissimulation, ils déclarèrent ouvertement qui ils étaient, et quelle avait été leur intention en venant au Japon. Les hérétiques qui les avaient arrêtés ne cessaient d'exciter l'empereur contre eux, prétendant que le Père de Zugnica, qui était d'une des meilleures familles d'Andalousie et fils d'un ancien vice-roi du Mexique, venait se mettre à la tête des chrétiens pour s'emparer du Japon. L'empereur, outré de colère, ordonna le supplice de tous les prisonniers que les Hollandais avaient amenés à Firando. Les deux religieux et le capitaine du navire sur lequel ils avaient été saisis furent brûlés, et tous les gens de l'équipage eurent la tête tranchée : on offrit la vie à tous ceux qui voudraient adorer les dieux de l'empire, mais tous rejetèrent cette proposition avec dédain. Le supplice des deux religieux et de leur compagnon dura plus de deux heures, parce que les bourreaux retiraient le bois quand le feu devenait trop vif.

(1622) Quelque temps après, le gouverneur de Nangazaqui, craignant que l'on ne crût à la cour que son zèle contre la religion se ralentissait, choisit trente chrétiens, hommes, femmes et enfants, parmi ceux qui remplissaient les prisons, et, les trouvant inébranlables dans leur foi, les condamna à avoir la tête tranchée. On les

garda encore quelques jours, pour attendre l'arrivée de trente-deux autres prisonniers qui venaient de Suzuta pour être brûlés vifs, et qui étaient presque tous religieux. Le plus ancien de tous ces ouvriers évangéliques était le Père Charles Spinola, que nous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion de nommer. Les malheureux avaient eu les plus grandes souffrances à supporter dans la prison de Suzuta, qui ne consistait qu'en quatre fortes murailles sans toit et sans abri, et où les prisonniers étaient entassés en nombre très-considérable, privés de toutes les choses nécessaires et même d'une nourriture suffisante. Lorsqu'on les amena à Nangazaqui, on mit au cou de chacun d'eux une corde dont un soldat tenait le bout, et on ne permettait à personne de les approcher. Ils arrivèrent ainsi au lieu du supplice, qui était une colline près de Nangazaqui, sur le bord de la mer; on amena les trente condamnés qui les attendaient, et pendant qu'on attachait à des poteaux ceux qui devaient être brûlés, on commença à trancher la tête aux autres. Le Père Spinola soutenait glorieusement son caractère; il encourageait ceux qui souffraient avec lui, et prêchait la parole de Dieu à la foule qui l'entourait. Il prédit en cette circonstance divers événements qui arrivèrent

par la suite. Quand on eut décapité tous ceux qui devaient subir ce genre de mort, on plaça les têtes vis-à-vis de ceux qui devaient être brûlés, et l'on alluma le feu. Il était éloigné de vingt-cinq pieds des patients, et le bois était tellement disposé que le feu ne pouvait gagner que lentement; on avait même soin de l'éteindre quand on s'apercevait qu'il gagnait trop vite. Le Père Spinola mourut de la seule ardeur du feu, sans avoir été atteint par les flammes; après sa mort on le trouva tout entier avec sa soutane que le feu avec l'eau qu'on y avait jetée, avait durcie et collée sur son corps. Le Père Kimura souffrit encore plus longtemps, et ce ne fut qu'après trois heures de supplice, qu'il obtint la palme du martyre. Les martyrs ne donnant plus aucun signe de vie, on mit des gardes à toutes les avenues de la place, et les corps y demeurèrent exposés pour inspirer de la terreur aux fidèles; mais une telle vue était bien plus propre à ranimer leur ferveur. Un grand nombre de chrétiens resta dans les environs, dans l'espérance de pouvoir enlever quelques-unes de ces saintes reliques; mais ils furent trompés dans leur attente, et il en coûta la vie à l'un d'eux qui avait voulu enlever la main de l'un des martyrs. Enfin au bout de trois jours, on alluma un grand bûcher et on y jeta tous les

corps; on emplit ensuite des sacs de toutes les cendres, de la terre même qui avait été arrosée de sang, et on les alla vider en pleine mer. Dieu fit voir combien il s'intéressait à la gloire de ses serviteurs, par la terrible vengeance qu'il tira du cruel Xuquendaiu, qui avait présidé à leur supplice. Cet officier étant un jour à table, tomba mort tout à coup, et lorsqu'on voulut le relever, son corps parut grillé, comme si on l'eût tiré du feu.

Une exécution comme celle dont nous venons de faire le récit était bien plus capable d'entretenir et d'augmenter la ferveur des fidèles que de produire l'effet espéré par les persécuteurs. Ils s'en aperçurent bientôt; aussi ils inquiétèrent moins les chrétiens, mais ils s'attachèrent à exterminer tout ce qui restait d'ouvriers évangéliques au Japon, et à empêcher qu'il n'en revînt d'autres à leur place. Dès le lendemain du grand martyre, Gaspard Cotenda, du tiers ordre de S. Dominique, fut décapité avec onze autres chrétiens, et dans les mêmes jours, le Père Constanzo fut brûlé vif à Firando. Un grand nombre d'autres religieux de différents ordres étaient martyrisés en même temps. Dans le nombre de ces saintes victimes il faut remarquer le Père Navarro qui fut brûlé vif, après être resté près d'une année en prison à Ximabarra. Ce religieux était au Japon depuis 1585,

et les royaumes de Naugato et de Bungo avaient été le théâtre de ses efforts et de ses succès.

(1623) L'empereur s'étant déchargé du soin des affaires sur le prince son fils, le fit revêtir par le Dairy du titre de Xogun-Sama, et prit ou garda pour lui celui de Cubo-Sama. Le nouveau monarque ne tarda pas à faire connaître qu'il haïssait encore plus les chrétiens que n'avait fait son prédécesseur; du moins sa haine leur fut-elle beaucoup plus funeste; mais l'occupation que donna à toute la cour le changement dont je viens de parler, procura quelque relâche à l'Église. Malgré les défenses rigoureuses, neuf ou dix religieux de différents ordres entrèrent heureusement au Japon sans être reconnus. Mais la joie qu'avait causée aux fidèles et aux missionnaires un renfort si considérable fut bientôt altérée par de fâcheuses nouvelles que l'on apprit de Macao. Les Anglais et les Hollandais joints ensemble avaient tenu longtemps cette ville assiégée, et quoiqu'ils eussent été contraints de se retirer, elle ne se trouva point en état d'envoyer cette année son grand navire de commerce à Nangazaqui. Les Hollandais ne manquèrent pas de profiter de cette circonstance pour déconsidérer leurs rivaux.

D'autre part, le nouvel empereur fit faire une recherche si exacte des chrétiens et des mission-

naires dans les provinces voisines de Yedo qu'en très-peu de temps les prisons se trouvèrent remplies. Un des premiers qu'on arrêta fut un seigneur allié à la famille impériale ; sur le refus qu'il fit d'adorer les dieux de l'empire, on lui coupa les extrémités des pieds et des mains, on lui imprima sur le front une croix avec un fer rouge, on le chassa de Yedo, et on défendit à qui que ce fût de lui donner retraite. Quelque temps après, un valet de ce seigneur chrétien alla dénoncer deux religieux qui étaient cachés dans la ville. Le père de Angelis, l'un d'eux, n'eut pas plutôt appris les recherches dont il était l'objet, qu'il sortit de la maison où il demeurait ; à peine en était-il dehors que les gardes du gouverneur y entrèrent. Ils emmenèrent le maître de cette maison, et le soumirent à la question pour lui faire déclarer la retraite actuelle du missionnaire qui avait demeuré chez lui. Dès que le père de Angelis fut instruit de ce qui se passait, et des tourments que l'on faisait subir à son hôte, il alla se livrer lui-même. Son compagnon, le frère Jempo, n'était pas poursuivi ; il ne voulut pas cependant se séparer du père de Angelis, et il alla, en même temps que lui, se remettre entre les mains du gouverneur, qui les envoya dans deux prisons différentes. On continua activement les recher-

ches, et on parvint encore à s'emparer du père Galvez et d'un grand nombre de chrétiens renommés pour leur ferveur, ou qui étaient accusés d'avoir caché des missionnaires.

L'empereur, informé de ces circonstances, condamna cinquante de ces prisonniers à mourir par le feu. Le jour de l'exécution étant arrivé, on divisa les patients en deux bandes. A la tête de la première était le père de Angelis, monté sur un mauvais cheval, et portant sur ses épaules un écriteau où l'arrêt de sa mort était écrit en gros caractères; le père Galvez conduisait la seconde. Grand nombre de soldats les environnaient, et on les conduisit ainsi hors de la ville dans un lieu où s'était réunie une multitude infinie; toute la cour s'y trouvait, et les princes et seigneurs avaient fait retenir les premières places. La joie et la constance que firent paraître ces généreux chrétiens au milieu des flammes rendirent un témoignage fort glorieux à la religion, et les infideles se retirèrent en avouant que les forces de la nature n'allaient point jusque-là. Cette exécution fut suivie de beaucoup d'autres où l'on massacra bien plus de victimes. Les bourreaux poussèrent l'inhumanité jusqu'à immoler un nombre infini de jeunes enfants.

L'empereur s'étant déclaré d'une manière aussi

violente, il y eut parmi les grands de l'empire une sorte d'émulation à qui ferait paraître plus de fureur contre le christianisme. Mazamoney éclata le premier ; ayant appris que le père Carvailho s'était retiré dans une vallée écartée avec soixante fidèles qui vivaient sous des cabanes de jonc, il les fit saisir, et leur fit subir toute espèce de tortures. On les traîna tout nus par un froid rigoureux dans des chemins horribles ; on les plongea à plusieurs reprises dans une rivière glacée, et enfin, ils y moururent tous, en chantant les louanges du Seigneur ; le père Carvailho expira le dernier, après avoir eu la consolation de n'apercevoir aucun signe de faiblesse chez ses compagnons.

(1624) Les choses en étaient là, et le Japon, au milieu de la plus grande paix dont il eût jamais joui, nageait dans le sang de ses peuples, lorsqu'on vit arriver dans un port de Saxuma un galion espagnol sur lequel étaient deux ambassadeurs avec une suite nombreuse. Il paraît qu'ils étaient envoyés par le gouverneur des Philippines; mais ils publièrent qu'ils venaient de la Nouvelle-Espagne, et qu'ils avaient une commission expresse du roi catholique. Ce qui est certain, c'est qu'ils étaient chargés de magnifiques présents pour l'empereur du Japon, auquel ils devaient

proposer d'établir un commerce régulier entre les sujets de ces deux empires, et d'exclure les Hollandais du Japon. Mais ils ne purent accom plir leur mission, non-seulement on ne les laissa pas parvenir à Yedo, mais on les força à se rembarquer immédiatement, et pendant plusieurs mois que les vents contraires les retinrent dans la rade, il ne fut permis à aucun de leurs gens de venir à terre, et deux Japonnais désignés à cet effet, allaient leur porter les provisions qui leur étaient nécessaires. Enfin ils arrivèrent à Manille où l'on apprit bientôt qu'un édit impérial défendait aux chrétiens Japonnais tout commerce avec les pays étrangers.

Ce premier édit fut suivi de près d'un second, en vertu duquel tous les ports du Japon, excepté celui de Nangazaqui pour les Portugais et celui de Firando pour les Hollandais étaient fermés aux marchands des Indes et de l'Europe. De plus, il y était ordonné que, dès qu'un bâtiment arriverait, des officiers iraient prendre le nom et le signalement de tous ceux qui composeraient l'équipage. Un troisième édit condamna au bannissement tous les sujets du roi catholique qui s'étaient établis au Japon ; les Chinois et les Coréens furent même compris dans ce bannissement, et l'on obligea ceux qui avaient épousé des femmes

Japonnaises à les laisser dans leur pays, aussi bien que leurs enfants, leurs esclaves et presque tout leur bien. On permit seulement le séjour des Hollandais, parce, bien loin d'amener des missionnaires, ils dénonçaient ceux dont ils avaient connaissance.

Quand on eut ainsi mis ordre au dehors, on ne garda plus de mesure au dedans, et la persécution devint si générale et si sanglante qu'il semblait que tout l'empire fût armé pour exterminer le christianisme. Les tombeaux mêmes ne furent pas épargnés; les cimetières chrétiens furent ruinés et les cadavres exhumés et dispersés. Ce traitement fait aux morts fit juger de ce qu'on préparait aux vivants.

Le père Sotelo, qui n'était enfin revenu au Japon que pour être immédiatement arrêté, gémissait depuis longtemps en prison avec quatre autres religieux; ils furent brûlés vifs à Omura. Les royaumes de Gotto, de Bungo, de Firando, d'Aqui, de Fingo, d'Yo, semblaient des pays nouvellement conquis où le sang coulait de toutes parts. L'embrâsement pénétra jusque dans le canton de Tsugaru où l'on avait exilé tant de nobles. On entreprit de faire des apostats de ces généreux confesseurs, mais leur vertu était trop éprouvée pour pouvoir succomber. Beaucoup

d'entre ces illustres proscrits furent brûlés vifs, les autres périrent bientôt de misère.

(1625) L'empereur se montra à cette époque décidé à accomplir un grand acte de politique que ses prédécesseurs avaient mûri de longue main, et qui consistait à soumettre sans réserve au pouvoir despotique du souverain tous les rois particuliers, qui avaient encore conservé quelques restes de leur ancienne indépendance. On espérait que ce projet rencontrerait des difficultés qui donneraient aux chrétiens quelque temps de relâche, mais il n'en fut pas ainsi; tous les princes se soumirent avec empressement, et ne s'en montrèrent que plus empressés à faire la cour à leur maître en persécutant une religion qu'il voulait anéantir.

Le gouverneur de Nangazaqui publia quelques édits qui achevèrent de réduire les chrétiens du Ximo aux dernières extrémités : il commença par les ruiner en confisquant leurs fonds qu'il les avait forcés de déposer au trésor royal, et en fermant les magasins de ceux qui se livraient au commerce. Enfin on ferma tous les ports aux navires qui viendraient des Philippines. Les Portugais pouvaient encore commercer à Nangazaqui ; mais rien ne sortait de leurs vaisseaux sans être visité avec la dernière exactitude, et l'on ouvrait même

toutes les lettres. Aussi les missionnaires ne pouvaient-ils plus correspondre avec leurs frères. Il y avait également un officier japonnais à Méaco, qui visitait les bâtiments à leur départ, et n'y admettait que ceux dont le capitaine répondait personnellement. La moindre contravention était punie par la confiscation de la cargaison et la mort de l'équipage. Aussi les visiteurs que le général des jésuites envoya successivement au Japon ne purent-ils parvenir à y pénétrer.

Il y avait trois ans que le Père François Pacheco gouvernait l'Église du Japon avec toute la prudence que réclamaient les temps difficiles où il se trouvait, lorsqu'il fut arrêté à Cochinotzu avec son compagnon et les chrétiens qui leur avaient donné azile. Il en fut de même du P. Zola, qui fut saisi à Ximabara avec son catéchiste Caun. Le P. de Torrez était surpris à la même époque, au moment où il célébrait le saint sacrifice de la messe dans un village des environs d'Ozaca. Tous ces pieux ouvriers de l'Évangile furent renfermés dans des prisons, où ils firent de nombreuses conversions parmi ceux mêmes qu'on avait chargés de les garder. On résolut enfin de les tourmenter séparément, et l'on commença par Caun, le compagnon du P. Zola. Ce vertueux jeune homme, qui n'était prisonnier que parce qu'il

avait voulu se livrer lui-même, résista avec une constance héroïque à tous les supplices que l'imagination de son tyran put inventer. Enfin les prisonniers furent réunis et conduits à Nangazaqui, où ils furent brûlés avec quatre Espagnols des Philippines et quelques chrétiens. Ceux qui avaient donné asile aux missionnaires furent aussi exécutés quelques jours après.

(1626) Tandis que toutes les provinces de l'empire fumaient du sang des martyrs, l'empereur semblait prendre à tâche de combler de faveurs les Hollandais; il leur donna une nouvelle preuve de considération par la manière distinguée avec laquelle il accueillit l'ambassadeur de la Compagnie des Indes orientales. Cet ambassadeur assista ensuite à la cérémonie qui fut célébrée à Méaco, à l'occasion de l'entrevue du Dairy et de l'empereur. Il y avait dans cette capitale une foule si considérable, que la ville, malgré son immense étendue, ne pouvait la contenir. Le luxe des voitures et des litières, la quantité de domestiques et de militaires ne peuvent être décrits; la multitude qui suivait le cortége était si grande qu'on y étouffait; les cavaliers écrasaient cette foule sous prétexte de conserver le passage libre; enfin les personnes qui craignaient d'être étouffées tiraient leur sabre et se faisaient jour à travers la foule les armes à la main, de sorte que ce jour

de joie et d'allégresse fut changé en un jour de tristesse et de deuil.

Cependant la persécution augmentait tous les jours, et les relations des années suivantes ne présentent qu'un long et déplorable récit des cruautés qu'on exerçait sur les fidèles. Le nombre des martyrs était infini; et le détail de tout ce qu'ils eurent à souffrir fait horreur. Aux uns, on arrachait les ongles, on perçait aux autres les bras et les jambes avec des virebrequins, on leur enfonçait des alènes sous les ongles, et quand on avait laissé leurs plaies se refermer, on recommençait les mêmes traitements. On en jetait dans des fosses pleines de vipères; on remplissait de soufre et d'autres matières infectes de gros tuyaux, et on y mettait le feu; puis on les appliquait au nez des patients, afin qu'ils en respirassent la fumée, ce qui leur causait une douleur intolérable. Quelques-uns étaient piqués par tout le corps avec des roseaux pointus, d'autres étaient brûlés avec des torches ardentes. Ceux-ci étaient fouettés en l'air jusqu'à ce que les os fussent tous décharnés; ceux-là étaient attachés les bras en croix à de grosses poutres qu'on les contraignait de traîner jusqu'à ce qu'ils tombassent en défaillance. Pour faire souffrir doublement les mères, les bourreaux leur frappaient la tête avec celle de leurs enfants. On leur sciait les membres avec des

cannes dentelées, et on jetait du sel dans leurs plaies. Cette barbarie fit bien des apostats, mais le nombre des martyrs fut immense, et la plupart de ceux qui avaient cédé à la rigueur des tourments n'étaient pas plutôt remis en liberté, qu'ils faisaient ouvertement pénitence de leur infidélité.

Mais le tourment dont on se servit plus efficacement pour affaiblir la foi des chrétiens dans l'Arima, fut l'eau ensoufrée du mont Ungen. Cette montagne est située dans le Figen, entre Nangazaqui et Ximabara; son aspect a quelque chose d'affreux, son sommet est pelé, blanchâtre, et n'est guère qu'une masse brûlée. La terre y est brûlante en plusieurs endroits, et tellement spongieuse qu'on n'y marche qu'en tremblant. On y entend constamment un grand bruit souterrain, et la montagne exhale une odeur de soufre si forte, qu'à plusieurs lieues à la ronde on ne voit pas un oiseau. Cette montagne a plusieurs sommets qui sont séparés par des étangs d'eau brûlante. Il y avait surtout un de ces abîmes où, depuis peu d'années, il s'était fait une ouverture de figure ronde et d'environ six pas de diamètre. Il en sortait des exhalaisons si infectes, qu'on l'avait nommé *Bouche d'Enfer*; il était plein jusqu'à la surface, non d'eau bouillante comme les autres, mais d'un composé de matière et de soufre qui s'élevait quelquefois en bouillonnant par-dessus

les bords. Le roi d'Arima y fit conduire les chrétiens prisonniers; on les y plongeait en partie, puis on les retirait, et on recommençait jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus ou qu'on eût perdu l'espoir de les vaincre. On varia ce supplice de toutes les manières : la plus ordinaire était d'étendre le patient tout nu sur le bord de l'abîme, puis de l'arroser de la matière qu'on en tirait, et comme il n'en fallait qu'une goutte pour former une ulcère, les martyrs étaient bientôt dans un état à faire horreur. Souvent leur supplice durait quinze jours, et lorsque leur corps n'était plus qu'une plaie, on les abandonnait comme des cadavres jetés à la voirie, sans aucun secours, et souffrant des douleurs inexprimables.

(1627) La foi continuait pourtant à s'étendre dans les provinces du nord, et elle y regagnait ce qu'elle perdait dans le Ximo. La récolte y aurait été plus abondante, si on avait pu y faire passer des missionnaires; mais il ne fut pas possible à un seul d'y pénétrer, et le nombre de ceux qui y étaient restés diminuait tous les jours. Partout où il y avait des chrétiens on faisait des martyrs, et le P. Jean Rodriguez, ci-devant interprète de l'empereur Tayco-Sama, et qui était alors à Macao, chargé d'envoyer à Rome les mémoires qu'on recevait du Japon, pouvait à peine suffire à les transcrire, malgré les difficultés qu'on éprouvait à y faire passer les lettres.

Le roi d'Arima trouvait constamment dans sa rage contre les chrétiens l'idée de nouvelles tortures qu'il se hâtait de mettre en pratique. Ainsi, il les exposait pendant plusieurs jours, la tête nue, aux plus grandes ardeurs du soleil ; ou bien on saisissait un patient, on l'étendait tout nu sur la terre, couché sur le ventre, on lui plaçait une grosse pierre sur les reins, puis avec quatre cordes attachées aux deux bras et aux deux jambes, on l'élevait en l'air ; quand il était à une certaine hauteur, on le faisait pirouetter pour tordre les cordes, qu'on laissait ensuite revenir à leur premier état, ce qui causait des douleurs insupportables et un étourdissement capable de faire perdre le jugement. Le même tyran avait fait creuser des fosses dans lesquelles il faisait asseoir les victimes ; elles y étaient attachées à un petit poteau, les bras écartés ; on couvrait ensuite la fosse avec des planches, de telle sorte que la tête seule sortait de terre. Dans cette position, on leur serrait le cou lentement et par degrés, les laissant pendant plusieurs jours dans cette position.

La justice divine frappa ce monstre, comme elle avait autrefois frappé Antiochus dans une circonstance pareille. Une fièvre ardente alluma dans tout son corps un feu qui le brûlait sans relâche, et qui le jeta bientôt dans un véritable dé-

sespoir. C'était quelque chose d'horrible à voir et à entendre que la manière dont il s'agitait, les cris et les hurlements qu'il poussait, et les instances qu'il faisait pour qu'on éloignât de lui un chrétien qui, disait-il, armé d'une faux, le menaçait sans cesse. Enfin il fut son propre bourreau, car, ayant voulu qu'on le mît dans un bain d'eau chaude naturelle presque bouillante, il y fut à peine entré que tout son corps parut comme une chair bouillie, et peu après il s'en alla en morceaux, et il mourut dans un accès de rage, en poussant d'horribles hurlements.

On put croire un moment à cette époque que les Japonnais allaient se brouiller avec les Hollandais; en effet, le gouverneur de l'île Formose avait retenu injustement deux navires japonnais, et, par représailles, l'empereur s'était emparé de neuf vaisseaux de la compagnie qui se trouvaient alors dans les ports du Japon. Mais les Hollandais sentirent bien qu'il était de leur intérêt de céder en cette circonstance à une nation fière et jalouse de sa puissance; ils livrèrent à l'empereur le gouverneur qui s'était rendu coupable d'exaction à l'égard des Japonnais; ils envoyèrent, en outre, à l'empereur de magnifiques présents, et les relations se rétablirent aussi amicales que jamais entre les deux nations.

LIVRE IX.

SOMMAIRE.

Mort de l'empereur. —Caractère de son successeur. — Renouvellement de la persécution. — Tourment de la fosse. — Histoire du P. Vieyra. — Nouvel édit contre les chrétiens. — Apostasie d'un ecclésiastique et d'un Jésuite. Histoire du P. Mastrilly. — Révolte des chrétiens d'Arima. — Ils se font tous tuer. — Édit contre les Portugais. — Les ambassadeurs de la ville de Macao sont exécutés. — Les Hollandais sont confinés dans l'île de Désima.—Le P. Rubino. — Ambassade inutile du roi de Portugal. — Mort de l'empereur. — Ambassade des Hollandais auprès du nouvel empereur. — Nouvelles entraves imposées au commerce avec les Européens. — Détails sur la manière dont s'opèrent les ventes à Désima.

(1630) Le Xogun-Sama, père de l'empereur régnant, mourut âgé de 52 ans; il paraît que ce prince avait conservé jusqu'à la mort le pouvoir souverain, et qu'il n'avait associé son fils au trône que pour lui en assurer la possession après sa mort. Le nouveau monarque avait environ 30 ans lorsque son père mourut; il commençait à sentir les premières atteintes de la lèpre dont il fut bientôt tout couvert. Dès son enfance, on avait entrevu en lui une férocité qui se développa encore

mieux lorsqu'il se vit maître absolu de l'empire. Il se fit nommer Toxogun-Sama, mot qui exprimait la supériorité qu'il s'attribuait sur ses prédécesseurs. L'Église du Japon, si elle avait à finir, ne pouvait périr plus glorieusement que par la main d'un tel monstre. Aussi mourut-il dans les supplices plus de chrétiens sous son règne qu'il n'en était mort depuis le commencement de la persécution. Le Père Iscida fut la première victime illustre qui périt sous ce règne; pendant trente jours il lassa les efforts des bourreaux du mont Ungen, et il fut enfin brûlé avec trois Pères Augustins, ses compagnons de captivité.

Le Père Matthieu de Couros gouvernait alors l'Église du Japon; il vivait renfermé dans un petit souterrain où il pouvait à peine respirer, et d'où il sortait la nuit pour aller visiter les fidèles. Enfin, accablé d'infirmités, il rendit l'âme dans la cabane d'un lépreux qui l'avait accueilli.

(1633) Ce fut à l'occasion du martyre d'un jésuite Japonnais que l'empereur inventa le supplice de la fosse qui fut si souvent appliqué depuis; voici en quoi il consistait : on dressait des deux côtés d'une grande fosse deux poteaux qui soutenaient une pièce de traverse à laquelle on attachait le patient par les pieds avec une corde passée dans une poulie. Il avait les mains liées

derrière le dos, et le corps étroitement serré avec de larges bandes, de peur qu'il ne fût suffoqué tout d'un coup. On le descendait ensuite la tête en bas dans la fosse où on l'enfermait jusqu'à la ceinture par le moyen de deux ais échancrés qui lui ôtaient entièrement le jour. Dans la suite on laissait à ceux qu'on y suspendait une main libre, afin qu'ils pussent donner le signal qu'on leur marquait pour faire connaître qu'ils renonçaient au christianisme, et l'on remplissait souvent la fosse de toute espèce d'immondices qui causaient une infection insupportable. Mais il n'était pas besoin de rien ajouter à ce tourment pour le rendre le plus cruel de tous ceux qui avaient été inventés jusque-là. On y souffrait un étouffement continuel, le sang sortait par tous les conduits de la tête en si grande abondance qu'il fallait avoir recours à la saignée pour l'arrêter, et l'on sentait un tiraillement de nerfs et de muscles qui causait une douleur au-dessus de toute expression. Malgré cela on y vivait quelquefois neuf et dix jours de suite.

Dans cette même année, la plus fatale de toutes à l'Église du Japon, cinq jésuites, quatre dominicains et deux augustins furent suspendus dans la fosse; ces six derniers étaient entrés depuis peu au Japon, et venaient des Philippines. Le

nombre des autres martyrs qui furent décapités ou brûlés est incalculable, et nous sommes obligés de renoncer à tracer le tableau de leurs souffrances. L'année suivante, le nouveau chef de la mission, le vénérable Père Vieyra, mourut dans la fosse.

(1635) Les Hollandais faisaient constamment de nouveaux efforts pour ruiner le commerce de la ville de Macao, et s'ils n'obtinrent pas immédiatement de l'empereur que les sujets du roi catholique fussent exclus de l'empire, ils parvinrent à leur faire imposer des conditions tellement sévères que cela revenait presque au même. On forma en avant de Nangazaqui une espèce de petite île jointe à la terre par un pont bien gardé, et il ne leur fut plus permis de débarquer que sur cette pointe de terre. En même temps un édit ordonna à tous les Japonnais de porter sur la poitrine une petite figure ou idole indiquant à quelle secte ils appartenaient; en outre, tous les Européens qui abordaient dans un port de l'empire devaient être conduits dans un lieu nommé Xoya, où on les obligeait à fouler aux pieds des images du sauveur des hommes, de sa sainte mère et de quelques saints.

(1636) Il n'est pas étonnant qu'après tant d'édits, de règlements, de recherches et de précau-

tions, l'Église du Japon se soit trouvée presqu'absolument dénuée de pasteurs. Mais elle pleurait moins la mort de ses enfants et la perte des pasteurs que la chute déplorable de deux prêtres à qui la crainte des tourments fit commettre la plus grande des infidélités. L'un était un Japonnais nommé Thomas Sama, et l'autre le père Christophe Ferreyra, administrateur de l'évêché, qui, après être resté cinq heures dans la fosse, donna le funeste signal de son apostasie. Ce douloureux événement fit renouveler les calomnies que l'on avait déjà répandues contre les jésuites, et un seul apostat fit compter pour rien quatre cents martyrs. L'ecclésiastique japonnais reconnut plus tard ses torts, et mourut martyr; la conversion du P. Ferreyra paraît plus douteuse, quoiqu'elle soit appuyée de témoignages d'un grand poids. Du reste les prières et les larmes de la compagnie semblèrent avoir obtenu l'apparition d'un homme dont la vie ne fut qu'une suite de prodiges, par lesquels l'apôtre du Japon voulut préparer une victime destinée à apaiser le ciel en faveur de l'apostat. Nous voulons parler du Père Mistrilli : cet illustre confesseur, né d'une des plus nobles familles de Naples, fut destiné à servir Dieu dans la compagnie de Jésus, et dès son entrée dans la carrière, on remarqua en lui

des traits d'une sainteté consommée. Il était encore novice qu'il assura qu'on lui couperait la tête au Japon; en effet, Dieu qui le destinait à mourir pour la gloire de son nom dans cette contrée qui avait rejeté son culte, l'arracha par miracle aux dangers les plus imminents, et au moment où sa mort paraissait inévitable, dans une maladie incurable, Saint-François Xavier lui apparut et lui rendit tout à coup la santé, après lui avoir fait ajouter à ses vœux de religion celui d'aller au Japon. Il s'y rendit en effet dès que cela lui fut possible, et fut arrêté en mettant le pied dans ce pays. Amené devant le gouverneur de Nangazaqui, il déclara son nom et sa qualité, ajoutant qu'il était venu au Japon pour tâcher de ramener le Père Ferreyra et pour guérir l'empereur au moyen d'une relique de Saint-François Xavier. On l'appliqua à la question de l'eau. On le laissa tomber plusieurs fois d'une grande hauteur, la tête la première, dans des cuves pleines d'eau; on lui entonna de force dans le corps une grande quantité d'eau, puis des hommes, sautant avec force sur une planche placée sur son corps, lui faisaient rendre cette eau avec d'effroyables douleurs; enfin on le suspendit dans la fosse, mais il avait déclaré qu'il ne mourrait pas de ce supplice; en effet on le retrouva le dix-septième jour, plein de

santé, et on lui trancha la tête, parce que le lendemain était une fête pendant laquelle il était défendu de tourmenter les criminels.

(1638) Cependant les Portugais, confinés dans la petite île qu'on leur avait bâtie, et qui est cette même île de Désima qui sert aujourd'hui aux communications avec les Hollandais, se flattaient qu'au moins on les y laisserait exercer tranquillement le commerce, lorsqu'un accident inattendu vint ruiner leurs espérances et porter le dernier coup à la chrétienté du Japon. Les fidèles de l'Arima, poussés à bout par la dureté de leur roi, destitués de pasteurs qui les soutinssent et les consolassent, après avoir longtemps gémi dans le silence, prirent enfin conseil de leur désespoir, et se révoltèrent ouvertement. Ils étaient au nombre de trente-sept mille combattants, et, après avoir mis à leur tête un jeune prince de la famille de leurs anciens rois, ils se saisirent de Ximabara. Le roi d'Arima et le gouverneur de Nangazaqui comprirent bien que des désespérés, dans un poste de cette importance, ne seraient pas aisés à forcer. Ils en écrivirent à l'empereur qui en jugea comme eux, et qui crut qu'il ne fallait rien moins que toutes ses troupes pour étouffer ce commencement de guerre civile. Ces forces marchèreut avec une extrême diligence, et

Ximabara se vit bientôt assiégée par une armée de plus quatre-vingt mille hommes, y compris les Hollandais qui y vinrent en assez grand nombre avec un train d'artillerie. On foudroyait les rebelles dans la ville insurgée, mais les pertes qu'ils faisaient tous les jours semblaient ne servir qu'à relever leur courage. Cependant un ennemi contre lequel la valeur et l'habileté ne peuvent rien les réduisit bientôt aux dernières extrémités; c'était la famine qui commençait à se faire cruellement sentir. Ils firent des sorties furieuses, mais le nombre de leurs adversaires qui croissait toujours rendait ces actes de valeur inutiles. Enfin, sachant bien qu'il faudrait mourir en combattant ou dans les plus horribles tortures s'ils ne voulaient pas renoncer à leur religion, les chrétiens sortirent de la ville, et offrirent le combat à l'armée de l'empereur. On combattit avec un acharnement dont rien ne peut donner une idée; tant que les chrétiens purent tenir leurs armes, ils obtinrent de grands avantages, mais à la fin le nombre l'emporta, et ils périrent tous, jusqu'au dernier, sans avoir été vaincus.

Le zèle que les Hollandais avaient montré dans cette guerre, leur faisait espérer qu'ils avaient conquis à jamais la faveur de l'empereur et la liberté de leur commerce. Il ne paraît pas cepen-

dant que les Japonnais les aient plus estimés pour cela ; ils étaient même portés à avoir mauvaise opinion de gens qui, pour des intérêts mercantiles, se montraient si acharnés contre une religion qu'ils professaient eux-mêmes, quant aux points capitaux. Quoiqu'il en soit, peu de temps après la bataille de Ximabara, il parut un nouvel édit impérial qui défendait sous peine de la vie aux sujets du roi d'Espagne de mettre le pied sur les terres du Japon, ni d'entrer dans aucun de ses ports, sous quelque prétexte que ce fût. Les seuls Hollandais devaient avoir désormais la liberté du commerce dans l'empire. Cet édit était motivé sur la persistance des Portugais à introduire des missionnaires dans l'empire, et sur l'imputation dirigée contre eux d'avoir fomenté la rebellion des chrétiens d'Arima. Deux vaisseaux portugais qui arrivèrent sur ces entrefaites reçurent la notification de cet édit ; on défendit à ceux qui les montaient de venir à terre, et on leur signifia qu'ils étaient les derniers qui ne seraient pas traités en ennemis.

(1640) Cette nouvelle jeta la consternation dans Macao ; toutefois on ne crut pas encore le mal sans remède, et on résolut d'envoyer à l'empereur une ambassade pour s'efforcer de le ramener à d'autres sentiments. Quatre personnages distin-

gués par leur naissance, leur fortune et les hauts emplois qu'ils avaient occupés s'offrirent pour remplir cette mission, et partirent pour Nangazaqui. A leur arrivée dans ce port, bien qu'ils se fussent empressés de faire connaître leur caractère d'ambassadeurs, on enleva le gouvernail et les agrès de leur bâtiment, et on l'entoura de barques remplies de soldats qui les retenaient prisonniers sur leur bord tandis qu'on était allé prendre les ordres de l'empereur. Au bout de vingt jours, la réponse arriva; tous les Européens furent mis en prison, et on leur lut leur sentence aux termes de laquelle ils étaient condamnés à avoir la tête tranchée : toutefois on leur accordait leur grâce s'ils voulaient renoncer à leur religion, et on donnait la vie à treize matelots de l'équipage, pour qu'ils allassent faire connaître à Macao l'accueil que l'on destinait aux Portugais sur les côtes du Japon. Les quatre ambassadeurs et leurs compagnons, moururent avec joie pour leur religion; les treize autres, après avoir assisté à l'exécution et vu brûler leur vaisseau, furent embarqués sur une mauvaise barque qui les ramena à Macao. La ville entière fut plongée dans le deuil par leur récit; toutefois les premiers moments furent donnés à la piété, et l'on honora le triomphe des nouveaux martyrs avec une grande solennité.

Les Hollandais croyaient être plus avant que jamais dans les bonnes grâces de l'empereur, et leur commerce devenait de jour en jour plus fructueux, lorsqu'un commissaire envoyé par le souverain vint leur dire que son maître était informé qu'ils suivaient la même religion que les chrétiens, puisqu'ils observaient le dimanche et qu'ils faisaient baptiser leurs enfants ; il leur ordonnait en conséquence de démolir les bâtiments et magasins qu'ils possédaient à Firando. Les Hollandais se hâtèrent d'obéir, et ils furent informés depuis que, s'ils n'avaient pas montré cet empressement à déférer aux ordres qui leur étaient notifiés, le commissaire avait ordre de les faire immoler sur-le-champ par ses soldats. Cependant les rigueurs de l'empereur ne s'arrêtèrent pas là, et bientôt les négociants hollandais reçurent l'ordre de transporter leurs établissements et leurs marchandises dans l'île de Désima, qui avait été construite pour les Portugais, et qui devait être dorénavant la seule partie de l'empire ouverte aux Européens ; et en effet, depuis cette époque, les Hollandais ne sont librement admis que dans cette île. Désima ne renferme qu'une seule rue et quelques autres maisons ou magasins isolés. L'île est entourée d'une clôture en planches qui prive ceux qui l'habitent de la vue de la mer. Les Hol-

landais y sont encore soumis à l'inquisition constante de quelques magistrats japonnais qui surveillent toutes leurs actions et visitent leurs marchandises avec une minutie dont il est difficile de se faire une idée. Ils payent en outre un loyer très-cher pour les huttes en bois qu'ils y occupent, et sont soumis à toute espèce d'humiliations.

(1642) Cependant le zèle des missionnaires n'avait pas été refroidi par le supplice de leurs prédécesseurs et par l'impossibilité apparente de pénétrer dans le Japon. Le Père Rubino, qui était venu d'Europe avec le Père Mastrilli, se fit débarquer dans un port du Saxuma avec cinq autres Jésuites et trois portugais séculiers. Quoiqu'ils fussent déguisés, ils furent découverts et arrêtés au bout de deux jours. Conduits à Nangazaqui, ils furent, pendant sept mois, éprouvés par les tourments les plus cruels, et terminèrent enfin, à leur grande joie, leur vie mortelle par le supplice de la fosse.

Presque en même temps, on apprit que le Père Jean-Baptiste Porro, le plus ancien missionnaire qui fût encore au Japon, avait été brûlé avec tous les habitants d'une bourgade où l'on avait mis le feu, sans permettre à personne d'en sortir. C'est tout ce qu'on a pu savoir de cet événement, les communications avec l'intérieur de l'empire étant

devenues impossibles. Quelques religieux japonnais qui avaient échappé jusque-là, furent encore exécutés, ainsi qu'on l'apprit de quelques Chinois qui étaient allés au Japon.

(1643) Cependant cinq Jésuites, à la tête desquels était le P. Marquez, provincial, voulurent encore affronter le même sort ; tout ce qu'on a appris de leur destinée, c'est qu'ils furent conduits à Yedo par ordre de l'empereur qui leur fit scier les membres.

(1646) La couronne de Portugal était passée sur la tête de dom Juan, duc de Bragance. On persuada à ce prince qu'il était de ses intérêts de chercher à renouer le commerce de Macao avec le Japon, en envoyant au souverain de ce pays une ambassade chargée de lui faire connaître son avénement et la séparation des royaumes d'Espagne et de Portugal. Il équipa en conséquence deux bâtiments, et honora du titre de son ambassadeur don Gonzalo de Sequeyra. Après une navigation pénible, les deux bâtiments parvinrent à Nangazaqui, et l'ambassadeur fit connaître aux gouverneurs l'objet de sa mission. Les gouverneurs lui firent un accueil fort gracieux, et, après avoir, suivant l'usage, fait enlever le gouvernail et les agrès des bâtiments, ils envoyèrent un courrier à l'empereur. La réponse se fit atten-

dre quarante jours ; elle était défavorable, et les Portugais dûrent se retirer immédiatement. On a appris depuis qu'il s'en était peu fallu que leur demande ne fût accueillie ; mais les réclamations des bonzes et les intrigues des Hollandais l'avaient emporté.

(1650) L'empereur To-Xogun-Sama étant mort, et son successeur n'étant pas en âge de régner, on lui donna des tuteurs qui régnèrent avec beaucoup de sagesse, mais la religion chrétienne n'en resta pas moins bannie de l'empire, quoique la persécution eût cessé ; il est vrai qu'il ne restait plus de chrétiens. C'est à cette époque que l'on place la mort et la conversion du Père Fereyra, qui, dit-on, supporta trois jours le supplice de la fosse que, dix-neuf ans auparavant, il n'avait pu supporter plus de cinq heures.

(1656) La compagnie des Indes prit occasion de la mort de l'empereur To-Xogun-Sama pour envoyer une nouvelle ambassade à son successeur, et ne négligea rien pour la rendre brillante et fructueuse. Le sieur Zacharie Wagenaar fut choisi pour cette importante commission; il partit de Batavia le 11 juillet 1656, et prit possession en arrivant à Nangazaqui de la charge de président du commerce.

Il gagna en douze jours Ozaca, où il fut encore

forcé de s'arrêter ; arrivé enfin à Yedo, il en fit donner avis à celui des gouverneurs de Nangazaqui résidant alors à la cour, le priant de lui faire connaître les mesures qu'il devait prendre pour obtenir audience de l'empereur et lui faire ses présents. On renferma les présents dans les magasins de l'État jusqu'au jour de l'audience qui se passa fort bien ; les présents furent trouvés très-beaux ; ils consistaient en pièces de velours et d'étoffes de soie, en instruments de précision, en lunettes, en armes et en animaux curieux. Sicungundono, très-satisfait des présents qu'il avait reçus pour sa part, voulut recevoir l'ambassadeur dans son palais, mais au moment où l'on allait se mettre à table, on entendit crier au feu. Sicungundono y courut pour donner ses ordres, mais toutes ses mesures furent inutiles ; un vent impétueux du nord porta les flammes par toute la ville, et en deux jours les deux tiers de Yedo, furent réduits en cendres ; plus de cent mille personnes périrent dans cet immense incendie. Dans ce malheur qui causa un dommage infini à la Compagnie des Indes, Wagenaar eut la consolation de recevoir de l'empereur, des ministres et des gouverneurs beaucoup de faveurs et de distinctions. Il retourna fort content à Nangazaqui ; mais la suite ne répondit pas à de si heureux commencements. Il s'éleva successivement plu-

sieurs démêlés entre les Japonnais et les Hollandais, et les premiers poussèrent si loin l'animosité que les Hollandais, ne se trouvant plus en sûreté dans leur île, annoncèrent au gouvernement qu'ils allaient renoncer au commerce du Japon.

Ils se flattaient que cette menace rendrait les Japonnais plus traitables, mais ils s'étaient trompés dans leur calcul. On ne répondit point à leurs réclamations, mais il arriva de la cour de nouveaux ordres plus sévères, qui portaient, entre autres dispositions, que désormais, dès qu'un navire hollandais arriverait au Japon, on en enlèverait le gouvernail. Cette exigence choqua tellement Wagenaar qu'il prit sur-le-champ le parti de retourner à Batavia ; mais il y était à peine arrivé qu'on le fit repartir pour aller encore en ambassade à la cour de Yedo. Il revint donc à Nangazaqui d'où il partit pour la cour, le 10 février 1659. Il apprit en arrivant que le grand protecteur des Hollandais, Sicungundono, cassé de vieillesse, s'était retiré et ne s'occupait plus d'affaires publiques. Il ne laissa pas cependant d'avoir une audience assez favorable de l'empereur. Les frais de cette ambassade furent immenses et sans compensation ; Vagenaar ne put pas même se faire payer de ce qu'il avait vendu dans les voyages précédents aux seigneurs de la cour.

(1672) Les rapports commerciaux entre les

deux nations restèrent encore sur ce pied pendant une douzaine d'années pendant lesquelles les Hollandais réalisèrent d'immenses bénéfices. Mais en 1672, cette mine opulente cessa d'offrir une exploitation aussi avantageuse. Ce changement fut causé par un malentendu à l'occasion des présents offerts à l'empereur. Mino-Sama, premier ministre, se trouva offensé que l'on eût présenté au prince une lampe que lui-même voulait lui offrir, et il en conçut contre toute la nation hollandaise une haine dont il ne tarda point à lui donner des marques.

Quelque temps après, il obtint le gouvernement de Nangazaqui pour un de ses parents, et le premier ordre que le nouveau gouverneur intima aux Hollandais, ce fut qu'ils donneraient désormais des montres et des échantillons de toutes leurs marchandises, pour les faire voir à des connaisseurs qui en fixeraient le prix selon leur juste valeur. Les marchands japonnais reçurent en même temps avis de se rendre au palais. L'estimation des marchandises fut faite par ces derniers seuls, puis le gouverneur déclara aux Hollandais qu'il fallait les donner à ce prix ou les remporter. Les négociants européens aimèrent mieux se défaire de leurs marchandises avec un bénéfice médiocre que de les remporter avec perte; mais comme, les années suivantes, les

gouverneurs diminuaient toujours le prix, les Hollandais en portèrent leurs plaintes à l'empereur. La réponse fut trois ans à venir, et quoiqu'elle fût favorable aux réclamants, elle leur devint très-funeste, car les gouverneurs de Nangazaqui en furent très-mortifiés, et résolurent de tout faire pour nuire au commerce des Hollandais. Appuyés à la cour par le crédit de Mino-Sama et de ses parents, ils représentèrent que les profits des étrangers étaient immenses, et portaient un grand préjudice aux sujets japonnais; enfin ils obtinrent des dispositions plus sévères qui furent signifiées aux marchands de Désima.

(1685) Ce nouveau règlement, qui est encore en vigueur aujourd'hui, porte que les Hollandais ne pourront vendre au Japon, en marchandises de toute espèce, au-delà d'une certaine somme chaque année. Cette somme, qui n'est que la moitié de celle accordée aux Chinois, se monte environ à deux millions cinq cent mille francs.

La veille du premier jour destiné à la vente, on met à toutes les portes des rues des affiches, par lesquelles on invite les marchands à se trouver à Désima, afin de s'instruire mieux des marchandises à vendre par les listes détaillées qui sont affichées à la porte de chaque magasin. Comme la direction du commerce est toujours

entièrement entre les mains des gouverneurs de Nangazaqui, il n'est permis de vendre qu'en présence de leurs subdélégués : les principaux officiers de l'île doivent aussi y assister, et le premier interprète y préside, tandis que les deux directeurs, celui qui est nouvellement arrivé et celui qui doit retourner aux Indes, n'ont rien à faire et ne peuvent rien dire.

On n'expose qu'une espèce de marchandise à la fois : ceux qui veulent acheter donnent des billets signés d'un nom supposé sur lesquels est marqué le prix qu'ils veulent donner de chaque chose, et ils lâchent plusieurs de ces billets avec différents prix, afin de voir comment ira la vente, et de s'en tenir au plus bas, s'il est possible. Les directeurs hollandais ouvrent d'abord ces billets et les séparent selon le prix qui est offert, puis ils les remettent à celui qui préside, lequel les lit à haute voix les uns après les autres, commençant par ceux qui offrent davantage. A chaque billet, il demande par trois fois quel est l'offrant, et si personne ne répond, il prend le suivant, et continue ainsi jusqu'à ce que quelqu'un se présente, et s'approche pour signer son billet de son vrai nom ; la marchandise lui est aussitôt adjugée, et l'on passe à une autre. Il est ainsi du reste, jusqu'à ce que tous les droits soient levés et que la somme marquée par l'empereur soit fournie ; ce

qui est fait ordinairement en trois jours, tandis que nous avons vu qu'avant 1685, la foire durait un mois. Le lendemain de la vente, les marchandises sont délivrées. Le bénéfice des Hollandais varie suivant le débouché que leurs marchandises trouvent à Méaco qui est le grand centre de tout le commerce. Le droit que l'empereur prélève sur les marchandises est de quinze pour cent, et l'ensemble des droits monte à soixante-cinq pour cent.

Les particuliers qui font du négoce au Japon obtiennent quelquefois des officiers ou des interprètes de faire vendre leurs marchandises avec celles de la compagnie des Indes et sans les compter dans la somme fixée pour l'ensemble des affaires, mais ils sont obligés d'acheter bien cher de pareilles faveurs. Quelquefois aussi, quand ils ont plus de marchandises qu'il ne leur est permis d'en vendre, ils réussissent à s'en défaire en secret par le moyen des officiers de l'île, qui les prennent de la main à la main, surtout quand ce sont des objets qui ont une grande valeur sous un petit volume. Il est vrai qu'il y va de leur vie s'ils sont découverts. En 1686, dix Japonnais furent décapités et le directeur hollandais fut banni du Japon à perpétuité, pour avoir été surpris dans une opération de ce genre.

Les navires ne sauraient être chargés ni mettre

à la voile pour sortir du havre sans un congé exprès, et ce congé doit venir de la cour, qui s'est encore réservé ce droit. Lorsqu'on les charge, tout est examiné avec la dernière rigueur. D'abord deux des propriétaires de l'île, deux élèves interprètes et deux commis de l'Ottona avec quelques gens de travail vont de maison en maison et appellent tous les Hollandais dont ils ont la liste, tant ceux qui doivent demeurer à Désima, que ceux qui doivent s'embarquer pour Batavia. Ils visitent ensuite tous les coins et recoins, et examinent toutes les hardes pièce à pièce, prennent un mémoire fidèle de tout ce qu'ils trouvent, lient le tout avec des cordes de paille, y mettent leur cachet, et y joignent le mémoire de tout ce que contient le paquet pour en informer le garde de la porte, lequel, sans cela, ouvrirait le paquet pour le visiter.

Toutes les marchandises de contrebande sont confisquées, et telles sont les figures des idoles du pays ou des cuges dans leurs habits de cérémonie, les livres imprimés, les papiers, les miroirs, les métaux qui sont marqués de caractères japonnais, l'argent monnayé, certaines étoffes du pays, mais surtout les armes et tout ce qui s'y rapporte; comme la figure d'une selle, d'une armure, d'un arc, d'une flèche, des épées et des sabres, des navires même et des bateaux.

LIVRE X.

SOMMAIRE.

Hommage que le directeur du commerce hollandais va rendre chaque année à l'empereur — Son départ. — Son voyage. Cérémonies observées lors de ses audiences. — Son retour à Nangazaqui. — Rapports des Japonnais avec les Chinois. — Position pénible des Hollandais à Désima. — Préposés chargés de les surveiller. — Investigations continuelles et minutieuses auxquels il sont soumis. — Quelles traces de christianisme restaient au Japon en 1692. — Cérémonie sacrilége du Jesumi. — Dévouement de M. l'abbé Sidotti. — Il pénètre dans l'empire du Japon. — Deux autres missionnaires se font débarquer aux îles Nicobar. — Leur martyre. Conclusion.

Nous avons vu que, depuis la révolution qui a mis sur le trône des Cubos-Samas, une famille nouvelle, il n'y a pas un prince ou seigneur qui ne soit obligé d'aller une fois l'année à Yedo, non-seulement au commencement de l'année comme cela s'est pratiqué de tout temps, à l'égard des souverains et même à l'égard des princes particuliers chacun dans leur état, mais encore au jour marqué par le monarque pour lui faire ses soumissions. Le directeur des Hollandais a été mis sur le même pied. Ainsi c'est un véritable hommage que ce directeur va rendre au Cubo-

Sama au nom de la Hollande ; au moins paraît-il certain que l'empereur l'entend ainsi. Le jour du départ de ce fonctionnaire est fixé au 15 du premier mois de l'année japonnaise, époque qui correspond à peu près au 20 de février, immédiatement après le départ de son successeur. Quoiqu'il porte alors le titre d'ambassadeur et qu'il ait un équipage conforme à ce caractère, à la manière dont on le conduit à Yedo, on le prendrait plutôt pour un prisonnier d'état dont on veut s'assurer, que pour le ministre d'une puissance souveraine. Il semble même que cette pompe extérieure ne lui soit permise que pour l'engager dans de plus grandes dépenses.

Lorsque tout est prêt pour le départ, le directeur va avec tout son cortége rendre visite aux deux gouverneurs résidant à Nangazaqui, pour prendre congé d'eux et leur recommander le peu de Hollandais qui doivent demeurer à Désima. Le lendemain de cette visite, chacun fait son paquet, sur lequel il doit marquer tout ce qu'il contient, et avant de le fermer, il doit le faire visiter. Les présents qui doivent être faits sur la route à Ozaca et à Méaco; ceux qui sont destinés à l'empereur, aux ministres, et aux amis de la compagnie des Indes; les vivres et les autres provisions qui sont nécessaires pour le

voyage par mer ; le gros bagage et la grosse batterie de cuisine sont embarqués quelques semaines auparavant sur un petit bâtiment qu'on nomme *berge*, et qui doit aller sans s'arrêter jusqu'au port de Ximonoscki, dans le Naugato. Enfin le jour du départ, tous les officiers de Désima et généralement tous ceux qui ont quelque intérêt dans ce qui concerne les Hollandais se rendent chez le directeur de grand matin, avec ceux qui doivent l'accompagner. Les gouverneurs, suivis de tous leurs officiers et subalternes et de leur nombreuse cour, y viennent peu de temps après pour lui souhaiter un heureux voyage et le féliciter de l'honneur qu'il doit avoir d'être admis à l'audience d'un aussi grand prince que l'empereur du Japon. La coutume est de leur offrir un festin et de les reconduire ensuite jusque hors de l'île.

Tout cela est fini vers neuf heures du matin, et le directeur se met aussitôt en marche. Le *bugio* ou commandant du cortége et le directeur ont chacun un norimon ou litière. Le chef des interprètes, s'il est trop âgé pour supporter l'exercice du cheval, est porté dans un cangos, autre espèce de litière moins ornée ; tous les autres personnages sont à cheval, et les valets à pied. Les officiers japonnais de Désima et les amis des Hollandais les accompagnent jusqu'à la première

hôtellerie, mais le train du directeur n'est pas le même dans les trois parties du chemin qu'il a à faire. Tant qu'il est dans le Ximo, il a toujours environ cent quarante personnes, en y comprenant les gentilshommes que les seigneurs des provinces par où il passe lui envoient pour le complimenter et pour lui faire cortége tandis qu'il est sur ses terres. Dans le trajet qu'il fait par mer, son train n'est pas moins nombreux, mais il est moins noble; les valets et les matelots en font la plus grande partie. Depuis Ozaca jusqu'à Yedo, le cortége est au moins de cent cinquante personnes, à cause des présents et des autres effets qui sont venus par mer jusqu'à Ozaca, et qu'il faut alors porter par terre; mais on a soin de faire précéder le gros bagage de quelques heures, afin que la marche soit moins embarrassée et pour avertir les maîtres des hôtelleries où l'on doit loger de se tenir prêts. Au reste, c'est le bugio qui donne tous les ordres; le directeur ne se mêle de rien. On voyage à grandes journées, on part de grand matin, on arrive souvent fort tard, on ne s'arrête qu'une heure pour le dîner, et l'on fait environ treize lieues par jour.

Le directeur reçoit plus d'honneur dans le Ximo que dans la grande île Nipon, et partout il est beaucoup mieux traité par les Japonnais qu'il

rencontre que par ceux qui l'escortent, et qui mangent, pour ainsi dire, son pain. Les seigneurs et les princes du Ximo lui font à peu près les mêmes civilités qu'à leurs égaux, nulle part on ne manque de balayer et nettoyer les chemins devant lui, et dans les villages on jette de l'eau pour abattre la poussière; les habitants des villages le regardent passer avec un grand respect et dans un profond silence; les petites gens lui tournent le dos, comme ne se croyant pas dignes le regarder, usage assez commun dans toute l'Asie. Toutefois ces distinctions semblent s'adresser bien plus au bugio qui représente les gouverneurs de Nangazaqui qu'à l'ambassadeur Hollandais.

Les Hollandais trouvent du reste, pour leur argent, sur cette route toutes les commodités qu'ils peuvent désirer; mais on observe à leur égard une surveillance des plus incommodes. Si quelqu'un est obligé de descendre de cheval pour un besoin quelconque, tout le monde s'arrête, et le bugio, accompagné de deux espèces de sergents, met pied à terre. On ne laisse jamais un Hollandais seul un seul instant, pour quelque motif que ce soit. Les maîtres des auberges où le directeur doit descendre viennent à sa rencontre pour le saluer, puis ils retournent en toute hâte chez eux, où ils saluent encore les norimons en

touchant la terre des mains et presque du front. Les Hollandais sont conduits à l'appartement qui leur est destiné, et ils n'y sont pas plutôt entrés que toutes les avenues, les portes, les fenêtres et toutes les autres ouvertures sont fermées et clouées; les gardes et les valets du cortége peuvent seuls les approcher pour les servir. Au moment de partir, le directeur paye la dépense en especes d'or qu'il met sur une petite table; l'hôtellier va les prendre en se traînant sur les mains et sur les pieds.

Le directeur s'arrête ordinairement quelques jours à Méaco, où il rend une visite de cérémonie au gouverneur qui le reçoit toujours avec grand appareil et à qui il doit faire des présents. La même chose se pratique à Ozaca, qui n'est qu'à une bonne journée de cette ancienne capitale. Mais, dans la première de ces deux villes, la première visite et les plus riches présents doivent être pour le président du tribunal de la justice, qui est la troisième personne de l'empire. Depuis Ozaca jusqu'à Yedo, le directeur ne séjourne nulle part; il entre dans cette dernière ville par le long faubourg de Sinagawa, où, après avoir marché pendant trois quarts de lieue, il se repose dans une petite hôtellerie qui se trouve au milieu de ce faubourg. On jouit de là du plus beau point de

vue qu'il soit possible d'imaginer : c'est la ville même qu'on voit en plein, avec ses grands et vastes bâtiments et sa rade ordinairement couverte de navires, et de bateaux de toutes grandeurs et de toutes figures.

Le jour marqué pour avoir audience de l'empereur, les présents destinés pour sa majesté impériale sont envoyés de bonne heure au palais pour être rangés dans la salle des cent nattes, où l'empereur les doit examiner. La marche commence peu de temps après, elle n'a rien de magnifique. Quelques Hollandais à cheval précèdent le norimon du directeur, lequel est suivi d'un premier interprète porté dans un cangos, tout le reste des officiers et des domestiques suit à pied. On arrive ainsi au premier enclos du palais, lequel est bien fortifié de murs et de remparts, et d'abord on passe sur un grand pont bordé d'une très-belle balustrade ornée de boules de cuivre de distance en distance. La rivière qui coule sous ce pont est large, et l'on y voit presque en tout temps un grand nombre de barques et de bateaux. On passe ensuite par deux portes fortifiées, entre lesquelles il y a une petite garde, puis dans une plus grande place où il y en a une beaucoup plus nombreuse. La salle des gardes est au-dessous de cette place ; elle est tapissée de drap, et une forêt de piques

plantées en terre en marque l'entrée : le dedans est orné d'armes dorées, de fusils, de lances, de boucliers, d'arcs et de flèches rangés avec beaucoup de goût. Les soldats y sont assis par terre, les jambes croisées, habillés de soie noire, chacun avec deux sabres.

On entre ensuite dans le second enclos qui est fortifié à peu près de la même manière, mais le pont, les portes et le palais y ont plus de magnificence. Le directeur laisse son norimon en y entrant, et les Hollandais leurs chevaux; les valets ne vont pas plus loin. Ceux qui ont le droit d'être présentés au prince sont ensuite conduits à son palais qui est dans le troisième enclos. On y entre par un pont de pierre fort long et après avoir passé au travers d'un double bastion et de deux portes fortifiées, on continue de marcher dans une rue irrégulière, disposée suivant le terrain, et fermée des deux côtés de murailles fort hautes. Elle aboutit à la grande garde qui est de cent hommes, et qui se tient à l'extrémité de la rue, en dehors de la dernière porte qui mène aux appartements de l'empereur.

On fait arrêter le directeur en cet endroit, et le capitaine de la garde lui présente du thé et à fumer. Les commissaires chargés des affaires étrangères, avec une assez nombreuse suite de

gentilshommes le viennent complimenter. Au bout d'environ trois quarts d'heure pendant lesquels le conseil d'État s'assemble, le directeur, après avoir passé plusieurs portes et monté quelques escaliers, se trouve dans une salle obscure et très-richement ornée, où on le fait attendre encore plus d'une heure. Enfin les commissaires dont nous venons de parler conduisent le directeur seul dans la salle d'audience. L'empereur y est assis à la façon des Orientaux, sur des tapis et des nattes, qui lui font une espèce d'estrade assez élevée. Dès qu'il est entré, un des commissaires crie à haute voix *hollanda capitain*, et à ce signal, le directeur approche en se traînant avec les mains et les genoux jusqu'à un endroit qui lui est marqué, et qui le met précisément à égale distance entre le monarque et les présents de la compagnie. Alors il se dresse sur les genoux, puis se courbe jusqu'à toucher la terre du front, ensuite il se retire en se traînant; comme il est venu, mais à reculons, et l'audience finit sans qu'il se dise un seul mot.

On appelle la salle d'audience, la salle des cent nattes, parce qu'elle est véritablement couverte de cent nattes, toutes de la même grandeur, c'est-à-dire d'une toise de long et d'une toise de large. L'empereur est dans une chambre assez obscure

qui donne dans cette salle, il est environné des princes, des grands officiers de la couronne et d'un grand nombre de seigneurs qui forment une double haie, et sont assis en ordre et dans leurs habits de cérémonie. Il règne en ce lieu un profond silence qui augmente beaucoup le respect qu'inspire la présence d'un souverain aussi puissant et aussi redouté.

Cette première audience, pendant laquelle il est presque impossible de voir le prince, est suivie presque immédiatement d'une seconde audience qui a lieu dans l'intérieur du palais, et cette nouvelle entrevue ne semble ménagée que pour satisfaire la curiosité du monarque et pour donner à l'impératrice et aux dames le plaisir de voir des étrangers. L'empereur et les femmes y sont derrière des jalousies d'où ils peuvent voir sans être vus. Les conseillers d'état et les autres grands sont en dehors, aussi bien que les Hollandais; mais ceux-ci sont plus bas parce qu'ils sont assis à terre, et les autres sur des nattes plus ou moins élevées suivant leur rang.

Après le cérémonial qui est assez court, l'audience se tourne en conversation, et dégénère ensuite en une espèce de comédie que l'on fait donner aux Hollandais, bien malgré eux. On leur adresse quantité de questions, la plupart ridi-

cules ; on les oblige de se mettre dans toutes sortes de situations, à ôter leurs habits ou leurs manteaux, et à les remettre. On veut qu'ils parlent hollandais et japonnais ; on les fait peindre, danser, chanter, lire en leur langue : le directeur seul est exempt de prendre part à cette espèce de représentation donnée pour le divertissement de la cour.

Le soir, il faut qu'il visite les ministres et les conseillers d'État, et le lendemain les principaux officiers de la couronne, ainsi que celui des gouverneurs de Nangazaqui résidant en ce moment à la cour. Toutes ces visites doivent être accompagnées de présents, et ces présents sont réglés. L'audience de congé n'a presque rien qui differe de la première ; mais après que le directeur a fait les prosternements accoutumés, on l'oblige à entendre la lecture des ordres de l'empereur, lesquels consistent en cinq articles, presque tous concernant le commerce des Portugais. Au sortir de cette audience, les présents de Sa Majesté sont portés chez le directeur : ils consistent en robes du Japon très-riches : tous les seigneurs à qui l'on a fait des cadeaux envoient aussi des robes, mais moins magnifiques que celles données par l'empereur.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le retour

du directeur à Nangazaqui, c'est qu'en repassant à Méaco, on l'oblige, ainsi que les Hollandais de sa suite, à visiter les temples qui sont aux environs de cette grande ville. Ce sont les édifices religieux les plus grands et les plus riches de l'empire; ils sont placés avec beaucoup d'art sur le penchant des collines qui entourent cette capitale. L'habitude d'y conduire les Hollandais a pris force de loi, de telle sorte qu'il ne faut pas dire qu'on leur permet de voir ces temples, mais bien plutôt qu'on les y conduit, qu'ils veuillent les voir ou qu'ils ne veuillent pas.

En 1673, les Anglais avaient essayé de renouer leur ancien commerce avec le Japon, mais ils n'y purent parvenir, et leur vaisseau fut obligé de s'en retourner sans avoir pu descendre un homme à terre, et sans qu'il lui eût été permis de faire aucun commerce.

Les Japonnais se montrent aussi défiants à l'égard de leurs voisins qu'à l'égard des chrétiens; les Chinois ne peuvent apporter au Japon qu'une certaine quantité de marchandise qui est fixée au double de la quantité accordée aux Hollandais; ces marchandises doivent être chargées sur un nombre fixe de jonques, qui ne peuvent aborder que dans le port de Nangazaqui.

Un petit bâtiment japonnais, allnat de Iedo dans

l'île de Xicoco, avait été jeté par la tempête dans le port de Macao où il s'était brisé. Les Portugais s'empressèrent de recueillir les naufragés et d'équiper le meilleur bâtiment du port pour les reconduire à Nangazaqui, espérant par cet acte de courtoisie, renouer leurs rapports avec le Japon, mais les gouverneurs du port, après les avoir civilement remerciés, les avertirent de ne pas se donner une autre fois la peine de reconduire les Japonnais, si pareil accident se renouvelait. Une tentative que fit à cette époque M. Colbert, pour faire pénétrer le commerce français au Japon ne fut pas plus heureuse *.

* Les Russes ont vainement essayé récemment de lier des relations commerciales avec le Japon. Ce fut en 1804 qu'une expédition officielle autorisée par le czar arriva à Nangazaqui. Le vaisseau russe fut mis aussitôt en séquestre, sans qu'aucun officier pût obtenir l'autorisation d'aller à terre. Ce ne fut qu'après bien des sollicitations que l'ambassadeur, M. Rosanoff, malade, et ayant besoin de séjourner à terre, put être débarqué dans la petite île de Megazaki, où il fut parqué dans un enclos qui entourait sa maison et se prolongeait jusque assez avant dans la mer. Ainsi emprisonné et soumis à la plus intolérable surveillance, M. Rosanoff attendit pendant cinq mois la décision que l'empereur prendrait à son égard. Enfin un délégué de l'empereur arriva à Nangazaqui, muni de pleins pouvoirs pour traiter avec les Russes. Il était chargé de remettre à l'ambassadeur européen une note diplomatique, dans laquelle on lui rappelait les ordonnances des anciens empereurs qui avaient défendu aux Japonnais de sortir de l'empire, et qui leur avaient interdit le négoce avec aucune uutre eation que les Hollandais; la pièce officielle, après s'être étendue sur ces préliminaires, se terminait par la dé-

Pour revenir aux Hollandais, il ne paraît pas que la position de leur commerce se soit améliorée depuis les derniers règlements dont nous avons parlé. Du plus loin qu'un navire est aperçu faisant voile pour entrer dans le havre de Nangazaqui, si on le juge hollandais, on l'envoie sur-le-champ reconnaître par quelqu'un des négociants de cette nation resté à Désima, et qui a ordre de s'informer de son état et de sa cargaison. La compagnie des Indes entretient pour ce sujet deux barques ; un grand nombre de Japonnais y entrent avec le Hollandais, qui doit leur servir un beau repas dans une île nommée Ivăragasima. A voir la maniere aimable et gracieuse avec laquelle les Japonnais reçoivent les Hollandais, les compliments, les civilités et les présents qu'ils leur font, les nouveaux venus pourraient être tentés de croire qu'ils n'auront que de l'agrément avec des gens si polis et si affables ; mais ils ne sont pas longtemps dans cette erreur, et reconnaissent bientôt qu'ils n'ont ni l'amitié ni l'estime de ces fiers insulaires.

claration formelle que les Japonnais ne se départiraient pas de ces règles qu'ils s'étaient imposées et dont ils se trouvaient bien. Quelques efforts que fit M. Rosanoff, il ne put rien obtenir de plus ; il se rembarqua donc au mois d'avril 1805, fort désappointé et très-peu satisfait, tant des Japonnais que des Hollandais qui, sans doute, l'avaient desservi dans cette affaire.

Aussitôt qu'un navire hollandais a jeté l'ancre dans le port, on le visite avec la dernière exactitude. Il faut avoir été témoin de ce qui se passe alors pour imaginer jusqu'où les Japonnais portent en cela le scrupule; ils vont jusqu'à sonder les planches qui forment les caisses, dans la crainte qu'on n'ait caché quelque chose dans leur épaisseur. On fait ensuite l'inventaire des marchandises, après quoi l'équipage a la liberté de descendre à terre, et il y peut demeurer jusqu'au départ des vaisseaux, c'est-à-dire trois mois au plus. Ils sont sans cesse entourés d'une multitude de surveillants et d'officiers de toute espèce qui se défient les uns des autres, qui s'espionnent mutuellement, et qui se tiennent en garde contre les Hollandais comme contre les plus grands malfaiteurs du monde.

La première garde et la principale de toutes s'appelle le *Monban* ou garde de la porte. Elle se tient à la porte du pont par où l'on entre dans la ville, et qui est le seul passage pour les hommes et pour les marchandises. On tient là un journal où l'on écrit tout ce qui se passe d'heure en heure; les personnes qui entrent et qui sortent, ce qui se porte dans l'île et ce qu'on transporte ailleurs; ce journal est remis aux gouverneurs, qui ne manquent jamais de le lire. Rien

ne passe sur le pont sans permission, et, pour plus de sûreté, il y a trois inspecteurs jurés dont l'un se tient toujours auprès de la porte pour fouiller tout le monde, à l'exception des interprètes et de ceux de leurs fils à qui l'on permet de traiter avec les Hollandais, pour apprendre leur langue. De plus, tout le temps que les vaisseaux sont dans le port ou dans le havre, quatre hommes doivent être entretenus dans le Monban aux dépens de la ville, et quatre autres aux dépens des marchands de soie, pour renforcer ce poste.

La seconde garde est le *Mawariban*; c'est le guet ou la ronde composée de six habitants, gens de travail. Ils vont et viennent les uns à la rencontre des autres toute la nuit, dont ils marquent les heures en frappant deux rouleaux de bois l'un contre l'autre. Leur principal emploi est de découvrir les voleurs et de prévenir les accidents du feu. Enfin les Hollandais font de leur côté une espèce de patrouille pendant la nuit, pour se précautionner contre leurs propres gardes, qui sans cela ne manqueraient pas de les voler.

C'est aux dépens de la compagnie hollandaise que sont payés tous les officiers préposés à la surveillance de l'île, ou plutôt on destine à cette dépense une partie des marchandises apportées par

les Européens. Les Hollandais considerent ces officiers comme leurs ennemis jurés, attentifs à leur rendre tous les mauvais offices qu'ils peuvent, et d'autant plus à craindre, qu'ils cachent leur mauvaise volonté sous une apparence spécieuse d'amitié.

Les propriétaires de l'île ne passent guère de jours pendant la vente sans paraître dans les maisons, tantôt pour aider à faire une liste des marchandises, meubles, denrées et autres choses; tantôt pour avoir l'œil sur les locataires et pour examiner leur conduite dont ils sont responsables selon les lois de l'empire. Les interpretes sont au nombre d'environ cent cinquante. Le gouvernement a voulu par là rendre inutile aux Hollandais la connaissance de la langue du pays, et par ce moyen leur cacher son état présent, ses forces et ce qui peut y arriver journellement. D'ailleurs c'était la maniere de procurer à plusieurs habitants de Nangazaqui les moyens de subsister honnetement aux dépens des étrangers; outre que ce sont de nouveaux surveillants qui épient les Hollandais, car quoiqu'ils soient à leurs gages, ils ne les épargnent point.

Le corps des commissaires des vivres se compose d'environ dix-sept chefs de famille : leur emploi est de fournir à Désima les vivres, la

boisson, les meubles et tous les ustensiles dont on peut y avoir besoin. Ils en ont le privilége exclusif, aussi les vendent-ils le double et même le triple de ce que ces objets se vendent au marché. Les Hollandais sont encore obligés de payer à un très-haut prix une compagnie de cuisiniers, de valets de cuisine, d'apprentis et de porteurs d'eau. On leur permet d'avoir quelques domestiques, et cet emploi est très-recherché par le peuple de Nangazaqui ; mais ils ne peuvent servir qu'un mois ; après quoi ils cèdent leur place à d'autres qui sont envoyés à tour de rôle par chaque rue de la ville. On craindrait qu'un long séjour avec les Hollandais ne les familiarisât trop avec eux, et ne les attachât insensiblement à leurs intérêts.

Enfin il n'y a pas jusqu'aux ouvriers et aux artisans à qui il ne faille une permission spéciale pour travailler dans l'île, chaque fois que l'on y a besoin d'eux ; et il les faut payer grassement, par la raison qu'ils sont obligés de partager leurs profits avec les autres membres de leurs compagnies, et que, pour se conserver les bonnes grâces de l'Ottona et des premiers interprètes, ils doivent leur faire chaque année un présent.

Toutes ces précautions n'ont point encore paru suffisantes aux monarques japonnais ; il ont en-

core voulu lier leurs agents par la religion et par la crainte, les deux plus puissants motifs pour faire agir les hommes et pour les retenir dans le devoir. Ils ont donc en premier lieu exigé un serment de tous ceux généralement qui ont la moindre communication avec les Hollandais; on y atteste les dieux suprêmes, on se soumet à toute leur colère et à celle des souverains et des magistrats, et on livre au même anathême sa famille, ses plus proches parents, ses amis et ses domestiques, au cas que l'on trangresse le moindre des règlements faits pour l'emploi que l'on doit exercer. On signe ensuite ces règlements et on les scelle de son cachet trempé dans de l'encre noire où l'on a versé quelques gouttes de son sang. Ces serments varient selon les personnes, les emplois et l'étendue du pouvoir dont on est revêtu.

Les marchands qui vont à Désima pour acheter ou pour vendre ne prêtent point de serment, mais il faut qu'ils aient des passeports de l'Ottona, qui ne les leur délivre qu'après les avoir fait fouiller. Ces passeports sont écrits sur de petites planches de deux pouces de long et de deux de large. D'un côté est le nom de l'Ottona, celui de la rue où demeure le marchand et le sceau de ce premier officier. De l'autre est sa marque par-

ticulière, ou si l'on veut ses armes ou son chiffre. Les ordres du gouvernement qui regardent les Hollandais sont lus en partie au directeur de leur commerce dans le palais de l'empereur à Yedo, et en partie communiqués par les gouverneurs de Nangazaqui ou par leurs lieutenants.

Dès qu'un navire est arrivé, le premier interprète se rend à bord et recommande à l'équipage l'observation de ces règlements, et surtout d'éviter de donner aucune marque de christianisme en présence des naturels du pays. Enfin on ne peut guère porter plus loin la gêne où l'on retient ces marchands. Si on leur permet de temps en temps de sortir de leur île, ce n'est jamais que pour aller rendre leurs devoirs à quelque grand, ou pour d'autres affaires qui intéressent autant les Japonnais qu'eux-mêmes. D'ailleurs ils n'ont pas plus de liberté dans ces sorties que dans leur prison, car ils sont toujours au milieu d'une troupe de gardes et d'inspecteurs qui les conduisent comme on ferait des prisonniers d'état.

Ceux qui restent à Désima après le départ des navires ont une ou deux fois l'année la liberté de se promener dans la campagne : on l'accorde pourtant un peu plus souvent aux médecins et aux chirurgiens, qu'on suppose chercher des plantes médicinales ; mais cette liberté coûte cher aux

Hollandais. Ces promenades se font en nombreuse compagnie ; l'Ottona y assiste en personne avec les interprètes ordinaires et tous les autres préposés qui sont à leur service, et il faut donner un grand dîner à toute cette troupe dans un temple dont les ministres perçoivent aussi un droit sur les visiteurs étrangers.

Ce ne sont pas les Hollandais qui chargent et déchargent leurs navires ; il y faut employer des Japonnais qui ne le font point gratuitement. De plus, si l'on a besoin de vingt personnes, il en faut louer quarante et payer la journée entière, quelquefois pour une ou deux heures de travail.

Rien ne montre mieux l'aversion ou plutôt le mépris des Japonnais pour les Hollandais que les difficultés presque insurmontables que ceux-ci rencontrent quand il est question d'obtenir justice dans les causes où leur droit est le plus manifeste. En voici un exemple bien marqué : un fameux pirate chinois, nommé Coxenga s'était rendu maître de l'île Formose et du fort que les Hollandais y avaient. Ceux-ci crurent pouvoir user de représailles, et un de leurs bâtiments ayant rencontré une jonque qui appartenait au pirate, et sur laquelle il y avait trois cents hommes, l'attaqua et la maltraita si fort qu'il n'y resta que treize hommes en vie, mais ils ne purent la pren-

dre parce qu'elle se réfugia dans le port de Nangazaqui. Les Chinois portèrent leur plainte aux gouverneurs de cette ville d'une hostilité commise à leur vue, et ceux-ci condamnèrent les Hollandais à un dédommagement considérable qui fut pris sur leur trésor. Douze ans après, le Kinlembourg, navire hollandais, échoua par malheur sur les côtes de Formose ; l'équipage fut massacré et la cargaison pillée par les Chinois sujets de Coxenga : la compagnie hollandaise s'adressa au même tribunal pour en avoir justice, mais ce fut inutilement.

On n'a rien appris des chrétiens du Japon depuis l'année 1692. Alors, si nous en croyons Kœmpfer, écrivain hollandais qui se trouvait à Nangazaqui, il y en avait environ cinquante de tout âge et de tout sexe dans les prisons de cette ville, et ils y avaient été amenés du royaume de Bungo. C'étaient des gens de la plus basse classe du peuple ; et ils étaient fort ignorants. On se contentait de les tenir enfermés, sans aucune espérance de recouvrer la liberté autrement que par l'apostasie. Tous les deux mois on les faisait venir chez les gouverneurs qui ne négligeaient rien pour les obliger à déclarer les autres chrétiens ; mais ces instances étaient toujours inutiles. Du reste on ne les maltraitait point ; on leur permettait même de

se promener six fois l'année dans un grand enclos qui est hors de l'enceinte de la prison. Ils passaient leur temps à filer de la laine et du chanvre pour ourler les nattes, ils cousaient leurs habits avec des aiguilles de bambou, n'ayant pas la permission d'avoir aucun outil de fer. Quelques-uns travaillaient à d'autres métiers. L'argent qu'ils gagnaient par leur travail était à eux, et ils pouvaient en acheter des rafraîchissements dont ils faisaient part à leurs femmes et à leurs enfants, qui étaient renfermés comme eux, mais séparément, en sorte qu'il ne leur était pas possible d'avoir entre eux la moindre communication. Des restes du riz qu'on leur accordait pour leur subsistance, ils faisaient du sacki, ce qui était pour eux une grande douceur. On les sollicitait souvent de se tirer d'une si dure captivité en renonçant au culte de Jésus-Christ, sans qu'ils se montrassent moins fermes à confesser Jésus-Christ.

Mais, de toutes les inventions que l'enfer a suggérées aux empereurs du Japon pour abolir la religion chrétienne parmi leurs sujets, on peut bien juger qu'il n'en est pas de plus efficace que l'horrible et sacrilége cérémonie qui se nomme le *jesumi*. Voici en quoi elle consiste : Vers la fin de l'année, on fait à Nangazaqui, dans le district d'Omura et dans la province de Bungo, les

seuls endroits où l'on soupçonne qu'il y ait encore aujourd'hui des chrétiens, une liste exacte de tous les habitants de tout sexe et de tout âge; le second jour du premier mois de l'année suivante, les Ottonas, accompagnés de leurs lieutenants, du greffier et des trésoriers de chaque rue, vont de maison en maison, faisant porter par deux hommes du guet deux images, l'une de Notre-Seigneur attaché sur la croix, et l'autre de sa sainte mère ou de tout autre saint. Tous les habitants de la maison sont appelés les uns après les autres par le greffier à qui on en a donné la liste; et, à mesure qu'on les nomme, on leur fait mettre le pied sur les images qu'on a posées sur le plancher. On n'en excepte pas les plus petits enfants, que leurs mères ou leurs nourrices soutiennent par les bras. Ensuite le chef de famille met son sceau sur la liste qui est portée aux gouverneurs. Quand on a ainsi parcouru tous les quartiers, les officiers eux-mêmes font le *jesumi*, se servent mutuellement de témoins, puis apposent leur sceau sur le procès-verbal.

(1709) Une si grande obstination dans ce peuple aveugle et une aversion si marquée du christianisme dans ceux qui le gouvernaient devaient, ce semble, persuader les missionnaires que cette nation ayant mis le comble à son endurcissement

s'était absolument fermé le retour aux miséricordes du Seigneur. Mais un cœur apostolique ne sait pas désespérer du salut des âmes que le fils de Dieu a rachetées de son sang, et croyant pouvoir dire à ce divin Sauveur ce que lui-même représenta à son père en priant pour ses bourreaux, *Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font*, il attend toujours le moment de la grâce. Tout ce que nous venons de rapporter n'a donc point empêché que plusieurs ouvriers évangéliques n'aient fait de temps en temps de grands efforts pour réparer les ruines d'une si belle Église. Le secret que demandaient ces tentatives n'a pas permis que nous en ayons été bien instruits, et la seule dont nous ayons appris quelques détails est celle de M. l'abbé Sidotti, ecclésiastique sicilien, d'une naissance distinguée, et un de ces hommes à qui rien ne coûte et que rien ne rebute quand il s'agit des intérêts du ciel.

Il partit d'Italie en 1702 avec monseigneur de Tournon, patriarche d'Antioche, que le pape Clément XI envoyait à la Chine avec les pouvoirs de légat *à latere*. Arrivé en 1707 à Manille, il y resta deux ans à étudier la langue japonnaise. Enfin, en 1709, il trouva, grâce a l'appui du gouverneur des Philippines, un capitaine qui se chargea de le débarquer sur les terres du Japon.

Près des côtes on trouva une barque de pêcheurs, et un japonnais qui s'était chargé de conduire M. Sidotti en sûreté dans l'intérieur du pays, se mit en rapport avec ceux qui la montaient. A son retour à bord, cet homme déclara que le missionnaire ne pouvait songer à mettre le pied au Japon, qu'il serait infailliblement arrêté, et qu'il mourrait dans les plus horribles supplices. Malgré cet avis, le saint homme, après avoir consulté le seigneur, persista dans la ferme volonté d'accomplir son généreux projet. Vainement le capitaine l'engagea à choisir au moins une autre partie de la côte où il serait moins en danger d'être saisi, rien ne put ébranler la courageuse résolution de M. Sidotti.

Le capitaine vit bien qu'il était inutile de faire de nouvelles résistances; il consentit, quoique malgré lui, à ce que souhaitait le courageux ecclésiastique, et se disposa à le débarquer à la faveur des ténèbres de la nuit. M. Sidotti au comble de ses vœux alla aussitôt écrire quelques lettres, puis il vint réciter le chapelet avec l'équipage, auquel il fit ensuite une courte mais vive exhortation. En la finissant, il se mit à genoux, demanda publiquement pardon des mauvais exemples qu'il avait, disait-il, donnés à tout le monde depuis qu'il était à bord. Il pria en particulier les

enfants de lui pardonner sa négligence à les instruire, et il termina une action si sainte par un exercice d'humilité qui fut d'une grande édification : il baisa les pieds, non-seulement aux officiers, aux matelots, aux enfants, mais aux esclaves mêmes ; après quoi il alla s'enfermer pour traiter avec Dieu de la grande affaire qu'il était sur le point d'entreprendre.

Vers le minuit, il descendit dans la chaloupe avec le capitaine et sept autres espagnols qui voulurent l'accompagner jusqu'à terre. Il fut en oraison pendant tout le trajet, le temps était beau et la mer calme ; toutefois on ne laissa pas d'avoir beaucoup de peine à aborder, parce que la côte se trouva fort haute et presque sans rivage. Au sortir de la chaloupe, l'homme apostolique baisa la terre et remercia Dieu de l'avoir si heureusement conduit dans un pays qui faisait depuis si longtemps l'objet de ses vœux. Il s'avança ensuite dans les terres, marchant à grands pas et suivi de ses compagnons. Il fallut enfin se séparer, et les espagnols prirent congé de M. Sidotti. Don Miguel appareilla aussitôt par un très-bon vent, et le 18 octobre il rentrait dans le port de Manille.

On a su tout ce détail par le Père Pierre Faure, jésuite français, qui arriva aux Philippines peu de temps après le départ du capitaine, et qui, au

commencement de l'année 1711, se fit débarquer avec le P. Bonnet par un navire malais sur les îles de Nicobar, de la même manière que M. Sidotti l'avait été sur les côtes du Japon deux ans auparavant. Le sort des deux jésuites n'a pas été longtemps inconnu : on a su qu'ils avaient fait plusieurs chrétiens parmi les insulaires de Nicobar, qui jusque-là n'avaient point encore entendu parler de Jésus-Christ; mais qu'au bout de deux ou trois ans ils avaient été assommés par quelques-uns de ces barbares.

Pour M. Sidotti, il a couru des bruits bien variés sur sa destinée, et tous n'avaient que bien peu de fondement. Ce qu'on a pu recueillir de plus vraisemblable de divers renseignements qu'on a eus à la Chine sur lui, c'est que sa mort a été violente. On a même cru assez généralement qu'il avait été renfermé entre quatre murailles si rapprochées les unes des autres qu'à peine pouvait-il s'y remuer, et qu'on l'y avait laissé mourir de faim.

Dieu seul, dont les secrets sont impénétrables, mais dont les miséricordes sont infinies, sait si une terre cultivée avec tant de fatigues, qui a produit tant de saints et tant de héros, que tant d'hommes apostoliques ont arrosée de leurs sueurs et tant de martyrs de leur sang; ne recouvrera

point un jour sa première fécondité : si la voix de ces généreux confesseurs, qui demandent à Dieu, non la vengeance, mais le fruit de leur précieuse mort, ne touchera point le cœur du souverain pasteur des âmes, et si les vœux de tant de fervents missionnaires, qui ne souhaitent rien tant au monde que de se consacrer au salut d'un peuple si propre au royaume de Dieu, ne seront point enfin favorablement écoutés.

FIN.

TABLE

DES LIVRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PRÉLIMINAIRE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

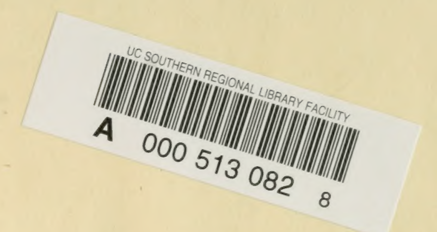
LIVRE VIII.

LIVRE IX.

LIVRE X.

FIN DE LA TABLE.

TOURS, IMPRIMERIE DE MAME.


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 513 082 8

